1 LXVIII
A - 27

REAL ACADEMIA

DE

JURISPRUDENCIA Y LEGISLACIÓN

BIBLIOTECA

Núm. .....

Estante ....

Tabla ....

19. G.

OBSERVACIONES

.....

.....

.....

1894

Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

(c) 2009 Biodiversity Heritage Library (www.biodiversitylibrary.org)

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DE LA DOMINATION
DES
ARABES ET DES MAURES
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

PAP.

SE VEND AUSSI

A BRUXELLES, chez BRUNET et Ch. FRUGER, Libraires, rue de la Madeleine, n° 446.

Ouvrages qui se trouvent chez les mêmes.

BEAUTÉS de l'histoire grecque, 4e édit., 1 vol. in-12. . 3
— de France, 4e édit., 1 vol. in-12. 3
— d'Angleterre, 2e édit., 1 vol. in-12. 3
— de Russie, 2e édit., 1 vol, in-12. 3
— des Pays-Bas, 2e édit., 1 vol. in-12. 3
— de Turquie, 2e édit., 1 vol. in-12. 3
— de la Suisse, 2e édit, 1 vol. in-12. 3
— d'Espagne, 4e édit., 1 vol. in-12. 3
— de Portugal, 2e édit., 1 vol. in-12. 3
— des Croisades, 2e édit., 1 vol. in-12. 3
— de la Suède, 2e édit., 1 vol. in-12. 3
— germanique, 2 vol. in-12. 6
— d'Italie, 2e édit., 2 vol. in-12. 6
— de l'Indostan, 2 vol. in-12. 6
— de la Perse, 2 vol. in-12. 6
— de la Chine, 2 vol.. in-12. 6
— des Voyages, 2e édit. 2 vol. in-12. 6
— de Paris, 2 vol. in-12. 7
— ecclésiastique, 2 vol. in-12. 7
— de la Morale chrétienne, 1 vol. in-12. 3
— de la Grèce moderne, 2 vol. in-12, cart. et grav. . 8
— du Nouveau Testament, 1 vol. in-12, grav. . . 4
— de Buffon, 1 vol. in-12. 3
— de l'Amérique, 2e édit., 2 vol. in-12, grav. . . 6
Beautés et merveilles de la nature en France, par Depping, 5e édit., 2 vol., grav 6
Merveilles du Monde, par le chevalier Propiac, 3e édit., 2 vol. in-12, grav. 6
Curiosités universelles, pour faire suite au précédent, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12, grav. . 7
Merveilles du ciel, 1 vol. in-12, avec un grand nombre de grav, 1 vol. in-12. 6

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

REAL ACAD
BIBLIOTECA
DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Frontispice

Il le regarde avec attendrissement &c.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

1/8692
1 LXVIII
A-27

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DE LA DOMINATION
DES
ARABES ET DES MAURES
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL;

OU ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE CES PEUPLES JUSQU'A LEUR EXPULSION DE LA PÉNINSULE;

CONTENANT EN OUTRE

DES NOTICES EXACTES SUR LEURS CONQUÊTES, LEUR RELIGION, MOEURS, ARTS, USAGES; DES ANECDOTES CURIEUSES ET INTÉRESSANTES; DES TRAITS DIVERS D'HÉROÏSME, DE COURAGE, DE GRANDEUR D'AME, ETC.

PAR M. LACROIX-DE-MARLÈS.

AVEC DE JOLIES GRAVURES.

REAL ACADEMIA BIBLIOTECA DE JURISPRUDENCIA
REAL ACADEMIA DE JURISPRUDENCIA Y LEGISLACION MADRID

PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'A. EYMERY,
RUE MAZARINE, N° 30.
1824.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

AVIS

DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Le volume que nous donnons aujourd'hui au public n'est que l'extrait d'un ouvrage beaucoup plus important de l'auteur, intitulé: *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal.* Cette histoire, très-peu connue, d'une nation qui a exercé tant d'influence sur les destinées de ce pays, par ses victoires, par ses mœurs et par son génie, est fertile en traits curieux et intéressans, qu'on ne trouve dans aucun livre publié en France jusqu'à ce jour, ou qu'on n'y trouve en fort petit nombre qu'horriblement défigurés.

L'ouvrage sera publié incessamment; il formera trois volumes in-8°, qui coûteront 21 francs.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Néanmoins, en se faisant inscrire de suite pour les trois volumes, on ne les paiera que 18 francs.

Quant à cet extrait, il a été fait avec soin par l'auteur lui-même, et nous ne doutons pas qu'il ne procure une lecture aussi instructive qu'attachante.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

BEAUTÉS

DE L'HISTOIRE

DE LA DOMINATION

DES ARABES EN ESPAGNE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Les Arabes ont deux origines et deux époques principales dans leur histoire.

SAAD-BEN-AHMED, écrivain arabe qui exerça dans Tolède les fonctions de cadi, prétend que les Arabes ont deux origines distinctes. La première, dit-il, remonte au-delà des temps d'Abraham, et elle avait produit plusieurs tribus fort nombreuses, Themud, Ad, Tesm et Jadis; mais depuis une infinité de siècles, ces tribus ont disparu de la terre

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

et comme on n'en a conservé que des traditions assez vagues, il est impossible de reconnaître aujourd'hui les familles qui en descendent. De la seconde origine, qu'on attribue généralement à Ismaël, fils d'Abraham, sont sorties deux races principales, Cahtan et Adnan, ainsi appellées du nom de leurs premiers chefs connus.

L'histoire des Arabes se divise aussi en deux époques, l'âge d'ignorance, et les temps de l'islamisme ou de Mahomet.

Mœurs, habitudes; religion des Arabes avant Mahomet.

Les anciens Arabes étaient peu éclairés, mais ils furent guerriers et puissans. Leurs princes appartenaient à la race de Cahtan, et l'empire était héréditaire dans la famille des Homiares; les habitans des villes et les pasteurs composaient le reste de la nation. Les premiers cultivaient la terre, et en percevaient les fruits; ils élevaient de nombreux troupeaux; ils trafiquaient dans l'intérieur et avec l'étranger. La mer Rouge d'une part, l'Océan et le golfe Persique de l'autre,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

semblaient les inviter au commerce, par la facilité d'exporter leurs denrées. Les pasteurs passaient leur vie dans la campagne; et, parcourant en tous sens leurs vastes déserts, ils plantaient leurs tentes partout où ils trouvaient une source et des pâturages pour leurs chameaux, dont le lait et la chair leur fournissaient tous leurs alimens. Ils changeaient de place lorsque la source était épuisée, ou que les pâturages dévorés laissaient leurs chameaux sans nourriture. Aux approches de l'hiver, ils se transportaient dans les champs plus fertiles de l'Irack et de la Chaldée, ou bien ils remontaient vers les limites de la Syrie; et ils y passaient la mauvaise saison, attendant le moment de recommencer leurs courses.

Leur religion était l'idolâtrie; mais chaque tribu avait un objet particulier de vénération. Celle d'Homiar adorait le soleil, celle de Canenah adorait la lune. D'autres invoquaient les étoiles. Mercure et Jupiter avaient aussi des sectateurs. La tribu de Tzaquif révérait une idole placée dans un temple nommé Alat, qui s'élevait sur les hauteurs de Nahla. Quant à leur science, elle consistait à connaître le cours des astres et leurs diverses influences; ils s'exerçaient aussi à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

prédire les variations du temps, par les signes qu'une longue habitude leur avait fait remarquer comme des pronostics certains. Cela devait être ainsi chez des hommes accoutumés à vivre toujours sous le ciel, exposés à l'inclémence des saisons, et forcés par le besoin et le désir de s'y soustraire à interroger chaque jour les astres, les vents et les nuages.

Les anciens Arabes ont toujours conservé leur indépendance.

Tous les peuples connus de Rome furent soumis à sa puissance; l'Arabe seul, refusant le joug, sut défendre sa liberté: son pays, protégé par la nature, ne fut jamais souillé par la présence de l'étranger victorieux.

L'Arabie, il est vrai, ne renferme point ces trésors qui seuls peuvent tenter l'avidité des conquérans. Riche en parfums délicieux, en précieux arômes, en plantes balsamiques, elle fournit assez de biens à la modération, à la tempérance de ses habitans: c'était trop peu pour des proconsuls. Cependant l'orgueilleuse Rome, que blessait la résistance du peuple

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pasteur, tenta souvent de le soumettre; il ne fallait pas qu'une nation pût se vanter d'avoir gardé son indépendance. Mais tous ses efforts furent vains; et si quelques-uns de ses généraux obtinrent de légers avantages, ce fut sur ces tribus errantes qui résidaient aux confins de la Syrie et de l'Egypte, et qui dans leurs courses irrégulières s'étendaient quelquefois jusqu'au pied du mont Amanus, éternelle barrière de l'Asie-Mineure.

Des Arabes aux temps de l'islamisme.

Dans les temps moins éloignés, et qui touchent à l'établissement de l'Islamisme, les Arabes étaient répartis en tribus indépendantes, dont les unes se fixaient à demeure dans quelque canton, et les autres persévéraient dans les anciennes habitudes. Ces tribus étaient souvent en guerre entre elles-mêmes, ou contre les peuples voisins. Le sujet de ces sanglantes querelles était d'ordinaire la possession d'un puits ou d'un pâturage; quelquefois elles avaient pour cause un enlèvement de troupeaux, ou d'autre

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

chose semblable; mais les scheiks, ou anciens de la tribu, lesquels à ce titre avaient la principale autorité, réussissaient communément à rétablir la paix, ou bien elle était l'ouvrage d'une tribu neutre. Pour rendre leur pouvoir plus respectable et en assurer la durée contre l'inconstance du peuple, ces scheiks se mettaient sous la protection de la Perse, ou des empereurs grecs d'Orient.

Les Arabes s'exerçaient à tirer de l'arc, à manier la lance et l'épée, à dresser leurs chevaux et à leur faire exécuter les évolutions les plus rapides. Ils se glorifiaient beaucoup de leur origine, et ne se vantaient pas moins de leur indépendance. Ils s'appliquaient avec un soin extrême à cultiver leur langue, qu'ils parlaient purement, et ils faisaient leurs délices de la poésie. Elle était en grand honneur parmi eux; leurs poëtes affichaient leurs vers sur une colonne érigée au milieu de la place publique; et le peuple entier, juge du mérite de ces compositions, adjugeait le prix de la poésie.

L'introduction parmi eux d'une religion toute nouvelle changea soudain leurs habitudes, et les transforma de pasteurs en conquérans. Les principes de l'islamisme leur faisaient de la guerre un devoir sacré; ils

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

couraient aux dangers avec une confiance aveugle, comme l'on s'abandonne à un destin inévitable, et ils ne considéraient dans la mort même que le commencement des félicités éternelles, dont leur dévouement était récompensé. Il semble pourtant que des traditions qui ont survécu aux révolutions qu'ils ont éprouvées, ont conservé en tout temps chez eux le souvenir et le goût de la vie nomade; car après avoir brillé pendant plusieurs siècles sur la scène du monde, dont la moitié fut conquise par leurs armes, ils sont rentrés dans l'isolement et l'obscurité; et les Arabes de nos jours, pasteurs, pauvres et libres, ressemblent aux Arabes de l'âge d'ignorance.

Les Arabes, comme nous l'avons dit, étaient idolâtres; il est pourtant hors de doute qu'aux pratiques du paganisme, ils unissaient des notions confuses du judaïsme et même du christianisme; de sorte que leur religion se composait d'un mélange adultère de croyances et d'opinions superstitieuses. Les premiers objets de leur culte avaient été le soleil, la lune et les astres; plus tard, ils durent aux Égyptiens la connaissance imparfaite des divinités du paganisme. Le temple qu'ils avaient à la Mecque, et dont ils attribuaient la fondation à Ismael et à son père, était rempli de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

statues de pierre, grossièrement taillées, dans chacune desquelles ils honoraient une divinité particulière. Quand ils étaient obligés de s'éloigner de la Mecque, ils emportaient ces statues; et l'on retrouve parmi les Maures modernes, qui ont probablement avec les Arabes une origine commune, un reste de cet usage. Dans leurs expéditions pour la guerre sainte, c'est-à-dire lorsqu'ils marchaient contre les chrétiens, ils emportaient une petite pierre de leur pays, et ils la tenaient dans leurs mains tant que duraient leurs prières.

Il est encore à supposer que les Arabes reçurent des Romains, par le canal des tribus errantes qui eurent avec ceux-ci des points de contact, une partie de leurs idées religieuses; qu'ils tirèrent pareillement des Persans, avec lesquels ils eurent de fréquentes communications, la connaissance du système des deux principes, qu'ils représentaient sous la figure du jour et de la nuit. Les Juifs, qui se répandirent dans l'Arabie après la ruine de Jérusalem, les chrétiens que les persécutions y poussèrent dans les premiers siècles de l'Église, y apportèrent tour-à-tour leurs dogmes; les Arabes les admirent tous, et ajoutèrent par là à la masse de leurs superstitions.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Dans l'âge d'ignorance, la littérature des Arabes se bornait à la connaissance de leur langue; ils écrivaient peu et ne se servaient point de papier; ils gravaient ou burinaient leurs ouvrages sur des os de mouton ou de chameau, et leurs volumes n'étaient que des monceaux d'os attachés ensemble. Mais à la longue, une langue animée, expressive, pittoresque, une imagination vive et féconde, des passions ardentes comme leur soleil, devaient inspirer aux Arabes le goût de la poésie; et ce qui contribua le plus peut-être aux rapides progrès de leur prophète-législateur, ce fut la réputation qu'il avoit acquise par ses vers.

On raconte à ce sujet qu'un Arabe qui, suivant la coutume du temps, avait affiché ses vers, et qui, déjà vainqueur de ses rivaux, allait saisir le prix, ayant lu le second chapitre du Coran apporté par Mahomet, s'écria qu'il était vaincu. On ajoute que le peuple ayant confirmé ce jugement, Mahomet fut proclamé le prince des poëtes.

Mahomet, prophète, guerrier et législateur.

On ne saurait parler de Mahomet sans

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

éprouver un vif sentiment d'admiration pour cet homme extraordinaire, qui, poussé par son seul génie, entreprit de changer la face du globe, trouva dans lui-même d'inépuisables ressources, et, surpris par la mort au milieu de sa gloire, laissa pour héritage un empire avec des germes si féconds de grandeur et de puissance, que privés de son influence ils se développèrent d'eux-mêmes sous la main de ses successeurs. Prophète, législateur et soldat à la fois, il se leva seul au milieu des hordes arabes; et aussitôt les arrachant à leur antique indépendance, il réunit de grossiers pasteurs sous l'étendard d'une religion nouvelle, enflamma leur courage par le fanatisme, et créa des soldats invincibles. Quelques-uns ont porté plus loin que lui peut-être la science militaire et la fortune des armes; d'autres auront donné aux hommes des lois plus parfaites, des institutions plus sages : quel autre, né au fond des déserts sauvages, dans le sixième siècle, réunit comme lui au laurier des poëtes la gloire du législateur et les palmes guerrières?

Comme les idées du judaïsme étaient le plus généralement répandues parmi les Arabes, ce fut aux Juifs que Mahomet emprunta ses principaux dogmes; il y joignit celui du fa-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

talisme ou de la prédestination; c'est même de là que sa religion a tiré le nom d'Islamisme, qui ne signifie pas autre chose, si ce n'est : résignation entière à la volonté de Dieu manifestée par son envoyé.

Il est à croire que Mahomet aurait borné son ambition à ce titre d'envoyé de Dieu, s'il n'avait été poussé à d'autres projets par les circonstances qui le favorisèrent. Il faut dire qu'il eut le mérite, bien grand pour son temps, d'avoir sainement apprécié ces circonstances, et d'avoir par là deviné les résultats probables de ses entreprises. Peut-être même que ses vues furent d'abord moins vastes qu'on n'est tenté de le croire, en jugeant de ses intentions pur les événemens, et qu'elles ne s'étendirent qu'à mesure que ces événemens lui en fournirent l'occasion. Ce dont on ne saurait douter, c'est qu'il ne voulût inspirer à ses Arabes le goût de la guerre et de la conquête; ce qui fait supposer nécessairement qu'il avait observé l'état de faiblesse et de décadence des peuples voisins, et qu'il en tirait pour lui le présage du triomphe.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Mort de Mahomet ; califat d'Orient.

(An de J.-C. 632.—De l'hégire 11.)

MAHOMET mourut l'an 11 de l'hégire, avant d'avoir accompli ses desseins ; mais l'œuvre de son génie ne périt point avec lui, et son esprit, surnageant au-dessus de la pompe funèbre qui entoura son cercueil, fut recueilli tout entier par ses successeurs. Sa mort devint même le signal des guerres étrangères, car il fallait occuper la nation pour l'accoutumer au joug. Les scheiks des tribus, que la concentration du pouvoir dans les mains du prophète, avait dépouillés de leur autorité, voulaient rétablir l'ancien gouvernement ; Abu-Becre, beau-père de Mahomet, puissant parmi les Arabes, déjoua leurs projets, et parvint à se faire élever à l'empire, sous le nom de calife, ou vicaire du prophète. Aussitôt il convoqua la nation par des proclamations qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Arabie, et l'enthousiasme qu'elles produisirent amena sous les murs de Médine une armée nombreuse de cavalerie et d'infanterie.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Ces troupes étaient presque sans vêtemens, et sans armes, mais elles étaient pleines d'ardeur et respiraient les combats. Elles obtinrent de brillans succès : les Grecs, les Perses furent partout battus, et plusieurs villes ouvrirent leurs portes.

Le calife Omar.

An de J.-C. 634. — De l'hég. 13.

OMAR-BEN-ALCHITAF, successeur d'Abu-Becre, plus puissant et plus heureux encore, renversa la monarchie des Perses, soumit la Syrie, s'empara de Jérusalem, envahit l'Egypte, et malgré tous les efforts des Grecs, se rendit maître d'Alexandrie. Il eut, il est vrai, des généraux habiles : Chalid-ben-Walid, surnommé par Mahomet l'épée de Dieu, à cause de sa valeur extraordinaire, et Amru-ben-Alas, le plus grand capitaine de son siècle.

La prise d'Alexandrie ne fut pas moins fatale aux sciences qu'elle ne l'était pour les Grecs, dont elle anéantissait le commerce. Amru, bien qu'il aimât les lettres et la poésie, ne put sauver cette bibliothèque fameuse, dont

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

on ne saurait trop déplorer la perte; le calife ordonna de la livrer aux flammes. Omar était pourtant un prince sage et bienfaisant, mais il obéissait à l'impulsion d'un zèle aveugle pour sa religion. Comme s'il eût voulu dédommager l'Egypte du mal qu'il venait de lui faire, il entreprit d'unir la mer Rouge à la Méditerranée, par un large canal, et son général Amru eut la gloire de terminer ce vaste et utile ouvrage.

Trait d'un général arabe.

La possession de l'Egypte devait entraîner tôt ou tard la conquête de l'Afrique. Les successeurs d'Omar y envoyèrent plusieurs armées à différentes époques, et ils y fondèrent la ville de Kaïrvan ou Kairoan; mais les divisions qui naquirent fréquemment des prétentions au califat, rendirent long-temps inutiles les victoires remportées sur les Africains. Cependant, sous le califat d'Yezid, fils et successeur de Moavie, Ocba-ben-Nafe, général expérimenté, parvint enfin à soumettre tout le pays; il porta même ses armes jusqu'à Sus, situé sur le rivage occidental de l'Afrique. Là,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

poussant son cheval dans les flots de l'océan, il s'écria : Dieu de Mahomet, si les profondeurs de ces eaux n'opposaient à mon courage un obstacle invincible, j'irais plus loin encore porter la connaissance de ton saint nom.

Les Arabes achèvent de conquérir l'Afrique.

ABDELMELIC-BEN-MERUAN venait de monter sur le trône des califes; il porta des forces considérables en Afrique pour en assurer la conquête. Carthage, dernier boulevard des Grecs, fut prise et ruinée; et sous les débris de ses remparts s'ensevelit à jamais leur puissance. La ville de Constantine subit le même sort : toute la Mauritanie fut conquise, à l'exception des places que les Goths possédaient sur la côte.

Les Maures crurent retrouver des frères dans les Arabes; ils avaient mêmes mœurs, mêmes habitudes, même goût pour la vie nomade; ils parlaient le même langage. Esclaves des Grecs après l'avoir été des Carthaginois, des Romains et des Vandales, ils accueillirent les Arabes comme des libérateurs. Les Bérébères seuls, tribu puissante et féroce,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

se défendaient encore; mais Cahine, leur reine, ayant été vaincue dans une bataille décisive, tomba au pouvoir des Arabes. Conduite en présence du général Hasan ben-Naaman, elle refusa avec hauteur les conditions qu'on lui voulut imposer : Hasan la fit alors périr, et envoya sa tête à Abdelmelic.

Abdelaziz, frère du calife, obtint peu de temps après le gouvernement de l'Afrique, et le commandement des troupes fut confié à Muza-ben-Noseir. Celui-ci soumit plusieurs provinces du couchant et du midi, et usant envers les Bérébères de politique plus encore que de force et de violence, et leur persuadant qu'ils étaient issus des Arabes, il se fit des alliés de tous les habitans du pays de Zab et de Gadam, et il en enrôla même un grand nombre dans ses troupes.

De Muza-Ben-Noseir, et de ses conquêtes.

An de J.-C. 702. — De l'hég. 83.

Les services de Muza méritaient une récompense : il l'obtint du calife, qui lui donna le gouvernement de l'Afrique occidentale avec le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

titre d'émir d'Almagreb. Muza se montra digne des faveurs de son maître en remportant de nouvelles victoires. Il subjugua toutes les tribus de Dahara, de Zahra et de Tafilet ; il apaisa des révoltes, battit et dispersa les tribus qui voulurent résister à ses armes, étendit les limites de l'empire jusqu'au mont Atlas, fit partout respecter l'autorité du calife et la sienne, et confondit en un seul peuple les Arabes et les Bérébères. Ces derniers étaient naturellement belliqueux, mais inquiets et remuans. Muza, voulant éloigner toute occasion de révolte, les conduisit à une guerre étrangère, et les places que possédaient les Goths sur la côte septentrionale de l'Afrique, furent toutes soumises, à l'exception d'Arzille, de Tanger et de Ceuta; bientôt même il tourna ses regards vers l'Espagne, dont la brillante conquête devait combler les Arabes de gloire, d'honneur et de richesses.

De l'ère des Arabes, de leur année, de leurs mois, etc.

DANS les premiers âges, les Arabes prenaient pour époques principales les grands accidens

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de la nature, tels qu'une longue sécheresse, un tremblement de terre, une tempête. Plus tard ils adoptèrent une ère dont ils rapportaient le commencement à la fondation de la Caaba, ou maison carrée, très-ancien temple de la Mecque, prétendu bâti par Abraham et par Ismaël. Dans les temps plus rapprochés, ils comptèrent depuis l'invasion du roi d'Ethiopie, dont l'armée fut entièrement détruite par leurs ancêtres, sous le commandement d'Abdelmotaleb, aïeul paternel de Mahomet; mais depuis l'hégire, c'est-à-dire la retraite précipitée de leur prophète, dont les jours étaient menacés à la Mecque, et sa fuite à Yatrib ou Médine, ils ont constamment daté de ce grand événement de leur histoire.

La ville d'Yatrib reçut à cette occasion le nom de Médina Talnabi, ville du prophète; et c'est par antonomase qu'on l'appelle simplement Médina, la ville par excellence.

Les Arabes se servent de l'année lunaire, qu'ils divisent en douze mois de 29 et de 30 jours; ces mois se nomment, muharram, safer, rebie 1, rebie 2, giumada 1, giumada 2, regeb, xaban, ramazan, xawal, dylcada et dylhagia.

L'année 91 de l'hégire, durant laquelle eut lieu l'invasion de l'Espagne, commença le 8

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

novembre 709. L'hégire s'avance annuellement de onze jours sur l'ère chrétienne, de sorte que le commencement de chaque année arabe recule vers janvier de ce même nombre de jours; excepté néanmoins quand l'année est de 355 jours au lieu de 354, ce qui arrive onze fois dans une période de quarante un ans. Ainsi un siècle de l'hégire ne se compose que d'environ 97 ans grégoriens.

Il est très-essentiel de remarquer cette différence entre les années de l'hégire et nos années communes c'est, faute de l'avoir fait que les anciens historiens espagnols ont donné de fausses dates aux événemens les plus importans. Par exemple ils ont fixé à l'an 714 l'époque de la fameuse bataille de Guadalète, où périt Rodrigue, bien qu'elle ait eu lieu en 711. Cette erreur venait de ce qu'on se contentait d'ajouter le nombre des années de l'hégire, 92, à 622, époque de notre ère à laquelle celle des Arabes commence, ou à 660, époque de l'ère de César, correspondant à notre année 622, de laquelle on s'est servi communément en Espagne jusqu'au 14°. siècle. L'on sait que l'ère de César était antérieure à la nôtre, de trente-huit ans.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Du califat d'Orient jusqu'à l'invasion de l'Espagne.

Après la mort du prophète, les Arabes ne lui choisirent point de successeurs dans sa propre famille; ils les prirent parmi ses anciens compagnons d'armes. Abu Becre, Omar, Othman, n'avaient obtenu qu'à ce titre la faveur qui les porta à l'empire. Ce dernier était toutefois parent de Mahomet, puisqu'il descendait d'Omeya, ou Ommiah, dont on a fait le nom d'Ommiades, par lequel on désigne la dynastie des princes qui, depuis Othman, occupèrent le califat.

A chaque élection nouvelle, Ali, gendre de Mahomet, renouvelait ses prétentions; il se fit enfin proclamer, lorsqu'Othman eut péri dans une émeute populaire, qu'on prétend qu'il avait sourdement excitée. Moavie, parent d'Othman et gouverneur de la Syrie, refusa de se soumettre; il soutint même sa désobéissance par les armes, et ses troupes le proclamèrent de leur côté à Damas. Ali marcha contre son rival, et ne put le vaincre. Quelques Arabes formèrent alors le projet de rendre la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

paix à l'empire, en tuant à la fois les deux concurrens. Moavie ne fut que blessé, Ali perdit la vie.

Les partisans de ce dernier suscitèrent au calife de Damas un nouvel ennemi dans Husein-ben-Ali; mais Husein préférant la douce obscurité d'une vie tranquille aux orageuses grandeurs du califat, fut le premier à reconnaître les droits de Moavie, et il parut renoncer sans regret à ceux qu'il tenait lui-même de son père : heureux si, toujours aussi modeste, il avait su tenir son cœur constamment fermé aux séductions de l'ambition; il n'aurait point péri sur un champ de bataille, courant après ces mêmes grandeurs qu'il avait d'abord dédaignées, et sa tête sanglante n'aurait pas orné le char de triomphe d'Yezid!

La dynastie des Omeyas ou Ommiades avait commencé à Moavie; elle finit à Meruan II. Le règne de ce dernier fut court et malheureux. De toutes parts les gouverneurs de province levèrent contre lui l'étendard de la révolte; et l'ambitieux Azefah, aspirant ouvertement à ses dépouilles, se faisant saluer par ses troupes du nom de calife, enchaînant la fortune à ses armes, poursuivit Méruan sans relâche, l'atteignit sur les rives de l'Euphrate, le vainquit, détruisit son armée, le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

poursuivit encore à Emesse, à Damas et jusqu'au fond de l'Egypte. L'infortuné Méruan ne put éviter la mort.

On raconte que sa tête fut coupée pour être envoyée au calife Azefah, et qu'une fouine emporta la langue, qu'on en avait séparée, événement qu'on eut soin de publier comme un effet de la divine vengeance, provoquée par les blasphêmes et l'impiété de Méruan.

Cet Azefah descendait directement d'Abbas, oncle de Mahomet. Il fut le chef de la puissante dynastie des Abbassides, qui a tenu le sceptre durant cinq cents ans.

Les fils de Méruan se sauvèrent en Ethiopie. Obéidala, l'un d'eux, fut tué par les habitans; son frère, Abdalà, n'échappa à la fureur de ces noirs que pour tomber quelque temps après au pouvoir du calife Almedhi, qui le fit périr.

Horrible cruauté d'Abdala, oncle du calife Azefah.

PLUSIEURS alliés ou parens du calife détrôné s'étaient flattés que par leur prompte soumission à l'usurpateur Azefah, ils auraient acheté le triste droit de survivre aux désastres de leur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

maison. Invités même à un festin somptueux chez Abdala, oncle du calife, ils ne firent point difficulté de s'y rendre : au sein de la douce joie qui règne d'ordinaire en ces occasions, ils voulaient faire oublier qu'ils avaient appartenu à une faction opposée. Mais dès le commencement du repas, le poëte Xiabil ben Abdala se présenta au milieu des convives, et s'adressant à l'oncle du calife, il lui reprocha en vers énergiques les faveurs dont il comblait des hommes de la race perfide d'Omeya.

Abdala, naturellement cruel, se sentit enflammé de fureur; et appelant des soldats et des bourreaux, il fit frapper de verges tous les Omeyas, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la vie dans ce supplice. Puis il fit couvrir de tapis leurs cadavres sanglans; et sur cette horrible table furent servis les mets destinés aux autres convives. Il ordonna ensuite d'ouvrir les tombeaux des califes; les ossemens de Moavie et de son fils Yezid, le corps encore entier d'Hixêm et les restes d'Abdelmelic, son père, souillés par cette violation inouïe, furent livrés aux flammes et les cendres jetées au vent.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Explication de quelques termes arabes employés dans le cours de cet ouvrage.

Alime, docteur de la loi civile.

Alfaki, ou *faki*, docteur de la loi sainte.

Alcaïde, gouverneur d'une petite ville, d'un fort, d'un château.

Aïn, fontaine; *bâb*, porte; *calat*, château; *gebal*, montagne; *médina*, ville. Il paraît nécessaire de connaître la signification de ces termes, qui ont souvent contribué à la formation des noms que beaucoup de lieux portent encore en Espagne. Bisagra, de *bâb*, et de *sacrâ;* Calat-Ayub, château d'Ayub; Gibraltar, de Gebal Tarik, montagne de Tarik, etc.

Azala, nom générique des prières que les Musulmans sont tenus de faire. Il y en a cinq : *azzobi*, du point du jour; *adohar*, de midi; *alazar*, du soir; *almagreb*, du coucher du soleil; *alatema*, de l'entrée de la nuit.

Alchatib, celui qui est chargé de lire et d'expliquer le Coran dans les mosquées.

Alcatib, sécrétaire particulier.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Algihed, guerre sainte; expéditions contre les chrétiens.

Algarbe, ou *Algarbia*, le couchant; *Algufia*, le nord; *Alkibla*, le midi; *Axarquia*, le levant. Les Arabes appelaient Algarbe de l'Espagne toute la partie occidentale de cette contrée, la Lusitanie. Ils se servaient aussi du nom d'Almagreb, qui a la même signification, bien que ce dernier parût plus spécialement destiné à désigner les régions occidentales de l'Afrique.

Alcala, château. Beaucoup de villes en Espagne s'appellent ainsi : Alcala de Henarès, Alcala-la-réal, Alcala de los gazules, etc.

Alcazar, château royal; palais du souverain.

Chotba, prière publique pour le roi.

Cid, seigneur; *cidi*, monseigneur.

Cadi, juge.

Emir, prince souverain. Emir al-Mumenin, prince des fidèles, titre d'honneur du calife. Abderahman III fut le premier qui le porta en Espagne. C'est de là que les Européens ont tiré le nom ridicule de Miramolin, qu'ils donnaient au roi de Cordoue.

Wali, gouverneur de province, d'une grande ville.

Wazir, ministre, conseiller, lieutenant du

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

wali. Le premier ministre du roi s'appelait Hagib.

Les Arabes sont dans l'habitude de donner à chaque individu, outre son nom, celui de son père, de son aïeul, etc. C'est ce qu'exprime le mot *ben*, qui signifie fils. Muza ben Noseir, Muza, fils de Noseir. Ils se servent du même mot pour désigner tous les descendans d'une même famille : *Beni-Omeya*, les descendans d'Omeya.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LA CONQUÊTE.

PÉRIODE DE QUARANTE-QUATRE ANS.

Situation de l'Espagne au moment de l'invasion.

An de J.-C. 709.— De l'hég. 90.

Avec tous les élémens dont se composent la force et la prospérité des nations, un sol riche et fertile, une population nombreuse; placée entre deux mers qui semblaient devoir la défendre contre les dangers d'une invasion; fermée au nord par une chaîne de hautes montagnes et de rochers escarpés, l'Espagne était faible et languissante et hors d'état de repousser l'aggression d'un ennemi puissant. Les Romains y avaient apporté, pour prix de l'asservissement, le goût du luxe et des plaisirs; l'amour des beaux-arts avait rem-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

placé l'amour de la patrie; la science d'augmenter les jouissances avait succédé à l'austérité des mœurs; et quand l'empire d'Occident, marchant à grands pas dans les voies de la décadence au milieu de la dépravation et de la mollesse, laissait entrevoir sa dissolution prochaine, l'Espagne, renfermant dans son sein tous les germes de destruction que ses dominateurs y avaient déposés, semblait attendre de Rome le signal de sa propre ruine.

Les Goths, vainqueurs des Romains, n'usèrent de leur fortune que pour opprimer les indigènes, et préparer leur propre affaiblissement, en s'isolant de la nation conquise: ils en étaient séparés par les mœurs, ils s'en séparèrent encore par les lois.

Non-seulement ils affectaient le plus grand mépris pour les Espagnols, qu'ils appellaient Romains, et c'était suivant eux la qualification la plus abjecte, tant ils estimaient peu ces derniers, mais encore ils les éloignaient de tous les emplois civils et militaires; et de peur d'altérer la pureté de leur race par le mélange du vil sang espagnol avec le noble sang des Goths, les mariages entre les deux nations furent sévèrement défendus. Ce système d'exclusions exercé contre les vaincus,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

l'avilissement dans lequel on les tenait, devaient nécessairement nuire à leur caractère : accoutumer les hommes à l'humiliation et à la bassesse, c'est leur ôter toute leur force.

Cette fausse politique pouvait bien contribuer à consolider la puissance des vainqueurs sur un peuple énervé; mais aussi tout ce peuple devenait inutile, s'il s'agissait de repousser l'ennemi. Les Espagnols, esclaves, pauvres et malheureux, ne pouvaient aimer leurs tyrans, ni vouloir les défendre; et comme les peuples qu'on charge de chaînes soupirent toujours après un changement, dans l'espérance d'être moins maltraités, les Espagnols regardèrent presque comme des libérateurs les ennemis des Goths, qui les opprimaient.

D'un autre côté, il y avait alors en Espagne une immense quantité de Juifs, que les Goths, dans leur étroite politique, avaient réduits à la plus vile condition; ils durent vraisemblablement appeler de leurs vœux les Arabes, et les seconder de tout leur pouvoir, quand ils eurent abordé en Espagne.

Quant aux Goths eux-mêmes, n'étant pas soutenus par la nation, ayant parmi elle au contraire beaucoup d'ennemis, désunis entre eux par la discorde, corrompus par l'abus des plaisirs, ou plongés dans la fange du vice,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ils étaient peu capables de défendre l'Espagne. Leurs rois, dépouillés peu à peu par le clergé des plus beaux attributs de la couronne, n'étaient dans l'état qu'une puissance secondaire, soumise à l'influence des évêques. Ceux-ci, avides de richesses et de prérogatives, mais très-ignorans dans l'art de gouverner, avaient progressivement diminué l'autorité souveraine ; et rendant la couronne élective, ils avaient ouvert une vaste carrière à l'ambition des grands, qui, à chaque vacance du trône, ne manquaient pas d'élever des prétentions, souvent appuyées par les armes.

Le comte Julien appelle les Arabes en Espagne.

An de J.-C. 709. — De l'hég. 90.

Après la mort de Vitiza, roi des Goths, l'ambitieux Ruderic, ou Rodrigue, duc de Cordoue, s'empara du trône. La crainte du supplice conduisit en Afrique les fils de Vitiza. Le comte Julien, gouverneur de la Tingitane, leur offrit un asile dans Ceuta. Ce comte, ainsi que son frère Oppas, avaient aussi à redouter les ressentimens de Rodrigue : le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

premier, beau-frère de Vitiza, craignait d'être enveloppé dans la proscripion dont Rodrigue avait frappé la famille de son prédécesseur; le second, nommé par Vitiza à l'évêché de Tolède, bien que le siége n'en fût point vacant, voyait s'évanouir les espérances qu'il avait eues de se placer par une usurpation à la tête du clergé espagnol. L'un et l'autre, aigris contre Rodrigue, contre les grands qui l'avaient exhaussé, contre les évêques qui l'avaient servi de leur crédit, embrassèrent avec chaleur le parti des princes fugitifs; et sous le prétexte de replacer les enfans de Vitiza sur le trône, ou avec l'intention secrète de s'en saisir pour lui-même, le comte Julien chercha et trouva en Espagne de nombreux partisans de ses projets de rébellion. Et néanmoins, comme il ne voulait rien donner au hasard, et qu'il se méfiait de l'inconstance de quelques conjurés, il résolut d'appeler les Arabes à son secours.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Première expédition des Arabes en Espagne.

An de J.-C. 710. — De l'hég. 91.

MUZA était ambitieux, mais la prudence tempérait en lui l'ardeur des conquêtes; et sans rejeter les offres du comte Julien, il se ménagea le temps de prendre des informations secrètes sur l'état de l'Espagne, les mœurs de ses habitans, la nature de son gouvernement, et surtout sur l'existence de ces dissensions qui, divisant les Goths, pouvaient les livrer sans défense à un ennemi fort et audacieux. Voulant sonder ensuite les dispositions du peuple espagnol, et juger de l'effet que pourraient avoir les promesses de Julien, il n'envoya d'abord en Espagne qu'un corps de cinq cents cavaliers, auxquels il donna pour chef Taric-ben-Zeyad, dont il avait déjà éprouvé les talens et le courage.

Le passage de ces troupes s'effectua sur quatre grands bateaux qui abordèrent heureusement de Ceuta aux rivages de la Bétique. Les Arabes parcoururent la côte, sans trouver nulle part de résistance. Ils enle-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación.

vèrent des troupeaux, du butin et firent quelques prisonniers. Taric ramena à Tanger sa petite troupe, que ce premier succès excitait à de plus grandes entreprises.

Seconde expédition.

An de J.-C. 711.—De l'hég. 92.

Muza, ayant rassemblé une armée, en donna le commandement au même Taric, qui venait d'acquérir de nouveaux droits à sa confiance. Le débarquement se fit à Gezira Alhadra, ou l'île verte, ainsi nommée à cause des prairies qui la couvraient, vis-à-vis le lieu où est actuellement située la ville d'Algésiras. Théodémir, gouverneur de la frontière, avait trop peu de troupes pour opposer une résistance efficace. Il écrivit au roi Rodrigue pour lui demander des secours. « Il vient de paraî-
» tre sur nos côtes, disait-il, une horde d'A-
» fricains. Je ne sais s'ils arrivent du ciel ou
» de la terre; ils m'ont attaqué à l'improviste,
» et je n'ai pu résister ni à leur nombre ni à
» leur choc impétueux. Maintenant ils ont
» dressé leurs tentes. Envoyez-moi sans délai

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» des troupes, rassemblez tous vos gens de
» guerre; la chose me paraît même si impor-
» tante que je crois votre présence néces-
» saire. »

De la fabuleuse anecdote de la fille du comte Julien et du cercueil prétendu trouvé à Tolède.

Dans la chronique générale que fit composer le roi Alphonse, dit le Sage, la révolte du comte Julien est attribuée au juste ressentiment qu'il aurait conçu des violences que Rodrigue aurait exercées sur sa fille. Mais, dit le savant M. Conde, le nom de *la Cava*, sous lequel est désigné la fille du comte, celui d'Alifa, que portait sa suivante, et toutes les circonstances dont ce conte est entouré, prouvent à l'évidence qu'on ne doit voir dans cette anecdote qu'une fiction arabe, dont le fond est pris dans les romances qui couraient alors le pays. Que cette fille se soit embarquée à Malaga pour se sauver en Afrique, après que la révolte de son père eut éclaté, que la porte de la ville par laquelle elle sortit porte encore le nom de la Cava, tout cela ne prouve pas autre chose, si ce n'est que les bruits popu-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

laires qui se répandirent à cette époque acquirent assez de consistance pour devenir la matière d'une tradition.

Pour donner un pendant à l'histoire de la Cava, les faiseurs de chroniques (et Mariana lui-même n'a pas dédaigné de les copier) racontent que Rodrigue avait été averti par des signes non équivoques des malheurs qui le menaçaient. Il y avait à Tolède un vieil édifice qui n'avait pas été ouvert depuis fort longtemps, et dont les portes étaient fermées par de gros verrous et de fortes barres de fer. D'après une tradition vulgaire, l'ouverture de ce palais devait être pour l'Espagne le présage d'une révolution. Rodrigue, s'imaginant qu'il renfermait des trésors, le fit ouvrir dès le commencement de son règne. Il n'y trouva qu'un cercueil, avec des peintures extraordinaires, où des étrangers étaient représentés. Il y avait même, ajoute-t-on, une inscription latine, par laquelle ces étrangers étaient clairement désignés comme futurs conquérans de l'Espagne, et destructeurs de la monarchie des Goths.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Bataille de Guadalète; victoire de Taric; mort du roi Rodrigue.

RODRIGUE, effrayé des progrès que faisaient les Arabes, sentit qu'il ne devait pas leur laisser le temps de consolider leurs conquêtes, ni de recevoir des secours d'Afrique; et, suivi d'une armée nombreuse et de toute la noblesse de son royaume, il s'avança vers Taric à marches forcées. On dit qu'il conduisait quatre-vingt dix mille hommes; mais que pouvait cette multitude sans expérience et mal armée, contre des soldats aguerris qui méprisaient la mort, et qu'enflammaient l'ardeur du butin, la soif des conquêtes et le zèle religieux? Taric ne fut pas intimidé par l'approche des Goths. Quoique ses troupes fussent inférieures en nombre, elles avaient sur les chrétiens l'avantage des armes, de l'adresse et de la valeur.

Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine que traverse le Guadalète, à deux lieues de Cadix, et près de la place où s'élève aujourd'hui la ville de Xerez de la Frontera. Ce fut le troisième jour de la lune de xawal, qui répond au 24 juillet. La bataille commença dès

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

le point du jour, et elle se soutint jusqu'à la nuit avec des succès balancés. On continua le lendemain de se battre avec le même acharnement, et la nuit vint de nouveau séparer les combattans. Le troisième jour, Taric s'aperçut que les Goths avaient quelque avantage, et que les Arabes, découragés par cette longue résistance, cédaient peu à peu le terrein.

Aussitôt il parcourt les rangs, et s'adressant aux soldats : « Musulmans, leur dit-il, vous, » les vainqueurs d'Almagreb! où courez-vous » maintenant? Ne voyez-vous point que la » fuite vous mène à la mort? Devant vous est » l'ennemi, derrière est la mer avec ses » abîmes. Il n'est pour vous de salut qu'en » votre courage, d'espérance qu'en votre » Dieu. Musulmans! suivez mon exemple. » A ces mots, il s'enfonce au milieu des chrétiens, suivi des plus braves. De son cimeterre, il écarte tout ce qui s'oppose à son passage, il parvient jusqu'aux bannières des Goths; et reconnaissant Rodrigue aux marques de la royauté, il précipite vers lui son cheval, le frappe de sa lance, et le prive à la fois du trône et de la vie.

Animés par leur général, les Arabes avaient fait les plus grands efforts, et déjà les Goths commençaient à plier, lorsque leur roi reçut

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

le coup mortel. Dès ce moment, la victoire cessa d'être incertaine. Les Goths, rompus de toutes parts, couvrirent la terre de leurs cadavres; et les Arabes, se mettant à la poursuite des fuyards, en firent périr encore un grand nombre.

Ainsi tomba cette puissante monarchie, qui avait commencé par la conquête, versé, pour se maintenir, des flots de sang espagnol, jeté dans la servitude ceux que le fer avait épargnés, mis deux siècles à se consolider, et qui finit en un jour par le sort des armes : exemple terrible pour les rois qui pensent que pour régner ils peuvent se passer de l'amour des peuples, non moins terrible pour les peuples qui se séparent de la cause des rois, dans les dangers de la patrie commune!

Jalousie de Muza contre Taric; celui-ci continue ses conquêtes.

Muza ne put apprendre sans jalousie que son lieutenant s'était couvert de gloire; il envia surtout les richesses dont la victoire l'avait comblé. Il forma aussitôt le projet de passer lui-même en Espagne; et, sous le spécieux prétexte que l'armée avait besoin de renforts

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pour être en état de continuer ses conquêtes, il envoya l'ordre à Taric de suspendre ses opérations. Celui-ci ne se méprit point aux motifs qui poussaient Muza à des mesures si contraires à l'intérêt des armes arabes; il assembla ses généraux, et leur communiquant les ordres qu'il avait reçus, il leur demanda leur avis. Tous opinèrent pour la continuation de la guerre, parce qu'il ne fallait point laisser aux Goths le temps de se rallier sous de nouveaux chefs plus entreprenans ou plus habiles, et de reprendre sous l'influence de la nécessité le courage qu'ils avaient perdu.

Taric, qui parvenait à son but, tout en paraissant céder à une impulsion étrangère, se prépara sur-le-champ à de nouveaux combats, promettant à ses soldats de nouveaux triomphes.

Mugueiz-el-Rumi, avec une division de l'armée, se porta sur Cordoue; sachant que la ville avait peu de défenseurs, il essaya de s'en emparer par surprise, et il y réussit. Mille cavaliers passèrent le fleuve à la nage; chacun avait en croupe un fantassin. Les remparts furent escaladés à la faveur de la nuit, et la ville fut obligée à se rendre. Le gouverneur s'enferma dans une église avec quatre cents soldats; il y périt avec eux.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Un autre détachement, conduit par Aben Kesadi, avait rencontré devant Ecija quelques débris de l'armée de Rodrigue, et ces soldats réunis aux habitans, tentèrent de lui disputer le passage; ils furent battus. Ecija capitula; d'autres villes suivirent cet exemple.

Cependant Taric avait pris avec le gros de l'armée, la route de Tolède, et les habitans de cette ville célèbre, vaincus par la terreur, ne songèrent pas même à se défendre. Les seigneurs qui avaient suivi Rodrigue étaient presque tous morts; les autres, errans et fugitifs, avaient quitté Tolède avec leur famille. Les habitans, ainsi livrés à eux-mêmes, manquant de provisions, n'ayant ni connaissance de la guerre ni espérance de secours, envoyèrent à Taric des députés. Une capitulation avantageuse fut le fruit de cette prompte soumission.

L'union intime qui naquit entre les Tolédains et les Arabes de cette capitulation, loyalement accordée et librement acceptée, ne fut presque jamais troublée par la différence des opinions religieuses, tant que Tolède resta au pouvoir des Musulmans. Les premiers avaient conservé l'exercice de leur religion, et la possession de leurs églises; le vainqueur ne leur interdit que les pratiques extérieures.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

C'est de là qu'est venu probablement le nom de Muzarabes, qu'on a donné aux chrétiens de Tolède, et qu'on donna plus tard à tous ceux qui, comme eux, vivaient mêlés avec les Arabes.

Taric occupa le palais du roi, lequel était construit sur une hauteur dont le Tage baigne le pied. Il y trouva de grandes richesses. Il y avait, entre autres choses, vingt-cinq couronnes d'or, enrichies d'hyacinthes et d'autres pierres précieuses. L'usage des Goths était de conserver dans une salle du palais, après la mort du roi, la couronne qu'il avait portée de son vivant avec une inscription qui indiquait son nom, son âge et la durée de son règne; et depuis Alaric jusqu'à Rodrigue les Goths avaient eu vingt-cinq rois.

Arrivée de Muza en Espagne.

An de J.-C. 712. — De l'hég. 93.

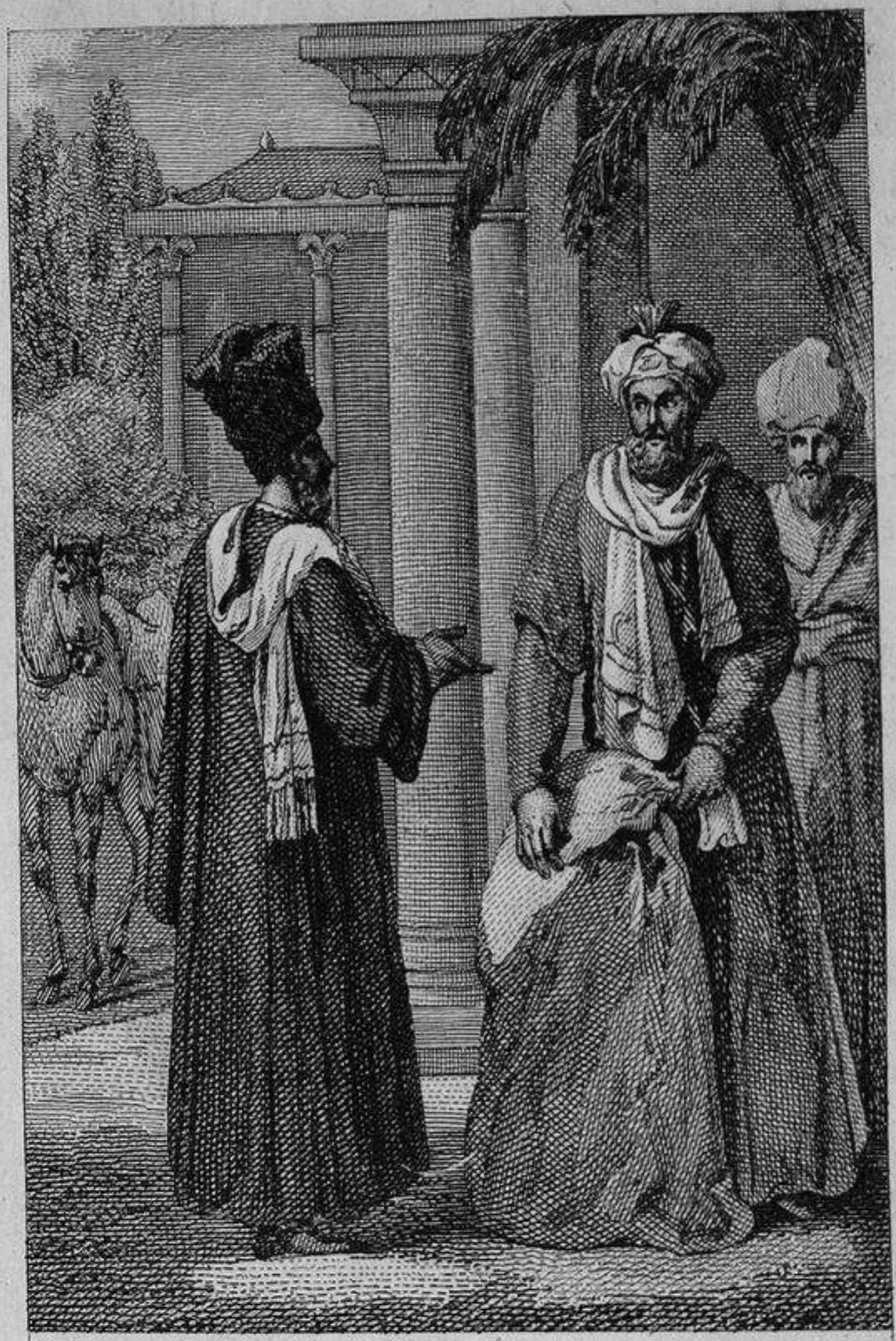
Muza avait conduit en Espagne une nouvelle armée, composée d'Arabes et de Bérébères; et désireux de parcourir des pays où Taric n'eût pas encore pénétré, il dirigea sa marche du côté de Mérida, s'emparant sur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

la route de Séville, de Niebla, de Mertola, et de plusieurs autres places de l'Algarbe et de la Lusitanie. Heureux, s'écria-t-il quand il découvrit la vaste enceinte de Mérida, et ses nnombrables édifices dont les sommets s'élevaient par-dessus les rempars, heureux celui qui triomphera de cette cité, superbe monument de l'industrie humaine!

Le siége fut aussitôt commencé, et les habitans se défendirent d'abord avec vigueur; mais quand ils virent l'armée des assiégeans s'augmenter de renforts amenés d'Afrique par Abdelaziz, fils de Muza, ils perdirent courage et ne songèrent qu'à obtenir une capitulation avantageuse. Leurs envoyés, introduits dans la tente du général, furent saisis, en le voyant, d'un sentiment profond d'admiration et de respect; et Muza, touché de leur malheur, leur accorda des conditions plus favorables qu'ils ne devaient les attendre d'un vainqueur irrité par une longue résistance. Parmi les otages que les habitans lui remirent, se trouvait Egilone, veuve du roi Rodrigue.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación



Ce sac que tu ne peux porter, ne contient qu'une petite partie du champ que tu as usurpé.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

REAL ACADEMIA
BIBLIOTECA
DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Entrevue de Muza et de Taric.

QUAND Taric eut appris que Muza, vainqueur de Mérida, s'avançait vers Tolède, il alla au devant de lui. Il ne montrait aucune crainte, parce qu'il ne se sentait point coupable; mais il ne laissait voir aucune présomption pour ses victoires passées, parce qu'il voulait ménager sa jalousie. L'entrevue eut lieu à Talavera. Muza reçut Taric avec hauteur, et il lui demanda d'un ton sévère pourquoi il lui avait désobéi. Taric lui répondit qu'il n'avait fait que suivre l'impulsion de son zèle pour les progrès de l'islamisme, et pour la gloire des armes arabes. Il lui remit en même temps les riches présens qu'il lui avait destinés. Muza reçut les dons de son lieutenaut, mais il n'en conserva pas moins contre lui ses injustes désirs de vengeance.

A peine furent-ils arrivés à Tolède, qu'en présence de tous les officiers de l'armée, il lui déclara qu'en punition de sa désobéissance, il lui ôtait au nom du calife le commandement des troupes. « Tout mon crime, s'écria Taric, est d'avoir vaincu les ennemis, mais

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ma conscience m'absout, et j'espère la même faveur de la justice du calife. » Ces paroles n'étaient guère propres à calmer le ressentiment de Muza; Taric, chargé de fers, fut conduit en prison. Muza ne prévoyait pas alors que le calife lui rendrait bientôt à lui-même les injustices dont il accablait l'innocent Taric, tant la fortune inconstante paraît se plaire à renverser le matin d'un tour de sa roue, l'ouvrage que ses mains avaient construit la veille!

Traité de paix entre Théodémir, prince des Goths, et Abdelaziz, fils de Muza.

An de J.-C. 713. — De l'hég. 94.

ABDELAZIZ avait soumis toutes les provinces méridionales de l'Espagne, à l'exception de celle de Murcie. Là, commandait sous le nom de prince ou de général des Goths, ce même Théodémir, qui, le premier, avait combattu les Arabes. Informé de la marche d'Abdelaziz, il rassembla ses troupes pour défendre le passage des montagnes, et pendant long-temps il y réussit; mais Abdelaziz, jeune, ardent,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

plein de courage et de désir de gloire, crut que son triomphe serait imparfait tant que Théodémir élèverait sa puissance indépendante auprès de l'Andalousie subjuguée; et triomphant de tous les obstacles par sa constance et par son habileté, il parvint à la vue de Lorca. Théodémir avait toujours évité le combat, parcequ'il comptait peu sur ses troupes; mais il fallait en cette occasion risquer la bataille ou laisser prendre Lorca. Ce qu'il craignait arriva. Les chrétiens furent renversés par la cavalerie arabe, et ceux qui échappèrent au massacre coururent se cacher derrière les remparts d'Orihuela. Peu de jours après, un traité de paix fut conclu, d'après lequel, et moyennant un tribut modéré, Théodémir conserva la souveraineté du pays, sous la dépendance toutefois du calife.

Stratagème de Théodémir pour obtenir une capitulation avantageuse.

QUAND Abdelaziz, vainqueur à Lorca, eut pris la route d'Orihuela pour en faire le siége, Théodémir, qui n'avait pas assez de soldats pour défendre la place, fit prendre à toutes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

les femmes des habits d'hommes et des armes, et il les plaça tout le long des murailles et sur les tours, leur recommandant de tenir leurs cheveux croisés sous le menton, afin qu'ils pussent avoir de loin l'apparence de longues barbes. Les Arabes, trompés par ce stratagème, crurent que la ville avait une garnison nombreuse, et ils ne s'avançèrent qu'avec beaucoup de lenteur et de précaution. Théodémir fit aussitôt demander un sauf-conduit pour un parlementaire, ce qui fut accordé. Il sortit alors de la ville un cavalier, qui, arrivé devant Abdelaziz et se disant autorisé à traiter de la paix, offrit de rendre la ville à des conditions honorables. Abdelaziz, naturellement généreux, consentit à une capitulation avantageuse. Ce fut en ce moment que le cavalier chrétien se fit connaître : c'était Théodémir lui-même. Abdelaziz le combla d'honneurs et de marques d'affection.

Quand les Arabes eurent pris possession de la ville, Abdelaziz parut très-étonné d'y voir si peu de soldats, et il ne put s'empêcher de demander à Théodémir ce qu'était devenue cette troupe nombreuse qui la veille couronnait les remparts. Théodémir confessa la ruse qu'il avait employée, et il reçut les applaudissemens des scheiks arabes, et ceux d'Ab-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

delaziz lui-même, qui ne se plaignit pas d'avoir été si ingénieusement trompé.

Muza et Taric sont rappelés par le calife.

Le calife n'avait point partagé les préventions de Muza à l'égard de Taric, et il avait ordonné de lui rendre le commandement des troupes. Muza avait dû obéir malgré son déplaisir secret; il eut même l'air de se réconcilier avec Taric, et il lui confia la conquête d'une partie de l'Espagne, tandis qu'il travailla lui-même à subjuguer l'autre. La fortune favorisa constamment leurs armes; les Goths furent partout vaincus, et toutes leurs villes reçurent les Arabes.

Mais les soins de la guerre n'empêchaient point Muza de songer à ses ressentimens particuliers, et il ne cessait de dénoncer Taric au calife, censurant amèrement sa conduite; Taric, de son côté, n'épargnait point Muza, dont il peignait sans ménagement l'avide rapacité; de sorte que le calife Walid, craignant que la mésintelligence qui régnait entre les deux généraux n'eût des résultats funestes pour l'armée, résolut de mettre en d'autres mains

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

le gouvernement de l'Espagne. Il rappella ces fiers rivaux de pouvoir et de renommée, et il leur enjoignit de se rendre auprès de lui sans délai.

Taric partit le premier, et il reçut du calife l'accueil le plus flatteur; Walid ne pouvait voir d'un œil indifférent le conquérant de l'Espagne et le vainqueur de Rodrigue. Muza n'obéit qu'à regret; il partit enfin, laissant à sa place son fils Abdelaziz.

Traitement indigne fait à Muza.

An de J.-C. 714. — De l'hég 96.

Le calife était dangereusement malade, lorsque Muza arriva dans la Syrie. Suleiman, héritier présomptif du trône, écrivit au général que la maladie du calife, son frère, ne laissant aucun espoir de guérison, il le priait de retarder sa marche et de n'entrer à Damas qu'après la mort de Walid. Suleiman avait probablement pour but d'empêcher la remise des présens destinés au calife; Muza méprisa cet avis, et il se hâta d'arriver. Il eut lieu de s'en repentir, car Walid étant décédé peu de jours après, Suleiman le fit mettre en prison et le condamna à une très-grosse amende.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Suleiman ne borna pas là sa vengeance; les fils de Muza gouvernaient l'Afrique et l'Espagne : il expédia des ordres secrets pour les déposer et les faire périr. Il avait cruellement offensé Muza, il craignait le ressentiment de sa famille; et pour prévenir les suites possibles d'une première injustice, il lui fallut ordonner des crimes : étrange condition des tyrans, qui ne peuvent régner qu'en multipliant les supplices! plus étrange condition des sujets, qui, dépendant des caprices du maître, peuvent, pour récompense de leurs services, recevoir des fers ou la mort!

Assassinat d'Abdelaziz ben Muza; mort de Muza.

An de J.-C. 715. — De l'hég. 97.

Abdelaziz était généralement aimé, et l'on devait craindre que les ordres du calife n'excitassent des troubles. Pour éviter ce danger, Habib et Zeyad, chargés de leur exécution, imaginèrent de faire passer l'émir pour un mauvais Musulman, et de le dépouiller ainsi de l'affection du peuple et de l'armée. Malheureusement, il n'était que trop facile de le ca-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

lomnier à cause de ses liaisons étroites avec les chrétiens. Epris des charmes d'Egilone, que les Arabes nomment Ayela, et Omalitam, *du beau collier*, il l'avait épousée, et ses noces s'étaient faites avec beaucoup d'éclat à Séville. Habib profita de ces circonstances, et il fit répandre sourdement le bruit qu'entièrement soumis aux volontés de sa femme, Abdelaziz ne songeait qu'à favoriser les Goths; que ceux-ci espéraient par son moyen rétablir leur puissance, et qu'ils lui avaient promis de le choisir pour leur roi s'il voulait abjurer l'islamisme.

Ces propos, avidement recueillis et propagés par la malveillance, indisposèrent insensiblement tous les Arabes; ce fut alors qu'Habib rendit publiques les volontés du calife. On choisit le moment de la prière du matin. Abdelaziz s'occupait de ce devoir pieux, lorsque plusieurs assassins, introduits dans son appartement, le vinrent frapper du coup mortel.

La tête d'Abdelaziz fut présentée au calife, qui eut la basse cruauté de faire appeler Muza, et de la lui montrer en lui demandant s'il la reconnaissait. Maudit soit d'Ala, s'écria ce malheureux père en détournant les yeux, maudit soit le barbare meurtrier de l'homme qui valait mieux que lui ! En finissant ces

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

mots, Muza sortit du palais, quitta sur-le-champ Damas, et s'enfonça dans l'Arabie, où la douleur d'avoir perdu ses enfans ne tarda pas à lui causer la mort, seul terme de toutes les misères.

Mort singulière du calife Suleyman.

Suleyman ne survécut pas long-temps à Muza. On dit qu'il était très-beau de figure, et que se regardant un jour dans un miroir en présence de ses femmes, il dit, plein d'admiration pour lui-même : je suis le Dieu de la jeunesse; à quoi l'une d'elles répondit incontinent par des vers, dont voici le sens : « Tu » es le plus beau des hommes, on en con- » vient, et tu pourrais en tirer vanité, si la » beauté n'était point périssable; mais la » beauté de l'homme passe comme une om- » bre légère, elle finit comme la fleur des » champs. » On ajoute que depuis ce moment, une noire mélancolie s'empara du calife, et le conduisit promptement au tombeau.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Soulèvement des Cantabres; Pelage.

An de J.-C. 718. — De l'hég. 100.

Alhaür ben Abderahman gouvernait l'Espagne, et comme si l'Espagne n'eût point suffi à son ambition, il fit une irruption dans la Gaule narbonnaise. Ce fut durant le cours de cette expédition, et tandis que l'émir, avec ses principales forces, était au delà des Pyrénées, que les chrétiens réfugiés dans les Asturies osèrent concevoir le généreux dessein de reconquérir la liberté de leur patrie, et de fonder une monarchie nouvelle sur les ruines encore fumantes qui couvraient le sol de l'Espagne.

Pour mettre à profit les heureuses dispositions des Goths, et surtout celles des montagnards qui n'avaient pas encore subi le joug, il fallait un homme actif, audacieux, entreprenant, rempli de talent et de courage, capable de faire mouvoir la nation par le double ressort de la religion et du patriotisme. Cet homme parut, ses paroles firent passer dans les cœurs un noble enthousiasme, et les grossiers Cantabres devinrent d'intrépides

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

guerriers. Il fut proclamé roi sous le nom de Pélage.

On ignore quelle fut l'origine de ce héros; les uns le font descendre de la race des rois; on trouve en effet dans plusieurs chroniques un Pélage cousin de Rodrigue, et capitaine de ses gardes. Les autres, moins nombreux, assurent que Pélage était d'une naissance commune, Cantabre ou même Espagnol. Les premiers semblent avoir pensé qu'il était nécessaire d'illustrer le berceau de ce prince; et ils ne songent point que s'il ne fut réellement qu'un simple Cantabre, ils lui ôtent, avec le mérite de s'être élevé lui-même, la meilleure partie de sa gloire. Les seconds croient avec raison que Pélage fut assez grand pour pouvoir se passer du secours étranger des aïeux. Un moderne a énoncé une opinion toute nouvelle. Pélage et Théodémir peuvent bien, suivant lui, n'être que le même individu; et cela ne manque pas de ressemblance.

Première victoire de Pelage.

Alhaür fut peu alarmé d'un mouvement dont il espérait se rendre bientôt maître, et il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

envoya de la Gaule dans les Asturies un détachement de son armée, sous la conduite d'Alxaman, un de ses meilleurs officiers. Pour la première fois les Arabes furent vaincus. Du haut de leurs rochers, les soldats de Pélage faisaient rouler sur eux d'énormes pierres qui, dans leur chute rapide, renversaient, écrasaient des rangs entiers ; Alxaman fut lui-même atteint d'un coup mortel, et les Musulmans, que ne retint plus la voix de leur général, prirent de toutes parts la fuite dans le plus grand désordre.

Encouragé par ce succès éclatant, Pélage s'occupa d'abord d'établir chez ses montagnards la discipline, qui fait la force des armées. Ensuite il augmenta la sienne de tous ceux en qui le bruit de cette victoire avait réveillé le courage et l'amour de la patrie. Plusieurs villes chassèrent les garnisons arabes et le reçurent dans leurs murs. Alhaür, qui voulait venger Alxaman et ruiner le pouvoir naissant de Pélage, rassembla de nombreuses troupes et fit d'immenses préparatifs; il fut déposé par ordre du calife, au moment où il se disposait à marcher contre les Cantabres.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Les émirs d'Espagne se succèdent rapidement.

An de J.-C. 721. — De l'hég. 103.

Alsama ben Melic, successeur d'Alhaür, fut plus tenté par l'espoir de conquérir la Gaule que par la gloire stérile de s'emparer de quelques rochers, et il profita des préparatifs de guerre qu'Alhaür avait faits, pour envahir comme lui les riches provinces de la France. Il parvint jusqu'aux environs de Toulouse. Le duc d'Aquitaine accourut au secours de sa capitale, et remporta sur lui une victoire complète. Alsama fut tué; un grand nombre de scheiks arabes partagèrent le sort de leur général. Toute l'armée aurait péri peut-être, sans la valeur et la prudence d'Abderahman ben Abdala, qui rallia les troupes dispersées, et les conduisit jusqu'à Narbonne, triomphant de tous les dangers qui environnèrent sa retraite.

L'armée reconnaissante lui décerna le commandement suprême, et le calife approuva d'abord son élection; mais elle avait excité l'orgueil jaloux d'Ambisa ben Sohim; et tan-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dis que l'émir ramenant l'ordre et la confiance parmi les soldats, rétablissait dans les Pyrénées la puissance des Arabes, Ambisa le dénonçait au souverain, comme capable de compromettre les intérêts de l'islamisme. Pour donner à ses plaintes la couleur de la bonne foi, pour paraître juste, même en se déclarant ennemi, il parlait avec éloge des talens militaires d'Abderahman, mais il l'accusait de négligence et d'impéritie dans l'administration du gouvernement. Les insinuations artificieuses d'Ambisa eurent l'effet qu'il en attendait; Abderahman fut déposé, et le dénonciateur obtint sa dépouille, chose qui n'est que trop ordinaire ailleurs même que chez les Arabes.

An de J.-C. 724. — De l'hég. 106.

Ambisa mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant contre les Gaulois. Hodeira el Fehri, Yahic ben Zalema, Othman ben Abi Neza, Alhaitam ben Obëid, remplirent successivement après lui les fonctions d'émir, et ils ne firent que passer. Les ministres du calife avides d'or, et vendant la faveur, accueillaient en tout temps les demandes des scheiks d'Espagne, qui aspiraient aux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

emplois, pourvu que leur ambition se montrât libérale.

An de J.-C. 728. — De l'hég. 110.

Cependant l'administration d'Alhaitam excita tant de plaintes, tant de réclamations et de murmures, que le calife crut devoir envoyer sur les lieux un de ses wazirs, avec de pleins pouvoirs. Ce wazir apprit en arrivant tous les excès auxquels l'émir s'était livré, il le fit mettre en prison, et rendit la liberté à tous ceux qui s'y trouvaient injustement retenus; et du produit de la confiscation de ses biens, il indemnisa ceux qui avaient été dépouillés. Convaincu ensuite du mérite réel d'Abderahman, il le rétablit dans le poste d'émir, et tous les Musulmans applaudirent à ce choix.

Administration de l'émir Abderahman.

ABDERAHMAN apportait au gouvernement le désir et la volonté de faire le bien, et de réparer les injustices de son prédécesseur. Pour arriver à ce résultat, il consacra deux années à parcourir l'Espagne, écoutant toutes les

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

plaintes, accueillant quiconque l'approchait, ne faisant en cela aucune distinction entre les chrétiens et les Musulmans. Il chassa de leurs emplois plusieurs alcaïdes, qui avaient été les oppresseurs de leurs administrés; il fit restituer aux chrétiens les églises qu'on leur avait prises, mais il fit abattre celles qu'ils avaient construites, en achetant la condescendance de quelque gouverneur avare. D'autre part, il méditait l'asservissement de la France; et fier de ses victoires, de sa valeur, de ses talens, comptant sur sa fortune, il espérait réunir à son gouvernement cette vaste contrée, ou tout au moins les provinces qui avaient dépendu du royaume des Goths.

Mais pour cette grande entreprise il fallait une armée nombreuse; et tandis qu'il rassemblait toutes les forces de l'Espagne, il demandait des renforts à l'émir d'Afrique. Celui-ci lui envoya des troupes choisies et remplies d'ardeur. Abderahman, pour les tenir en haleine, les envoya aux frontieres, avec ordre à Othman ben Abi Neza, qui en était gouverneur, de les employer à faire une irruption dans le pays ennemi, en attendant qu'il se mît lui-même en marche, avec le reste de l'armée, composé des troupes d'Espagne.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Aventures et mort tragique d'Othman ben Abi Neza.

OTHMAN ben Abi Néza, désigné dans les vieilles chroniques sous le nom de Munussa, avait deux fois exercé les fonctions d'émir. Lorsqu'Abderahman fut choisi par l'envoyé du calife, il n'avait point partagé la satisfaction générale ; il pensait que la préférence donnée à un autre était pour lui une injure, et il n'abandonna pas sans peine l'espérance de rentrer dans une charge dont la possession avait trop flatté son orgueil pour n'être point regrettée. Envoyé à la frontière pour y prendre le commandement des troupes, il était jaloux de la gloire de l'émir, et ne voyait en lui qu'un rival qui lui avait ravi la première place.

Dans une de ses incursions en France, Lampégie, fille du duc d'Aquitaine, était tombée en son pouvoir, et aussitôt l'amour, qui ne consulte pas toujours les convenances, l'avait rendu l'esclave de sa prisonnière. Celle-ci partagea les sentimens qu'elle inspirait, et elle devint l'épouse d'Othman. A la suite

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de cette union, il avait conclu avec les chrétiens une longue trève ; l'amour et l'honneur lui défendaient également de la rompre ; quand il reçut les ordres de l'émir, il ne pouvait les exécuter.

Comme il se trouve toujours auprès des grands des hommes qui fondent leurs espérances de fortune sur la ruine de celle des autres, Abderahman ne manqua pas d'être informé du mariage d'Othman, et de la véritable cause de ses refus. Il lui fit dire, en maître irrité, qu'une trève accordée sans son aveu était nulle, et il lui enjoignit de nouveau d'entrer dans la Gaule. Othman fit alors avertir Eudes de tout ce qui se passait, afin qu'il eût le temps de se mettre en défense.

L'émir en fut instruit, et il envoya à Albâb, lieu de la résidence d'Othman, un corps de troupes sûres sous la conduite de Gehdi ben Zeyan, avec la commission secrète de surveiller le Wali et de s'emparer de sa personne, de le tuer même, pour peu que ses actions parussent suspectes. L'apparition inopinée de Gedhi dans Albâb jeta le trouble dans tous les esprits ; Othman se crut perdu, et n'écoutant que son désespoir, il se sauva avec sa famille à travers les montagnes, où Gedhi le fit poursuivre.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

An de J.-C. 731. — De l'hég. 113.

Othman, épuisé par la fatigue et les brulantes ardeurs du soleil, s'était arrêté auprès d'une fontaine avec son épouse bien aimée, qu'il tâchait de consoler et de ranimer par ses soins. Tout à coup il entendit marcher près de lui, et s'étant retourné il aperçut les soldats de Gedhi. Tous ses serviteurs prirent la fuite, Lampègie seule resta près de lui. Le courageux Othman voulut en vain la défendre et se défendre lui-même. Accablé par le nombre, il tomba percé de coups. Les soldats lui coupèrent la tête, et emmenè rent la belle captive.

Quand l'émir reçut de Gedhi ce double présent, Ala ! s'écria-t-il, je n'aurais point cru qu'on pût faire une aussi bonne chasse dans les Pyrénées ! L'épouse d'Othman fut ensuite envoyée au calife; et la fille du duc d'Aquitaine alla terminer sa carrière agitée dans les harems de Damas. C'est là peut-être ce qui a donné lieu à l'opinion où sont les Musulmans qu'un de leurs califes a épousé une princesse française.

Le nom d'Albâb, donné par les Arabes à la ville où Othman résidait, semble indiquer sa situation dans les Pyrénées: Bâb signifie *porte*

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ou *passage*. M. Conde croit que c'était Puycerda, ce qui est assez conforme aux chroniques qui font, de leur Munussa, un gouverneur de la Cerdagne. Un autre auteur, cité par le même Conde, suppose qu'Albâb était le château de Libia, dont on attribue la fondation à Livie, femme d'Auguste. Les ruines de ce château couronnent encore la pointe d'une montagne isolée, qu'on voit entre Puycerda et le Mont-Louis.

Bataille de Tours gagnée sur les Arabes par Charles Martel.

La nouvelle du malheur d'Othman avait franchi les Pyrénées, et les habitans de l'Aquitaine, craignant tout d'un ennemi implacable, préparèrent leurs armes; mais les hordes arabes et africaines, tombant du haut des monts comme un torrent dévastateur, triomphèrent de tous les obstacles. Après une vive résistance, la ville de Bordeaux fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Abderahman, poursuivant sa marche, fut arrêté au passage de la Dordogne par l'armée du duc d'Aquitaine; et les Arabes se réjouirent à l'aspect de ces

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

nouveaux ennemis, dont la défaite leur promettait une moisson de butin : ils remportèrent la victoire.

Eudes, voyant tous ses états envahis et dévastés, oublia les ressentimens qui l'avaient jusque là rendu l'ennemi de Charles Martel, et se confiant en la noblesse du héros français, il lui demanda du secours. Charles Martel l'accorda ; la politique, autant que l'humanité, l'exigeait. Il fallait arrêter dans son cours ce fléau dévorant qui menaçait de s'étendre par toute l'Europe. Les destins de la France et des états voisins tenaient peut-être à l'issue de cette guerre : les Arabes, vainqueurs, auraient planté leurs étendards sur les rivages de la Baltique.

Abderahaman s'était dirigé vers la cité de Tours ; ce fut sous les murs de cette ville qu'il apprit que Charles Martel rassemblait ses vieilles bandes pour marcher contre lui. Comme la valeur n'excluait pas en lui la prudence, il voyait avec peine que ses Arabes, chargés de richesses et chaque jour plus avides, se rendaient par le soin de les conserver moins propres à combattre. Il fut tenté d'ordonner que tout le butin serait abandonné ; mais il craignit d'exciter le mécontentement des troupes ; il se reposait d'ailleurs sur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

leur bravoure, sur ses généraux, et sur son propre bonheur.

An de J.-C. 733. — De l'hég. 115.

La bataille fut livrée dans une vaste plaine, entre Tours et Poitiers. La victoire long-temps indécise, se déclara pour les Français. Le général arabe fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes, qui commençaient à plier; et se précipitant, pour leur donner l'exemple, au milieu des rangs ennemis, il y trouva le terme de ses prospérités et de sa vie. Privés de leur général, les Arabes n'opposèrent plus de résistance, et les vainqueurs en firent un horrible massacre. Les débris de l'armée furent poursuivis jusqu'aux environs de Narbonne, d'où la nouvelle de ce désastre alla répandre en Espagne, et même en Afrique, la consternation et le deuil.

Découragement des Arabes.

An de J.-C. 736. — De l'hég. 118.

Le calife avait envoyé l'ordre d'armer toute l'Espagne et de venger le sang musulman par la ruine entière de la France; mais

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

cet ordre était plus facile à donner qu'à exécuter. Abdelmelic, successeur d'Abderahman, se disposa pourtant à obéir; mais le premier obstacle qu'il rencontra fut dans le découragement des Arabes. En vain il essaya par ses discours de leur rendre quelque énergie. « Jusqu'à ce jour, leur disait-il, vous » avez été victorieux. Eh bien! ne vous sou- » vient-il plus qu'il s'agit de la guerre sacrée, » et que vous êtes sur la voie des récom- » penses éternelles? Rappellez-vous que l'en- » voyé de Dieu se disait le fils de l'épée, qu'il » reposait sur le champ de bataille, couché » sur les drapeaux ennemis. La victoire, la » défaite, la mort sont dans la main de Dieu; » il fait triompher aujourd'hui celui qui fut » vaincu hier. » Que pouvaient ces paroles contre la terreur profonde dont les Arabes étaient frappés? Ils le suivirent en France, entraînés par le devoir, mais sans espérance et sans courage. Aussi, malgré les talens de l'émir, la guerre fut malheureuse. Son armée, surprise dans les gorges des Pyrénées, fut entièrement détruite; et le calife, attribuant ce malhrur à la mauvaise fortune d'Abdelmelic ou à son inexpérience, le remplaça par Ocba ben Alhegâg, général plein de talent et de valeur.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Précédé par une réputation méritée d'intégrité et de justice, Ocba aurait pu rendre l'Espagne heureuse et puissante, par une administration ferme et sage : malheureusement la guerre se ralluma en Afrique, et il reçut l'ordre de passer à Tanger, pour prendre le commandement de l'armée destinée à agir contre la nation turbulente des Bérébères.

Nouveaux troubles en Espagne; guerre civile parmi les Arabes.

An de J.-C. 741. — De l'hég. 124.

Ocba était revenu en Espagne, après avoir terminé la guerre des Bérébères. Il y trouva les affaires dans le plus grand désordre. Les walis, se regardant comme indépendans et absolus, faisaient dans leurs gouvernemens tout ce qui convenait le plus à leurs intérêts particuliers, sans s'embarrasser de l'intérêt général. Le seul Abdelmelic, qui, depuis qu'il avait été déposé, avait eu le commandement des troupes, s'était exclusivement occupé du bien public : aussi l'émir, qui, se sentant malade, voulait se démettre du gouvernement, le demanda-t-il au calife pour successeur.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Ocba emporta en mourant des regrets universels.

Cependant les Bérébères avaient repris les armes. L'émir d'Afrique fut tué en combattant contre eux ; son successeur ne fut guère plus heureux ; il fut battu complètement, et son armée se dispersa. Les Syriens et les Égyptiens, qui en formaient une partie, furent poussés par les vainqueurs jusqu'aux rivages de la mer. Là, trouvant des vaisseaux de transport, ils traversèrent le détroit, et vinrent aborder en Espagne sous la conduite de Thaalaba ben Zalema, et de Baleg ben Baxir.

L'émir Abdelmelic prévoyant que la présence des Africains ne produirait que des troubles, tenta tous les moyens de les renvoyer ; mais ce fut inutilement. Thaalaba et Baleg s'unirent aux mécontens d'Espagne et aux ennemis particuliers de l'émir, et ils essayèrent de surprendre Tolède et Cordoue. Ils n'y purent réussir ; mais ils remportèrent une victoire sur l'émir, qui fut obligé de s'enfermer dans cette dernière ville. Les rebelles ne tardèrent pas à l'y venir assiéger. Les lâches habitans de Cordoue, craignant la cruauté de Baleg, achetèrent leur salut au prix de leur honneur. Ils se saisirent de la personne d'Abdelmelic, et le livrèrent aux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Africains; Baleg lui fit couper la tête, et fit son entrée dans la ville, où il fut proclamé émir d'Espagne, Thaalaba, fâché de ce que le choix n'était pas tombé sur lui, témoigna hautement son mécontentement, et se retira du côté de Mérida, suivi de tous les Syriens.

Abderahman, fils d'Ocba, avait juré de venger l'assassinat d'Abdelmelic. A la tête d'une troupe d'élite, il marcha contre l'usurpateur, que la retraite des Syriens avait beaucoup affaibli; il le rencontra dans les environs de Talavera, entre Tolède et Cordoue. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Tel qu'une bête féroce qui cherche sa proie, Baleg appelait à grands cris le fils d'Ocba : le voici, s'écria ce dernier, le voici cet Abderahman que tu cherches. Soudain ils fondent l'un sur l'autre; ils se pressent, se frappent à coups redoublés; le fils d'Ocba, plus adroit ou plus heureux, retourne son cheval, surprend Baleg par une attaque imprévue, et lui enfonce sa lance dans le corps; Baleg tomba mort de ce coup terrible. Ses troupes, qui jusque là avaient résisté, perdirent courage et s'enfuirent précipitamment, laissant la terre couverte de cadavres.

Husam ben Dhirâr fut envoyé par le calife avec le titre d'émir, et il sembla d'abord que

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

son autorité, imposant à tous les partis, allait mettre fin aux discordes civiles; mais l'Espagne ne fut pacifiée qu'en apparence. Le mal avait jeté de profondes racines, et toutes les têtes étaient tournées vers des idées de soulèvement et d'indépendance.

Parmi les mécontens on distinguait Samaïl ben Hatim, d'une famille illustre et distinguée. Courageux, adroit, politique, il finit par devenir le chef de la faction égyptienne, opposée à celle des Arabes de l'Yémen, que l'émir favorisait ouvertement. Dès qu'il se vit à la tête d'une armée, il parcourut en ennemi les provinces espagnoles. Le général Thueba ben Salema, qui s'était illustré dans les guerres d'Afrique, vint se joindre à lui, et lui amena les guerriers qu'il commandait. Les deux chefs des rebelles se rendirent maîtres de Cordoue; et usurpant l'autorité du calife, ils déclarèrent l'émir Husam déchu de sa charge.

An de J.-C. 744. — De l'hég. 127.

A cette nouvelle, l'émir prit le chemin de Cordoue avec une faible escorte, comptant sur les amis qu'il conservait dans cette ville; mais avant d'y arriver il tomba au milieu d'un parti de soldats égyptiens, qui le conduisirent à Samaïl. Thueba voulait qu'on le fît périr

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sur le-champ ; Samaïl, moins cruel, n'y consentit point, et il se contenta de le faire enfermer dans une tour de Cordoue. Pour empêcher le peuple de murmurer, on publia que tout cela ne s'exécutait que d'après les ordres du calife.

Quelques amis fidèles entreprirent de rendre la liberté à l'émir ; leur complot fut aussitôt exécuté qu'il avait été conçu ; les gardes d'Husam furent surpris et égorgés, sa prison fut ouverte, et les habitans ne furent pas plutôt instruits de cet événement qu'ils prirent tous les armes en sa faveur. Samaïl ne tarda pas à se présenter en force devant Cordoue, qui opposa la plus généreuse résistance. Husam fit exécuter une sortie qui fut extrêmement meurtrière pour les assiégeans. Samaïl, que ce premier revers avertissait de se tenir sur ses gardes, dressa des embuscades. Dans une seconde sortie, les assiégés perdirent leurs meilleurs guerriers. Husam tomba mort sur le champ de bataille, et il dut bénir, en expirant, le coup qui le dérobait vivant à la rage de ses ennemis.

Samaïl entra sans obstacle dans Cordoue ; il en donna le gouvernement à Thueba ; et sous le titre d'émir de Sarragosse, il alla lui-même gouverner toute l'Espagne septentrionale.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Situation de l'Espagne; assemblée générale des scheiks; élection de Jusuf el Fehri.

An de J.-C. 745. — De l'hég. 127.

Samaïl et Thueba, négligeant l'intérêt général, ne cherchaient qu'à se maintenir dans leur poste, et à fortifier leur parti. A leur exemple, les Alcaïdes et les commandans des frontières, regardant les peuples comme des troupeaux qui leur appartenaient, employaient jusqu'à la violence pour les dépouiller; le despotisme militaire pesait sur toutes les classes. Dans les provinces, les généraux se disaient propriétaires de tous les produits de la terre. Les walis de l'Andalousie prétendaient à la supériorité sur ceux de Tolède et de Mérida; ceux-ci, à leur tour, tentaient peu à peu de se soustraire à la suprématie des walis de Sarragosse et de Cordoue; chacun, en un mot, voulait être indépendant, et tous se disposaient à soutenir leurs droits par les armes.

Le remède à tant de maux ne pouvait guère venir que du calife; mais l'Orient, agité par toutes les fureurs de la discorde, voyait le califat livré à l'usurpation et à l'intrigue; et le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

souverain, toujours chancelant sur un trône dont les degrés étaient tout couverts du sang des peuples, était trop plein de ses propres dangers pour songer à ce qui se passait au-delà des mers.

An de J.-C. 746. — De l'hég. 129.

Plusieurs scheiks arabes, désirant de bonne foi les moyens de sauver l'état et de soulager le peuple, convoquèrent une assemblée générale des principaux de la nation; ils y développèrent leurs vues, qui furent généralement approuvées. On demeura d'accord qu'il fallait un émir supérieur à tous, ayant seul le droit de nommer au gouvernement des villes et des provinces, en qui résiderait en un mot la puissance suprême. Jusuf el Fehri, de la tribu arabe de Coraix, fut élevé à cet emploi éminent.

Comme Jusuf ne s'était jamais déclaré pour ou contre aucun parti, et qu'il possédait l'estime générale, toute l'Espagne se réjouit de ce choix. La mort de Thueba, arrivée depuis peu, avait d'avance applani les obstacles; Samaïl eut le gouvernement de Tolède, le fils de Samaïl celui de Sarragosse. Amer ben Amru, qui était chef de la faction des Alabdaris, composée de tous les Africains, Maures ou

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Bérébères, fut créé wali de Séville. Cet Amer était riche, puissant et ambitieux; aussi ne tarda-t-il pas à troubler, par des prétentions nouvelles, la paix dont l'Espagne commençait à jouir par les soins de Jusuf.

Administration de Jusuf; révolte d'Amer ben Amru.

JUSUF avait, comme ses prédécesseurs, et malgré sa réputation de sagesse, la folle ambition de conquérir les Gaules; et après avoir pourvu, par divers règlemens, à l'administration intérieure, il prépara des armées pour traverser les Pyrénées. Cette fausse politique servit le roi Alphonse, qui profita du repos qu'on lui laissait pour fortifier ses frontières, et surtout pour rendre inaccessible l'entrée des montagnes, afin d'avoir à tout événement une retraite assurée. Les événemens qui survinrent ne permirent pas à Jusuf de suivre ses projets de conquête.

Amer était devenu l'ennemi de Samaïl et de son fils, et comme l'émir refusa de servir ses ressentimens, il devint aussi celui de l'émir. Ses complots furent découverts par sa cor-

(c) 2008 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

respondance qui fut saisie, et l'on crut qu'il était prudent de s'assurer de sa personne; Samaïl l'attira adroitement à son château de Siguenza, où l'ordre était donné de l'assassiner. Amer, prévenu à temps, s'ouvrit un passage le glaive à la main, et il parvint à se sauver de Siguenza; dès ce moment la guerre fut déclarée. Amer, ne respirant que meurtre et vengeance, arma tous ses partisans, tous ses amis, remporta une victoire signalée sur les troupes de Samaïl, et l'assiégea lui-même dans Sarragosse. La crainte de manquer de vivres contraignit au bout de quelque temps Samaïl à sortir de la ville, emmenant avec lui toutes les troupes qui n'étaient pas nécessaires à la défense. Les habitans résistèrent encore, mais toutes leurs ressources étant épuisées, ils furent obligés de capituler.

La guerre civile devient générale en Espagne.

An de J.-C. 753. — De l'hég. 136.

LORSQUE Jusuf apprit la reddition de Sarragosse, il en eut d'autant plus de chagrin qu'il avait espéré que Samaïl seul viendrait à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

bout de détruire l'ennemi commun. Il se mit aussitôt en marche avec toutes les troupes qu'il put rassembler; il prit, en passant à Tolède, celles qui s'y étaient déjà rendues, et décidé à périr ou à vaincre, il jura d'exterminer les rebelles. Ceux-ci, de leur côté, ne négligèrent aucun moyen de défense, et usant tour à tour de menaces et de promesses, attirant les uns par l'espérance, entraînant les autres par la terreur, ils mirent sur pied des armées nombreuses.

Ainsi partout les Musulmans étaient appelés au combat, et l'Espagne entière prenait les armes; les généraux même des frontières, abandonnant leur poste, se hâtaient d'accourir avec leurs soldats, et venaient augmenter les horreurs de la guerre civile. On se battait dans les villes, dans les campagnes, avec un acharnement sans exemple; la mort et la destruction s'étendaient en tous lieux, et les peuples épouvantés s'éloignaient en fuyant de leurs habitations, qu'ils ne pouvaient défendre, et qui devenaient la proie des flammes.

Plusieurs cités, livrées au pillage et à l'incendie, disparurent à cette époque du sol de l'Espagne, et ne laissèrent à leur place que des cendres et des ruines, pour attester aux générations futures, par ce monument de deuil, que

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de toutes les fureurs qui peuvent agiter le cœur des hommes, il n'en est point de plus cruelles que celles qui sont produites par l'esprit des factions.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

SECONDE ÉPOQUE

LES ROIS DE CORDOUE.

PÉRIODE DE 276 ANS.

Nouvelle assemblée des scheiks arabes ; aventures du prince Abderahman-ben-Moavie.

An de J.-C. 754.—De l'hég. 137.

Plusieurs nobles Musulmans, chefs des tribus syriennes et égyptiennes, profondément touchés des malheurs de leur patrie adoptive, se réunirent secrètement à Cordoue, au nombre d'environ quatre-vingts ; et dépouillés de toute prévention, de toute haine, de toute ambition secrète, ils traitèrent sérieusement de mettre un terme à la guerre civile. Ils sentaient que le seul moyen de salut qui restât à l'Espagne était dans un gouvernement juste et fort, tout-à-fait indépendant de l'Orient, capable de donner au peuple la prospérité et le repos, régi par des

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

principes sages, portant dans l'administration des vues paternelles. Mais où trouver le prince qui pût convenir à la nation et aux circonstances?

Alors Wahib ben Zaïr, prenant la parole, s'exprima en ces termes :

« Après la fin tragique de Méruan, deux » rejetons de sa triste famille, échappés au » massacre, vivaient honorés à la cour d'A- » zefah, qui, touché de leurs vertus, avait » promis de les épargner. C'étaient Soliman » et Abderahman, tous deux petit-fils du » Calife Hixem. Mais la cruelle envie, qui ne » se lasse jamais de persécuter et de nuire, » suscita contre les deux princes un lâche » ennemi, qui pour montrer son dévoue- » ment au Calife, ne craignit pas d'accuser » ces deux innocens. Le Calife, excité par les » insinuations perfides de cet homme, or- » donna leur supplice. Soliman fut pris et » égorgé. Abderahman était absent de Damas » par bonheur pour lui. Informé par ses » amis du malheur de son frère et de celui » qui le menaçait, il prit de l'or et des che- » vaux, et caché sous un déguisement obs- » cur, il quitta la Syrie par des chemins dé- » tournés, évitant avec soin les lieux habités, » de peur d'être reconnu.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» Il vécut assez long-temps avec les Arabes » Bédouins, menant comme eux la vie de » pasteur ; et ce jeune prince, sorti du sein de » la grandeur et de l'opulence, accoutumé » aux délices des palais et au luxe des villes, » paraissait né au milieu des champs et sous » la tente des Bédouins, tant il supportait » avec courage le travail et la fatigue.

» Craignant enfin d'être découvert, il » passa d'Egypte en Afrique. Dans cette der- » nière contrée, de nouveaux périls l'atten- » daient. Aben Habib était wali de la pro- » vince de Barca ; il ne se souvenait plus qu'il » devait sa fortune aux Omeyas, et il était » devenu leur ennemi le plus acharné. Le » Calife avait envoyé de toutes parts le signa- » lement d'Abderahman ; Aben Habib l'avait » reçu ; et ayant appris qu'un jeune homme, » assez semblable à celui que le signalement » désignait, était entré dans les terres de » Barca, il dispersa ses agens dans la cam- » pagne, pour tâcher de le prendre. Abde- » rahman, qui ignorait ces nouvelles, vivait » avec une tribu nomade de Bédouins, parmi » lesquels il se croyait en sûreté. Ses bonnes » qualités, son caractère franc et généreux, » lui avaient gagné l'amitié de tous ces pas- » teurs.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» Un soir leurs tentes furent enveloppées » par une troupe de soldats à cheval, envoyés » par Habib. Ces soldats demandèreut aux » Arabes, s'ils n'avaient point parmi eux un » jeune Syrien, dont ils firent le portrait. » Les Bédouins y reconnurent aisément leur » hôte Giafar-Almanzor, car c'était ainsi » qu'ils nommaient Abderahman; mais soup- » çonnant que ces soldats venaient pour le » prendre et le livrer à ses ennemis, ils leur » répondirent que le jeune Syrien qu'ils cher- » chaient était à la chasse des bêtes fauves, » avec quelques compagnons de son âge, et » qu'ils passaient ensemble la nuit dans un » vallon peu éloigné, qu'ils leur indiquè- » rent.

» Dès que les émissaires d'Habib furent » partis, les Bédouins allèrent réveiller leur » hôte, et lui racontèrent ce qui s'était passé. » Abderahman les remercia les larmes aux » yeux, et accompagné de six jeunes gens » de la tribu, il prit aussitôt le chemin du » désert. Au bout de quelques jours d'une » marche pénible à travers d'immenses plai- » nes de sable, il arriva à Tahart, capitale » des tribus zénètes. Les habitans l'accueilli- » rent avec joie. Il fut reçu dans la maison » d'un des principaux scheiks; et comme

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

» Raha, sa mère, appartenait à cette noble » tribu, il crut pouvoir confier à ses nou- » veaux hôtes, le secret de sa naissance et de » ses malheurs.

» C'est au milieu des Bérébères de Zé- » nète qu'Abderahman vit encore; c'est lui » que je vous propose d'élire pour souverain.» Tous les scheiks, émerveillés de ce qu'ils venaient d'entendre, n'eurent qu'une voix en faveur du jeune prince, unique reste d'une famille qui avait produit tant de souverains; et ils députèrent vers lui quelques-uns d'entre eux, pour lui offrir la couronne d'Espagne, au nom de tous les loyaux Musulmans qui s'intéressaient à la gloire et au bonheur de leur nouvelle patrie.

Arrivée d'Abderahman en Espagne; ses victoires.

An de J.-C. 755.— De l'hég. 138.

ABDERAHMAN venait d'aborder heureusement en Espagne, et tous les scheiks de l'Andalousie s'empressèrent de lui jurer soumission et obéissance, en le prenant par la main, suivant l'usage. Le peuple, dont le con-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

cours était immense, se mit aussitôt à crier : que Dieu protège Abderahman, roi d'Espagne ! En peu de jours la nouvelle de cet événement se répandit dans tout le midi, et la jeunesse accourut en foule sous les drapeaux du prince.

Il était à la fleur de l'âge, rempli de grâce et de majesté, d'une figure aussi noble que prévenante, d'une taille avantageuse. La douce joie dont son âme s'était enivrée, à l'aspect de ce peuple ravi de le voir, donnait à ses traits un air de sérénité, qui rehaussait l'éclat de tous ces avantages. Environ vingt mille hommes d'Elvire, d'Almérie, de Malaga, de Xerez, d'Arcos et de Sidonia, se joignirent à ses cavaliers zénètes, et l'accompagnèrent à Séville, où il fit son entrée aux acclamations générales.

Le malheur avait plus fait pour Abderahman, que n'aurait pu faire peut-être une longue expérience. Il connaissait les hommes, et il n'ignorait pas que, pour attacher les Arabes à son parti, il devait par des actions d'éclat se montrer supérieur au vulgaire. Il avait d'ailleurs à combattre deux ennemis puissans et habiles, dont la réputation depuis long-temps établie pouvait décourager ses amis, quand le premier enthousiasme se

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

serait refroidi ; il sentait d'autre part que ces deux hommes tenteraient d'abattre d'un seul coup son parti naissant ; il fallait donc s'entourer du prestige de la victoire, et conquérir son royaume à force de valeur, pour avoir ensuite le droit de le gouverner avec sagesse.

Il assembla ses scheiks, leur communiqua ses projets, et marcha rapidement sur Cordoue. Le fils de Jusuf s'était avancé pour lui disputer le passage : il le défit complètement, et le força à rentrer dans la ville. Apprenant ensuite que l'émir accourait au secours de son fils, il laissa dix mille hommes devant Cordoue, et il partit avec le reste pour aller à la rencontre des ennemis.

C'était, ce semble, une action téméraire que de conduire dix mille chevaux contre une armée quatre fois plus nombreuse, commandée par deux généraux expérimentés ; mais la position presque désespérée d'Abderahman le forçait à frapper des coups décisifs ; il comptait d'ailleurs sur le dévouement de ses troupes, et sur la valeur invincible de ses Zénètes ; d'un autre côté, il fit, pour obtenir la victoire, toutes les dispositions qu'on aurait pu attendre d'un général consommé.

Au moment de combattre, il parcourut les rangs ; et comme ce jour était celui de la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

fête des victimes, il leur disait avec le ton d'une confiance entière en leur courage : c'est aujourd'hui le jour des victimes, jour de malheur pour Jusuf et les siens. Jusuf au contraire, voyant le petit nombre de ses ennemis, ne put s'empêcher d'en parler avec dédain; et comme si la victoire ne pouvait lui échapper, il répéta ces deux vers d'un ancien poète :

« Nous sommes une foule altérée par une soif » brûlante, et nous n'avons que les eaux d'un » puits à moitié desséché :

» Comment pourrons-nous assouvir cette soif » qui nous dévore? »

La bataille commença avec le jour. Abderahman fut toujours vu, là où le danger paraissait plus grand. La cavalerie africaine et celle de Xerez firent des prodiges; elles enfoncèrent plusieurs fois les ennemis. Vers le milieu du jour, la terre était couverte de morts, d'armes brisées et de dépouilles. Alors la terreur s'empara des soldats de l'émir, et sans écouter la voix de leurs chefs, ils se dispersèrent. Jusuf et Samaïl, entraînés par les fuyards, quittèrent en frémissant de rage, le funeste champ de bataille.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Le premier fruit qu'Abderahman recueillit de la victoire fut la reddition volontaire de Cordoue. D'autre part, l'hésitation et la crainte entrèrent dans les cœurs, jusque là dévoués à Jusuf, et le parti du roi prit un accroissement rapide.

La perte d'une seconde bataille acheva d'abattre Jusuf; Samaïl lui conseilla pour lors de tenter la voie des négociations. Jusuf n'y consentit qu'avec beaucoup de répugnance, et le traité fut conclu par les soins d'Hosaïn, noble scheik arabe, parent de Samaïl.

Doux souvenir de la patrie dans le cœur d'Abderahman.

Le roi profita de la paix, pour embellir Cordoue, et faire d'utiles constructions. Il planta de vastes jardins, au milieu desquels s'élevait une haute tour, d'où l'œil embrassait un horizon immense. Il plaça dans ce jardin un palmier, duquel sont sortis, dit-on, tous les palmiers qu'il y a aujourd'hui en Espagne.

On prétend qu'il consacrait souvent ses momens de loisir, à contempler du sommet

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de la tour les campagnes voisines. Un jour que ses yeux s'arrêtèrent sur le palmier, tout ému par le doux souvenir de la patrie, il composa ces vers :

« Beau palmier, tu es comme moi étranger » dans ces lieux ; mais les vents de l'ouest caressent mollement tes rameaux, tes racines trouvent un sol fécond, et ta tête s'élève au milieu » d'un air pur.

» Ah! ainsi que moi tu verserais des pleurs, » si tu pouvais ressentir les soucis qui me dévorent. Tu n'as rien à craindre de la mauvaise » fortune, et je suis sans cesse exposé à ses atteintes.

» Quand le sort cruel et la fureur d'Al Abbas » me bannirent de ma chère patrie, mes larmes » arrosèrent les palmiers qui croissent sur les » bords de l'Euphrate. Ni les palmiers ni le fleuve » n'ont conservé la trace de mes douleurs.

» Toi, beau palmier, tu ne regrettes point ta » patrie! »

Révolte et mort de Jusuf.

An de J.-C. 758. — De l'hég. 141.

JUSUF s'était retiré à Murcie. Comme il crut reconnaître dans les habitans de l'atta-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

chement à sa personne, et dans ses anciens amis, un courage que les revers n'avaient pas encore abattu, il se repentit d'un traité qui le plaçait au rang des sujets, et il se reprocha sa trop grande précipitation. Ses regrets augmentèrent, lorsqu'ayant parcouru en secret la province de Tolède, il se fut assuré du dévouement des hommes de son parti. Il n'en fallait pas tant pour faire rentrer l'espérance dans un cœur ambitieux; dès ce moment, il ne fit plus que chercher les moyens de ressaisir la puissance dont il s'était dépouillé, dans ce premier moment de trouble qui accompagne une défaite.

Abdelmelic, wali de Séville, marcha contre lui, dès qu'on sut qu'il avait levé des troupes. Il l'atteignit aux environs de Lorca, et l'enveloppa de toutes parts avec sa nombreuse cavalerie. Jusuf fit d'incroyables efforts pour se tirer de ce danger, et s'ouvrir un passage, mais il fut accablé par le nombre, et il tomba percé de coups sur le champ de bataille. Sa tête fut envoyée à Cordoue, et suspendue au-dessus de l'une des portes de la ville, suivant l'usage barbare de ce temps.

Les trois fils de Jusuf voulurent venger leur père, et ils réussirent à s'emparer de Tolède en l'absence du wali Temam ben Alcama.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Celui ci, ayant rassemblé ses troupes, se mit à leur poursuite, et les rencontrant à peu de distance de la ville, il leur livra un combat sanglant, où l'aîné des trois frères fut tué. Les deux autres se sauvèrent dans Tolède; mais cette ville ayant été forcée de se rendre, Muhamad, le plus jeune, tomba dans les mains de Temam, qui l'envoya à Cordoue. Le roi lui fit grâce en faveur de sa jeunesse, et il se contenta de le faire enfermer dans une tour. Casim, le troisième fils de Jusuf, s'était sauvé à la faveur d'un déguisement.

Mort de Samail; traité de paix avec Froila.

An de J.-C. 759. — De l'hég. 142.

SAMAIL avait demandé au roi, et obtenu de lui la permission de se retirer à son château de Siguenza. Au moment où personne ne s'y attendait, l'ordre fut donné de l'enlever, et de le jeter dans une prison. Il y mourut au bout de quelques mois, et l'on dit même que sa fin avait été avancée. Cet événement était trop extraordinaire pour qu'on pût supposer que le roi n'avait pas eu des motifs puissans.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Celui qui avait épargné les enfans de Jusuf n'aurait point fait périr Samaïl, si la justice ne l'eût ordonné. Samaïl ne semblait occupé qu'à rechercher les douceurs de la vie privée. Sa maison, rendez-vous de quelques amis, était en apparence celle d'un philosophe détaché des vanités du monde; mais on avait surpris le secret d'une conspiration dangereuse dont il était l'âme. Samaïl regretta, comme Jusuf, la souveraine puissance; il se lassa de la faculté d'être heureux, libre du poids des grandeurs; et tandis que, pour éloigner les soupçons, il faisait prendre à son palais les dehors trompeurs d'un lieu de plaisir, les poignards de la révolte s'aiguisaient dans l'ombre.

En ce temps là, Froïla, fils d'Alphonse, était roi des Asturies; et de même qu'Abderahman, il avait dû vaincre ses sujets pour régner sur eux. Trop faible pour réprimer la rébellion dans ses états, et soutenir à la fois une guerre étrangère, il acheta la paix avec les Arabes, en se soumettant à un tribut onéreux. Voici les termes du traité, tel que les historiens arabes le rapportent:

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

» Le magnifique roi Abderahman accorde

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» paix et protection à tous les chrétiens de » l'Espagne, séculiers ou laïques, ainsi qu'aux » habitans de la Castille. Il promet sur son » âme que sa parole sera fidèlement gardée, » à la charge par les chrétiens de lui payer ou » livrer annuellement, durant cinq années » consécutives, dix mille onces d'or et dix » mille livres d'argent, dix mille chevaux et » autant de mulets, mille cuirasses, mille » lances, et mille épées. Fait à Cordoue, le » troisième jour de la lune de safer de » l'an 142. »

Il faut remarquer sur le terme de Castille, employé dans ce traité, qu'il y a là vraisemblablement une erreur de copiste; puisque, dans le temps où il fut fait, les Arabes appelaient Galice, et non Castille, toutes les terres situées au-delà de la chaîne de Guadarrama.

Abdelmelic, wali de Séville, tue son propre fils pour avoir quitté en fuyant le champ de bataille.

An de J.-C. 772. — De l'hég. 156.

ABDERAHMAN avait successivement défait tous les rebelles qui avaient tenté de prendre contre lui les armes. L'un des plus dangereux était le wali de Mequinez, Abdelgafir, qui

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

était venu d'Afrique, sous le prétexte de rétablir en Espagne l'autorité des Abbassides. Abdelgafir avait été souvent battu; mais, soit parce qu'il recevait constamment des secours d'Afrique, soit parce que ses troupes s'augmentaient de tous les débris des corps des rebelles, il était toujours en campagne. Il s'était ménagé des intelligences dans Séville, et il avait pris le chemin de cette ville avec son armée. Près d'arriver, il rencontra un détachement des troupes du roi, commandé par le jeune Casim, fils du wali Abdelmelic.

Chargé par son père d'aller à la découverte, Casim s'avançait avec peu de précaution. La présence inopinée de l'ennemi, l'aspect imprévu d'un grand danger, troublèrent ses esprits, et il s'enfuit avec précipitation : Malheureusement son père le vit arriver, et transporté de colère, il le frappa de sa lance : « Meurs, » lui dit-il, meurs, lâche; car tu n'es point » mon fils, tu n'es point de la noble race de » Meruan. »

Les rebelles ne tardèrent pas à paraître. Abdelmelic, malgré sa douleur, se mit à la tête des troupes; une blessure grave qu'il reçut ne ralentit point son ardeur, et il ne prit de repos qu'après avoir remporté la victoire. Peu de temps après, Abdelgafir, vaincu dans

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

une bataille décisive aux environs de Lorca, paya de son sang sa témérité, son audace, et tous les malheurs qu'il avait causés.

Abderahman alla voir à Séville le brave Abdelmelic, que ses blessures, et plus encore le regret de la mort de son fils, retenaient dans son lit. Il chercha à le consoler par ses paroles; et, pour lui montrer combien il estimait ses services, il lui donna le gouvernement de Sarragosse et de toute l'Espagne orientale.

C'est de cet Abdelmelic, fils d'Omar, *Omaris filius*, que les anciens chroniqueurs ont fait leur roi Marsille, si fameux dans les romans de chevalerie.

Invasion de l'Espagne par Charlemagne.

An de J.-C. 778. — De l'hég. 162.

Il y avait plusieurs années que la paix se soutenait en Espagne, et tout paraissait concourir pour en assurer la durée. Dans les provinces musulmanes, les factions étaient abattues, et s'il existait encore quelque mécontent, il ne pouvait rien entreprendre parce qu'il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

manquait de puissance. Dans les Asturies, les peuples, d'abord armés contre leurs princes, avaient enfin subi le joug d'une autorité tutélaire, qui seule pouvait défendre leurs autels et leurs libertés.

Tout à coup un ennemi, qui n'était attendu de personne, arriva sur les frontières espagnoles, et ses légions nombreuses couronnèrent les Pyrénées. De là, elles descendirent comme un torrent vers les plaines fertiles que l'Ebre arrose dans son cours; et toutes les villes de ces contrées, depuis les sources du fleuve jusqu'à la mer, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes. Cet ennemi, c'était Charlemagne.

Quel motif l'avait attiré en Espagne? L'histoire de son temps, horriblement défigurée par les chroniques, et surtout par les romans de chevalerie, qui ont si long-temps dominé sur la littérature, et glissé partout leurs fictions, n'a pu nous transmettre que des notions incomplètes, fausses ou inexactes. Fut-il appelé, comme quelques historiens nous l'ont dit, par des scheiks arabes ou africains, qui voulaient se soustraire au pouvoir d'Abderahman? Mais quels furent ces scheiks? quelle puissance fut élevée par les armes de Charlemagne? quels états se séparèrent du royaume

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de Cordoue? Ces historiens parlent de la révolte du gouverneur de Sarragosse. Etrange assertion! ce gouverneur était Abdelmelic, depuis vingt ans dévoué à son prince, et constant dans sa fidélité jusqu'au tombeau.

D'autres ont cru, ont dit que les chrétiens d'Espagne avaient imploré son secours. Mais pourquoi, dans ce cas, aurait-il combattu contre eux? Pourquoi tous les habitans des Pyrénées, irréconciliables ennemis des Musulmans, l'étaient-ils aussi de Charlemagne? Pourquoi, tous réunis contre lui, auraient-ils attaqué son armée? Pourquoi aurait-il lui-même pris et démantelé leurs places?

Sera-ce donc au zèle de ce prince pour la religion de ses pères, qu'il faudra attribuer cette expédition, ou bien seulement à son ambition de gloire et de pouvoir? Le temps des croisades et l'esprit qui les excita étaient encore éloignés; il l'était lui-même encore de ces idées d'intolérance qui le rendirent le tyran des Saxons. Charlemagne sentait en lui le cœur d'un héros. Bien au-dessus de ses contemporains par son génie, qui lui montrait alors ce que les hommes n'ont découvert que plusieurs siècles après, le désir des conquêtes devait l'agiter, l'orgueil des victoires devait plaire à son âme. L'Espagne offrait à ses armes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

un vaste champ, il s'y jeta. L'événement semble dire qu'il n'avait pas de plan arrêté; car après avoir conquis l'Aragon et la Catalogne, il reprit le chemin de ses états, sans laisser en Espagne aucun établissement, qui annonçât le dessein de conserver cette conquête.

Les Aquitains et les Navarrais l'attendaient au passage de Roncevaux. Ils avaient à venger la ruine de leurs villes. Ils le laissèrent s'engager dans les gorges profondes des Pyrénées, l'attaquèrent, vainquirent son armée, pillèrent ses bagages, et se chargèrent des riches dépouilles que ses soldats avaient apportées des rives de l'Ebre.

Les Arabes et même les Espagnols prétendent à l'honneur de cette victoire: il n'appartient ni aux uns ni aux autres. Les Français de la Seine ne furent vaincus que par les Français de l'Adour et de la Garonne.

A peine Charlemagne se fut-il retiré, que les troupes d'Abderahman reprirent Sarragosse et les autres villes que, dans sa course rapide, il avait emportées.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

De Mauregat, roi des Asturies, et de son prétendu traité avec les Arabes.

An de J. C. 783. — De l'hég. 167.

Les Asturiens avaient élu pour roi Alphonse II, fils de Froïla, mais le prince Mauregat fit valoir ses prétentions à la couronne; et soutenu, dit-on, par les armes d'Abderahman, il l'emporta sur son rival. Il était fils d'Alphonse I, le catholique, et d'une esclave maure.

Certains historiens ont avancé que, pour prix des secours obtenus d'Abderahman, Mauregat se soumit à un tribut annuel de cent jeunes filles; mais il y a tout lieu de croire que ce n'est là qu'un conte, fait en haine de ce prince. Les Arabes ne parlent point d'un pareil tribut, ce qui doit convaincre qu'il n'a pas existé.

Ce qui peut avoir donné lieu à cette historiette, c'est qu'Abderahman favorisa de tout son pouvoir les alliances et les mariages entre les chrétiens et les Musulmans. Habile politique, il voulait aider aux progrès du relâchement parmi les peuples conquis, et

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

il savait que par cette tolérance il ne manquerait pas d'y réussir. Il était sûr au moins qu'une grande partie des enfans qui naîtraient de ces mariages appartiendraient à l'islamisme. C'est peut-être de cette époque que date cette opinion vulgaire, et très-fortement enracinée en Espagne, que dans les mariages les garçons appartiennent plus particulièrement à la mère, et les filles au père. Cela pouvait avoir été ainsi réglé, pour donner à chacun des époux la faculté d'élever dans sa croyance quelques uns des enfans.

Quoi qu'il en soit, Mauregat entra dans les vues du roi de Cordoue, et c'est incontestablement à la condescendance peu religieuse de ce prince qu'il faut attribuer la supposition du tribut de cent jeunes filles. Celles qui suivaient leurs époux musulmans pouvaient bien être regardées comme livrées en exécution des clauses d'un traité onéreux.

Muhamad, fils de Jusuf, se sauve de sa prison.

MUHAMAD se serait montré digne de la liberté qn'il sut conquérir par son adresse, s'il en avait fait un bon usage; mais la fortune,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

trompant tous ses efforts, le réduisit au point de devoir regretter la tour obscure où il avait passé tant d'années.

Les premiers temps de sa détention avaient été fort rigoureux; mais comme tout finit par se relâcher et s'user, le ressentiment de ses ennemis s'étant calmé, le cœur de ses geoliers s'amollit, ou leur vigilance se fatigua, de sorte qu'il n'était plus aussi étroitement gardé. Il arriva même, au bout de quelques années, que, touchés de son infortune, ses gardiens crurent pouvoir sans danger le faire jouir de la lumière et d'un air plus pur.

Le rusé Muhamad, conduit au grand jour, feignit d'être aveugle, comme s'il eût perdu la vue par une longue privation de la faculté d'en exercer l'organe; et il contrefit l'aveugle si bien, que tous y furent trompés. Un an s'écoula sans que Muhamad se fût jamais trahi, quelque soin qu'on eût pris de l'observer. Ses gardiens, convaincus de son état de cécité absolue, le laissaient sortir de sa prison, principalement dans l'été; et ils le faisaient entrer dans une salle basse de la tour, où même on lui permettait parfois de passer la nuit, quand il faisait très-chaud. Enfin on poussait la confiance jusqu'à souffrir qu'il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

descendît dans la citerne, chercher de l'eau pour ses ablutions.

Muhamad avait remarqué que les fenêtres par lesquelles s'éclairait l'escalier de la citerne étaient fort peu élevées au dessus du sol. Il communiqua à d'anciens amis de son père qui l'allaient voir quelquefois, le projet que cette observation lui avait fait naître, et ceux-ci ne manquèrent pas de l'exciter à saisir l'occasion qui s'offrait à lui de ravoir sa liberté.

Un soir que la chaleur était excessive, que ses gardiens étaient allés se baigner dans le Guadalquivir, que, jusqu'aux domestiques de la prison, tous s'étaient absentés, et qu'il était resté seul dans une salle basse, où il avait coutume de passer la journée, sous la garantie de sa cécité, il profita de ce moment favorable; et se suspendant par les mains à l'une des fenêtres de l'escalier des citernes, il se laissa glisser jusqu'à terre, passa le fleuve à la nage, prit sur la rive opposée des habits et un cheval que ses amis tenaient depuis long-temps préparés, séloigna rapidement de Cordoue, évita les routes fréquentées, et parvint enfin à Tolède, où les mêmes amis lui procurèrent un asile.

Il n'y passa que peu de jours; bien pourvu d'or et de provisions, il tourna du côté de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Jaen, et pénétra dans les montagnes qui avoisinent cette ville. Il y trouva le reste des bandits et des rebelles qui avaient survécu aux désastres de leurs chefs ou à leurs propres défaites : ils le mirent à leur tête. Cependant les gardes de Muhamad, craignant d'être punis, gardèrent pendant long-temps le silence sur son évasion. Dès qu'elle fut connue, le roi se hâta d'expédier des ordres pour qu'on se mît à sa poursuite. « Je crains bien, dit Ab-» derahman, que la fuite du feint aveugle » ne fasse répandre beaucoup de sang. Ainsi l'a » permis la sagesse divine; elle veut nous ap-» prendre que le bien qu'on fait aux mé-» chans produit toujours un mal pour les » bons. »

Après avoir lutté pendant deux ans contre les troupes du roi, et subi plusieurs défaites, Muhamad fut obligé de chercher une retraite dans l'Algarbe. Il y fut poursuivi sans relâche par les alcaïdes d'Alcantara et de Badajoz. Les rebelles, voyant que la fortune avait tourné le dos à Muhamad, l'abandonnèrent tous jusqu'au dernier. Errant, fugitif, caché sous d'obscurs déguisemens, il finit par s'enfoncer dans l'épaisseur des bois, où il demeura seul, plusieurs mois, comme une bête fauve, jusqu'à ce que, totalement défiguré par le ter-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

rible effet de ses longues misères, il se rendit à Alarcon, où il mourut.

Administration intérieure d'Abderahman.

L'HEUREUX Abderahman n'avait plus d'ennemis : à Tolède, à Mérida, à Séville, à Sarragosse, à Valence, son autorité était reconnue, et il en rendait le poids si léger, que sous le joug du despotisme, chacun pouvait se croire indépendant et libre. Jusuf, Samaïl, n'étaient plus; tous les scheiks, révoltés au nom des Abbassides, avaient péri dans les combats ou sur l'échafaud; les bandits des montagnes avaient disparu; l'habitant des plaines ne craignait plus la perte de ses moissons, la justice suivait un cours facile; les guerriers avaient obtenu des récompenses : tous bénissaient l'héritier des Omeyas, tous voyaient dans Abderahman le restaurateur de l'empire et le soutien de l'islamisme.

En se rendant accessible et propice à tous ses sujets, en honorant son Dieu par les solennités du culte, il voulut mériter ces deux titres, que lui décernait la reconnaissance publique. Il augmenta le nombre des juges ou

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

des cadis; il apporta tous ses soins à choisir, pour ces postes si importans et si dédaignés par le monde frivole, qui n'attache de prix qu'à ce qui a de l'éclat, des hommes d'une probité et d'une sagesse reconnues; il garantit ainsi à la nation, autant qu'il était en lui, la protection immédiate de la loi.

Il établit ensuite un grand nombre d'écoles pour l'instruction de la jeunesse; il recommanda qu'on lui inculquât les principes de la religion, et qu'on tournât ensuite son esprit vers la science et les lettres, montrant combien il les estimait lui-même par la protection qu'il avait toujours accordée aux savans et aux poëtes. Il attacha aux mosquées des hommes destinés à expliquer le Coran au peuple, et à faire le service intérieur; et comme il savait que les hommes sont en général peu capables de s'attacher à une religion qui ne frappe point les sens par l'appareil de la grandeur et de la magnificence, il fit observer en Espagne toutes les fêtes instituées par le Coran, et il leur donna toute la pompe dont elles étaient susceptibles.

Il fit construire ou embellir un nombre infini de mosquées dans tous ses états; mais il voulut que Cordoue enfermât dans son enceinte le plus beau temple de l'Espagne,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

égal en richesse à la mosquée de Damas, plus magnifique que la mosquée que les Abbassides venaient d'élever à Bagdad, objet d'admiration et de respect comme l'Alaksa de Jérusalem.

On assure qu'il donna lui-même le plan de cet immense ouvrage, et que désirant beaucoup le voir terminé, il y travaillait de ses propres mains une heure par jour, afin de donner aux ouvriers l'exemple de la diligence. Peut-être n'agissait-il ainsi que par un motif de piété, et pour humilier devant Dieu la suprême puissance de la terre.

Abderahman désigne son successeur et le fait reconnaître par la nation.

CRAIGNANT que la succession au trône ne devînt après lui une source de longues discordes, Abderahman résolut de se donner un successeur de son vivant, et de le faire solennellement accepter par la nation, afin de fermer d'avance toutes les voies à l'ambition des prétendans.

Dans un état où la loi aurait réglé le mode de succéder et appelé l'aîné des enfans, Su-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

leiman, et à son défaut Abdala, aurait eu seul le droit de porter la couronne, et la précaution que le roi voulait prendre aurait été superflue; mais, dans un état despotique, le sceptre est rarement héréditaire. Il faut à la nation un dédommagement pour la perte de sa liberté. Courbée, durant la vie du prince, sous les volontés arbitraires, qui sont le despotisme, elle la reprend à sa mort, parce que la puissance du despote ne lui survit pas. Il est vrai qu'elle semble ne l'avoir reprise que pour la faculté de choisir un maître, auquel elle se donne pour un nouveau terme. Encore arrive-t-il presque toujours que l'élection est l'ouvrage de l'armée, dépositaire de la force, et quelquefois des grands, à qui les soldats vendent pour un peu d'or le droit de faire un souverain. Les Arabes d'Espagne avaient reçu de l'Asie leurs principes de gouvernement; suivant eux, le trône était électif. Cette maxime politique était même le résultat des croyances religieuses, car les Arabes avaient adopté les traditions de la Sonne.

Celui de tous ses enfans qu'Abderahman aimait le plus, c'était Hixêm, fils de la sultane Howara, qu'il chérissait tendrement. Hixêm, il est vrai, possédait des qualités qui manquaient à ses frères, et les penchans vertueux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

qu'il montra dès l'âge le plus tendre pouvaient avoir déterminé de la part de son père ce sentiment de préférence. Suleiman, au contraire, était d'un caractère dur et emporté, qui ne pouvait faire présager qu'un règne odieux au peuple.

An de J. C. 786. — De l'hég. 170.

Avant la fin de l'année, il convoqua à Cordoue les walis des six grandes provinces d'Espagne, Tolède, Mérida, Sarragosse, Valence, Grenade et Murcie, et les walis des douze principales villes, avec leurs wazirs. Quand ils furent tous réunis, en présence de son hagib, ou premier ministre, du grand cadi, ou chef de la justice, de ses secrétaires et conseillers d'état, il déclara son fils Hixêm wali-alahdi, c'est-à-dire successeur immédiat au trône. Tous les assistans prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité au prince Hixêm; Suleiman et son frère Abdala les imitèrent sans donner le moindre signe de mécontentement, et tant que leur père vécut, ils ne firent entendre aucune plainte.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Mort du roi Abderahman.

An de J.-C. 787. — De l'hég. 171.

ABDERAHMAN mourut à Mérida, après un règne glorieux d'environ trente ans. On prodigua les plus grands honneurs à sa cendre, vain dédommagement du néant où la mort fait rentrer les grandeurs humaines; mais les nombreux habitans de la ville, tous ceux des campagnes voisines accourus en foule, accompagnèrent son cercueil; et les larmes qu'ils répandirent sur la tombe consolèrent les mânes du bon roi.

Il paraît que l'usage d'accompagner les morts à leur dernière demeure était général parmi les Arabes, et qu'ils le regardaient même comme un devoir sacré. Lorsque, sept ou huit ans avant, Habib ben Abdelmelic mourut à Cordoue, le roi assista avec ses enfans à son enterrement. C'était un des scheiks qui avaient le plus contribué à le faire régner en Espagne : le roi n'oublia jamais cet important service. Quand il entra dans la maison d'Habib, il vit Hixêm son fils, assis

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

et très-affligé, ne paraissant pas disposé à suivre le convoi funèbre. Lève-toi, lui dit Abderabman, et viens avec nous accompagner au tombeau le meilleur de ta race.

Les frères d'Hixêm se révoltent contre lui. Leur exemple est suivi par le wali de Tortose; les rebelles sont battus.

An de J. C. 787 à 790. — De l'hég. 171 à 174.

TANDIS que la nation se livrait à l'espérance d'un heureux règne sous un excellent prince, les frères d'Hixêm, ne gardant plus de mesure, laissèrent éclater des ressentimens qui ne pouvaient manquer d'attirer de nouveau sur l'Espagne tous les fléaux qui l'avaient si long-temps désolée. La moindre de leurs prétentions était de gouverner chacun sa province, avec une autorité indépendante du trône. Les deux frères eurent même à Tolède une entrevue secrète, et dès ce moment ils ne s'occupèrent qu'à chercher dans la force des moyens de succès.

D'un autre côté le wali de Tortose avait refusé de recevoir dans la ville le successeur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

destiné à le remplacer, et il venait de prendre les armes pour soutenir sa désobéissance. Le roi leva des armées, et il marcha lui-même contre son frère Suleiman, qui fut battu. Abdala, qui était à Tolède, désespérant de pouvoir soutenir la guerre, osa compter sur la générosité de son frère. Il fit demander un sauf-conduit pour deux officiers, et le sauf-conduit ayant été accordé, il partit lui-même pour Cordoue avec un de ses wasirs. Le roi, cédant aux mouvemens de son cœur, reçut Abdala dans ses bras.

Suleiman persévérait dans la rébellion, et son armée campait sous les murs de Lorca. Le roi marcha contre lui en personne. Son fils Alhakem, qui faisait ses premières armes, commandait l'avant-garde. Ce jeune prince tout bouillant de courage, n'attendit pas que le gros de l'armée arrivât, et, suivi de sa seule division, il attaqua l'ennemi avec tant de résolution et d'impétuosité, que triomphant du nombre, et même de la valeur désespérée des troupes de Suleiman, il remporta une victoire complète.

Quand Hixêm arriva sur le champ de bataille, témoin des exploits de son fils, il donna de justes éloges à sa bravoure et à celle de ses intrépides soldats; mais en même

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

temps il lui fit sentir que si la valeur est nécessaire à la guerre, elle ne doit pas exclure la prudence; qu'il y a de la témérité à exposer le sort d'une bataille lorsqu'on est sûr que sans rien précipiter on obtiendra un triomphe complet; que souvent l'imprudence d'un général, le désir d'avoir seul l'honneur du succès, sa folle présomption en ses forces, ont fait perdre des batailles auxquelles était attachée la destinée de l'empire.

Suleiman s'était retiré à Valence presque seul; tous ses soldats, frappés d'épouvante, avaient déserté ses drapeaux; dans cette extrémité, il eut recours à la clémence d'Hixêm, et Hixêm pardonna; mais d'après l'avis de ses wazirs, qui connaissaient trop l'humeur de Suleiman pour compter de sa part sur une réconciliation sincère, il lui imposa la condition de passer en Afrique. Suleiman, abattu par sa mauvaise fortune, consentit à tout; il reçut du roi des sommes considérables, et il partit aussitôt après pour Tanger.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Révolte du wali des frontières ; Hixêm fait publier la guerre sainte ou l'algihed ; Alphonse II, roi des Asturies.

QUAND la révolte éclate dans un état mal affermi, on dirait qu'une invisible chaîne lie, l'un à l'autre, tous les esprits mécontens. Du lieu où se fait l'explosion, la commotion propagée par des routes inconnues se fait sentir à la fois sur les points les plus éloignés; ce sont les flammes d'un incendie, qui, portées sur l'aile des vents, vont embraser des contrées lointaines.

La révolte des princes avait causé celle du wali de Tortose, et la révolte de Tortose fit naître le soulèvement des frontières. Bahlul ben Makluc, qui y commandait, s'empara de Sarragosse, et d'autres walis s'unirent à lui. Abu Othman, wali de Valence, marcha contre les rebelles; il les poursuivit, les défit, rentra dans les villes qu'ils avaient occupées, et se couvrit de lauriers.

Le roi résolut alors d'employer l'armée au dehors pour l'empêcher de conspirer au dedans. Il fit publier l'algihed, ou la guerre

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sainte. Au même jour, à la même heure, dans tous ses états, du haut de la chaire où le Chatib explique aux fidèles la parole d'Ala, les Musulmans furent appelés aux armes. L'obéissance était un devoir sacré : les guerriers vinrent en foule sous les drapeaux. Ceux que l'âge avait affaiblis, ou que d'autres motifs retenaient, envoyèrent des chevaux, des armes, de l'argent. Chacun voulait, de ses biens ou de sa personne, concourir à l'heureuse issue d'une guerre agréable à Dieu.

Hixêm agissait moins par esprit de religion que par politique. Sa puissance avait encore besoin de durée, pour que les esprits façonnés au joug par une longue habitude, perdissent peu à peu le goût et le désir du changement. Les Abbassides étaient toujours puissans et riches ; l'hydre des révoltes pouvait relever quelqu'une de ses cent têtes. Par le moyen de cette guerre, la nation abandonnait les champs ingrats de la politique, et le trône avait le temps de s'asseoir sur de solides bases.

Cette guerre ne fut pas très-heureuse. Du côté de l'Aragon et de la Gaule narbonnaise, les Musulmans firent quelque butin; mais ils furent contraints de repasser les Pyrénées. Dans la Galice, les succès furent encore plus

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

contestés ; et le jeune Alphonse, que le roi Bermude avait associé à l'empire, força les Arabes à la retraite, après leur avoir repris toutes les dépouilles dont ils s'étaient chargés.

Hixêm ne s'occupe que du bonheur de ses sujets.

Le roi, dégoûté de la guerre, s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux. Sa clémence, sa générosité, sa douceur lui avaient gagné tous les cœurs, et il jouissait du plaisir, bien rare pour un despote, de se voir généralement aimé. Rempli de charité pour les pauvres, de quelque religion qu'ils fussent, il leur faisait distribuer tous les ans des sommes considérables ; il rachetait les captifs, et donnait des pensions aux veuves et aux enfans de ceux qui périssaient dans les combats ; il occupait le peuple à des travaux utiles, et assurait ainsi sa subsistance. Il acheva la grande mosquée, fit reconstruire le pont de Cordoue et réparer un grand nombre d'édifices, amena les eaux dans la ville par des canaux et des fontaines qui ornèrent ses places, établit partout des écoles de langue arabe, ordonna aux chrétiens

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de l'apprendre, et leur défendit de se servir dans les actes de la langue latine; accorda une protection éclairée et constante aux savans et aux poëtes.

Beau trait d'Hixêm.

On proposa un jour à Hixêm de faire l'acquisition d'une belle terre, qui était à vendre, qui lui convenait fort, et pour laquelle il y avait beaucoup de concurrens. Non-seulement il ne voulut point se présenter à l'enchère, de peur d'écarter ou de gêner les prétendans, et de faire du tort au propriétaire, mais encore il défendit qu'on agît pour lui-même indirectement. Il fit, à cette occasion des vers, qui furent conservés dans les recueils du temps, et qui se trouvent encore dans les vieilles histoires arabes.

« La main du noble doit être ouverte et libé-
» rale; l'amour du gain est incompatible avec la
» grandeur d'âme.

» J'aime les jardins fleuris et leur douce soli-
» tude; j'aime le zéphir des champs, et la riante
» parure des prés;

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» Mais je ne veux pas en être le propriétaire ;
» car je n'ai reçu du ciel les trésors, qu'afin de
» pouvoir donner.

» Dans les temps heureux, donner est mon
» plaisir ; quand la guerre éclate, combattre est
» mon devoir ;

» Mais que surtout mon peuple soit heureux !
» je n'ai pas besoin d'autre bien. »

Mort du bon roi Hixêm I.

Hixêm aimait les jardins comme son père, il s'amusait même souvent à cultiver de ses mains plusieurs vases de fleurs. On raconte qu'un jour qu'il se livrait à cette douce occupation, un astrologue, qui vivait à sa cour, s'approcha de lui, et lui dit : Seigneur, la vie est courte, songe à travailler pour l'éternité. On ajoute que le roi ayant voulu qu'il lui expliquât le sens qu'il attachait à ces paroles, l'astrologue lui prédit une mort prochaine, et que le roi se contenta de répondre : toute ma confiance est en Dieu.

Quoique ce prince n'eût point la faiblesse de croire à la science des astrologues, il profita de cet avis pour faire passer sa couronne à son fils Alhakem, âgé pour lors de vingt-deux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ans, et comme si les prédictions de l'astrologue avaient dû s'accomplir, au bout de quelques mois Hixêm tomba malade, et il mourut dans la trente-huitième année de son âge, après un règne de sept ans et demi. Il fut pleuré de tous ses sujets.

Portrait d'Alhakem I ; sages conseils que lui donna son père en mourant.

An de J. C. 795. — De l'hég. 179.

Alhakem avait toutes les grâces de la jeunesse, et la nature l'avait abondamment pourvu de ces dons extérieurs qui excitent la bienveillance en faveur de celui qui les possède ; sa présence annonçait le digne successeur d'Abderahman et d'Hixêm. On savait que son père n'avait rien négligé pour orner son esprit et pour former son cœur ; il avait donné personnellement des preuves d'une valeur supérieure à son âge, il avait de l'instruction, des talens ; tout annonçait un règne puissant et glorieux.

Malheureusement Alhakem ternissait par des défauts graves l'éclat de ces qualités bril-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

lantes : il était présomptueux et vain ; son caractère était dur et emporté. En vain son père mourant lui donna-t-il de sages avis : il ne sut point, peut-être même il ne voulut point en profiter.

« Que mes dernières paroles arrivent au » fond de ton cœur, lui avait dit ce roi vertueux, pour y rester à jamais déposées ! ce » sont les conseils d'un père qui t'aime.

» Les royaumes appartiennent à Dieu, il les » donne ou les ôte à son gré. Puisqu'il nous » a placés sur le trône d'Espagne, rendons-» lui d'éternelles grâces ; et pour nous confor-» mer à sa volonté sainte, faisons du bien aux » hommes ; car c'est pour cela qu'il a mis » en nos mains la puissance suprême.

» Que ta justice, toujours égale, protège » le pauvre et le riche sans distinction ; ne » souffre pas que tes ministres soient injustes » eux-mêmes, à l'abri de ton nom. Choisis » pour gouverner tes provinces des hommes » éclairés et sages ; punis sans pitié les agens » prévaricateurs qui opprimeraient le peuple » par leurs exactions ; sois doux et clément » envers tous, car Dieu est notre commun » père.

» Traite les soldats avec bonté, mais ne » leur montre point de faiblesse, afin qu'ils

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

» n'abusent point des armes que la nécessité » t'obligera de leur confier ; qu'ils soient les » défenseurs, non les tyrans de leur pays.

» Souviens-toi que l'amour des peuples fait » la force et la sûreté des rois, que le prince » qui se fait craindre n'a qu'une autorité » chancelante ; que la ruine de l'état est inévi- » table là où le souverain est haï.

» Protège les laboureurs dont les travaux » nous nourrissent ; veille sur leurs champs » et sur leurs récoltes. En un mot, conduis- » toi de manière que le peuple vive heu- » reux à l'ombre du trône, et qu'il jouisse » avec sécurité des biens et des plaisirs de la » vie. Voilà mon fils, ce qui constitue un bon » gouvernement. »

Ces maximes, dignes de Trajan et de Marc-Aurèle, ne furent pas toujours suivies par Alhakem ; il est vrai que sa vie s'écoula presque entière au milieu des troubles ; et en des temps de malheur et d'orage, il n'est point facile aux rois de ne déployer que des vertus.

Il est surnommé Almudafar, ou l'heureux vainqueur ; ses victoires.

SULEIMAN et Abdala, oncles du roi, s'étaient révoltés et tentaient de lui disputer la cou-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ronne. La ville de Tolède s'était déclarée pour eux ; les Aquitains avaient remporté des avantages signalés sur les Arabes ; pour comble de malheur plusieurs walis de la frontière s'étaient ligués avec eux pour se soustraire à la dépendance d'Alhakem ; celui-ci saisit ses armes, et tandis qu'il envoyait ses généraux assiéger Tolède, il marcha vers les Pyrénées.

Son arrivée s'annonça aux chrétiens par des victoires ; en un instant il reprit Lérida, Huesca, Girone et Barcelonne. De là il se porta sur Narbonne, fit passer au fil de l'épée tout ce qui tomba en ses mains, et rentra en Espagne chargé de butin et suivi d'une immense quantité d'esclaves. Cette glorieuse expédition, où, rapide comme l'éclair, il avait sans cesse couru d'un succès à l'autre, sans se livrer un seul jour au repos, le fit surnommer Almudafar, ou l'heureux vainqueur.

An de J. C. 799. — De l'hég. 183.

Alhakem prit ensuite la route de Tolède, et sa présence fit changer aussitôt la face des affaires ; Suleiman et son frère, complètement battus, se sauvèrent par les montagnes à Valence, où ils avaient encore un parti ; Tolède ouvrit ses portes, le wali Obeidala expia sa défection par le supplice.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Le roi voulait que son triomphe fût entier; il suivit ses oncles, et il entra presque aussitôt qu'eux dans les terres de Murcie; le dévouement des habitans à la cause des princes leur avait donné une armée nombreuse. L'ardent Alhakem, laissant à peine à ses soldats le temps de prendre haleine, donna le signal de l'attaque, et se précipitant au milieu de la plus forte mêlée, il porta le désordre dans les rangs de Suleiman. Celui-ci s'en aperçut, et par de prodigieux efforts de bravoure, il rétablit le combat; Abdala accourut aussi avec l'élite de ses cavaliers pour seconder son frère.

Alhakem, à son tour, se montrant plus brave à mesure que le danger augmente, appelle près de lui sa garde zénète, et bravant cent fois la mort pour la victoire, il s'élance avec une fureur croissante contre ses mortels ennemis. Dans ce moment, Suleiman tombe atteint d'une flèche qui lui avait percé le gosier, et la bataille est perdue. Abdala, que les fuyards entraînent, ne songe pas à défendre le corps de son frère, foulé par les pieds des chevaux.

Quand le jour fut venu, les vainqueurs n'aperçevant plus d'ennemis, parcoururent le champ de bataille; ils trouvèrent parmi les morts le prince Suleiman, et ils le portèrent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

devant la tente du roi. Alhakem, à ce triste aspect, ne put retenir ses larmes, et il fit rendre à son oncle les derniers devoirs.

Abdala, hors d'état de résister, offrit de se retirer en Afrique et de livrer au roi ses propres fils en otage. Alhakem accepta cette offre; il reçut ses cousins avec beaucoup de tendresse, et il donna même à Esfah, l'aîné des deux, sa sœur Alkinsa en mariage. Il reprit ensuite le chemin de Cordoue, où son retour causa une joie universelle.

L'esprit de révolte des sujets contre le prince était répandu sur toute l'Espagne. Conjuration de Cordoue punie.

Le roi Alphonse éprouvant l'inconstance et l'ingratitude de ses sujets, fit avec Alhakem une trève qui lui était nécessaire pour pouvoir travailler au rétablissement de son autorité ébranlée. De son côté Alhakem fut averti par Casim, frère d'Esfah, qu'il se tramait à Cordoue une conspiration dangereuse, qui menaçait son trône et sa vie.

C'était une chose bien étonnante que ces luttes perpétuelles de l'ambition contre le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pouvoir, de la trahison et de la perfidie contre la fidélité, des sujets contre le prince. Elle n'agitait pas seulement les états musulmans, toute l'Espagne chrétienue en était tourmentée. Les Asturiens, sans cesse menacés de la guerre et de l'esclavage, semblaient insensibles à ce danger, qu'ils oubliaient pour leurs dissensions domestiques. Les Arabes, également divisés, ne se souvenaient pas qu'ils habitaient un pays récemment conquis, où leur joug en horreur pouvait être brisé par le désespoir des vaincus. Les uns et les autres n'ignoraient pas que la force d'un peuple est dans l'union des individus ; ils savaient qu'en s'affaiblissant par les querelles intestines, ils se mettaient, pour ainsi dire, à la merci de leurs ennemis; et malgré ces avis de la sagesse, malgré les efforts de quelques hommes qui travaillaient à tarir les sources de la discorde, malgré les leçons, souvent très-dures, de l'expérience, ils s'abandonnaient, à Oviédo comme à Cordoue, à tous les excès de l'esprit de parti, comme s'ils n'avaient eu de rivaux qu'eux-mêmes.

Les chrétiens d'Espagne, sous un seul maître, auraient reconquis leur patrie cinq ou six siècles plus tôt; les Arabes, soumis à leurs princes, auraient triomphé de l'Espagne

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

entière ; peut-être même, un nouvel Abderahman, plus heureux que le premier, vainqueur des faibles descendans de Charlemagne, aurait placé au cœur de la Gaule le siége de son empire.

Les conjurés de Cordoue avaient cru trouver dans Casim un cœur livré au ressentiment et à l'ambition, ils lui avaient confié leurs projets. Le jour de l'exécution était marqué, l'heure choisie, le lieu indiqué ; mais la nuit même qui précédait ce jour, trois cents têtes tombèrent. Placées au bout d'autant de lances, elles furent rangées le lendemain autour de la place publique. Le peuple épouvanté n'apprit le crime des coupables que par ces mots d'un écriteau : traîtres, et ennemis de leur roi.

Alhakem s'abandonne aux délices du harem ; sa cruauté ; il nomme pour successeur son fils Abderahman.

An de J.-C. 815. — De l'hég. 200.

ALHAKEM, qui jusque-là, n'avait eu qu'une vie agitée, commençait à désirer le repos ; car le besoin du repos accompagne le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

goût des plaisirs. Les délices de son palais lui semblaient maintenant préférables aux fatigues de la guerre; ses rians jardins aux champs couverts d'ennemis; le séjour du harem au tumulte des camps. Entouré d'esclaves, qui, toutes cherchant uniquement à lui plaire, prodiguaient devant lui les grâces d'une danse passionnée, ou le ravissaient par les accens de leur voix et le son harmonieux des instrumens, il s'enivrait à la coupe des voluptés, avec toute l'ardeur de son caractère fougueux. Il aurait même oublié, dans le plaisir, qu'il était roi, sans une soif secrète de sang, qu'il ne pouvait satisfaire que par l'usage arbitraire du pouvoir suprême. Il se passait peu de jours qu'il ne rendît des sentences de mort; et sur le sein de ses esclaves soumises, il signait froidement l'ordre des supplices.

Pour se livrer sans danger à ces deux passions dominantes, qui sembleraient ne pouvoir habiter dans un même cœur, si dans ses jeux cruels la nature n'avait mis trop souvent l'amour du plaisir à côté de la barbarie, Alhakem avait pris une double précaution: c'était de s'entourer de gardes, et de se décharger sur son fils Abderahman de tout le poids des affaires.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Abderahman, proclamé wali alhadi, était devenu l'espérance de la nation et le plus ferme appui de l'état. Les victoires rapides qu'il avait remportées sur les Asturiens et dans les Pyrénées, son courage éprouvé, sa constante fortune, l'avaient couvert de ce lustre qui plaît aux hommes, qu'ils aiment surtout à voir répandu sur ceux qui les gouvernent.

Telle est la force des préjugés ou des habitudes ! Un roi qui n'est que vertueux s'élève à peine au-dessus de la classe vulgaire. Nous jouissons de la paix, du bonheur, sans voir que ces biens viennent de lui. Qu'il ait un vaste génie, les talens militaires ; que ses armées portent au loin la terreur ; qu'il s'entoure de trophées guerriers : nous nous prosternons devant lui, devant l'idée que nous prenons de sa grandeur ; et nous ne considérons pas que notre sang a payé ses victoires, que nos trésors ont acheté ses conquêtes, que nos seules sueurs ont cimenté sa puissance.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Seconde révolte à Cordoue; vengeance terrible d'Alhakem.

An de J.-C. 817. — De l'hég. 202.

POUR s'assurer du dévouement de sa garde, Alhakem lui donna une solde fixe; et pour subvenir à cette dépense, il établit un droit d'entrée sur les marchandises qui arrivaient à Cordoue. Cette innovation excita quelques murmures; il y eut même des individus qui refusèrent de payer ce droit, qu'ils trouvaient exorbitant, et qui employèrent la violence pour soustraire leurs denrées à l'action des percepteurs. Dix des contrevenans furent arrêtés, et cette mesure entraîna quelques désordres. Le peuple ne se plaignait pas encore ouvertement; mais des inquiétudes vagues, une rumeur sourde qui agitait toutes les classes, annonçaient la fermentation générale des esprits.

Alhakem n'était point tranquille, malgré sa garde nombreuse. « Le peuple, disait-il, » doit craindre son maître, ou bien c'est au » souverain à craindre le peuple. Quand la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» terreur gouverne les hommes, on peut les » châtier pour chaque infraction de leurs » devoirs; la bonté, avec eux, est toujours » funeste, parce qu'ils la regardent comme » faiblesse ». Avec ces maximes, qui n'étaient point celles du vertueux Hixêm, le roi aurait-il laissé impuni l'outrage fait à ses agens ?

Il ordonna le supplice des dix coupables. Un soldat de l'escorte blessa par mégarde un habitant. Cet accident excita une violente émeute; la populace furieuse attaqua les soldats, égorgea ceux qui résistèrent, et poursuivit les autres jusqu'aux portes du palais, en poussant des cris séditieux, et proférant d'horribles menaces. Aussitôt Alhakem, rugissant de colère, saisit ses armes; et, sans se laisser toucher par les prières de son fils ni par les remontrances de ses wazirs, qui étaient accourus, il fondit sur le peuple à la tête des cavaliers de sa garde; et dans peu d'instans les rues de Cordoue furent couvertes de cadavres.

Le plus grand nombre des mutins se hâtèrent de regagner le faubourg, et ceux qui purent se renfermer dans leurs maisons évitèrent la mort; les autres, au nombre de trois cents, furent pris et empalés sur-le-champ

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tout le long du fleuve. Le roi ne borna pas là sa vengeance : le lendemain il donna l'ordre d'abattre le faubourg tout entier, après néanmoins que pendant trois jours consécutifs, il aurait été livré au pillage. Il se contenta de défendre que les femmes fussent insultées. Au bout de ces trois jours, les morts furent enlevés, une amnistie fut publiée pour ceux qui avaient survécu, à la condition d'être bannis de Cordoue ; et la démolition commença.

Sort des exilés de Cordoue ; ils fondent Candie.

Les malheureux proscrits s'éloignèrent en pleurant de leur douce patrie ; quelques-uns portèrent à Tolède leur misère et leur désespoir ; huit mille acceptèrent l'asile que leur offrit Edris ben Edris dans sa ville naissante de Fez, et ils en peuplèrent un quartier, qui a retenu le nom de ses premiers habitans, et s'appelle encore aujourd'hui le faubourg des Andalous.

Quinze mille avaient passé en Egypte ; et, poussés par un courage désespéré, ils se rendirent maîtres d'Alexandrie, malgré la ré-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sistance des habitans : ils s'y maintinrent, jusqu'à ce que, par ordre du calife Almamon, le wali d'Égypte composât avec eux. Ils reçurent, pour quitter la ville, des sommes considérables, avec la liberté de s'établir dans l'une des îles de la mer de Grèce. Ils choisirent celle de Crète, qui n'était pas alors très-peuplée, et ils y fondèrent un gouvernement indépendant, à la tête duquel ils placèrent Omar ben Zoaïb Abu Afas, qui leur servait de chef depuis leur départ de Cordoue.

Beaucoup d'Égyptiens et de Syriens de l'Irack se joignirent à eux. Ils ne tardèrent pas à se livrer à des courses sur mer, dans lesquelles ils acquirent beaucoup de richesses. Quelque temps après, ils fondèrent Candie à la partie orientale de l'île.

Tel fut le sort des exilés de Cordoue, qui payèrent bien cher une faute qu'on devait moins attribuer à leur volonté de se révolter qu'à un fâcheux concours de circonstances malheureuses. Alhakem déploya en cette occasion toute la cruauté de son âme; et, en privant Cordoue d'une partie de sa population, il prouva que dans le cœur d'un tyran, la politique même ne sait pas modifier la haine, et réprimer ses écarts. Il poussa le délire de la sienne jusqu'à laisser pour ses

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

successeurs la défense expresse de reconstruire le faubourg démoli.

Alhakem, à la fin de ses jours, est poursuivi par des visions et par le souvenir de sa barbarie; trait singulier; il meurt; Abderahman II lui succède.

An de J.-C. 821. — De l'hég. 206.

ALHAKEM touchait au terme de sa carrière. Depuis l'épouvantable massacre de Cordoue, où on le vit se baigner dans le sang de ses propres sujets, son âme, sans cesse bourrelée par le remords, s'était remplie d'une sombre tristesse qui empoisonna ses dernières années. Son imagination était continuellement agitée par de lugubres et sinistres visions, et son esprit tourmenté par le souvenir aigu de sa barbarie. Tantôt il croyait assister à un combat, il entendait le bruit des armes, les cris des mourans; tantôt il se voyait entouré de fantômes qui le menaçaient. Alors il appelait ses esclaves, et leur présence ou leurs soins lui aidaient à calmer ses terreurs.

On raconte qu'un soir, étant déjà couché,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

il fit venir un esclave nommé Hyacinthe, dont l'occupation consistait, durant le jour, à humecter et à parfumer sa longue barbe. L'esclave s'était fait un peu attendre. Le roi, impatienté, lui jeta à la tête un flacon rempli de musc. L'esclave lui représenta d'un ton fort soumis qu'il s'était endormi, parce qu'il n'avait point prévu qu'à cette heure son ministère fût nécessaire. As-tu peur, répartit Alhakem, que les parfums te manquent, parce que je viens de casser un flacon ? Ne sais-tu point que c'est pour en avoir toujours, que j'ai fait couper dans un jour trois cents têtes?

Quelquefois il envoyait chercher les cadis et les wazirs de la cour, au milieu de la nuit, comme s'il s'agissait d'une affaire importante. Quand il les tenait tous rassemblés, il faisait entrer ses chanteuses, et dès qu'elles avaient chanté, il renvoyait et cadis et wazirs; de sorte qu'on eût dit qu'il ne les avait convoqués que pour leur faire entendre la voix de ses femmes. En d'autres occasions, il réunissait les scheiks de l'armée, distribuait des chevaux et des armes, parlait d'expéditions lointaines; l'instant d'après il les congédiait et les renvoyait chacun chez lui.

Comme dans sa jeunesse il avait beaucoup

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

aimé la poésie, il essayait de temps en temps de charmer sa mélancolie par le secours des vers. On a conservé de lui quelques pièces ; elles ont toutes une teinte sauvage qui décèle la farouche tristesse dont leur auteur était dévoré. On y retrouve les conceptions gigantesques des poëtes scandinaves. On peut en juger par le morceau suivant.

« J'ai vu les peuples s'élancer tout armés du » sein des abîmes ; mais je me suis élevé sur le » sommet des montagnes, et les montagnes sont » devenues d'humbles vallées.

» Que mes frontières répondent ! Craignent-» elles l'entrée des cavaliers ennemis ? voient-» elles le glaive briller dans leurs mains ? enten-» dent-elles d'autre bruit que celui des cascades » qui tombent du haut des rochers, entraînant » dans leur cours les plantes sauvages ?

» Mes frontières diront : que, si je ne fus » point le premier des héros, ma lance fut tou-» jours la première qui se teignit du sang ennemi.

» On a vu de jeun es guerriers, à l'aspect des » dangers et des fatigues, reculer épouvantés. » Ceux-là n'étaient point de ma troupe choisie ; » car ceux qui m'accompagnaient ne connurent » jamais la peur ni l'infamie. »

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Alhakem mourut, et ne fut point regretté. Abderahman II, son fils, fut aussitôt proclamé roi de Cordoue, et le peuple célébra son avénement par des fêtes qui n'étaient point commandées. Quand il est heureux ou quand il espère, il ne faut pas lui ordonner de se réjouir: sur le trône du successeur d'Alhakem, il voyait naître une aurore nouvelle de bonheur et de prospérité.

Abdala, grand-oncle du roi, fait revivre ses prétentions; il demande à Ala de manifester sa volonté par quelque présage; événement singulier.

ABDALA, chargé d'années et retiré à Tanger, existait encore, et rêvait tristement les grandeurs qu'il n'avait pu obtenir. Les neiges de la vieillesse avaient comprimé, sans l'éteindre, l'ardeur dont il avait brûlé; et l'ambition vivait cachée au fond de son cœur, comme les flammes d'un volcan renfermées dans le sein des montagnes. Il espérait que le fils d'Alhakem ne serait point aimé; il espérait que ses anciens amis embrasseraient sa cause; il comptait sur ces hommes que leur obéissance mobile livre toujours aux fers

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

d'un nouveau maître, aussi peu fidèles à ce dernier qu'à celui qu'ils trahissent, prêts à changer encore en faveur d'un troisième, s'il se présente.

Il traversa la mer avec une armée, et se fit proclamer roi dans son camp. Abderahman, suivi de sa garde et de la cavalerie de Cordoue, se porta sur-le-champ aux lieux où le danger se montrait, et vainqueur d'Abdala en plusieurs rencontres, il dispersa son armée. Abdala se retira du côté de Valence, où il avait des intelligences secrètes; mais vivement poursuivi par Abderahman, il fut contraint de s'enfermer dans la ville.

On dit qu'ayant projeté de faire une vigoureuse sortie, il convoqua les chefs de son armée devant la mosquée de Bâb Tadmir, la porte de Murcie; que lorsqu'il les vit réunis, il leur dit qu'avant de tenter le sort des armes, il voulait demander à Dieu qu'il manifestât sa volonté; qu'à ces mots, levant les yeux au ciel, il s'écria: « Seigneur Ala, si mes » prétentions sont fondées, si mon droit est » meilleur que celui d'Abderahman, arrière- » petit-fils de mon père, daigne m'accorder » sur lui la victoire; mais si je suis dans l'er- » reur, si la cause d'Abderahman a paru plus » juste devant tes yeux, ne permets point

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» que mon aveuglement fasse verser le sang
» des fidèles. Qu'Abderahman triomphe, mais
» que le peuple soit épargné ! »

Tous les assistans, auxquels s'étaient joints beaucoup d'habitans de la ville, répondirent par des acclamations unanimes. En cet instant même, ajoutent les historiens arabes, il s'éleva subitement un vent très-froid, qui frappant Abdala au visage, le fit tomber privé de sentiment. Transporté au palais, il resta plusieurs jours sans pouvoir parler. Dès qu'il eut recouvré la parole, il dit à ceux qui l'entouraient : « Ala m'a fait connaître sa
» volonté; je ne dois point m'élever contre
» ses décrets. »

Des hérauts furent envoyés aussitôt au camp du roi. Esfâh et Casim, qui, dès le commencement du siége, étaient accourus auprès d'Abderahman pour intercéder en faveur de leur père, lui demandèrent la permission de l'aller voir pour l'amener à une réconciliation sincère. Abderahman, naturellement porté à la clémence, y consentit avec joie. Abdala sortit de la ville pour aller au devant de ses fils. Ceux-ci le conduisirent en présence du roi, qui le reçut dans ses bras, au moment où il se prosternait pour lui baiser la main.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

L'air majestueux d'Abdala, ses cheveux blancs, les rides dont le malheur, plus encore que les années, avait sillonné son front, la piété filiale d'Esfâh et Casim, la bonté du roi, qui accabla le vieux guerrier de caresses, formaient le plus touchant tableau. Des larmes d'attendrissement et de plaisir coulaient de tous les yeux, et chacun, au fond du cœur, se félicitait de l'heureuse issue de cette guerre.

Abdala reçut du roi le gouvernement du pays de Tadmir ou de Murcie, avec la faculté personnelle, et non transmissible, d'y jouir de tous les droits de la souveraineté. La plupart des Africains qui l'avaient suivi s'établirent à Valence et à Murcie ; les autres s'en retournèrent à Tanger.

Abderahman donne aux enfans le droit de succéder à leur père.

An de J.-C. 823. -- De l'hég. 207.

ABDALA ne tarda pas à mourir. Quand ses enfans en apprirent au roi la nouvelle, il les autorisa à se mettre en possession de tous les biens de leur père. Ce fut même à cette

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

occasion qu'il établit, comme loi générale de l'Espagne, le droit des enfans de succéder à leurs pères et mères; celui des veuves de reprendre le montant de leurs dots et de recevoir des alimens; celui des parens de disposer du tiers de leurs biens, en faveur d'un étranger ou d'un successible.

Education qu'Abderahman donne à ses enfans; de leur gouverneur Yahie el Laïti.

Le roi ne négligea rien pour donner à ses enfans la meilleure éducation. Yban et Othman, deux d'entre eux, se distinguaient par leur application constante à l'étude, et leurs progrès dans la science. Ils avaient pour gouverneur Muhamad el Gamri. Jacub et Bixar furent confiés aux soins du docte Yahie el Laïti, et ils firent honneur à leur maître par leurs talens et par leur érudition.

Yahie était depuis peu revenu de l'Orient, où il était allé pour recevoir les leçons de Malic ben Anas, qui, charmé de son aptitude, l'appelait le docte Andalous, et le génie de l'Algarbe. Il acquit, dit-on, la bienveillance de son maître en lui montrant constamment

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

le désir de le voir et de l'entendre sans cesse. Les philosophes les plus austères, insensibles à la séduction des grandeurs et des richesses, ne résistent pas plus que les autres hommes, au plaisir d'être aimés ou admirés. Les preuves d'affection disposent le cœur à s'ouvrir à une douce faiblesse; l'admiration manifestée par les procédés, sans que la bouche en parle, caresse la vanité en secret, et n'offense pas la modestie.

On raconte qu'un jour, pendant que Malic donnait sa leçon à ses disciples, un éléphant passa devant la maison. Tous sortirent pour le voir, hormis Yahie. Malic en parut étonné parceque Yahie n'avait jamais vu d'éléphant. Je n'ai point fait le voyage d'Orient, lui dit Yahie, pour voir des éléphans. C'est toi seul que j'ai voulu voir, toi seul que j'ai voulu entendre.

Abderahman II protège les savans, les artistes, les poëtes.

Le roi attira à sa cour Ali ben Zeriab, célèbre musicien de l'Irack; et les bienfaits dont il le combla l'aidèrent à fonder une

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

école de musique, qui ne tarda pas à égaler celle de l'Orient. Aben Zeriab n'éprouva point seul la générosité du roi; tous ceux qui se distinguaient dans une carrière quelconque avaient part à ses libéralités, et sa cour était devenue le rendez-vous de tous les savans, de tous les artistes, et le centre des beaux-arts et des lumières.

Les poëtes et les savans donnent aux rois le véritable prix de leurs actions, puisqu'ils transmettent leur souvenir et leur gloire à la postérité; il est juste que les rois donnent la fortune aux savans et aux poëtes : Abderahman ne leur épargnait pas les récompenses; quelquefois même il les élevait aux honneurs, et leur confiait les soins le plus importans du gouvernement.

Anecdote du collier de l'esclave.

On avait amené depuis peu au roi une jeune esclave très-belle. Dans un de ces mo-mens de passion où, chez l'homme le plus sage, la raison n'a guère d'empire, il avait paré le sein de l'esclave d'un collier de perles et de pierreries d'une rare valeur. Quelques-uns

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

de ses wazirs qui pouvaient lui parler librement lui représentèrent que ce riche collier, porté au trésor, aurait pu, dans un moment de détresse, fournir d'utiles ressources.

« L'éclat de ce collier, leur dit Abderahman, » vous a tous éblouis, et vous ressemblez au » commun des hommes, qui attachent un prix » immense à ces pierres, à ces perles qui, au » fond, n'ont point de véritable valeur. Que » sont-elles surtout auprès de la grâce et de la » beauté d'une femme? Une femme charme nos » yeux, émeut et ravit nos cœurs; sa voix » flatte notre oreille, ses paroles d'amour » portent l'ivresse dans nos sens. Ces perles, » ces pierreries ont-elles le même avantage? » Ah! souffrez que je les fasse servir à l'usage » pour lequel elles semblent faites, que je les » emploie à rehausser les attraits de ma belle » esclave. »

Tous les wasirs confessèrent que le roi avait raison : les jeunes, parce qu'ils pensaient comme lui, les autres, pour ne pas lui déplaire par une vaine ostentation d'austérité.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Coup d'œil sur l'état de l'Espagne à cette époque.

An de J.-C. 838. — De l'hég. 223.

RAMIRE, roi des Asturies, employait la tactique dont son prédécesseur, Alphonse, s'était plusieurs fois servi avec succès; il profitait, pour s'agrandir, des divisions qui régnaient parmi les Arabes; souvent même il favorisait les rebelles ouvertement, et leur donnait des secours d'armes, de vivres et d'argent. Il était réservé à ses successeurs d'envoyer aussi leurs soldats combattre dans les rangs musulmans, et d'autoriser, jusqu'à des évêques chrétiens, à verser leur sang au milieu des batailles, armés pour la gloire d'Ala.

Les Musulmans, à leur tour, adoptant cette politique perfide, rendaient à leurs ennemis le mal qu'ils en recevaient.

Entretenir ainsi les uns chez les autres l'insubordination et la révolte, c'était s'affaiblir réciproquement, sans rien avancer pour le but principal que chaque nation devait avoir. Tourmentés par des guerres civiles, les Arabes, sans doute, ne pouvaient travailler à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

étendre leurs frontières; mais il en était de même chez les chrétiens : désunis par la haine de leurs chefs, obéissant à plus de souverains qu'il n'y avait de provinces, ils n'opposaient à l'ennemi commun que des efforts imparfaits, presque toujours impuissans, parce qu'ils n'étaient pas dirigés dans le même esprit.

Le royaume d'Alphonse comprenait les Asturies, la Galice et une partie du Léon, jusqu'aux rives du Duero. La portion de la Catalogne enfermée entre le Sègre et la mer, depuis Lérida et Barcelonne, jusqu'aux Pyrénées, appartenait aux Français, et était régie par des comtes qui plus tard se rendirent indépendans.

A la même époque, Asnar, comte de la Vasconie française, s'était emparé de la Vasconie espagnole, qui s'appelait Navarre, et s'en était fait souverain. La Biscaye avait aussi des seigneurs particuliers qui ne voulaient reconnaître aucun maître. Un état également libre se formait dans l'Aragon avec les débris arrachés aux Arabes. Ceux-ci possédaient tout le reste de l'Espagne, et ils arrivaient jusqu'aux Pyrénées par la partie de l'Aragon qui se trouve au couchant du Sègre, et dans laquelle ils conservaient encore les villes de Huesca et de Jaca. Tous les petits états chré-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tiens voisins des Pyrénées étaient désignés sous le nom commun de marches d'Espagne.

Apparition des Normands sur les côtes d'Espagne.

An de J.-C. 843. — De l'hég. 229.

Un nouvel ennemi, dont on ne soupçonnait point l'existence, se montra tout à coup sur les côtes de la Lusitanie; cinquante-quatre vaisseaux vomirent sur cette contrée les hordes sauvages des Normands, que les Arabes nommaient Magioges. Poussés par la soif du pillage plus que par le désir des conquêtes, ils dévastaient les campagnes, brûlaient les villages, renversaient les édifices et massacraient sans pitié les malheureux habitans, sans épargner ni l'âge ni le sexe. Ils demeurèrent treize jours devant Lisbonne; dès qu'ils eurent appris que les walis rassemblaient des troupes, ils se rembarquèrent avec leur butin, et ils disparurent: ce ne fut pas pour long-temps.

An de J.-C. 844. — De l'hég. 230.

L'année suivante les ayant ramenés, ils remontèrent le Guadalquivir, et ils arrivèrent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

jusque sous les murs de Séville, dont ils ruinèrent les faubourgs. Ils cherchèrent même à se retrancher dans les environs; mais ils n'en eurent pas le temps : d'une part les scheiks du pays marchèrent contre eux, d'autre part la flotte d'Abderahman s'avançait; craignant alors d'être accablés par le nombre, ils effectuèrent leur retraite, dans laquelle on n'osa point les troubler.

Etablissement des courriers à cheval.

Les expéditions des Normands s'étaient faites avec tant de promptitude, que les provinces avaient été ravagées avant que la nouvelle de leur apparition fût sue à Cordoue. Abderahman sentit le besoin d'avoir des communications promptes; il établit dans toutes les villes ou villages de la côte, et dans l'intérieur, jusqu'à la capitale, des espèces de bureaux d'avis, auprès desquels il attacha un certain nombre de courriers à cheval, et il donna à Jacub, son propre fils, la surveillance ou la direction de ce nouvel établissement.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Muhamad I succède à son père Abderahman II.

An de J.-C. 852. — De l'hég. 238.

ABDERAHMAN tomba malade; et son état, alarmant dès le premier jour, empira d'une manière aussi rapide qu'effrayante. Il avait vécu soixante-cinq ans, et la mort le frappa après un règne de trente-un. Il conserva jusqu'au dernier moment une entière liberté d'esprit. Il fut regretté par le peuple comme le meilleur des pères, et tous les habitans en larmes accompagnèrent son cercueil.

Muhamad, son fils, fut proclamé sans opposition, et il sembla devoir consoler la nation de la perte cruelle qu'elle venait de faire. Il était humain, généreux, plein de valeur, zélé pour la justice; il joignait à ces qualités un excellent fonds d'instruction : tout annonçait un beau règne.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Muhamad II termine heureusement une dispute de religion.

A peine Muhamad fut-il monté sur le trône, que, dans une affaire très-difficile à régler, puisqu'il s'agissait de matières religieuses, il donna la preuve d'une maturité d'esprit et d'une sagesse de jugement qu'il ne paraissait pas qu'on dût attendre d'un homme de son âge; mais, formé de bonne heure par les leçons des savans qui remplissaient la cour de son père, il avait un discernement sûr qui remplaçait l'expérience, fruit ordinaire des longues années.

Il savait bien que des querelles entre savans sur un point de doctrine, chose tout étrangère à l'administration du gouvernement, ne mettaient point le trône en péril; mais il savait aussi que de semblables controverses aigrissent les esprits; que les plus cruels ennemis sont ceux qui se divisent sur des points de croyance; que les opinions religieuses s'annoncent presque toujours avec violence; que la contradiction produit d'une part le fanatisme, de l'autre l'intolérance;

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

que les haines qui naissent de ces discussions, souvent puériles, engendrent toutes les vengeances; que le fanatisme finit par armer ses mains de poignards; que la querelle des sonnites et des Alides avait fait répandre en Asie des torrens de sang : il eut le bon esprit de sentir qu'il fallait concilier et non juger.

Abu-Abderahman-Baqui, disciple de plusieurs savans alfakis de l'Orient, enseignait publiquement dans Cordoue la doctrine de ses maîtres; il eut pour antagonistes les alfakis de la grande mosquée, qui prétendirent que sa méthode renfermait des innovations dangereuses. Ils représentèrent au roi que leur propre doctrine s'appuyait sur l'autorité d'environ treize cents docteurs, que celle de Baqui n'en avait guère que deux cent quatre-vingt-quatre. Le roi fit comparaître en sa présence Baqui et ses adversaires; il les écouta avec beaucoup d'attention; voyant qu'ils avaient tous au fond la même croyance, que la contestation ne roulait que sur des accessoires peu importans, et qu'on admettait des deux côtés l'autorité de la sonne, il déclara qu'il y aurait de l'injustice à prohiber l'enseignement de Baqui, lequel pouvait servir à éclairer les esprits, de même que ses mœurs austères et ses vertus pouvaient être un

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

exemple de conduite. La décision du roi fut généralement approuvée.

Révolte des walis de Sarragosse et de Tolède.

An de J.-C. 853.—De l'hégire 239.

Muza ben Zeyad avait été envoyé avec une armée, contre les Asturiens; ceux-ci, conduits par Ordogne, prince intrépide et guerrier, l'avaient complètement battu. Les généraux malheureux ne manquent jamais d'ennemis : on accusa Muza d'intelligence avec les Asturiens, et l'on attribua à la trahison ce qui était l'ouvrage de sa mauvaise fortune. Le roi ouvrit trop légèrement l'oreille aux propos de l'envie; il priva Muza de son gouvernement de Sarragosse; et plus injustement encore, enveloppant le fils dans la disgrâce du père, il ôta à Lobia ben Muza le gouvernement de Tolède.

Les deux walis unirent leurs ressentimens; et comme ils étaient très-aimés dans leurs provinces, et qu'ils s'attendaient à être soutenus par le peuple, ils demandèrent au roi Ordogne une trève qu'ils obtinrent, et ils se

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

mirent aussitôt en état de révolte ouverte. Le roi ne douta plus alors de la vérité des torts imputés à Muza, et croyant qu'il n'avait exercé envers lui qu'un acte de justice, il se prépara à marcher en personne contre ce sujet rebelle, afin d'être plus sûr de sa vengeance.

Quand on sut que le roi s'approchait de Tolède, les rebelles marchèrent à sa rencontre pour lui offrir le combat; ils furent vaincus, et quinze mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Les autres se sauvèrent à Tolède, et refusant le pardon, ils se disposèrent à la défense. Muhamad, qui vit que le siége serait long, reprit le chemin de Cordoue, et laissa le commandement des troupes à son fils Almondhir, qui, à peine sorti de l'enfance, montrait beaucoup d'ardeur et de talent pour la guerre.

An de J.-C. 860. — De l'hég. 246.

Le siége dura cinq ou six ans, durant lesquels Almondhir fut plusieurs fois attaqué par des corps de révoltés, qui tentèrent mais vainement de secourir Tolède. La reddition de cette place fut célébrée à Cordoue par des fêtes qui furent troublées par la nouvelle que

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion.

les Normands étaient de nouveau apparus sur les rivages de l'Andalousie.

Soixante vaisseaux abordèrent du côté de Malaga et Cartame, et d'affreux ravages désolèrent cette contrée. Les Normands n'osèrent pas, il est vrai, s'avancer dans l'intérieur des terres; mais tous les villages de la côte furent entièrement ruinés. Dans leur retraite, ils pillèrent la fameuse mosquée d'Algéziras, qu'on appelait la mosquée des étendards, parce que ce fut là, dit-on, qu'au temps de la conquête, Tarik tint un conseil de guerre, composé de tous les scheiks des tribus.

Exemple de longévité.

An de J.-C. 861. — De l'hég. 247.

Durant le cours de la guerre de Galice, le prince Almondhir fit prisonnier, de sa propre main, un capitaine chrétien nommé Fortun, qu'il emmena à Cordoue. On raconte que Fortun ayant obtenu d'Almondhir la liberté, continua de vivre dans cette ville jusqu'à sa mort, qui n'arriva que très-longtemps après, à la cent vingt-sixième année de son âge.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Commencemens d'Omar ben Hafs, connu sous le nom d'Hafsûm, qui devint un des plus dangereux ennemis du gouvernement.

MUHAMAD croyait n'avoir plus d'ennemis; il se trompait, et sur les confins de la Navarre, il s'en formait un contre lui, d'autant plus à craindre, que ses commencemens ignorés n'avaient pas appelé les poursuites.

C'était Omar ben Hafs, de condition obscure et d'origine inconnue. Il vivait d'abord dans Ronda de l'humble produit de son travail; peu satisfait de son sort, il se rendit à Torgiela, où il ne fut pas plus heureux. Aimant le plaisir, et fuyant la fatigue, il entraîna quelques compagnons de sa misère; et jugé digne d'être mis à leur tête, parce qu'il paraissait le plus audacieux, il vola sur les grands chemins. Sa témérité et son courage rendirent vains les efforts des gens de justice; retranché dans une position inexpugnable, il était devenu la terreur de la contrée.

An de J.-C. 866. — De l'hég. 252.

Quand il se crut assez fort pour monter

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sur un plus vaste théâtre, il conduisit ses bandits aux frontières de la Navarre, s'empara d'un château bâti sur des rochers, et il rentra dans la carrière du brigandage. Les habitans du pays, soit par crainte de ses entreprises, soit pour en partager les profits, recherchèrent son alliance. Omar accueillit avec transport une proposition qui pouvait, en augmentant ses forces, lui permettre de tout tenter; et choisissant les plus braves, il parcourut en ennemi toutes les frontières de l'Aragon depuis Huesca et Barbastro jusqu'à Fraga, proclamant en tous lieux l'indépendance et la révolte contre Muhamad.

Le wali de Sarragosse aurait pu arrêter ses progrès; mais comme depuis ses anciennes querelles avec le roi, il n'avoit été maintenu que provisoirement dans sa charge, et qu'il savait même que son successeur était enfin désigné, il ne sortit point point de la ville, n'envoya aucun ordre aux Alcaïdes de la province, ne prit aucune mesure pour opposer aux rebelles une résistance efficace.

Muhamad envoya contre lui des troupes. Le fourbe Hafsûn, hors d'état de résister, eut recours à la ruse. Il vint à bout de persuader au roi qu'il n'en voulait qu'aux chrétiens; il parvint même à l'aveugler au point qu'une

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

partie des soldats destinés d'abord à le combattre, reçut l'ordre de s'unir à lui, pour agir de concert contre les chrétiens. Hafsûn attendit que l'armée du roi se fût retirée; et la nuit venue, il fit égorger tous ceux qu'on lui avait donnés pour auxiliaires.

Le prince Almondhir fut chargé de la vengeance. Un grand nombre de Musulmans, non moins remplis d'horreur que leur maître pour le perfide Hafsûn, se rendirent auprès d'Almondhir et demandèrent à servir dans ses rangs. Hafsûn s'était attendu à la guerre, et il déploya pour sa défense un courage digne d'une meilleure cause. Il avait pris une position avantageuse, où il semblait que la valeur n'aurait rien à redouter du nombre; mais il avait à combattre l'élite de l'armée, animée du désir de venger de malheureux compagnons d'armes.

Les rebelles furent taillés en pièces, le wali de Lérida, qui s'était joint à Hafsûn, fut grièvement blessé, et trouvé expirant au milieu des cadavres; il fut décapité sur-le-champ, et il parut n'avoir conservé un souffle de vie qu'afin de mourir avec le sentiment de son supplice. Hafsûn s'était sauvé à la faveur de la nuit, suivi d'un petit nombre des siens. Craignant leur désertion, il leur con-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

seilla d'aller sans délai faire leur soumission au vainqueur; et après leur avoir promis de revenir dans peu au milien d'eux avec des forces nouvelles, il s'enfonça parmi les rochers et disparut à leurs yeux.

Le roi ne peut se résoudre à raser les fortifications de Tolède.

An de J.-C. 872.—De l'hég. 259.

Le wali de Sarragosse, Muza, avait refusé de recevoir le successeur que le roi lui envoyait. Le prince Almondhir se mit à la tête de l'armée; et le siége allait commencer lorsque Muza, ayant été trouvé mort dans son lit, les habitans, qui n'avaient plus de prétexte pour la guerre, ouvrirent les portes de leur ville, et rejetèrent sur le wali, comme on pouvait s'y attendre, leur désobéissance et leur rebellion. Les habitans de Tolède choisirent ce moment pour se soulever en faveur du fils de Muza; mais celui-ci, éclairé par le passé, et consultant moins l'ambition que la prudence, sortit de Tolède sous prétexte d'aller reconnaître l'armée ennemie; et dès

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'il se fut mis hors d'atteinte, il renvoya quelques cavaliers aux habitans pour leur remontrer l'impossibilité où ils étaient de se défendre. Dans les premiers accès de sa fureur, le peuple voulait massacrer les émissaires d'Aben Muza ; quelques personnes sages parvinrent à calmer ces forcenés, et à les disposer à la soumission.

Les principaux chefs de l'armée qui voyaient depuis tant d'années les habitans de Tolède passer habituellement du mécontentement à la révolte, parce qu'ils se sentaient protégés par leurs remparts et leurs tours inexpugnables, conseillèrent au roi de faire raser des fortifications qui ne servaient qu'à favoriser l'esprit d'indépendance, sans pouvoir être utiles à la défense de l'état. Ce conseil était sage; car d'un côté ces insurrections continuelles affaiblissaient la puissance royale, soit en accoutumant l'opinion à la braver, soit en obligeant le prince à des efforts ruineux, qui souvent laissaient les provinces exposées à l'invasion étrangère; et d'un autre côté, une ville située au centre de l'état pouvait se passer de fortifications. Mais le roi ne put se déterminer à ce sacrifice que la politique exigeait, et Tolède conserva ses murailles.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Une éclipse de lune regardée par les Arabes comme un présage funeste.

An de J.-C. 878. — De l'hég. 265.

Le prince Almondhir faisai le siége de Zamora, dont les Asturiens s'étaient emparés; et cette ville élait réduite à l'extrémité, lorsque l'armée d'Alphonse III arriva. Le prince arabe ne refusa point le combat; mais la fortune d'Alphonse l'emporta, et le siége fut levé.

Ce qui fit perdre cette bataille, disent les auteurs arabes, ce fut que, quelques jours auparavant, il y avait eu une éclipse totale de lune, ce que les superstitieux Musulmans regardèrent comme un présage funeste; de sorte que lorsqu'Alphonse approcha, le plus grand nombre des soldats ne voulait point combattre; que, traînés malgré eux par leurs chefs devant l'ennemi, ils se défendirent mal, et qu'ils étaient vaincus d'avance; que ce ne fut que par les plus grands efforts de bravoure et de prudence qu'Almondhir et ses généraux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

parvinrent à opérer leur retraite et à sauver cette armée que dominait la terreur.

Violent tremblement de terre; trève avec Alphonse.

An de J.-C. 880. — De l'hég. 267.

Il y eut vers ce temps en Espagne un tremblement de terre, dont les violentes secousses renversèrent une grande quantité de mosquées et d'autres édifices publics. Des montagnes entières disparurent, abîmées dans le sein de la terre; des rochers s'entr'ouvrirent; des cités furent englouties; la mer s'éloigna du rivage. Les hommes abandonnaient leurs habitations, et fuyaient au milieu des champs; les oiseaux quittaient leurs nids, les bêtes fauves leurs sombres tanières; jamais on n'avait vu ni entendu raconter d'aussi grands désastres.

Parmi les Musulmans, l'épouvante et la terreur étaient au comble. Almondhir avait beau dire que, toutes terribles qu'elles étaient, ces calamités provenaient d'une cause naturelle; qu'elles n'avaient aucun rapport avec les actions des hommes, et qu'elles étaient incapables d'influer sur le sort de leurs entre-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

prises; que la terre tremblait pour les chrétiens comme pour eux-mêmes : on ne l'écoutait pas. Dans ces circonstances, le prince craignant pour ses troupes l'effet ordinaire de ces terreurs, c'est-à-dire, le découragement et la faiblesse, fit de l'aveu de son père une trève avec Alphonse, qui, à cette occasion, envoya à Cordoue une ambassade, dont les vieilles chroniques appellent le chef, Dulcidio.

Mort d'Hafsûn ; son fils Calib se met à la tête des rebelles.

An de J.-C. 882. — De l'hég. 269

HAFSUN avait rempli la promesse faite à ses partisans. Les Navarrais l'avaient accueilli, lui avaient fourni des secours, et il s'était rendu maître de tout le pays que le Sègre arrose. Quand il eut appris qu'Almondhir avait conclu une trève avec Alphonse, il prévit avec raison que ce prince, débarrassé de tous autres soins, ne manquerait pas de tourner ses armes contre lui. Il implora l'appui de ses alliés, et une troupe innombrable descendit des montagnes.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Muhamad partit en personne pour l'armée; son fils en conduisait l'avant-garde. On atteignit les rebelles auprès d'Aïbar, et malgré les efforts des Navarrais, Muhamad remporta une victoire complète. Hafsûn fut mortellement blessé. Le général navarrais, Garcie, y périt avec la fleur de ses guerriers. Les vainqueurs firent un butin immense.

Il est à remarquer que les écrivains arabes donnent à ce Garcie le titre de roi de Navarre; mais c'est évidemment une erreur. Les comtes de Navarre avaient pris depuis deux ou trois ans le nom de roi; mais le premier fut Fortun, auquel succéda son frère Sanche, vingt-cinq ans après. Garcie était peut-être un fils de Fortun, ou un de ses parens.

An de J.-G. 883. — De l'hég. 270.

La mort d'Hafsûn n'avait pas éteint l'espérance dans le cœur des rebelles, et leurs disgrâces passées ne les avaient point corrigés. Calib ben Hafsûn se présenta pour recueillir la sanglante succession de son père, et il trouva des hommes qui ne craignirent pas de s'associer à sa fortune. Calib sortit des montagnes de Jaca, rallia les soldats de son père, et se fit appeler roi.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Mort de Muhamad I; anecdote sur ce prince.

An de J.-C. 886. — De l'hég. 273.

La trève avec Alphonse durait encore; Calib avait été forcé de rentrer dans les montagnes; les walis des provinces étaient soumis et fidèles; les alcaïdes des villes concouraient avec eux au maintien de l'ordre; depuis trois ans la paix intérieure n'avait pas été troublée.

Un jour Muhamad se trouvait dans les jardins de son palais, avec plusieurs de ses wazirs. « Que la condition des rois est heureuse! lui » dit Haxem ben Abdelaziz, wali de Jaën; » c'est pour eux que sont faits les plaisirs de » la vie. Délicieux jardins, palais magnifiques, ornemens du luxe, commodités de la » richesse, le sort leur a tout donné. »

« La carrière que les rois parcourent, ré» pondit Muhamad, est en apparence couverte » de fleurs; mais ces fleurs sont des roses ar» mées d'épines cruelles. Au jour marqué par » le destin, quand la mort arrive, le prince » puissant sort nu de la vie, comme le labou-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» reur et le pauvre villageois. La mort des » créatures, ajouta-t-il, est dans la main de » Dieu; pour les bons, c'est le commence- » ment d'un bonheur éternel. »

Le soir, le roi se retira dans son appartement, se coucha et s'endormit; il ne devait plus se réveiller, et il descendit dans la tombe sans l'avoir vue s'ouvrir.

Les mœurs de Muhamad avaient été douces, son caractère humain et sensible. Porté par goût à la bienveillance, il négligea souvent de se venger de ses ennemis; il aima les savans, honora les docteurs de la loi, protégea les arts; il eut lui-même beaucoup d'instruction, parlant et écrivant correctement, se livrant même dans ses loisirs aux charmes de la poésie.

Il aimait à se soulager du fardeau des grandeurs dans le commerce intime de ses amis, et il vivait avec eux très-familièrement. Abdala ben Ausim, son secrétaire intime, entra un jour dans sa chambre au moment où un orage violent éclatait sur la ville. Il le trouva s'amusant avec des enfans. L'un d'eux, extrêmement joli, était sur les genoux du prince. Que veux-tu de moi aujourd'hui, lui dit le roi? Avec ce temps affreux, pouvons-nous travailler? Seigneur, lui répondit Abdala, beaucoup de gens prétendent qu'il est bon,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

quand il tonne, d'être avec des enfans, et je le crois comme eux. Récitant alors des vers qu'il savait, il ajouta : il est bon, quand l'orage gronde, d'avoir autour de soi des enfans; il est bon surtout de mêler au bruit du tonnerre, le cliquetis des verres et l'agréable tumulte des convives. Vois-tu les arbres de ton jardin, et leurs rameaux chargés de pluie, agités par le vent? Tant qu'ils seront couronnés par les nuages, que la coupe vermeille fasse ici la ronde, pleine jusqu'aux bords d'un délicieux sahbâ!

Le sahbâ est une espèce de vin clairet que fabriquent les Musulmans, pour éluder la défense que leur fait le Coran de boire du ghamar, ou vin rouge.

Le roi s'amusa fort des vers de son secrétaire, et surtout de l'à-propos; il fit apporter sur-le-champ une collation abondante, des coupes et du sahbâ, et fit venir ses chanteurs et ses musiciens. Pendant la collation, le roi dit secrètement à l'enfant qu'il avait tenu sur ses genoux, de jeter sa coupe à la tête du secrétaire. Le petit esclave obéit. Abdala évita le coup en baissant la tête. Bel enfant, lui dit-il, ne sois point cruel, car la cruauté ne sied point à ton joli visage. Rien n'est plus beau qu'un ciel pur et serein : la tempête jette la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación.

terreur dans nos âmes. Le roi se mit à sourire, et louant la réponse de son secrétaire, il lui donna une somme de dix mille adhirames. Dans ce même instant, un affreux coup de tonnerre se fit entendre; et peu après on vint dire au roi que la foudre était tombée dans la grande mosquée, sur le tapis même où il se plaçait pour faire ses prières.

L'adhiram, dirhem ou derahim est un poids qui équivaut à la douzième partie d'une once. Trois adhirames font deux mitcals ou methcals. On donne aussi le nom d'adhiram à une fort petite monnaie de cuivre; mais plus communément il sert à désigner une monnaie d'argent, dont la valeur varie selon le poids, qui est tantôt de trente-deux, tantôt de quarante-huit grains. Cette valeur pouvait être de cinq à six sous de notre monnaie, de sorte que les dix mille adhirames auraient fait un peu plus que trois mille francs.

Calib ben Hafsùn s'empare de Tolède.

DÈS que la nouvelle de la mort de Muhamad fut parvenue aux frontières de la Navarre, Calib sortit de nouveau des montagnes, re-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

trouva, réunit ses partisans, et descendant vers l'Ebre, s'empara de plusieurs villes. Huesca, Sarragosse même, ne tinrent pas devant lui, ou, pour mieux dire, partout la trahison lui ouvrit les portes des villes et des forteresses. Il ne borna point là ses entreprises, il s'était ménagé de secrètes intelligences avec les muzarabes de Tolède; et quand il se présenta devant cette ville, elle le reçut comme un maître qui prend possession de ses domaines.

Toutes ces défections qui mettaient l'empire en péril, et qui prouvaient du moins qu'Almondhir avait beaucoup d'ennemis parmi ses propres sujets, remplirent son cœur d'une douloureuse amertume. Il craignit que l'inconstante fortune, qui, jusque là fidèle à ses armes, l'avait conduit de triomphe en triomphe, ne lui fît acheter par des revers éclatans ses faveurs passées. Il donna ordre à son hagib Haxem ben Abdelaziz, de marcher sur Tolède avec l'élite de toutes ses armées.

Calib attendait de puissans secours des chrétiens ses alliés; trop faible dans ce moment pour résister à force ouverte, il eut recours à la ruse. Il envoya des hérauts à Haxem, et il feignit d'être décidé à rendre Tolède, pourvu qu'il eût la liberté de se retirer vers les Pyré-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

nées. Ces négociations eurent un plein succès, et firent tomber Haxem dans le piége, malgré l'avertissement que le roi lui avait donné de se tenir en garde contre l'astucieux Calib.

Celui-ci s'assura d'abord en secret du dévouement des Tolédains; ensuite laissant dans la ville une partie des siens, il eut l'air de l'évacuer avec tout le reste, et les troupes du roi y entrèrent immédiatement. Calib n'était pas encore bien éloigné, lorsqu'il reçut l'avis certain de l'arrivée de ses auxiliaires. Cependant l'hagib se livrant à une funeste confiance n'avait mis dans Tolède qu'une faible garnison, et il était rentré à Cordoue, où l'armée fut aussitôt licenciée. C'était là ce que voulait Calib. Il envoya par des chemins détournés un corps de cavalerie qui rentra presque sans obstacle à Tolède, favorisé par les manœuvres de ceux qui y étaient restés.

Almondhir, irrité par la perte de Tolède, fait périr son hagib; anecdote rapportée à ce sujet.

A cette nouvelle, le roi, transporté de colère, ordonna qu'on amenât Haxem devant lui. L'hagib, qui connaissait et qui craignait l'hu-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

meur violente de son maître, n'eut que le temps de monter à cheval, et il partit comme un trait. Par malheur ce cheval, très-fougueux, ayant fait un écart en passant sous la porte de Cordoue, Haxem tomba presque sans connaissance. Dès qu'il eut repris ses sens, on le transporta au palais. Le roi, oubliant les longs services de son ministre, le fit jeter dans un cachot, d'où il fut tiré le soir même pour être décapité. Après l'exécution son corps fut remis à sa famille. Sa mort fut pleurée de tout Cordoue; car on n'avait que des éloges à donner à son administration, et la reconnaissance publique environna sa tombe de regrets.

Cet acte de rigueur excessive doit paraître bien extraordinaire de la part d'Almondhir, qui n'avait pas les mœurs d'un tyran. On prétend qu'il saisit cette occasion de venger un ressentiment particulier; et s'il est vrai que ce ressentiment eut la cause qu'on lui attribue, il ferait peu d'honneur au cœur de ce prince. Voici ce que les historiens racontent.

Haxem fut toujours aimé par le roi Muhamad, qui l'avait fait son hagib, après l'avoir successivement élevé à plusieurs postes éminens; il conserva sa faveur jusqu'à la mort du roi, auquel, de son côté, il était tendrement

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

attaché. Quand Almondhir se présenta dans la salle où le conseil des wasirs était assemblé pour le proclamer successeur de son père, Haxem, en sa qualité d'hagib, devait lire les formules d'usage; mais en prononçant le nom de Muhamad, il ne put retenir ses larmes, et il fut obligé de recommencer la lecture. Ces preuves de sensibilité données à la mémoire du roi, blessèrent le jaloux Almondhir, qui jeta sur l'hagib un regard d'indignation et de courroux.

Après que le cercueil eut été déposé dans la tombe, Haxem dépouillant son turban et sa tunique, s'approcha en pleurant du monument funèbre. O Muhamad! s'écria-t-il, que mon âme aille rejoindre la tienne; car mon amour pour toi me coûtera la vie! Cela fut rapporté au roi, qui ne pardonna pas au fidèle ami de son père les justes regrets qu'il donnait à sa perte.

Mort d'Almondhir; son frère Abdala lui succède.

An de J.-C. 883. — De l'hég. 275.

ALMONDHIR voulait soumettre Tolède et anéantir en même temps le parti du rebelle

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Calib; pour reussir dans ce double projet, il confia la conduite du siége à son frère Abdala, et il se mit lui-même avec sa cavalerie à la poursuite de Calib, qui venait d'entrer en campagne avec une armée. Celui-ci sut éviter avec soin, pendant une année, toute action générale dont les résultats pouvaient lui être funestes; mais lorsqu'il eut reçu les nombreux renforts de ses alliés, il se crut en état de braver la puissance du roi et d'accepter la bataille.

Calib avait l'avantage de la position et du nombre. Le roi, ne consultant que sa valeur impétueuse, donna le signal de l'attaque, et, suivant sa coutume, il se jeta au milieu des rangs les plus épais d'ennemis. Environné, pressé de toutes parts, et peut-être faiblement soutenu par les siens, car le supplice d'Haxem lui avait aliéné bien des cœurs, il tomba percé de coups.

Au milieu du tumulte, des cris et du désordre, le bruit de sa mort vola aux deux extrémités de l'armée rebelle; mais comme on se contentait de dire, l'émir est mort, les gens de Calib crurent qu'il s'agissait de leur chef, et la terreur s'emparant aussitôt d'eux, ils se mirent à fuir, sans que Calib lui-même, par sa présence, pût ni les détromper ni les retenir. Les troupes de Cordoue étaient en

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

trop petit nombre pour suivre les fuyards; d'ailleurs elles n'en reçurent point l'ordre, et elles restèrent sur le champ de bataille. Ce ne fut qu'après l'entière retraite des ennemis qu'elles apprirent à quel prix elles avaient acheté la victoire.

Abdala partit immédiatement pour Cordoue; il trouva le conseil des wazirs réuni. Dès qu'il parut, tous se levèrent et le saluèrent du nom de roi.

Le premier usage qu'il fit de son pouvoir, fut pour mettre en liberté les deux fils d'Haxem; Almondhir les avait emprisonnés et dépouillés de leurs biens. On ajoute que le matin même du jour qu'il périt, il avait condamné ces deux jeunes gens au supplice.

Prison mort du prince Muhamad, fils aîné du roi.

An de J.-C. 895. — De l'hég. 282.

Les premières années du règne d'Abdala ne furent point heureuses. Calib avait repris une attitude menaçante, aucun revers ne pouvait l'abattre; un succès, quelque léger

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'il fût, décuplait ses forces. D'autre part le prince Muhamad, wali de Séville, tentait, à la faveur des troubles excités par ses agens, de se soustraire à l'obéissance du roi. Le cadi de Mérida, révolté contre le wali, s'emparait du pouvoir; Tolède continuait à se défendre; des germes de discorde paraissaient du côté de Jaen; les Alpuxarres se soulevaient contre l'autorité légitime.

Ce ne fut qu'à force de courage, de constance et de bravoure, qu'Abdala parvint à dissiper les rebelles de l'Andalousie, qu'il fit rentrer Mérida et plusieurs autres villes dans le devoir; que, s'il ne put anéantir le pouvoir de Calib, il l'empêcha du moins de s'étendre; qu'il réduisit le prince Muhamad et ses partisans à trembler pour l'avenir. Abdala fut puissamment secondé par son fils Almudafar, prince rempli de talens, de valeur et d'activité.

Ce dernier avait tenté toute sorte de moyens pour ramener Muhamad à son devoir; ne pouvant y réussir, il fut contraint d'employer la voie des armes, et la fortune avait paru lente à se décider entre les deux frères. Le nombre, l'ardeur des troupes, l'habileté des chefs, tout était égal entre eux, et le prince Muhamad était un rival digne d'Almudafar.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Ce dernier finit par l'emporter : dans une action décisive, Muhamad eut son cheval tué sous lui, et il avait lui-même tant de blessures, que, ne pouvant se relever, il tomba vivant aux mains de ses ennemis.

Almudafar fit panser ses blessures, et il ordonna qu'on en prît le plus grand soin, mais en même temps il l'enferma dans une prison sûre, et il donna de tout avis à son père. Muhamad mourut très-peu de jours après, et comme s'il n'existait pas assez de crimes avérés, que l'histoire a dû consigner dans ses annales, on a dit qu'il fut empoisonné par son frère, d'ordre de son père Abdala; mais la preuve de ce forfait inutile n'est nullement établie : les blessures du prince suffisaient seules pour le conduire au tombeau.

Muhamad ne laissa qu'un fils, âgé de quatre ans, nommé Abderahman. Il fut élevé avec soin, et préparé par l'éducation à parcourir avec gloire la carrière qui lui était destinée. Le peuple l'appelait fils de Muhamad-el-Mactul, c'est-à-dire l'assassiné, à cause des soupçons, répandus par la malveillance, que le prince avait péri de mort violente.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Calib vient lui-même à Cordoue pour exciter les habitans à la révolte; il est découvert par un accident étrange.

An de J.-C. 905. — De l'hég. 293.

CALIB entretenait la discorde de tout son pouvoir, espérant qu'elle amènerait enfin la révolte au sein de Cordoue. Il poussa même la témérité jusqu'à pénétrer en personne dans cette ville. Cette démarche, qu'il n'avait pu tenter que parce qu'il était sûr d'y avoir des amis, aurait eu peut-être le succès qu'il en attendait si son séjour dans Cordoue n'eût été découvert par une voie assez extraordinaire.

L'ancien cadi de Mérida, Suleiman, avait obtenu du roi son pardon; après sa révolte, il vivait à Cordoue. La police était à la recherche de l'auteur d'une satire très-piquante contre le roi et ses wazirs; d'indices en indices, elle parvint jusqu'à lui: c'était ce même Suleiman. On le conduisit devant le roi, qui lui dit : « Certes, mon cher Suleiman, il faut conve-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» nir que j'ai bien mal placé mes bienfaits, ou
» que je ne mérite pas les reproches que tu
» m'adresses dans tes vers. Je devrais main-
» tenant te faire éprouver ma juste ven-
» geance; mais tu m'as loué autrefois pour
» ma clémence et ma bonté, et tu me mau-
» dirais aujourd'hui pour ma justice. Je veux
» donc que tu vives, je veux même que tu me
» récites tes vers toutes les fois que je désire-
» rai les entendre; et pour te prouver le cas
» que j'en fais, je les estime mille dinars, que
» tu paieras pour le plaisir de les avoir com-
» posés. »

Suleiman, plein de confusion, se jeta aux pieds du roi, qui voulut bien encore lui faire grâce. Le poëte, qui savait que Calib était dans Cordoue, le dit au roi dans un mouvement de reconnaissance; mais on manqua de le prendre, pour avoir employé trop de précautions. Le préfet de police crut devoir retenir Suleiman en prison pour l'empêcher d'avertir les partisans de Calib, et ce fut cette mesure même qui leur donna l'éveil. Calib se sauva sous les habits d'un mendiant; on arrêta beaucoup d'individus; quelques-uns furent torturés; mais tout ce qu'on put obtenir, ce fut la certitude que Calib avait séjourné dans la ville.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Le général Obeidala se déclare le protecteur d'Abderahman, fils du prince Muhamad; portrait d'Abderahman.

An de J.-C. 908. — De l'hég. 296.

CALIB, de retour à Tolède, recommença ses courses, et les poussa jusqu'à Calatrava. Obeidala, qui, aux talens et à la souplesse d'un négociateur, joignait une grande bravoure et toutes les qualités d'un excellent général, le vainquit dans plusieurs rencontres, et finit par le renfermer dans Tolède, d'où il n'osait plus sortir. Pour prix de ses services, Obeidala fut persécuté, et l'envie, sollicitant ses dépouilles, lui disputa et lui ravit enfin le gouvernement de Mérida, sous prétexte que son grand âge le rendait peu propre aux soins pénibles de l'administration. Abdala refusa longtemps de souscrire à ce qu'on exigeait de lui; mais comme le prétendant était le prince Almudafar, Obeidala, craignant tout de ses ressentimens, prit le parti de se démettre de son emploi. Le roi chercha à le dédommager

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

en lui donnant le commandement de sa garde scythe ou esclavonne.

Obeidala dissimula avec le prince; il se contenta de travailler en secret à lui nuire, en portant insensiblement le roi à se choisir un autre successeur. A cet effet, il se déclara l'ami et le protecteur du jeune Abderahman, fils du prince Muhamad, cherchant à lui conquérir l'affection des walis, des wazirs et des principaux scheiks, et à lui gagner les bonnes grâces du roi son aïeul. Cet enfant avait en partage les dons extérieurs et ceux de l'esprit, ce qui rendait très-aisée l'exécution des projets d'Obeidala. Tous étaient enchantés d'Abderahman; tous juraient de se dévouer à ses intérêts.

Le roi seul imposait quelque contrainte aux témoignages de son amitié pour le jeune prince, de peur d'exciter la jalousie de son fils, s'il laissait remarquer sa prédilection; mais il prenait le plus grand plaisir à voir éclater, dans les autres, le sentimeut qu'il cachait au fond de son cœur.

Abderahman avait eu les meilleurs maîtres de Cordoue, et il profitait si bien de leurs leçons, qu'il les laissait étonnés de son intelligence, de sa mémoire, ou de son adresse. Il avait à peine onze ans, et déjà il savait par cœur le Coran, toutes les traditions des son-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

nites, et les meilleurs poëmes arabes. Il excellait à conduire un cheval, à manier la lance; il était léger à la course, fort et vigoureux. Il avait le caractère gai, franc et ouvert, et au sortir de la première enfance, il n'était pas étranger à la science du gouvernement.

Souvent au milieu de ses jeux, avec d'autres jeunes gens de son âge, le roi le regardait avec tendresse, et ses yeux humides de plaisir ne pouvaient se lasser de le contempler. Obeidala, qui toujours assistait à ces scènes, ne manquait jamais l'occasion de faire valoir son protégé, et il ne retirait adroitement le roi de ses distractions que pour lui faire mieux sentir à lui-même le plaisir qu'elles lui causaient.

Abdada perd sa mère, une noire mélancolie s'empare de lui; vers qu'il avait faits avant sa mort.

An de J.-C. 911. — De l'hég. 299.

ABDALA avait toujours honoré et chéri sa mère Athara; il eut la douleur de la perdre, et il la pleura amèrement. Il fit élever pour elle un superbe mausolée, auprès duquel il en fit préparer un pour lui-même. Il était

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tombé dans une mélancolie extrême d'où rien ne pouvait le faire sortir; il avait perdu le sommeil et l'appétit, et ne parlait plus que de sa mort prochaine.

Ses courtisans cherchaient à le distraire et à guérir son imagination des terreurs qui l'agitaient. Il leur répondit par des vers qu'il s'était plu à composer dans ses momens de tristesse.

« J'entends du bruit! c'est le Temps qui ar-
» rive battant des ailes, le Temps qui trompe nos
» espérances et renverse nos projets.

» Tout s'avance d'un pas rapide vers la des-
» truction; rien n'est durable, rien n'est stable
» dans le monde.

» La mort n'avertit personne. Dans sa course
» constante, elle va seule sans se faire annoncer.»

An de J.-C. 912. — De l'hég. 300.

Abdala ne tarda pas à tomber malade; il y avait treize mois que sa mère était morte. Il profita du peu de temps qui lui restait, pour régler les affaires de l'état et la succession au trône. Le conseil des wazirs fut convoqué; il désigna pour son héritier son petit fils Abderahman, comme représentant Muhamad son père, et il recommanda à son fils

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Almudafar d'aimer et de protéger le jeune prince. Il mourut au bout de quelques jours d'un redoublement de fièvre, après avoir régné vingt-cinq ans.

Anecdotes sur le roi Abdala.

ABDALA avait été un bon roi, sage et courageux, ferme dans l'adversité, clément après la victoire. Religieux observateur de sa parole, même envers les chrétiens, il fit régner avec lui la justice. Humain par tempérament, doux et calme par caractère, il punit rarement, et seulement lorsqu'il s'y vit forcé par le besoin d'assurer la paix publique. Ses officiers jouissaient d'une grande liberté dans leurs rapports avec lui, et il ne se fâchait point s'il leur arrivait parfois d'en abuser.

La longue barbe était alors une marque d'autorité. Suleiman Wenasor, Bérébère de naissance, capitaine de la garde africaine, wazir et membre du conseil d'état, avait une barbe noire à laquelle il tenait beaucoup. Il était fort instruit, et de mœurs irréprochables, mais il usait dans ses propos et dans sa conduite d'une franchise rude et souvent grossière.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Etant un jour entré dans la chambre du roi, celui-ci, qui aimait assez à se livrer à de douces plaisanteries, récita à Suleiman des vers où l'usage de la longue barbe était tourné en ridicule; ensuite il lui dit en riant : assieds-toi près de moi, l'homme à la longue barbe. Suleiman s'assit, mais ne pouvant contenir sa colère, il dit au roi d'un ton brusque : « Si tous, tant que nous sommes, nous » n'étions pas des insensés, nous ne viendrions » pas nous traîner dans les palais des rois. Oh! » combien de chagrins nous nous éviterions! » mais l'ambition qui nous presse, nous aveugle » et nous rend fous; et nous ne sommes dé- » trompés qu'au moment de descendre dans la » tombe: là seulement finissent toutes nos » sottises. » A ces mots, il se leva, sortit du palais, et n'y parut plus.

Le roi, étonné de cette saillie un peu trop libre, attendit plusieurs jours Suleiman, dont il avait souvent éprouvé le jugement solide; mais la persévérance du Bérébère à se tenir renfermé chez lui, obligea enfin le roi à nommer un autre capitaine de la garde africaine; il regrettait pourtant Suleiman, et il désirait le ramener.

Un des wazirs de la cour, nommé Muhamad, tenta d'y parvenir. Il alla chez Wena-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

sor, où il eut d'abord de la peine à se faire introduire, quoiqu'il s'annonçât comme wasir du roi, et qu'à ce titre il eût le droit de le visiter; car en ce temps-là, on ne pouvait, sans y être appellé, entrer dans la maison d'un wazir sans être wazir soi-même, et d'une classe égale. Wenasor le reçut, sans se lever à son approche, ni l'inviter même à s'asseoir. Comment me reçois-tu, lui dit Muhamad? Est-ce qu'ainsi que toi je ne suis point wazir? Tu devais te lever à mon arrivée, et m'offrir de partager ton siége. Cela était bon, répondit Wenasor, quand j'étais comme toi un vil esclave; mais j'ai brisé les chaînes de la servitude. Quelque chose que Muhamad lui pût dire, il ne réussit pas à vaincre son obstination; et quand il en eut fait le rapport au roi, Abdala parut très-peiné qu'une plaisanterie innocente sur la barbe de Suleiman l'eût privé du secours de ses lumières et de son expérience.

Les dernières années du règne d'Abdala avaient été assez tranquilles, malgré la persévérance de Calib dans sa révolte, et l'existence de quelques bandes dans les montagnes d'Elvire et de Ronde; mais ces dernières ne quittaient point leurs sauvages retraites, et Calib avait été renfermé dans Tolède par

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

les dernières victoires d'Almudafar. Ce qui servit surtout à maintenir cet état de calme, ce furent les traités qui unissaient Abdala et Alphonse. Ces deux princes, nonobstant le désir qu'ils avaient probablement de s'affaiblir l'un l'autre, furent obligés à vivre presque toujours en paix, parce qu'ils avaient besoin de la paix pour défendre leur trône contre la rébellion et l'ingratitude.

Avénement d'Abderahman III.

Le choix d'Abdala avait causé dans Cordoue une sensation universelle de plaisir. Abderahman, à la fleur de l'âge, portant une grande âme sous les plus beaux dehors, semblait promettre aux Musulmans le bonheur avec la gloire; au lieu que le fils d'Abdala, courageux et vaillant, mais sombre et austère, les aurait tenus sous une domination rigoureuse, où la bonté n'aurait point tempéré l'exercice du pouvoir : aussi, malgré le chagrin qu'on avait de la mort d'Abdala, tout le peuple se livra à la plus vive joie le jour où, revêtu des ornemens royaux, Abderahman ceignit le diadême qui, pendant un demi-siècle, devait briller sur son front.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Heureusement, pour la tranquillité de ces premiers momens, le prince Almudafar, gagné comme les autres par les qualités aimables de son neveu, avait conçu pour lui la tendresse d'un père, de sorte qu'au lieu de voir son élévation avec peine, il fut le premier à le proclamer souverain de Cordoue. Le nouveau roi, recevant le serment de son oncle, le tint long-temps serré dans ses bras; et tous les assistans attendris applaudirent à une scène qui annonçait l'union et la concorde entre deux princes rivaux.

Pour honorer la mémoire de son aïeul, Abderahman voulut prendre le nom d'Abdala; mais par une acclamation générale, le peuple l'appela Amir-al-Mumenin, prince des croyans, et Anasir Ledinala, défenseur de la loi divine.

Premiers actes de l'administration d'Abderahman; il fait la guerre aux rebelles; ses victoires.

AVANT d'apporter ses soins au dehors, le roi voulut qu'une harmonie parfaite régnât parmi les habitans de Cordoue. Il savait que des haines invétérées existaient entre plu-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sieurs familles ; il n'ignorait pas qu'après un siècle et demi, les abbassides avaient encore des partisans. A force de douceur, de prévenances et d'affabilité, il réunit les uns, ramena les autres ; le besoin de la réconciliation semblait naître de ses paroles.

Après avoir éteint dans Cordoue les germes de la discorde, il songea à faire aux rebelles une guerre sérieuse et décisive; il paraissait depuis quelques années qu'on voulait leur permettre de légitimer leur usurpation par une possession tranquille. Le fils d'Hafsûn régnait à Tolède et sur tout le pays qu'arrose le Tage, depuis Talavera, jusqu'à sa source. De là sa domination s'étendait sur tout l'Aragon, sur la Catalogne jusqu'au Sègre, et sur toute la côte de la Méditerranée depuis Tortose jusquà Murcie. C'était la moitié environ des états des premiers rois de Cordoue : Abderahman voulut tout l'héritage de ses ancêtres.

An de J.-C. 913. — De l'hég. 301.

Abderahman marcha sur Tolède avec quarante mille hommes, tous choisis. Calib, averti des projets du roi, avait laissé dans la ville une forte garnison, et était allé lever des troupes au pays de Valence. Almudafar conseilla au roi de se porter sans délai du côté de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Valence, pour tâcher de surprendre Calib. Cet avis fut suivi, et bientôt on eut la nouvelle de l'approche des rebelles. Les armées se rencontrèrent dans une large vallée formée par la rivière de Xucar non loin de la ville de Cuenca. La fortune parut long-temps incertaine; mais à la fin les rebelles, renversés par la garde royale, abandonnèrent le champ de bataille, où ils laissèrent sept mille morts. La perte fut de trois mille du côté des vainqueurs. Abderahman ne put retenir ses larmes à l'aspect de tous ces cadavres, dont la terre était tristement jonchée; il ordonna qu'on prît soin de tous les blessés

Les fruits de cette victoire furent immenses. Tout le plat pays rentra sous l'obéissance du roi, et Calib ne conserva que les forts où il tenait garnison.

An de J.-C. 915. — De l'hég. 303.

Pendant qu'Almudafar, poursuivant Calib de poste en poste, faisait revivre, partout où il portait ses pas, l'autorité royale trop long-temps méconnue, Abderahman porta ses armes contre les révoltés d'Elvire et des Alpuxarres. Sa présence fit plus que son armée, et il eut la gloire de triompher sans répandre le sang musulman. Les principaux partisans de Calib

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

se montrèrent les plus prompts à rentrer dans le devoir, et chacun jurait d'employer désormais sa vie à servir et à défendre la cause du roi.

Anecdote plaisante d'un cadi.

An de J.-C. 917. — De l'hég. 305.

Sohaib ben Munia, Andalous de naissance, était l'un des quatre assesseurs du grand cadi. Il avait de l'instruction, mais il passait pour aimer le vin. Il appartenait à la secte d'Yrack, qui tolérait l'usage modéré de cette boisson. Un jour qu'invité chez l'hagib Muza ben Hodeira, on l'avait fait beaucoup boire, on prit adroitement son cachet, sur lequel étaient gravés ces mots: *Ye alime cul gaïb, cun wafe bi Sohaïb*; c'est-à-dire, toi, à qui rien n'est caché, éclaire ou protège Sohaïb; et l'on substitua au mot *gaïb*, le mot *Abib*, ce qui changeait le sens de la légende, et lui faisait dire: Toi qui connais tous les ivrognes, protège Sohaïb. Le cachet fut ensuite remis à sa place, et Sohaïb ne s'aperçut de rien.

Il continua de se servir de ce sceau, jusqu'à ce que des papiers qu'il avait expédiés, étant

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

parvenus aux mains du roi, celui-ci, qui remarqua l'inscription, dit à Sohaïb : Tu bois du vin, ton cachet me l'apprend. Sohaïb, tout troublé, jeta les yeux sur la fatale légende. Seigneur, dit-il au roi, je confesse ma faute; j'espère que Dieu me la pardonnera, et que tu seras miséricordieux comme lui; mais en vérité, je ne sais de quelle manière tout cela s'est fait. Le roi renvoya le cadi, en lui recommandant, non de ne plus boire, mais d'être plus circonspect; et il rit beaucoup avec ses wazirs du tour qu'on lui avait joué.

Calib, réfugié dans les Pyrénées, envoie des ambassadeurs au roi pour lui proposer une transaction.

Le roi, docile aux conseils de son oncle, avait levé une seconde armée pour favoriser les opérations de la première, et faire ainsi aux rebelles une guerre d'extermination. Abderahman, nourri de bonne heure des principes du Coran, avait répugné d'abord à prendre ce parti rigoureux; mais Almudafar avait parlé du bien de l'état, de l'intérêt général, et prouvé que ces deux motifs devaient l'em-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

porter sur les timides scrupules d'une fausse compassion et d'une humanité mal entendue.

Abderahman avait obtenu les plus brillans succès, partout les villes avaient ouvert leurs portes; et, malgré les partisans secrets que le rebelle avait dans les murs de Sarragosse, les habitans suivirent l'exemple général. Le roi, charmé de la douceur du climat et de la beauté de la campagne, fit dans Sarragosse un séjour de quelques mois.

Calib saisit ce moment pour lui envoyer des ambassadeurs, chargé de ménager un traité de paix; c'étaient deux alcaïdes. Le roi les reçut sans appareil au milieu de son camp sur les bords de l'Ebre. L'alcaïde de Fraga porta la parole. Il dit que l'émir Hafsûn désirait la paix, afin d'épargner le sang des fidèles; que si le roi voulait lui abandonner pour lui et ses successeurs l'Espagne orientale, l'émir s'engagerait de son côté à défendre les frontières; que de plus il joindrait ses drapeaux à ceux du roi toutes les fois qu'il en serait requis; qu'à ces conditions il livrerait de suite Tolède et quelques autres places.

Le roi répondit aux alcaïdes qu'il leur avait donné en les écoutant une preuve de sa bonté et de sa patience; qu'il était sans exemple qu'un rebelle, un chef de bandits, osât faire à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

son roi des propositions, et voulût traiter comme de prince à prince; qu'ils pouvaient retourner vers lui; qu'il voulait bien avoir égard à la qualité d'ambassadeur qu'ils avaient prise et ne pas les livrer au supplice, mais qu'il les exhortait à ne plus accepter à l'avenir d'aussi dangereuses commissions.

Les alcaïdes, confus, retournèrent auprès de Calib, qui, n'ayant pas encore perdu toute espérance, et comptant sur les secours des Navarrais et des Asturiens, envoya des émissaires à Tolède pour recommander aux habitans la constance, tâcha de relever par ses promesses son parti abattu, et de ranimer par tous les moyens le zèle et le courage de ses troupes; mais tous ses efforts furent vains. Les chrétiens occupés chez eux, ne purent le secourir; la plus grande partie des Musulmans qui avaient suivi sa fortune étaient rentrés ou désiraient rentrer dans l'obéissance; les principales villes avaient reconnu l'autorité du roi; et le peu de partisans qui lui restaient, fatigués d'une guerre qui ne leur laissait d'autre perspective que la misère et la mort, désertaient peu-à-peu ses bannières.

Calib mourut deux ou trois ans après à Huesca. Giafar et Suleiman, ses enfans, suc-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

cédèrent à ses prétentions; Giafar se soutint encore pendant quelque temps à Tolède.

Reddition de Tolède, après quarante-cinq ans de guerre civile.

An de J.-C. 924. — De l'hég. 311.

La guerre des montagnes heureusement terminée, le roi tourna tous ses efforts contre Tolède, et pendant trois ans il se borna à dévaster la campagne voisine. Cette tactique du roi, détruisant toutes les ressources des habitans, les forçait à épuiser leurs provisions et leur ôtait en même temps les moyens de les renouveler; et lorsqu'Abderahman jugea qu'une prompte disette serait la suite inévitable d'un blocus rigoureux, il réunit autour de la ville une armée nombreuse.

An de J.-C. 927. — De l'hég. 315.

Les vivres commencèrent bientôt à manquer. Giafar avait passé dans le Léon pour susciter au roi de nouveaux ennemis; mais aucun secours n'était encore arrivé. Le gouverneur, qui sentait la nécessité prochaine de se rendre, conseilla aux habitans d'envoyer

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

au roi des parlementaires : un grand nombre s'écrièrent qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines de Tolède plutôt que d'ouvrir lâchement ses portes ; mais les plus sages furent d'avis de recourir à la clémence royale ; et toutefois, pour donner une couleur à leur longue résistance, et montrer qu'elle n'avait été produite que par la présence des soldats de Calib, ils imaginèrent de faire exécuter par les troupes une sortie, dont elles profiteraient pour traverser le camp ennemi et gagner les montagnes.

Ce projet, approuvé par le gouverneur, fut mis à exécution dès le lendemain au point du jour. Aussitôt après, les députés de la ville arrivèrent ; ils supplièrent le roi de ne point user de rigueur envers les habitans, dont le devouement, jusque là comprimé, éclatait dès l'instant que le départ des troupes rebelles leur rendait la liberté. Le roi eut l'air de croire à la sincérité de ces paroles, et par un pardon généreux il garantit aux habitans leurs biens et leurs vies.

Abderahman entra dans Tolède, aux acclamations de ce peuple inconstant qui naguère dévouait son nom à la mort ; et pour y consolider sa puissance par l'appareil de la force, il y demeura jusqu'à la fin de l'année.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Giafar excite à la guerre Ramire II, roi de Léon; bataille sanglante; massacre des captifs chrétiens.

An de J.-C. 930.—De l'hég. 318.

JEUNE, ambitieux, plein du désir de montrer son courage et de signaler les commencemens de son règne, Ramire avait accueilli Giafar, et levé une armée pour soutenir ses prétentions; c'était, pour des avantages incertains, compromettre la sûreté de sa propre couronne.

Les peuples étaient si malheureusement disposés à la révolte contre leurs princes, que, si d'une part la politique des chrétiens consistait à semer et à développer les troubles et la discorde chez les Musulmans, d'autre part il était à craindre que, par les mêmes moyens, les Musulmans n'allumassent parmi les chrétiens les feux de la guerre civile. Chez les uns comme chez les autres, il existait dans le gouvernement un vice essentiel, qui devait être une source toujours ouverte de maux et de dangers: c'était le droit d'élection; et quoique les princes régnans eussent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

d'ordinaire le soin de faire reconnaître de leur vivant leurs successeurs choisis par eux-mêmes, cette précaution ne suffisait pas pour étouffer le mécontentement de tous ceux qui, ayant le droit ou la prétention d'être élus, se voyaient préférer un rival.

D'un autre côté encore, il y avait toujours, entre la nation et le souverain, une puissance intermédiaire, qui tantôt arrêtait l'action du dernier, tantôt détournait le dévouement ou corrompait le zèle du peuple : c'étaient les grands, qui, comptant ce peuple pour rien, ou ne voyant en lui qu'un instrument de fortune ou de puissance, étaient toujours ligués contre le souverain, dont le pouvoir les gênait, prêts à favoriser les entreprises de quiconque menaçait ce pouvoir.

Tous ces principes de discorde venaient d'agiter le royaume de Léon, et Ramire conduisait au secours de Giafar l'armée avec laquelle il avait privé son frère, Alphonse IV, du trône et de la liberté. Il allait dévaster quelques provinces ennemies ; mais une bataille perdue, affaiblissant son parti, pouvait faire tomber le sceptre de ses mains.

Ramire ravagea les contrées voisines de Tolède, il prit et ruina de fond en comble la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ville de Talavera ; la vengeance n'était pas éloignée. Tandis qu'Abderahman rassemblait les troupes de l'Andalousie, son oncle Almudafar, vainqueur dans les Pyrénées des faibles partisans de Calib, accourait à marches forcées. Arrivé sur le Duero, il reçut quelques renforts que le roi envoyait, et entrant à son tour dans la Galice, où il porta de toutes parts le fer et le feu, il rendit à Ramire tout le mal que Ramire venait de faire aux Musulmans.

Almudafar traînait après lui tant de captifs, que, pour ne plus augmenter l'embarras de la marche des troupes, il ordonna la retraite ; mais les chrétiens l'avaient devancé ; ils l'attendaient sur les bords du Duero. Almudafar craignit qu'au milieu du trouble ses prisonniers ne tentassent de s'évader, ou que même ils ne cherchassent à opérer une diversion dangereuse : il les fit tous égorger. Ses soldats, excités au combat par cette scène de massacre, vinrent au devant des chrétiens, leurs glaives encore tout fumans du sang des malheureux prisonniers ; c'étaient moins des hommes que des tigres féroces, altérés de leur proie.

Les chrétiens furent mis en désordre, et l'expédition de Ramire eut pour résultat,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

d'avoir abattu, il est vrai, les murs de Talavera, mais d'avoir appelé sur ses états le meurtre et l'incendie, d'avoir causé la mort d'un nombre infini de captifs, et d'avoir fait périr sur le champ de bataille une portion de ses troupes.

Abderahman proclamé souverain de Fez.

An de J.-C. 933. — De l'hég. 321.

VAINQUEUR au dehors, sans ennemis au dedans, Abderahman avait vu une carrière nouvelle s'ouvrir à son ambition. Une révolution rapide avait dépouillé le calife d'Orient de la souveraineté de la province d'Afrique. Obéidala, chef de la race des Fatimites, ainsi appelé parce qu'il se disait issu de Fatime, fille de Mahomet, venait de fonder un état indépendant. Bientôt il voulut augmenter ses domaines par la conquête du royaume de Fez. Le roi de Fez avait demandé des secours au roi de Cordoue, et celui-ci avait envoyé des troupes qui occupèrent d'abord les villes de Ceuta et de Tanger.

Peu de temps après le roi de Fez, dé-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pouillé par celui de Méquinez, renonça à ses droits en faveur d'Abderahman, qui fut proclamé solennellement souverain de Fez et de ses provinces; mais avant la fin de l'année les Fatimites, vainqueurs, régnaient dans cette ville.

Abderahman ne sut point profiter de cette leçon que lui donnait la fortune, et abandonner une conquête qui dévorait l'élite de ses armées, pour donner plus de soin à l'affermissement de sa puissance en Espagne. Il envoya en Afrique des troupes nouvelles, qui, après bien des combats, chassèrent à leur tour les Fatimites.

Construction du palais et de la ville de Medina Azhara.

An de J.-C. 936. — De l'hég. 325.

ABDERAHMAN passait ordinairement l'été dans une maison de campagne, située sur les bords du fleuve, à deux ou trois lieues au-dessous de Cordoue. La beauté du site, la fraîcheur des eaux, un épais ombrage, des jardins superbes, tout lui plaisait dans ce lieu. Il commença par transformer la maison

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

en palais ; le palais fut ensuite entouré de beaux édifices, assez vastes pour contenir sa garde et les officiers de sa maison. Peu à peu des habitations s'élevèrent à l'entour ; des familles nombreuses s'y établirent, et il se forma une ville qui s'appela Medina Azhara, du nom d'une de ses femmes pour laquelle il avait la plus grande passion.

Les voûtes du palais étaient, dit-on, soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers, soigneusement sculptées. Tous les pavés étaient aussi composés de carreaux de marbre de diverses couleurs, répartis avec goût ; les murailles étaient lambrissées de la même manière. Les planchers, peints d'azur et d'or, posaient sur des poutres et des solives d'un bois précieux, travaillées avec beaucoup d'art. Dans les grands appartemens, des fontaines d'eau douce s'épanchaient dans des bassins de marbre, de formes variées. Au milieu de celui qu'on appelait le salon du calife, il y avait une fontaine de jaspe, et du milieu de ses eaux sortait un cygne d'or, apporté de Constantinople. Au dessus de la tête du cygne on voyait suspendue une très-grosse perle, que l'empereur Léon avait envoyée à Abderahman.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

A côté du palais, on trouvait les jardins riches en arbres fruitiers ; ils contenaient plusieurs bosquets de lauriers et de myrthes, environnés de pièces d'eau, qui en suivaient tous les contours, et réfléchissaient comme en un miroir les rameaux des arbres, le ciel et ses nuages de pourpre.

Au milieu des jardins, sur le sommet d'une éminence d'où les yeux se promenaient sans obstacle sur toute la campagne voisine, on avait construit un pavillon où le roi aimait à se reposer à son retour de la chasse. Il était supporté par des colonnes de marbre blanc, dont les chapiteaux étaient richement dorés. Au centre du pavillon coulait, dans une fontaine de porphyre, une fontaine de vif-argent, dont les oscillations faisaient jaillir au loin tous les feux du soleil quand ses rayons venaient la frapper.

Des bains élégans, distribués dans les jardins, en augmentaient l'agrément ; les rideaux, les tapis étaient tissus d'or et de soie ; ils représentaient des paysages ou des animaux.

Une mosquée moins vaste, mais plus riche peut-être que celle de Cordoue, s'élevait non loin du palais ; du côté opposé, c'était la maison des monnaies.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Les travaux d'Azhara furent terminés l'an 325 de l'hégire; et de ce palais, où tant de trésors furent employés pour le faire sortir du sein de la terre, il ne reste pas même aujourd'hui des ruines qui indiquent qu'il a existé : triste et inévitable condition de tous les ouvrages des hommes! tout ce que leurs mains ont créé, le temps le dévore. Ce qui jamais ne périt, c'est la mémoire des bons rois, ce sont les œuvres du génie.

Siége de Zamora par les Musulmans; bataille sanglante.

An de J.-C. 938. — De l'hég. 327.

La ville de Zamora, plusieurs fois prise et reprise, avait été fortifiée depuis peu par de nouveaux ouvrages. Elle était entourée, dit-on, de sept enceintes de bonnes murailles, et de doubles fossés remplis d'eau. Sa garnison était nombreuse et toute composée de soldats d'élite. Abderahman, à la tête d'une armée de cent mille hommes, entreprit d'en faire le siége.

Ramire s'avançait pour secourir la place,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

suivi d'une armée non moins nombreuse que celle d'Abderahman. Celui-ci, laissant vingt mille hommes devant Zamora, marcha à la rencontre du roi de Léon. Les deux armées se joignirent auprès d'une rivière qui tombe dans le Duero, l'Esla probablement, et elles passèrent deux jours à s'observer.

De même qu'on voit deux taureaux furieux se regarder, mesurer de l'œil l'intervalle qui les sépare, frapper la terre de leur pieds, et s'élancer enfin l'un sur l'autre; de même, dès que la troisième aurore se leva, les Arabes, déployant leurs bannières, fondirent sur les chrétiens en poussant de grands cris. Les chrétiens, à leur tour, s'avançèrent en bataillons serrés. Au premier choc, la terre ensanglantée se couvrit de cadavres. De toutes parts c'était la même ardeur, le même courage, le même désir de vaincre; de toutes parts c'était le même intérêt de religion, de patrie, le même fanatisme.

Almudafar, parcourant les rangs, animait les soldats de la voix et de l'exemple. Partout où le danger se montrait, on voyait Almudafar, le glaive à la main, se frayant un passage à travers les lances ennemies, disputer, arracher la victoire aux chrétiens. Ceux-ci se défendaient en guerriers généreux qui ne

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

craignent point la mort. Ramire, à la tête de ses cavaliers, tout couverts de fer, portait à son tour le désordre au milieu des escadrons musulmans. Le comte de Castille, Ferdinand Gonzalez, répandant autour de lui la terreur, voyait orgueilleusement fuir ses timides ennemis, qui n'osaient attendre ses coups.

Aben-Yshâc, traître à sa patrie et à son roi, combattait avec les chrétiens, suivi de ses partisans, ivres comme lui de sang et de vengeance. Les Musulmans commençaient à plier; leur aile droite était en désordre. Dans ce moment, Abderahman, qui jusque là n'avait point combattu, s'avance avec sa garde et les cavaliers de Cordoue. Il prend les chrétiens en flanc, les enfonce, les met en fuite, et arrête la fortune qui allait abandonner ses drapeaux.

Les chrétiens n'avaient pu résister à l'effort de ces troupes : ils avaient cédé le terrein, mais combattant toujours, jusqu'à ce que la nuit vînt couvrir de ses ténèbres ce champ de désolation, où des milliers de morts gisaient étendus, où les blessés exhalaient dans le désespoir un reste de vie, où les vivans eux-mêmes attendaient dans l'angoisse le retour du soleil, pour recommencer la sanglante

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

lutte, où peut-être ils allaient périr à leur tour.

Les chrétiens se retirèrent pendant la nuit, et les Arabes reprirent la route de Zamora. Le roi fit multiplier les assauts. Les assiégés se défendaient avec le plus grand courage, et les Arabes ne gagnaient pas un pied de terrein qui ne fût tout arrosé de leur sang. A force de travail et de constance, on parvint à renverser deux pans de muraille. Les plus vaillans entrèrent en foule par la brèche ; mais ils rencontrèrent un obstacle auquel ils ne s'étaient pas attendus : un large fossé rempli d'eau les séparait des chrétiens, qui, du bord opposé, faisaient pleuvoir sur eux une nuée de traits.

Les uns, atteints par les flèches meurtrières, meurent sans vangeance ; les autres tentent de traverser le fossé, et périssent au milieu des eaux ; les plus téméraires vont recevoir la mort par les lances des chrétiens, au moment où ils se flattent d'atteindre le rivage. Plusieurs milliers de Musulmans y sont tués ; mais leurs cadavres, entassés dans le fossé, offrent à ceux qui restent un horrible pont sur lequel ils arrivent enfin à leurs ennemis. Les premiers qui s'avancent périssent encore ; mais bientôt les chrétiens épuisés, couverts de blessures,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ne peuvent soutenir le choc, toujours renouvelé, de ceux qui arrivent; ils fuient dans la ville, ils y sont poursuivis, et la ville entière n'est plus qu'un champ de carnage : les enfans et les femmes sont seuls épargnés.

Ce combat, qui eut lieu dans l'enceinte de Zamora, fut appelé par les Arabes bataille d'Alhandic, ou du fossé.

Abderahman fit rétablir les fortifications; soins superflus! deux ans après, Ramire, aussi actif qu'intrépide, rentra dans Zamora par suprise; mais il ne put la garder long-temps : cette malheureuse ville, reprise encore par le wali Abdala, retomba sous le joug musulman.

An de J.-C. 943. — De l'hég. 332.

Ramire n'était plus en état de continuer la guerre, il désira la paix; Abderahman, à qui la paix n'était pas moins nécessaire, conclut avec le roi de Léon une trève de cinq ans.

Révolte et supplice du prince Abdala, fils du roi.

An de J.-C. 949. — De l'hég. 338

Le roi avait désigné pour lui succéder son fils Alhakem. Les amis du prince Abdala

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

trouvèrent cette préférence injuste, bien que les deux frères fussent égaux en mérite. D'ambitieux courtisans, qui n'auraient cherché dans l'élévation d'Abdala que leur propre avantage, commencèrent par l'entourner de leurs flatteries et de leurs hommages; peu à peu par des insinuations perfides, ils l'amenèrent à une révolte déclarée, et le malheureux prince changea la certitude d'un avenir tranquille et honoré, pour l'espérance de monter sur le trône à l'aide de la violence et du crime. Ahmed ben Muhamad Abdhilbar, ami intime d'Abdala, fut le premier instrument de sa perte, par ses conseils empoisonnés.

Abdhilbar, aveuglé par les progrès rapides de la conjuration, chercha des complices jusque dans les personnes le plus dévouées au roi. Il aurait réussi s'il n'avait trouvé que des traîtres; il s'adressa à un sujet fidèle qui, feignant d'entrer dans ses vues, apprit tout le secret des conjurés et en avertit le roi sans délai.

Le prince fut arrêté au milieu de la nuit, et Abdhilbar avec lui. Dès qu'Abdala parut devant son père, celui-ci lui dit d'un ton sévère : c'est donc toi qui te plains de ne point régner? Abdala, trop ému pour répondre, ne fit que répandre des larmes. Interrogé

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ensuite par deux wazirs du conseil, il avoua tout, rejetant sur Abdhilbar la faute qu'il avait commise.

Abdhilbar, condamné à perdre la tête, trouva le moyen de se donner la mort dans sa prison la veille du jour qui devait éclairer son supplice; le prince fut étouffé dans son lit.

On assure qu'Alhakem avait demandé la grâce de son frère, et que le roi fut inflexible. « La prière sied dans ta bouche, lui » dit-il, et si je n'étais qu'un homme privé, » je t'accorderais à l'instant ce que tu dé- » sires; mais je suis roi, et je dois à mes » peuples, à mes successeurs des exemples » de justice. Je pleure amèrement mon fils, » je le pleurerai tout le reste de ma vie; » mais ni tes larmes ni ma propre douleur » ne peuvent le soustraire au châtiment dû à » son crime. »

Ambassade de l'empereur de Constantinople.

DÈS qu'on eut appris que les ambassadeurs de Constantin avaient abordé sur les côtes d'Espagne, Abderahman envoya pour les rerevoir de nombreux détachemens de cavalerie. D'au-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

tres troupes, richement vêtues, les attendirent sur les avenues de Cordoue, et les ambassadeurs traversèrent la ville au milieu d'un concours immense de peuple, qui remplissait les rues et les places publiques. Ils furent amenés au palais de l'hagib, qui avait reçu l'ordre du roi de ne rien épargner pour leur faire un traitement splendide.

De Cordoue on les conduisit avec le même cortège à Medina Azhara. Ils trouvèrent le roi dans son superbe pavillon. Le jardin qu'ils avaient dû traverser était couvert de tentes de soie tissues d'or; Abderahman était entouré de ses wazirs et des officiers du palais; l'hagib se tenait auprès de son maître, une garde brillante d'esclavons remplissait les jardins.

Les ambassadeurs s'approchèrent respectueusement du roi, et lui remirent la lettre de Constantin; elle était écrite sur du parchemin bleu, orné de vignettes dorées, et elle était renfermée dans une boîte d'or, sur laquelle était gravée l'image de l'empereur. Celui-ci demandait le renouvellement des anciens traités d'alliance contre le calife de Bagdad. Ennemi naturel des Abbassides, le roi fit aux ambassadeurs la réponse la plus favorable; et quand ils partirent pour Constan-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

tinople, il les fit accompagner par un de ses wazirs, qu'il chargea de remettre à l'empereur de riches présens.

Riche présent de l'hagib Ahmed ben Said à son maître.

An de J.-C. 950. — De l'hég. 339.

Le roi de Léon avait recommencé la guerre, et envahi la Lusitanie et la province de Tolède. L'hagib Ahmed, qui depuis la mort du prince Almudafar avait toute la confiance du roi, se mit à la tête de l'armée, repoussa les chrétiens, pénétra dans la Galice, qui fut livrée au pillage, et revint à Cordoue chargé de butin.

Ahmed rapporta de son expédition tant de richesses, qu'outre la portion de butin qu'il remit au trésor suivant l'usage, il fit au roi un don d'une valeur inestimable. Il consistait en quatre cents livres d'or vierge, quatre cent vingt mille sequins en lingots, quatre cents livres d'aloës, cinq cents onces d'ambre, trois cents onces de camphre de première qualité, trente pièces de drap d'or et de soie, cent dix fourrures

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de martres du Korasan, quarante-huit housses traînantes, tissues d'or et de soie de la fabrique de Bagdad, quatre mille livres de soie filée, trente tapis de Perse, huit cents armures de fer poli pour des chevaux de bataille, mille boucliers, cent mille flèches, quinze chevaux arabes couverts de superbes harnais, cent chevaux africains ou espagnols aussi enharnachés, vingt mules avec des selles à dossier, couvertes de larges housses, quarante esclaves et vingt jeunes filles, tous richement habillés. Une pièce de vers à la louange du roi, composée par l'hagib lui-même, accompagnait ce présent magnifique.

Le roi ne pouvant élever Ahmed, puisqu'il possédait le premier poste de l'état, répandit ses grâces sur la famille du ministre, et il nomma le frère d'Ahmed, Abdelmelic, aux fonctions de wazir du conseil.

Cinq ans après, Ahmed voulant dédommager son maître de la perte d'un vaisseau sur lequel se trouvaient plusieurs jeunes filles destinées pour le harem, fit une expédition contre la province d'Afrique. Après une victoire signalée sur les Africains, il mit le siége devant Tunis, qui, pour se racheter du pillage et de la destruction, lui paya des contributions énormes, en argent, en étoffes, en

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

chevaux et en armes, en marchandises, et en esclaves des deux sexes; il se fit aussi remettre tous les vaisseaux qui étaient dans le port.

A son retour, Ahmed fut comblé d'honneurs et de caresses, et Abderahman le gratifia d'un traitement annuel de cent mille dinars d'or.

Sanche, roi de Léon, va se faire traiter à Cordoue d'une maladie très-grave.

Sanche avait été élevé sur le trône de Léon; bientôt, environné d'ennemis et de traîtres, il trembla pour sa vie; il se sauva secrètement en Navarre, auprès de son oncle Garcie. On dit que pendant le temps de cette espèce d'exil, Sanche fut atteint d'une maladie qui résistait aux remèdes ou qui surpassait la science des médecins navarrais, et que la réputation des médecins ds Cordoue engagea le roi de Navarre à demander à Abderahman un sauf-conduit pour son neveu. Abderahman l'ayant accordé, Sanche se rendit à Cordoue, où il fut soigné et guéri par les propres médecins de ce prince.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Naturellement généreux, Sanche garda un souvenir reconnaissant du traitement qu'il avait reçu d'une nation ennemie. Abderahman, à son tour, le paya par l'estime de la confiance qu'il lui avait témoignée. Il est même probable que c'est au séjour de Sanche parmi les Arabes qu'on doit attribuer l'intérêt qu'il ne cessa d'inspirer au roi de Cordoue, et l'alliance qu'il contracta avec les Musulmans après qu'il fut remonté sur le trône.

Une sombre tristesse s'empare peu à peu du cœur du roi ; sa mort.

An de J.-C. 961. — De l'hég. 350.

ABDERAHMAN voyait enfin le repos et la paix régner dans tous ses états ; mais au comble des prospérités, il n'était pas heureux ; rarement le bonheur s'assied sur le trône. Des images cruelles venaient toujours se mêler à ses plus riantes idées ; si parfois il cherchait des distractions dans les jouissances du pouvoir absolu, il ne tardait pas à retomber dans la noire mélancolie dont toutes ses grandeurs ne pouvaient les défendre ; lui-même

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

indiquait les causes de sa tristesse dans des vers qu'il envoya à Abu Becri, un de ses wazirs, et l'un des hommes les plus instruits de sa cour, en réponse à d'autres vers, par lesquels celui-ci l'exhortait à bannir les chagrins. On voit par les vers d'Abderahman qu'il regrettait ses belles années, et qu'il craignait de perdre sa réputation.

« L'inquiétude d'un cœur souffrant s'exhale » pas des soupirs. Peut-on espérer du calme tant » qu'on entend mugir le vent des tempêtes?

» Dans sa violence, l'orage a dévasté mes vi- » gnes en fleur : comment pourrai-je désormais » noyer mes soucis dans la liqueur vermeille?

» La gloire couronna ma jeunesse, elle m'a- » bandonne aujourd'hui. Le souffle amer de la » douleur a terni l'éclat de mes roses, et je crains » encore qu'il ne flétrisse mes lis.

» Les beaux jours sont passés, la triste nuit » arrive, et une aurore nouvelle ne viendra point » dissiper ses ombres. »

Abderahman mourut, ou, pour mieux dire, s'éteignit sans souffrance, à la soixante-douzième année de son âge, après un règne d'environ cinquante ans, qui fut l'époque la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

plus brillante de la domination des Arabes en Espagne.

De la puissance d'Abderahman III et de ses richesses.

POSSESSEUR de la plus vaste partie de l'Espagne, en même temps la plus belle, la plus fertile et la plus populeuse; maître de l'Afrique occidentale sous le nom de protecteur, Abderahman fut l'un des plus riches souverains de l'Europe; et comme d'ordinaire la richesse, fille des arts, de l'industrie et du commerce, annonce la force et la prospérité des états, on peut dire que sa puissance égalait sa richesse. Les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, les armées florissantes qu'il mit sur pied, les édifices publics, les monumens qui de toutes parts s'élevèrent, constatent l'une et l'autre.

Qu'on se souvienne qu'à plusieurs époques de son règne il eut à la fois des armées en Galice, en Catalogne, en Afrique, que souvent encore une partie de ses forces fut employée à réprimer des factions dangereuses; que si quelquefois ses armes éprouvèrent des revers,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

il sut les effacer par des succès éclatans; que dans le même temps il construisait son palais d'Azahra, bâtissait des mosquées, des arsenaux, des aqueducs, équipait des vaisseaux et des flottes, sans que ces soins importans lui fissent négliger l'instruction publique, qu'il regardait comme la source principale de la propérité des empires; et l'on sera convaincu qu'Abderahman fut l'un des plus grands rois de la terre.

Ses revenus étaient immenses, s'il faut en juger par les dépenses énormes qu'il fit toute sa vie. Ils consistaient dans le tribut que lui payaient toutes les villes conquises, et principalement dans les produits de l'Azaque, c'est-à-dire de la dîme, qu'il prélevoit sur tous les fruits de la terre. On sent aisément combien cette dîme devait rendre dans un pays riche, fertile et extrêmement peuplé. Le commerce et les arts industriels étaient pareillement imposés. Le roi avait encore la cinquième partie de tout le butin qui se faisait à la guerre, ce qui donnait souvent des sommes considérables.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

De l'administration de la justice; des manufactures et de l'agriculture sous le règne d'Abderahman III.

Les Arabes avaient trouvé en Espagne les lois gothiques, qu'Evaric, l'un des prédécesseurs de Rodrigue, avait recueillies en un code unique, vers la fin du 5e. siècle. Ils n'y substituèrent que leur Coran, qui était à la fois leur code de morale, de législation et de doctrine religieuse. Toutes leurs lois consistaient dans les préceptes que ce livre renferme, et pour toutes les décisions judiciaires, ils tâchaient de s'y conformer avec la plus scrupuleuse exactitude. Ces décisions émanaient des cadis, qui devaient suppléer par l'équité naturelle et par leurs propres lumières, le silence de la loi positive; leur science se réduisait à quelques règles plus ou moins sûres d'interprétation et d'application.

Comme, au surplus, les affaires dégagées de toute espèce de formes étaient fort simples, les décisions de ces magistrats étaient ordinairement justes; car les meilleures lois n'étant pas autre chose que l'érection en règles fixes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

des résultats donnés par l'expérience, et ces résultats n'étant eux-mêmes que le produit de la raison impartiale, et de l'esprit d'équité qui se trouve partout où la passion est muette, il est évident que des hommes sages, sans prévention, et naturellement enclins à faire ce qui est équitable, doivent être de fort bons juges, à moins qu'il ne s'agisse d'appliquer des lois spéciales ou d'exception, des lois sur des formes compliquées ou des lois de circonstances, nées du besoin qu'a eu le législateur d'un effet déterminé, plutôt que de son zèle pour le bien général; car pour ce dernier cas, il faut une science, une étude particulière.

La législation criminelle des Arabes n'était pas plus chargée que leur législation civile; les peines se réduisaient communément à celle du talion, qu'on pouvait même éviter en se soumettant à payer une somme convenue, pourvu toutefois que l'offensé y consentît.

Les manufactures avaient beaucoup dégénéré sous la domination des Goths; et de l'état florissant où les Romains les avaient portées, elles étaient tombées au plus bas degré de la décadence par l'incurie de ce peuple, qui d'abord tout adonné aux armes et laissant aux vaincus le soin de conserver l'industrie, finit par se plonger dans la mollesse où le poussait

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

l'habitude de profiter sans peine de tous les produits de leur travail.

Les Arabes, et les Maures qui se joignirent à eux, ingénieux, actifs, appliqués, relevèrent les manufactures, et ils enseignèrent aux Espagnols plusieurs procédés que ceux-ci ignoraient. Les premiers excellaient dans la manière de tanner et préparer les cuirs, de tisser le coton, le lin et le chanvre, et surtout dans la fabrication des étoffes de soie. Les seconds s'adonnèrent plus particulièrement à la fabrication des draps et des armes.

Quant à l'agriculture, personne, en Espagne, n'ignore les obligations qu'eut aux Arabes cet art si nécessaire, et si négligé avant eux. Pour augmenter la fertilité du sol ou développer sa fécondité, les arrosemens sont indispensables; les Arabes dirigèrent le cours des eaux, les rassemblèrent dans de vastes bassins ou les conduisirent par des canaux dans l'intérieur des terres. Tous les ouvrages de ce genre qui se voient encore dans les provinces les mieux cultivées de l'Espagne, sont dus aux Maures, de l'aveu même des Espagnols. On ne saurait faire un pas dans les pays de Grenade et de Valence, sans que quelque monument utile à l'agriculture ne rappelle le séjour de leurs anciens possesseurs.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Abderahman avait donné le plus grand essor au goût naturel de ses sujets pour l'amélioration des terres. Partout où leurs besoins l'exigeaient, il venait à leur secours, creusant des réservoirs et des aqueducs, favorisant leurs travaux par tous les moyens. Lui-même, dans ses vastes et magnifiques jardins, montrait le plus bel exemple de ce que peut l'insdustrie humaine, et l'on y voyait les plantes de l'Afrique mêler leur feuillage aux plantes européennes; le palmier, le pistachier, le bananier, croître et s'élever à côté du mûrier, de l'olivier et de l'oranger, le sésame et la canne à sucre s'entrelacer aux rameaux de la vigne.

Marine créée par Abderahman.

Ce prince, dont le génie semblait vouloir embrasser tous les objets et ouvrir à son pays toutes les routes de la prospérité, avait créé une puissante marine autant pour la sûreté de ses frontières et de ses états d'Afrique que pour protéger le commerce. Les ports de Tarragonne, de Séville, de Cadix, furent réparés et agrandis; tous les ans de nouveaux navires sortaient de leurs chantiers. Le port d'Al-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

méric surtout était extrêmement fréquenté, c'était par là que se faisaient l'introduction des denrées du Levant et l'exportation des produits des fabriques andalouses.

Le commerce, il est vrai, se trouvait presque tout entier dans les mains des juifs; car les Arabes étaient plus agriculteurs que négocians; mais les juifs, qui, partout où leur culte est proscrit, sont un fléau pour les peuples au milieu desquels ils vivent par la concentration du numéraire en leurs mains, objet parmi les Arabes d'une protection spéciale, contribuaient à la prospérité de l'état, soit parce qu'ils en augmentaient la population et la force, soit parce qu'ils ajoutaient à sa richesse en se chargeant, pour les exporter, de tout le superflu des produits naturels ou industriels.

Conduite privée d'Abderahman dans les derniers temps de sa vie; anecdote.

ABDERAHMAN passa les derniers mois de sa vie dans son palais d'Azhara, tantôt conversant avec ses amis, tantôt avec quelques-unes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de ses femmes qui partageaient ses affections, depuis la mort d'Azhara, qui, tant qu'elle vécut, n'eut point de rivales.

C'étaient Mosna, qui lui servait de secrétaire; Aïxa de Cordoue, l'une des plus belles personnes, et des plus instruites de son temps; Safia, non moins renommée pour sa beauté que pour ses succès dans la poésie, et Noiratedia, qui l'amusait par sa gaîté, ses grâces et ses saillies.

Le roi passait avec elles une partie de la journée, dans les bosquets enchantés de son palais; quand le mauvais temps ou la nuit le forçait à rentrer dans ses appartemens, il aimait à y trouver Suleiman ben Abdelgafir, dont la conversation l'attachait infiniment. Ce Suleiman menait une vie exemplaire ; il pratiquait toutes les vertus, et il distribuait son bien en œuvres de charité ; le roi répandait secrètement ses bienfaits parmi les indigens, en empruntant le nom et la main de Suleiman.

S'entretenant un jour avec lui sur le bonheur dont on peut jouir sur la terre, Abderahman lui avoua que, durant les cinquante années de son règne, il avait eu à peine quatorze jours heureux. Cet aveu d'un monarque puissant, aimé de ses sujets, redouté de ses

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ennemis, révéré par les étrangers, entouré de délices, comblé de richesses, étonnant par son faste et sa magnificence; n'ayant pour lois que ses volontés, pour limites de son pouvoir que celles où s'arrêtaient ses désirs : cet aveu devrait guérir bien des ambitieux, si l'ambition pouvait recevoir un remède.

La mort d'Abderahman devient une époque de décadence.

ABDERAHMAN avait fait monter sa puissance au plus haut période, et la fortune de l'empire semblait reposer sur des bases indestructibles. Cependant elle ne se soutint pas long-temps après lui au même degré; c'est qu'il existait dans l'état une cause permanente d'affaiblissement et de dissolution : la multiplicité, l'opposition d'intérêts, née de la division des Arabes et des Africains en plusieurs tribus, presque toujours ennemies, jalouses de leur prospérité respective, prétendant exclusivement aux honneurs et au pouvoir.

D'autre part, il y avait encore, en assez grand nombre, des ennemis secrets des Oméyas, lesquels avaient hérité de leurs pères un sentiment aveugle de préférence, pour les ca-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

lifes d'Orient, préférence qui ne tenait peut-être qu'à l'opinion intéressée, que l'éloignement du souverain ouvrirait aux ambitions particulières un champ plus vaste et plus facile à parcourir, et qui par là même n'en était que plus féconde en inimitiés contre la dynastie régnante. Tant qu'Abderahman vécut, les partis, s'abaissant en sa présence, n'osaient se montrer. Devant l'éclat qui jaillissait du trône, leurs couleurs affaiblies se distinguaient à peine, et l'appareil de la grandeur soutenue par la force, imposant à l'audace des mécontens, retenait par la crainte, dans les limites du devoir, ceux qui ne s'y renfermaient point par dévoûment et par fidélité.

Abderahman s'était d'abord contenté de concilier entre eux les esprits divisés, et d'attirer à lui par des bienfaits les ennemis de sa famille; mais ces réconciliations n'étaient qu'apparentes, et les bienfaits ne produisent que trop souvent l'ingratitude. Ensuite il s'attacha moins à tarir dans leur source les principes désorganisateurs, qu'à les empêcher d'éclater; il ne fit, quand ils se montrèrent, que les comprimer, non les éteindre. Il aurait pu les anéantir à jamais en déployant la rigueur; mais il était trop éloigné, par son caractère, de toutes les mesures violentes.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Les califes d'Orient, au contraire, avaient répandu par torrens le sang musulman L'exil et la confiscation étaient la moindre peine d'un simple soupçon contre la fidélité. Tous ceux qui avaient eu le malheur de montrer de l'opposition aux intérêts de la dynastie nouvelle avaient été immolés sans pitié; et les califes d'Orient, tout couverts du sang et des dépouilles de leurs sujets vivaient honorés et tranquilles ! Les rois arabes d'Espagne n'avaient pas eu cette politique cruelle; et ils eurent toujours à combattre contre leurs sujets révoltés, jusqu'à ce que la révolte, se fortifiant de la faiblesse du prince, finît par renverser le trône pour élever sur ses débris la puissance éphémère qui prépara la ruine totale de l'empire arabe.

Avénement d'Alhakem II ; son caractère.

ALHAKEM fut proclamé souverain de Cordoue, le lendemain de la mort de son père. Il était déjà dans sa quarante-huitième année; aussi Abderahman lui disait-il souvent en plaisantant : c'est aux dépens de ton règne, mon fils, que le mien se prolonge.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

La cérémonie se fit avec la plus grande pompe. Tous ses parens entouraient le trône; après eux étaient tous les capitaines de ses gardes, andalous, esclavons et africains. L'hagib, accompagné de tous les wazirs et conseillers-d'état, était placé en face. La garde esclavone, rangée sur deux files, tenant d'une main le bouclier et de l'autre l'épée nue, formait la première enceinte. Les esclaves noirs, tous vêtus de blanc, étaient rangés sur deux rangs et tenaient des haches d'armes. La garde andalouse et africaine, richement équipée, remplissait la cour extérieure; on y voyait aussi les esclaves blancs armés d'une épée.

Tous les assistans prêtèrent le serment de fidélité et d'obéissance, et ce serment fut répété par le peuple, qui s'était rassemblé sur les avenues du palais.

Il aurait été difficile de trouver un prince plus digne qu'Alhakem de monter sur le trône d'Abderahman. Non moins habile politique que son père, mais moins entreprenant, il eut plus de repos, et il put mieux s'occuper du bonheur de ses sujets. Il tenait cet amour de la paix de son goût constant pour les lettres; et bien qu'il ne manquât point de courage, ses inclinations l'éloignaient

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

des hazards de la guerre et du tumulte des armes. Il avait toujours cherché à se procurer les connaissances qui seules remplissent l'homme d'une satisfaction vraie et durable, et l'élévent aussi haut qu'il lui est possible d'atteindre. Les jouissances de la gloire, de la puissance, de l'ambition ne sont que trop sujettes à passer ou à se corrompre; l'insatiabilité des désirs, les revers, le dégoût même qui naît d'une longue possession, sont autant de causes dont l'influence les empoisonne : les jouissances de l'esprit sont inaltérables.

Bibliothèque du roi Alhakem.

Les livres sont le dépôt des connaissances humaines : Alhakem en avait rassemblé un grand nombre, n'épargnant pour cela ni les soins, ni la dépense. Tous ceux qui traitaient des arts et des sciences, tous les ouvrages connus d'éloquence ou de poésie, toutes les histoires anciennes ou contemporaines composaient sa bibliothéque. Il avait des agens en Afrique, en Egypte, en Syrie et en Perse, lesquels étaient chargés d'acheter les meilleurs

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

livres dans tous les genres. Outre ces agens qu'il entretenait à grands frais, il écrivait à tous les auteurs qui avaient de la réputation, et il leur demandait une copie de leurs ouvrages, qu'il payait toujours généreusement.

Il avait coordonné et classé lui-même ses nombreux volumes; ils remplissaient divers compartimens, dans chacun desquels se trouvaient tons les écrits qui traitaient du même objet. Chaque armoire, chaque rayon avait une table, et toutes ces tables particulières étaient réunies en une table générale qui, s'il faut en croire l'historien Aben-Hayan, remplissait déjà quarante-quatre volumes de cinquante feuilles, quoiqu'elle ne fût pas encore complète.

Expédition d'Alhakem contre le roi de Léon.

An de J.-C. 963. — De l'hég. 352.

ALHAKEM se livrait tout entier à l'administration de l'état, s'occupant spécialement de ce qui pouvait faire le bonheur de ses peuples et entretenir la paix au dedans et au dehors. Mais comme les hommes, naturellement inconstans, se fatiguent de tout, même du bien

(c)-2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'on leur fait, et qu'il y avait dans Cordoue des malveillans qui blâmaient les dispositions pacifiques du roi, et se permettaient méchamment d'insinuer qu'elles tenaient à son défaut de courage, le roi ne voulut leur répondre que par des faits, et il fit publier l'algihed ou la guerre sainte. En même temps, pour montrer que l'amour de la paix n'éteignait pas en lui les qualités guerrières, il annonça qu'il marcherait à la tête de ses troupes.

L'armée mit le siége devant la forteresse de saint Etienne. Vainement le roi de Léon envoya-t-il son infanterie au secours de la place: elle fut emportée d'assaut, la garnison massacrée, et les fortifications abattues. Le vainqueur s'empara de quelques autres places, et la campagne se termina par la reprise de Zamora. Alhakem rentra dans Cordoue, suivi d'un grand nombre de captifs; ses soldats revinrent chargés de butin.

An de J.-C. 965. — De l'hég. 354.

Peu de temps après, le roi de Léon envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix. Elle fut conclue malgré les efforts de quelques malveillans, et elle dura tant qu'Alhakem vécut. Ces malveillans étaient principalement des seigneurs chrétiens qui étaient ve-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

nus à Cordoue chercher un abri contre le ressentiment de leurs princes; pour satisfaire l'ardeur ds vengeance qui les dévorait, ils auraient voulu porter la guerre au cœur de leur propre patrie; et comme beaucoup de wazirs appuyaient ces mécontens de tout leur crédit, le roi leur adressa ces paroles du Coran : » Soyez fidèles à vos conventions, car Dieu » vous en demandera compte. »

Content d'avoir prouvé que ce n'était point par faiblesse qu'il évitait la guerre, il résista constamment à leurs instances, parce qu'il voulait sincèrement le bonheur du peuple, et il s'attacha à lui donner les véritables richesses, celles qui naissent de l'agriculture et de l'industrie; car les dépouilles enlevées à l'ennemi peuvent bien enrichir quelques individus, mais elles appauvrissent le pays qui les a gagnées, parce qu'elles se paient avec le sang de ses habitans.

Code militaire d'Alhakem II.

LORSQU'ALHAKEM partit pour son expédition de Galice, comme il ne voulait pas que la guerre devînt une cause ou un prétexte de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

désordres, comme cela n'arrive que trop fréquemment, il donna à son armée un ordre du jour, dont les diverses dispositions, toutes fondées sur les principes du Coran, peuvent être considérées comme formant son code militaire. Cet ordre était ainsi conçu.

» La guerre contre les infidèles est pour » tout musulman une charge sacrée. Il n'y » a d'exemption que pour les enfans de » famille qui n'auraient pas le consentement » de leurs parens. Cette exemption cesse » même dans le cas de pressant danger: car » le premier des devoirs, c'est d'accourir à la » défense de son pays et à l'appel des gé- » néraux.

» L'ennemi sera d'abord sommé d'embras- » ser l'islamisme, si mieux il n'aime se sou- » mettre aux taxes dont sont grevés envers » nous les infidèles, dans les pays de notre » domination. Cette sommation n'aura point » lieu, si l'ennemi est l'agresseur.

» Tout musulman qui se retirera devant « l'ennemi, sera réputé lâche et transgresseur » de la loi sainte, à moins qn'il n'y ait eu » deux infidèles pour un musulman.

» Les femmes, les enfans et les vieillards « seront épargnés. Les religieux solitaires le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» seront aussi, sauf le cas de provocation de » leur part.

» Le sauf-conduit accordé à un ennemi ne » pourra être violé sous aucun prétexte.

» Tout le butin, distraction faite de la cin- » quième partie pour le trésor, sera partagé » sur le champ de bataille. Le cavalier aura » deux parts, le fantassin une seule. Quicon- » que sera attaché à l'armée, bien qu'il ne » soit pas soldat, aura dans le butin la part » qui lui sera assignée par le général. Celui ci » aura de même le droit de distribuer les ré- » compenses qu'il jugera convenables à ceux » qui se seront distingués par une action d'é- » clat. »

Alhakem prohibe l'usage du vin.

L'USAGE du vin et des liqueurs spiritueuses était devenu si commun, que les alfakis eux-mêmes en buvaient publiquement. Souvent dans les festins et les banquets de noces, on en faisait une consommation tellement immodérée, que l'ivresse des convives en était le résultat. Le roi, naturellement fort sobre, et au fond très-instruit sur les matières religieuses, con-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

voqua tous ses alfakis et ses docteurs, et il leur demanda d'où provenait cet abus étrange. Ils répondirent que depuis le règne de Muhamad, c'était une opinion généralement reçue, que les musulmans d'Espagne, toujours en guerre avec les chrétiens, pouvaient boire du vin, parce que le vin restaure et augmente les forces du soldat; que dans tous les pays de frontière on n'avait pas là-dessus le moindre scrupule.

Le roi désapprouva beaucoup cette morale relâchée, apportée en Espagne par les tribus de l'Irack; il fit dans tous ses états les plus sévères défenses; et, afin de rendre les contraventions moins faciles, il ordonna que les deux tiers des vignes seraient arrachées sans délai; que les raisins qu'on recueillerait sur le tiers conservé seraient consommés en nature dans la saison de ce fruit, et qu'on convertirait en sirops et en confitures tout ce qui excéderait les besoins de la consommation.

Al hakem protège les poëtes et les savans.

ALHAKEM fut toute sa vie le protecteur éclairé des poëtes et des savans. Non-seule-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ment il récompensait leurs travaux avec une munificence royale, mais il les appelait auprès de lui, quand il croyait pouvoir les employer utilement au service de l'état, et il les faisait asseoir dans ses conseils.

Ahmed ben Abdelmelic, auteur d'un traité sur la politique des princes, fut nommé principal cadi de Cordoue; Obéidala, qui l'avait aidé dans la composition de cet ouvrage, reçut aussi d'honorables distinctions. Ahmed ben Saïd-el-Hamdani, qui écrivit l'histoire d'Espagne, eut en partage une belle maison à Azhara. Jusuf ben Harun-el-Arramedi obtint pareillement du roi un superbe logement près de l'alcazar; c'était l'un des plus beaux génies de son siècle, et il avait composé plusieurs poëmes fort estimés.

Lorsque le roi partit pour la campagne d'algihed, il avait à sa suite, parmi les cavaliers de sa garde, un jeune homme nommé Abdala, fils d'un de ses cadis. Ayant appris à Tolède qu'Abdala s'occupait à faire la collection des poésies composées en l'honneur de la race des Omeyas, et qu'il travaillait à enrichir cette collection d'un commentaire historique; sachant d'ailleurs qu'Abdala était d'une santé délicate, il le fit amener en sa présence, lui parla de son ouvrage, et témoigna le désir

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de le voir terminé. Ta santé, ajouta-t-il, ne te permet point de nous accompagner ; retourne à Cordoue, tu travailleras plus commodément; et si tu préfères à ta propre maison, ma maison d'Almotilla sur les bords du fleuve, je la mets à ta disposition. Abdala rendit grâces au roi, et promit de finir dans peu son ouvrage; il tint parole, car il le présenta au roi à son retour.

Des principaux savans et poëtes qui vivaient à la cour d'Alhakem, ou qui fleurirent à cette époque.

Aux savans dont il vient d'être parlé, on peut ajouter Aben Ferag, dont la réputation égalait celle des plus grands poëtes de l'Arabie; Abu-Walid-Jonas, qui avait parcouru l'Egypte et l'Orient en observateur profond et judicieux; Ismaïl ben Casim, qui par sa haute réputation de science, avait mérité d'être choisi par Abderahman pour être l'instituteur de ses fils; Iza ben Yshac et Aben-Abès-el-Zahrawi, fameux l'un et l'autre par leurs ouvrages de médecine, et fondateurs de l'école qui a produit plus tard Averroez et Abenzoar ; Muhamad ben Jusuf, auteur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

d'une histoire d'Espagne et d'Afrique; Muhamad ben Yahie, qui se distingua dans la carrière de la poésie.

Il serait trop long de citer tous les savans que Cordoue renfermait alors dans son sein; il suffira de dire que pendant tout le temps que les Arabes ont dominé sur l'Espagne, jamais les lettres ne jetèrent autant d'éclat que sous le règne d'Alhakem. Le goût de la science s'était répandu dans toutes les classes, parcequ'il était recommandé par l'exemple du prince, protégé par sa puissance et récompensé par sa générosité : les connaissances, l'érudition, le talent étaient toujours un moyen de fortune.

Les femmes même disputaient souvent aux hommes le prix des vers et du génie. On citait parmi elles Lobna, qui réunissait à une très-grande beauté des connaissances si étendues, que le roi l'avait choisie pour tenir sa correspondance particulière ; Fatime, renommée pour sa belle écriture, et dont le travail consistait à transcrire des livres pour la bibliothéque du roi ; Aïxa, de Cordoue, douée d'autant de talens qu'elle avait de charmes, laquelle composa les éloges des rois et des princes contemporains, se fit un nom par ses vers et son éloquence, et mit tout son luxe à former une

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

riche collection de livres ; Cadiga , célèbre par ses chansons , qu'elle chantait elle-même après les avoir composées ; Mariem , qui faisait dans Séville un cours public de littérature ; Redhia, surnommée l'heureuse étoile , affranchie d'Abderahman, laquelle faisait par ses vers l'admiration de son siècle. Après la mort d'Alhakem, à qui son père l'avait donnée, elle parcourut l'Orient, et recueillit partout des lauriers et des récompenses.

Académies d'Espagne.

ALHAKEM avait fondé une académie dans le palais Méruan, du vivant même de son père ; d'autres s'élevèrent sur le modèle de celle-là. Elles avaient pour but d'augmenter la masse des lumières par le choc des discussions et par la réunion de tous les efforts. Chacun y apportait ses connaissances et le produit de ses recherches particulières ; et comme tous les travaux se dirigeaient vers un résultat commun, et que d'ordinaire les idées s'agrandissent et se perfectionnent par la circulation, il s'ensuivait de ces associations de grands progrès pour la science.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Cordoue possédait plusieurs académies ; Séville, Tolède rivalisaient avec la capitale. On citait surtout celle de Tolède, fondée par Ahmed-el-Ansari, savant alfaki. Quarante savans de Tolède, de Calatrava et des lieux voisins, se réunissaient tous les ans chez lui, les trois mois d'hiver. Ahmed leur avait destiné un grand salon, dont le pavé était couvert de tapis de laine et soie, et de coussins de la même matière. Les murailles étaient également tendues d'étoffes artistement travaillées. Au milieu de l'appartement, il y avait un grand poële autour duquel ils s'asseyaient. A l'ouverture de la séance, on faisait la lecture de quelque chapitre du Coran, qui devenait le texte des conférences. Ensuite on lisait des vers, ou on traitait de quelque objet scientifique. Cela terminé, on leur distribuait des parfums et des arômes, on leur donnait à laver avec de l'eau rose ; puis on leur servait un repas abondant.

Alhukem travaillait lui-même à l'éducation de son fils Hixêm.

Un prince, ami des lettres, ne pouvait pas négliger l'éducation de son fils ; il lui avait

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

donné les meilleurs maîtres; lui-même travaillait à former le jugement du jeune prince par d'excellentes leçons de politique et de morale, qu'il terminait d'ordinaire de la manière suivante :

« Ne fais jamais la guerre sans nécessité; » c'est par la paix que tu donneras le bonheur à tes peuples. Quelle gloire que celle » d'envahir des provinces, de ruiner des villes, » de porter la désolation et la mort jusqu'aux » extrémités de la terre? Ah! ne te laisse » point éblouir par les fausses maximes de » l'ambition et de l'orgueil. Avec la modération et la justice, tu seras constamment heureux, et tu arriveras sans remords au terme » de ta carrière. »

Malheureusement la nature avait peu fait pour ce prince que sa naissance et le choix de son père destinaient à l'empire; il manquait d'énergie et de vigueur, et la faiblesse de son caractère semblait l'avoir condamné à vivre sous la tutelle de ses ministres.

Administration intérieure d'Alhakem.

PERSUADÉ que c'est dans la paix que les

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

peuples acquièrent la véritable richesse, Alhakem sut la maintenir au-dedans et au-dehors; et il employa les longs loisirs qu'elle lui laissait à faire des améliorations dans toutes les branches de l'industrie, et à élargir les canaux qui répandent la prospérité sur les états. Il commença par faire le recensement de ses sujets, et pour mettre les produits du sol en rapport avec les besoins de la population, il fit tous ses efforts pour fomenter l'agriculture, et accroître par l'arrosage la fertilité de la terre. Ce fut par ses soins que Grenade, Murcie, Valence et l'Aragon virent les eaux serpenter par de nombreux aqueducs au milieu de leurs plaines.

Il fit pareillement faire des plantations partout où le terrain parut propre à les recevoir. La charrue du laboureur sillonna le penchant des montagnes, et les mines qu'elles renfermaient dans leur sein furent habilement exploitées. Il y en avait à Jaen et vers les sources du Tage. Beja et Malaga avaient des carrières de rubis; on pêchait le cora il sur les côtes de l'Andalousie, et l'on trouvait des perles sur celle de Tarragone.

On disait d'Alhakem qu'il avait changé la lance et le glaive en bêche et en soc de charrue, et qu'il avait fait des Musulmans guer-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

riers et farouches, des cultivateurs paisibles et des pasteurs.

Alhakem ne se contentait pas d'encourager l'agriculture, il excitait encore l'industrie manufacturière et le commerce. Afin de faciliter les communications, il bâtit des ponts et il ouvrit plusieurs routes, sur lesquelles il fit construire des hôtelleries pour les voyageurs.

Les plus illustres personnages se plaisaient à cultiver leurs jardins de leurs propres mains, et à respirer un air frais et embaumé, sous un ombrage qu'ils avaient créé eux-mêmes. Aux approches du printemps, la campagne se peuplait aux dépens des villes, tandis que beaucoup de villageois, adonnés à l'entretien des troupeaux, menaient la vie errante de leurs ancêtres, et se transportaient avec leurs tentes d'une province à l'autre, suivant les saisons et les climats, ou cherchant d'abondans pâturages.

Ces Arabes voyageurs s'appelaient *moëdinos*, et il est probable que ce mot, altéré par le mélange de ces Arabes avec les naturels, a produit celui de mérinos, que l'on donne aux troupeaux de la péninsule, qui conservent la coutume de la parcourir périodiquement du nord au midi.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Trait hardi d'un cadi de Cordoue envers le roi.

ALHAKEM, voulant ajouter un pavillon à ses jardins d'Azhara, fit proposer au propriétaire d'un champ voisin de le lui vendre. Sur le refus de celui-ci, les agens du prince s'emparèrent de force du champ, et le pavillon fut construit. Le propriétaire dépossédé s'alla plaindre au grand cadi de Cordoue. Abu Becri ben Wefid, l'un des assesseurs du cadi, persuadé qu'il n'était pas plus permis au souverain qu'au dernier de ses sujets de s'approprier le bien d'autrui, se rendit sur-le-champ à Azhara, où le roi se trouvait; et, s'avançant jusqu'au pavillon avec sa monture et un sac vide, il s'approcha d'Alhakem, et lui demanda la permission de remplir de terre le sac qu'il apportait. Le prince, surpris, la lui accorda. Quand le sac fut plein, le cadi pria le roi de lui aider à le placer sur sa monture. Alhakem voulut bien se prêter aux désirs du cadi, les regardant comme un badinage; mais le sac était si pesant qu'il put à peine le soulever. « Prince des fidèles, lui dit alors le cadi » d'un ton austère, ce sac que tu ne peux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

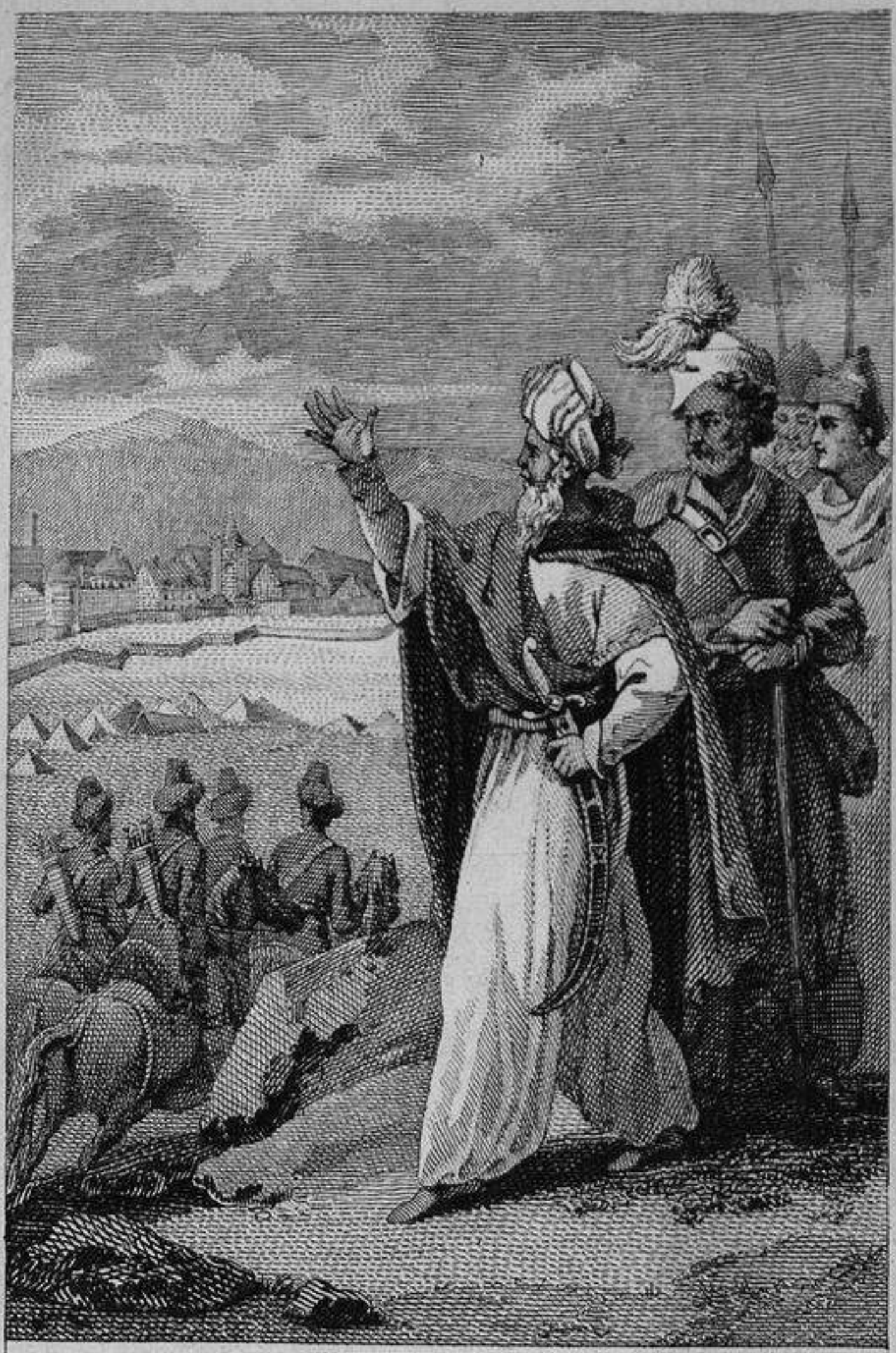
» porter, ne contient qu'une bien petite partie » du champ que tu as usurpé : comment sou- » tiendras-tu le poids de ce champ tout entier, » lorsqu'il te faudra comparaître devant le » juge suprême? » Alhakem rendit grâce au cadi de la leçon sublime qu'il venait d'en recevoir, et le champ fut restitué à son maître, qui eut de plus le pavillon et tout ce qu'il contenait, à titre de dédommagement de la privation qu'il avait momentanément éprouvée.

Mort du roi Alhakem II.

An de J.-C. 976. — De l'hég. 366.

Après avoir heureusement terminé la guerre qu'il fut obligé de soutenir en Afrique, Alhakem ne voulut plus s'occuper que d'assurer la félicité de ses peuples. Mais par un malheur qui n'est que trop commun aux excellens princes, la mort le vint surprendre au milieu de ces doux et utiles travaux; et, quoiqu'il fût encore d'un âge peu avancé, ayant atteint à peine sa soixante-troisième année, la nation le perdit au bout d'un règne

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación



Arrivée de Muza en Espagne.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

REAL ACAD MIA
BIBLIOTECA
DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

d'environ quinze ans. Il emporta des regrets universels, et les larmes de ses sujets furent la meilleure apologie de ses vertus. Il laissait la couronne à son fils Hixêm, âgé seulement de onze ans.

Alhakem ne fut pas toujours exempt de faiblesse; anecdote à ce sujet.

Le poëte Arramedi éprouva qu'il est toujours dangereux d'exciter les passions des princes, et surtout d'être leur rival, même sans le vouloir. Avec la vaine gloire ou l'ostentation d'un poëte, il se plaisait à raconter une anecdote dont il avait été le héros, et il l'avait souvent répétée devant le roi.

Un jour, disait-il, me promenant sur les bords du fleuve, dans les jardins du palais Méruan, je rencontrai une jeune esclave d'une beauté parfaite, nommée Halewa. J'eus avec elle plusieurs entretiens au même lieu. Lui ayant demandé si son maître la voudrait vendre, et pour quel prix, elle me répondit qu'il la vendrait pour trois cents mitcals d'or. C'était bien peu de chose en comparaison de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ce qu'elle valait à mes yeux, c'était beaucoup trop pour moi qui n'avais point cette somme.

Forcé dans le même temps de me rendre à Sarragosse, je présentai au wali une longue pièce de vers; et le wali, auquel je fis part de mon aventure, me donna les trois cents pièces. Je revins à Cordoue sur les aîles du désir, de l'amour et de l'espérance. Hélas! je ne trouvai plus le moindre vestige de ce que je cherchais. Je me déterminai à m'absenter de nouveau.

Au moment de mon départ, j'allai prendre congé d'un de mes amis; mais au bout de quelques instans, il dut sortir pour affaire, et il me laissa chez lui, me priant de l'attendre. Il y avait dans le même appartement une femme voilée, sur laquelle j'avais à peine osé jeter les yeux. Aussitôt que mon ami fut sorti, cette femme, se découvrant, vint à moi, et me dit : est-il possible que tu ne m'aies point reconnue? A ces mots je levai la tête, et j'aperçus la charmante Halewa.

Je n'eus le temps d'avoir aucune explication; mon ami rentra, elle garda le silence, et craignant moi-même de ne pouvoir contenir mon émotion, je me retirai. Je soulageai ma douleur en écrivant quelques romances. Elles ont eu beaucoup de vogue; mais en

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

excitant la jalousie du maître d'Halewa, elles ont causé le malheur de cette fille et le mien.

Le roi, qui avait lu les romances, et entendait parler d'Halewa avec tout l'enthousiasme de la passion, eut envie de voir cette femme tant célébrée par les vers d'Arramedi. Il savait qu'Abu Ali, le maître d'Halewa, était très-assidu à ses pratiques de religion, et qu'il ne manquait jamais d'assister à la lecture du texte sacré, et au commentaire qui accompagnait cette lecture. Il choisit un jour que la lecture et l'explication devaient être faites par le cadi Mondhir ben Saïd, doué d'une grande facilité à s'exprimer, et il le fit prier secrètement par un de ses wazirs d'allonger son discours autant qu'il le pourrait.

Le cadi obéit; mais à la fin s'apercevant qu'il était resté presque seul dans la mosquée, il ajouta, dit-on, malignement ces mots: mon discours a été plus long aujourd'hui qu'à l'ordinaire, parce que je n'ai point remarqué dans mon auditoire cette folle jeunesse qui n'aime pas les longues cérémonies. Le roi l'occupe en ce jour : qu'Ala lui accorde tout ce qu'il désire!

La visite d'Alhakem à la belle Halewa produisit les résultats qu'on pouvait en attendre : e ressentiment, la jalousie, la haine. Halewa

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

fut maltraitée par son maître, celui-ci encourut la disgrâce d'Alhakem, et le poëte Arramedi, pour quelques plaintes indiscrètes, fut enfermé dans une prison, où il eut tout le temps de réfléchir sur l'inconstance de la fortune, et l'instabilité de la faveur des rois.

De la princesse Sobeiha, mère et tutrice d'Hixém II, et de Muhamad ben Abi Amer, surnommé Almanzor.

La tutelle du roi fut confiée à Sobeiha sa mère, qui depuis dix ans maîtresse des affaires, et initiée au gouvernement par l'ascendant qu'elle avait su prendre sur l'esprit d'Alhakem, avait toujours fait un noble usage de son autorité. Comme elle avait beaucoup de créatures parmi les wazirs du palais, elle conserva son crédit et son influence.

Elle avait pour secrétaire un homme à qui ses grandes qualités avaient mérité l'estime du roi; c'était Muhamad ben Abdala ben Abi Amer, surnommé depuis Almanzor. Il était né l'an 327 de l'hégire, à Toro, village de l'Andalousie, aux environs d'Algesiras. Il vint encore jeune à Cordoue, où il fit de brillantes études. Sobeiha en fit d'abord son secrétaire,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

puis son intendant, et elle lui accorda une confiance sans bornes. Il en était digne : s'il avait donné à la guerre des preuves de valeur et de talent militaire, il en donnait au conseil d'habileté et de prudence. La princesse crut devoir mettre en ses mains les rênes du gouvernement; et la nation entière approuva ce choix, parce qu'il était généralement aimé.

Muhamad s'attacha à gagner encore plus l'amitié des grands et la faveur du peuple, en distribuant à propos des honneurs et des récompenses, en se montrant à tous sous l'extérieur le plus doux, en accueillant avec bienveillance les savans qui pouvaient agir sur l'opinion, en imposant les liens de la reconnaissance à tous ceux qui jouissaient de quelque crédit.

Quant au roi, porté par son naturel au plaisir et à la paresse, n'annonçant aucune de ces qualités qui font les grands princes, soit dans la paix, soit dans la guerre, livré tout entier aux amusemens de son âge, il passait sa vie entouré de jeunes esclaves, compagnons ou instrumens de ses jeux, et il ne sortait jamais du palais ni des jardins; on l'y tenait, pour ainsi dire, enfermé, sans le laisser communiquer avec personne.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Muhamad se prépare à la guerre contre les chrétiens.

An de J. C. 977. — De l'hég. 367.

MUHAMAD n'ignorait pas que beaucoup de Musulmans, emportés par un zèle voisin du fanatisme, reprochaient à la mémoire du roi Alhakem, la longue paix dont il avait laissé jouir les chrétiens; à peine fut-il entré au ministère, qu'il annonça hautement l'intention de conquérir toute l'Espagne, et il jura aux chrétiens haine et guerre éternelles. Il avertit les walis des frontières, pour qu'ils se tinssent prêts à marcher, et de toutes parts il fit venir des troupes. Ensuite il partit de Cordoue, et il visita les villes et les provinces voisines des états chrétiens, pour juger par lui-même de l'état où elles étaient.

Quand il fut parvenu sur les rives du Duero, il se mit à la tête des troupes qu'il y trouva déjà rassemblées, et il entra dans la Galice, où il exerça les plus grands ravages. Il revint à Cordoue avec beaucoup de butin, et un grand nombre de prisonniers qui furent réduits à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

l'esclavage. Ce premier succès réveilla l'ardeur martiale des Musulmans, presqu'éteinte dans les molles douceurs d'une longue paix, et il n'eut pas de peine à réunir une armée considérable, que vinrent grossir encore les troupes envoyées d'Afrique.

Guerres continuelles contre les chrétiens; victoires de Muhamad Almanzor.

An de J. C. 978. — De l'hég. 368.

La seconde entrée de Muhamad dans la Galice ne fut pour lui qu'une occasion nouvelle de victoires et de triomphes. Ce fut dans le cours de cette expédition qu'il reçut le glorieux surnom d'Almanzor, et il ne prouva que trop dans la suite aux dépens des princes chrétiens, qu'il méritait ce tribut de la reconnaissance publique.

Pour s'attacher les soldats, il leur fit distribuer tout le butin, à l'exception de la part du trésor royal; il leur donna des banquets, visitant toutes les tables, appelant chaque soldat par son nom, lui adressant des paroles flatteuses, invitant à manger avec lui ceux qui s'étaient le plus distingués.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

A peine Almanzor eut-il pris quelques jours de repos, qu'il se rendit à Tarragonne. Là, réunissant les troupes de la frontière, il porta la terreur jusque sous les murs de Barcelone.

Depuis ce moment, Almanzor ne cessa de combattre les chrétiens, tantôt dans la Galice et la Castille, tantôt du côté de Barcelone ou dans la Navarre. Ses fréquentes irruptions, renouvelées deux fois tous les ans, les forcèrent d'abandonner tout le plat pays, et de se retirer dans les montagnes.

An de J.-C. 981. — De l'hég. 371.

Zamora fut assiégée et emportée d'assaut; toutes les places voisines tombèrent; et neuf mille esclaves le précédèrent à Cordoue. Les chrétiens, craignant son retour, emportèrent de Léon et d'Astorga toutes leurs richesses; beaucoup d'entre eux allèrent avec leurs familles chercher un asile dans les montagnes des Asturies. L'exemple de ces précautions, sages il est vrai, mais capables d'inspirer l'épouvante, fut donné par le roi de Léon lui-même, qui fit enlever les effets les plus précieux des églises.

An de J. C. 983. — De l'hég. 373.

Almanzor ne tarda pas à se présenter devant

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

la capitale des états chrétiens. Bermude tenta vainement d'en faire lever le siége; et malgré ses remparts, ses hautes tours et ses portes de bronze, Léon ne put résister aux efforts des Arabes, et à l'effet des machines qu'ils traînaient avec eux. Au bout de cinq jours, les portes furent brisées et les murs démantelés. Almanzor s'élança le premier sur la brèche; le commandant de la ville périt de sa main. Le massacre fut horrible, parce que les assiégés firent une vive résistance. Almanzor ordonna la démolition des remparts; mais comme ils étaient extrêmement forts, et que les travaux auraient exigé trop de temps, ils ne furent qu'à demi-ruinés. Astorga éprouva le sort de Léon.

L'année suivante, Almanzor se montra sous les murs de Barcelone, avec une armée moins forte encore par le nombre des soldats, que par la confiance qu'elle avait en son chef, partout suivi de la victoire. Le comte Borel était alors le souverain de cette ville puissante, et de la contrée sur laquelle elle dominait. Il avait appelé à son secours les comtes ses voisins, et il était parvenu à rassembler une armée plus nombreuse encore que celle des Arabes. Mais quelle résistance pouvaient opposer des troupes indisciplinées à des soldats

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

aguerris et accoutumés aux triomphes ? Borel, vaincu, n'osa pas attendre Almanzor dans Barcelone, et les habitans, abandonnés par leur prince, ouvrirent leurs portes, et se rachetèrent de la captivité et du pillage par le tribut auquel ils se soumirent.

La nécessité d'envoyer des secours d'hommes en Afrique détourna pour quelque temps Almanzor de l'exécution de son plan d'hostilités contre les chrétiens, et il envoya son fils Abdelmelic terminer une guerre dont l'existence contrariait ses desseins. Mais à peine Abdelmelic eut-il forcé le pays d'Almagreb à rentrer dans l'obéissance, qu'Almanzor, guidé par sa haine constante, porta de nouveau la guerre dans le Léon et dans la Castille. Il pénétra jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, il dépouilla la fameuse église où la piété des chrétiens avait entassé les richesses, il ruina, en se retirant, tout le pays qu'il dut traverser.

An de J. C. 994. — De l'hég. 384.

Dans une expédition qui eut lieu plusieurs années après, Almanzor rentra de nouveau dans Compostelle, mit le feu à l'église et à une partie de la ville, emmena quatre mille esclaves des deux sexes, et emporta les cloches,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'il déposa dans la cour de la grande mosquée, comme un témoignage à jamais durable de sa victoire.

Le comte de Castille voulut inquiéter Almanzor dans sa retraite; il fut la victime de sa courageuse audace. Après un combat sanglant, les chrétiens furent entièrement défaits. Le comte Garcia, grièvement blessé, tomba aux mains de ses ennemis, et malgré tous les soins qui lui furent prodigués, il mourut au bout de quelques jours. Almanzor fit placer son corps dans un riche cercueil, enveloppé d'écarlate et de drap d'or; et il allait l'envoyer aux chrétiens, lorsque des hérauts vinrent le réclamer, en offrant une rançon qu'il ne voulut point accepter.

Quand on réfléchit à ces guerres longues et cruelles dont l'Espagne fut si long-temps le théâtre, on a de la peine à concevoir comment elle pouvait se relever si promptement du milieu des ruines; comment, après des campagnes désastreuses où le fer moissonnait les habitans, où la captivité devenait le partage d'un grand nombre, où la flamme dévorait les propriétés, les princes chrétiens pouvaient former encore des armées capables de résister aux efforts périodiques de ce torrent dévastateur qui, deux fois tous les ans, s'étendait sur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

leurs provinces. Heureusement pour eux, Almanzor était obligé de diviser ses forces pour maintenir sous le joug les scheiks Africains; heureusement encore, il entrait plutôt dans ses intentions de se charger de butin dans le pays envahi, que de conserver des conquêtes dont la possession eût été beaucoup moins lucrative.

Almanzor faisait recueillir la poussière de ses vêtemens.

On dit que depuis l'époque de sa première incursion en Galice, Almanzor contracta l'habitude de faire secouer la poussière dont ses habits étaient couverts toutes les fois qu'il rentrait sous sa tente, après le combat, et que cette poussière, soigneusement recueillie, était conservée dans une caisse qui le suivait dans toutes ses campagnes. Il la destinait à couvrir et environner son cercueil. On ajoute que ses ordres furent exécutés à la lettre.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Combat singulier à la veille d'une bataille.

Les troupes de Léon, réunies à celles du comte de Castille, étaient depuis quelque temps en présence de l'armée arabe, et elles préludaient par de vives escarmouches à une action générale. Les chrétiens avaient souvent l'avantage dans ces engagemens particuliers, et Almanzor n'était point sans inquiétude, parce qu'il avait dans ses rangs beaucoup de soldats de nouvelle levée.

Un jour, après avoir fait la revue du camp, il dit à Mushafâ, qui l'accompagnait : Combien crois-tu que nous ayons parmi nous de bons soldats, courageux et vaillans? Tu dois le savoir, répondit Mushafâ. Je l'ignore, répliqua Almanzor. Penses-tu qu'il s'en trouve mille? —Non, certes. — Cinq cents? — Moins encore. — Cinquante? — A te parler franchement, je n'en vois guère que trois. Cette réponse surprit Almanzor, qui allait demander des explications, lorsqu'on vint l'avertir qu'un cavalier chrétien, armé de toutes pièces, s'était présenté seul devant le camp, défiant au combat les cavaliers musulmans.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Dans ces temps où la force du corps, utile auxiliaire de la valeur, décidait le plus souvent de la victoire entre deux combattans, il n'était pas rare de voir des défis de ce genre précéder les batailles que se livraient deux armées ennemies. Le cavalier chrétien joignait au courage la vigueur et l'adresse ; il donna la mort aux deux premiers qui entrèrent dans la lice; et comme il ne se présentait pas de nouvel adversaire, il s'écriait d'un ton arrogant : Qu'est-ce qui vous retient ? je suis seul, venez tous l'un après l'autre, venez deux à la fois!.. Les chrétiens applaudissaient, et les Arabes frémisssaient d'indignation et de rage.

Alors un cavalier andalous, qui passait pour brave, sortit des rangs; mais la fortune trahit son attente, et il fut renversé de cheval d'un coup de lance, mortellement blessé. Cette troisième victoire excita dans l'armée chrétienne des cris d'allégresse, et le vainqueur, s'étant rapproché des siens pour prendre un cheval frais qu'on lui amenait, revint incontinent vers le camp des Arabes.

Almanzor défendit que personne se présentât pour le combattre ; et se tournant vers Mushafâ, je vois bien, lui dit-il, la vérité de ce que tu m'as dit aujourd'hui; je ne puis pas compter sur trois guerriers courageux. J'ai

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tout vu de mes yeux, répondit Mushafâ ; tout s'est passé dans les règles, le chrétien est excellent cavalier, et il n'est pas étonnant que nos Musulmans soient effrayés. Dis plutôt, répliqua Almanzor, qu'ils sont déshonorés; entends-tu ses provocations, ses insultes ? Je n'y puis tenir davantage ; si tu ne vas point le combattre, j'y enverrai mon fils, ou bien j'irai moi-même. Laisse-moi le soin de la vengeance, reprit Mushafâ. Vois-tu cette superbe peau de tigre dont son cheval est couvert ; elle sera bientôt en ta puissance. Qu'elle serve de prix à ta victoire, dit Almanzor, elle sera un brillant trophée de ta valeur.

Quand Mushafâ fut près du cavalier ennemi, celui-ci lui demanda fièrement qui il était. Voici ma noblesse, répondit Mushafâ, en secouant sa lance. Le combat s'engagea aussitôt, et pendant long-temps la victoire fut vivement disputée; mais à la fin le Musulman, plus fort ou plus adroit, ou mieux secondé par les mouvemens prompts et rapides de son cheval, porta au chrétien un coup terrible que celui-ci ne put parer. Il tomba de cheval; Mushafâ, s'élançant à terre, lui coupa la tête, emporta la peau de tigre et revint triomphant auprès d'Almanzor, qui l'accueillit dans ses bras.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Cet événement, peu important par lui-même, ne laissa pas d'avoir pour les chrétiens des suites funestes. L'ardeur des Arabes s'était ranimée; et avant qu'elle se fût refroidie, Almanzor, donnant le signal du combat, et chargeant, suivant sa coutume, à la tête de ses escadrons, obtint une entière victoire sur les chrétiens découragés.

Almanzor n'était pas seulement guerrier, il était aussi l'ami des savans et des poëtes.

Almanzor passait très-peu de temps à l'armée; ses expéditions étaient aussi rapides qu'elles étaient terribles. Rentré dans son palais, ce n'était plus le guerrier indomptable et farouche, avide de sang et de lauriers : c'était le ministre laborieux et vigilant, tout occupé des soins du gouvernement; c'était l'ami, le le protecteur des gens de lettres, saisissant toujours l'occasion de leur décerner des récompenses, ou de répandre sur eux ses bienfaits.

Son palais renfermait une espèce d'académie où se réunissaient les hommes les plus recommandables. On y remarquait le poëte

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Obada ben Abdala, auteur d'un parnasse espagnol, et d'un magnifique éloge du prophète; Ibrahim ben Nazar, surnommé le Malic ben Anas de son siècle; le poëte Jali ben Ahmed et plusieurs autres, tous connus par des ouvrages utiles ou d'agrément.

Ce Jali avait dans son jardin des rosiers qui tous les mois donnaient des fleurs; il avait coutume d'en envoyer à Almanzor. Un jour, en apportant un bouquet de roses, il lui remit ces vers :

» Quand je t'envoie les plus belles roses de » mon jardin, on me demande si c'est le » printemps qui s'avance, ou si la prairie » produit des fleurs hâtives. Je réponds que » le temps où vit Almanzor est un printemps » continuel. »

Almanzor montra sa sollicitude pour les progrès des lumières, par ses efforts constans en faveur de l'instruction publique. Il visitait fréquemment les écoles et les colléges, prenait place au milieu des élèves, leur adressait des questions, leur donnait des récompenses quand il les en jugeait dignes; il étendait ces récompenses jusqu'à leurs maîtres. C'était en appelant de cette sorte autour de lui des hommes éclairés, ou en favorisant dans les jeunes gens le goût de l'étude, qu'il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

se procurait des alfakis instruits pour les mosquées, des walis, des alcaïdes intègres, des cadis probes et justes, et qu'il en préparait pour la génération à venir.

Trait d'Almanzor envers le poëte Abulola.

Le poëte Saïd ben el-Hasan, surnommé Abulola, se présenta un jour au palais avec de vêtemens tout usés. Almanzor lui ayant demandé la raison de ce procédé, Abulola répondit qu'il portait ces habits comme ce qu'il avait de plus précieux, parce qu'il les tenait de la libéralité du roi. Tu fais bien, répliqua Almanzor, d'y attacher tant de prix; cependant pour t'empêcher de les user trop promptement, j'aurai soin de t'en donner d'autres. Le lendemain il lui envoya une somme d'argent et plusieurs pièces d'étoffes.

Abulola était rempli de connaissances qu'il avait rapportées de l'Orient, Almanzor l'estimait beaucoup. On citait ses bons mots et ses saillies. Il mourut fort long-temps après dans la Sicile.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

De l'étude de l'astrologie chez les Arabes de Cordoue, et d'un talisman placé dans la grande mosquée de Fez.

ALMANZOR était un grand général et un ministre habile; il joignait à la bravoure personnelle et aux autres vertus militaires les vues sages et profondes d'un administrateur; il aimait les savans, il cultivait lui-même avec succès les lettres, et toutefois il ne put se défendre de partager les erreurs populaires qui plus d'une fois dans ces temps reculés envahirent le domaine de la philosophie; du moins s'il ne les partagea pas intérieurement, il leur sacrifia en public. L'étude de l'astrologie se mêlait à celle de la physique; les hommes les plus renommés par leurs connaissances s'adonnaient à des pratiques grossières et superstitieuses; des opinions fantastiques occupaient la place des notions exactes qui sont le résultat des opérations d'un esprit juste et éclairé.

Au fond, ce goût décidé pour les secrets de l'astrologie, commun à tous les hommes chez lesquels il s'est montré tour-à-tour, bien qu'à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

des époques différentes, doit paraître moins surprenant dans les Arabes que parmi les peuples du nord. Doués en général d'une imagination vive et brillante, passionnés pour tout ce qui était extraordinaire, les Arabes se livraient avec enthousiasme à une science qui promettait des jouissances à leur amour du merveilleux.

Almanzor, maître de Fez, fit construire, dans la principale mosquée, une chapelle dont la coupole, soutenue par des colonnes de marbre, était couronnée d'un talisman, composé de trois figures de métal qui représentaient un rat, un scorpion et un serpent; et depuis ce moment, disent naïvement certains auteurs arabes, si quelqu'un de ces animaux entrait dans la mosquée, il y était aussitôt frappé d'une sorte d'engourdissement qui le conduisait promptement à la mort.

Il est difficile de croire qu'un homme tel qu'Almanzor ait été sérieusement convaincu de la vertu d'un pareil talisman. Il est vraisemblable qu'il ne fit que se conformer aux désirs de la multitude, et que l'érection de ce monument ne fut qu'une concession de sa politique à la superstition du peuple.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Mariage d'Abdelmelic, fils d'Almanzor.

Le mariage d'Abdelmelic donna lieu dans Cordoue à de brillantes fêtes; toute la nation y prit part. Les pauvres et les hospices reçurent d'abondantes aumônes ; un grand nombre d'orphelines furent dotées et mariées; des distributions furent faites au peuple, et des prix accordés à tous les faiseurs d'épithalames.

La cérémonie eut lieu dans les superbes jardins d'*Alameria*, que le roi donna à cette occasion à son ministre. Toute la noblesse de Cordoue avait été invitée. La fiancée fut promenée par les rues sur un char de triomphe ; elle était accompagnée de toutes les jeunes filles de la ville, et elle marchait au milieu d'une escorte nombreuse, composée du cadi, des témoins, de tous les seigneurs de la cour, des scheiks, des généraux, et de tous les principaux cavaliers.

Quand le cortége fut rentré, l'épousée fut conduite à un pavillon dont l'entrée était défendue par une bande de jeunes filles, armées de bâtons d'ivoire, garnis en or. Abdelmelic devait franchir l'obstacle qu'elles lui oppo-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

saient; il y parvint à l'aide de ses amis, qui paraient adroitement les coups des jeunes filles. Dès qu'Abdelmelic eut forcé le passage, la musique se fit entendre de toutes parts, et la nuit se passa au milieu des fêtes qu'éclairaient une multitude infinie de flambeaux.

Anecdote singulière.

ALMANZOR s'était réservé le droit de révision sur toutes les sentences des cadis, et aucune ne pouvait être exécutée qu'après avoir été confirmée par lui; quelquefois il commuait la peine, il la modifiait, ou même il faisait grâce, suivant les circonstances.

On raconte à ce sujet qu'une pauvre veuve lui présenta un jour un placet pour lui demander la grâce de son fils, que le tribunal des cadis avait condamné au dernier supplice, pour divers crimes qu'il avait commis. Almanzor lut le placet, et il s'écria : « Tu viens » à propos, car j'avais oublié cette affaire. » Prenant aussitôt la sentence avec l'intention de la confirmer, parce qu'il ne pensait pas que le coupable méritât aucune pitié, il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

écrivit au bas : qu'on le relâche, au lieu d'écrire, qu'on l'exécute.

Le wazir qui devait transmettre l'ordre au préfet de police s'en acquitta sur-le-champ. Le préfet, étonné de ce qu'Almanzor avait fait, envoya une seconde fois vers lui pour lui demander si c'était bien son intention d'user de clémence envers un homme couvert de crimes. Almanzor répondit qu'il s'était trompé, et effaçant les mots qu'il avait d'abord mis, il écrivit de nouveau : qu'on le relâche. Le préfet, plus surpris que jamais, se rendit lui-même auprès d'Almanzor. Celui-ci, examinant alors ce qu'il avait écrit au bas de la sentence, dit à l'officier : « Oui, qu'on le » relâche, bien que ce soit contre mon gré; » mais Dieu sans doute protège cet homme » contre nous mêmes : devons-nous résister à » sa volonté ? »

Mort d'Almanzor ; douleur générale.

An de J.-C. 1001.— De l'hég. 392.

Le roi de Léon, celui de Navarre et le comte de Castille, convaincus que, divisés, ils ne

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pouvaient résister aux Arabes, avaient pris enfin le parti de réunir leurs forces, et leur armée couvrait les environs de Calat-anosor, château qui, suivant les conjectures les mieux fondées, s'élevait sur les bords du Duero, entre les villes de Soria et de Medina-Cœli.

Quand les Arabes aperçurent ces innombrables ennemis, pour la première fois ils doutèrent de la fortune; excités néanmoins par la voix de leurs chefs, ils allèrent au combat. La bataille dura tout le jour avec un acharnement effroyable; mais la victoire ne s'était point décidée. Almanzor, indigné d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée, avait fait, mais inutilement, les plus grands efforts de courage, prodiguant sa vie comme le dernier des soldats.

La nuit, Almanzor, couvert de blessures, attendait tristement dans son pavillon que ses généraux se rendissent auprès de lui. Comme il n'en vit arriver qu'un bien petit nombre, il fit appeler tous les autres : on lui répondit qu'ils étaient morts ou blessés dangereusement. Effrayé pour lors de la perte qu'il avait faite, et craignant d'un second combat une défaite totale, il donna ordre de commencer la retraite au point du jour, ce qui fut exécuté.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Almanzor, humilié, abattu, était livré au plus violent désespoir: accoutumée aux douceurs du triomphe, son âme ne pouvait supporter le premier revers. Il n'avait point voulu qu'on pansât ses blessures, et comme elles l'empêchaient de monter à cheval, on le plaça sur une litière que ses soldats portèrent. On s'arrêta à Walcorari, sur les frontières de la Castille, à peu de distance de Medina-Cœli, et à quatorze lieues du champ de bataille. Almanzor y trouva son fils Abdelmelic; il ne put recevoir aucune consolation: il eut seulement celle d'expirer dans ses bras. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge.

Dès que sa mort fut connue de l'armée, la consternation fut au comble. Chaque soldat, le deuil dans le cœur, s'écriait tristement: « Nous avons perdu notre ami, notre père, » notre soutien, notre défenseur! » Ces mots, arrachés par la douleur, répétés par le désespoir, étaient les seuls qu'on entendait dans le camp. Tous étaient dans la désolation, tous versaient des larmes amères. Les regrets ne furent pas moins vifs à Cordoue: l'état perdait son plus solide appui.

Le corps d'Almanzor fut transporté à Medina-Cœli, et on le descendit dans la tombe, revêtu de ses habillemens de guerre, pour

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

témoigner qu'il était mort au service de la religion.

Portrait d'Almanzor ; ses grandes qualités.

ALMANZOR avait gouverné pendant vingt-cinq ans avec une autorité sans bornes. Il en avait rarement abusé, quelquefois pour satisfaire une inimitié particulière, jamais au préjudice du peuple. Hixêm, incapable de gouverner par lui-même, enchaîné au fond de son palais par les liens du plaisir, livré à toutes les douceurs d'un voluptueux repos, n'avait jamais songé à reprendre le pouvoir des mains de son ministre. Il était au fond difficile de faire, plus qu'Almanzor, un noble emploi des attributs de la souveraineté. Aimé, chéri par les uns, craint par les autres, respecté par tous, redoutable aux ennemis du dehors, il rendit la nation heureuse, riche et puissante.

De cet esprit de révolte qui avait si souvent éclaté sous les règnes précédens, il ne jaillit pas une seule étincelle qui annonçât son existence; tous, au contraire, semblaient concourir avec un zèle égal vers un but commun, la prospé-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

rité de l'état ; et l'on peut dire que jamais il ne fut plus florissant. Abderahman l'avait retenu sur le penchant de la ruine, et sa main courageuse l'avait relevé, en lui prêtant ses propres forces ; Alhakem avait augmenté sa vigueur, en s'occupant davantage du développement intérieur de ses principes de puissance : Almanzor créa des ressources nouvelles, et embrassant à la fois toutes les grandes vues, il le fit monter au plus haut degré de splendeur.

Ce qu'on ne saurait assez louer en lui, ce fut la modération qu'il montra au faîte du pouvoir. Il ne tenait qu'à lui de s'emparer du trône et d'en précipiter le faible Hixêm ; on prétend même que plusieurs fois il eut à résister aux instances de ses nombreux amis, qui, honorant sa valeur, son habileté, sa prudence, croyaient que le titre de roi manquait encore à sa gloire. Plus noble et plus généreux, il la fit consister à se montrer fidèle ; et il pensa que, acquis par la trahison, le diadême aurait flétri ses lauriers.

Almanzor relevait par des mœurs pures l'éclat de ses vertus civiles et militaires. Mais quel homme fut toujours sans faiblesse ! quel être privilégié ne paya-t-il jamais de tribut à l'humanité ? Almanzor aimait la louange : il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

voulait être flatté. Enorgueilli par de longs succès, il ne pouvait souffrir que ses volontés trouvassent un obstacle, ni qu'un autre eût plus de gloire que lui : aussi ne put-il soutenir le premier échec essuyé par ses armes.

Almanzor n'oublia jamais ce qu'il devait à la princesse Sobeiha, et il ne perdit aucune occasion de lui montrer sa reconnaissance. De son côté, Sobeiha se trouvait fière d'avoir donné Almanzor à l'Espagne, et tant qu'il vécut, elle ne se conduisit que par ses conseils. L'un et l'autre travaillèrent constamment de concert à rendre l'empire puissant et respecté; et tandis que l'hagib poursuivait avec tant d'éclat la carrière des armes, la princesse s'occupait du gouvernement intérieur, élevait des monumens utiles, et embellissait Cordoue.

Administration d'Abdelmelic, fils d'Almanzor; sa mort.

An de J.-C. 1002. — De l'hég. 393.

ABDELMELIC avait été élevé par Hixêm au poste d'hagib par le conseil de Sobeiha, et ce choix semblait promettre à l'Espagne la con-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tinuation de ses prospérités. Malheureusement il ne conserva pas long-temps le pouvoir; et l'état, après lui, déchiré par la révolte de quelques hommes ambitieux, marcha rapidement vers sa ruine.

Il suivit le système de son père, et commençant par régler les affaires de l'Afrique, il porta ensuite la guerre chez les chrétiens.

Une première expédition eut lieu dans la Catalogne, et les Arabes s'emparèrent de Lérida; l'année suivante, ce fut dans la Galice qu'ils pénétrèrent. Abdelmelic commandait l'armée en personne; il s'avança jusqu'à Léon, saccagea cette ville, et acheva de raser ses murailles. Il fit successivement plusieurs incursions dans les états chrétiens, tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et toujours avec le même bonheur. Ses succès soutenus obligèrent la régence de Léon à demander la paix; il accorda une trève de deux ou trois ans.

An de J.-C. 1007. — De l'hég. 398.

La trève expirée, il rentra dans la Galice et dans le Portugal, revint sur le Duero, renversa plusieurs forteresses, détruisit Avila, et ruina Salamanque.

Il avait créé, à l'imitation des chrétiens, un corps de cavalerie, dont les soldats étaient

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

couverts de cuirasses et de cottes de maille; les chevaux portaient aussi des caparaçons d'étoffe doublée et piquée.

An de J.-C. 1008. — De l'hég. 399.

De retour à Cordoue, Abdelmelic fut atteint de douleurs aigües, au milieu desquelles il expira. Son administration toute glorieuse n'avait duré que six ans et demi. Beaucoup de gens pensèrent qu'il avait été empoisonné; et il est assez probable que cette mort prématurée fut l'ouvrage de ceux qui ne tardèrent pas à se disputer le pouvoir suprême.

Elévation, chute et supplice d'Abderahman, second fils d'Almanzor.

ABDERAHMAN succéda à son frère dans la charge d'hagib : encore jeune, ami du plaisir, prodigue de son temps comme de ses richesses, employant la journée à des exercices à cheval la nuit à des festins, de mœurs relâchées, étranger aux affaires, il était incapable de diriger une administration vaste et compliquée. Le peuple l'aimait parcequ'il était libéral jusqu'à la profusion, et qu'il ressemblait beau-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

coup à son père par l'extérieur. Le roi l'aimait aussi, par conformité de goûts et d'inclinations; et cette amitié lui devint fatale, parce qu'en excitant son ambition, elle semblait lui assurer le succès dans l'exécution d'un projet qu'il avait conçu, et qui le perdit.

Le roi n'avait point d'enfans: Abderahman égaré par l'orgueil de la faveur, comptant sur l'amour du peuple et sur les secours de l'Afrique, força Hixêm à le désigner pour son successeur. Toute la politique d'Abderahman ne consista dans cette occasion importante qu'à tenir cette déclaration secrète, jusqu'au moment où il se serait illustré par quelque victoire.

Mais son élévation prochaine eut bientôt cessé d'être un mystère, par l'indiscrétion de quelques amis. Les princes de la famille royale exprimèrent hautement leur indignation; le prince Muhamad, appelé au trône comme le plus proche parent, se mit à la tête des mécontens, et s'étant rendu sur la frontière, il eut bientôt une armée. Abderahman, instruit de la marche de Muhamad, qui revenait vers Cordoue, se fit suivre de la garde royale et courut au devant de lui. Muhamad apprenant à son tour que son ennemi s'approchait, fit deux corps de son armée, laissa l'un en pré-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sence de l'hagib, et prit avec le second le chemin de Cordoue, qu'il surprit sans beaucoup de peine.

Aussitôt il s'empara de la personne du roi, et fit publier la destitution de l'hagib. Cet acte de violence, où l'ambition particulière cherchait à se couvrir du voile de l'intérêt public, fut le premier qui ouvrit à l'Espagne cette longue carrière de guerres civiles, d'usurpations et de désastres, qui devait finir par l'anéantissement.

Abderahman, à la nouvelle inattendue de ces événemens, se livra à tous les transports d'une aveugle fureur, et contre l'avis de ses officiers, il reprit sur-le-champ la route de Cordoue. Le peu de résistance qu'il éprouva en y entrant, lui fit d'abord espérer qu'il serait secondé par le peuple; mais à mesure qu'ils approchait du palais, l'opposition devint plus vive. Voyant même que le parti de Muhamad allait toujours grossissant, que des cris de guerre et de mort se faisaient seuls entendre, que sa voix était méconnue de ceux-là même qui la veille sollicitaient sa faveur, et que ses cavaliers seraient bientôt obligés de succomber sous le nombre, Abderahman, la rage dans le cœur, prit le parti de la retraite.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Il n'était plus temps : la masse croissante des révoltés avait fermé tous les passages.

An de J.-C. 1008. — De l'hég. 399.

Tous ses cavaliers périrent : lui-même, grièvement blessé, fut renversé de cheval, et tomba au pouvoir des rebelles. Muhamad ordonna qu'on le mît en croix, et cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Ainsi périt, du supplice ignominieux des esclaves et des plus vils criminels, le fils de l'illustre Almanzor, le frère du noble Abdelmelic, le favori et l'ami de son roi. Le peuple, qui naguère célébrait ses louanges et le comblait de ses bénédictions, applaudit à sa mort avec une joie féroce. La haine le poursuivit même au-delà du tombeau, et sa mémoire fut maudite.

Muhamad suppose la mort du roi Hixêm, et s'empare du trône.

MUHAMAD n'avait laissé auprès du roi que des hommes choisis par lui-même. Quand il crut que le moment était venu de frapper le dernier coup, il fit courir le bruit que le roi était dangereusement malade. Cette épreuve

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

lui réussit; car d'une part le peuple ne prit aucun intérêt à la santé du roi, et d'autre part l'opinion fut préparée en sa faveur, parce qu'on s'attendait généralement à le voir sur le trône.

Muhamad voulait alors faire périr Hixêm; les prières de Whada, valet de chambre du malheureux roi, empêchèrent ce crime; et Hixêm fut enfermé dans une étroite prison, dont le secret ne fut connu que de quelques hommes d'un dévouement à l'épreuve. Ensuite, dit-on, on chercha mystérieusement un individu dont la taille et les traits eussent quelque ressemblance avec ceux du roi; on le fit enlever pendant la nuit; et, après l'avoir étouffé, on le mit dans le lit du roi, dont la mort fut publiée au bout de quelques heures. Le corps de la victime fut placé immédiatement dans un cercueil et enterré avec beaucoup de pompe.

Muhamad fut proclamé roi le jour même où se joua cette comédie politique. On l'appela Modhi Bila, conciliateur. Les événemens répondirent peu aux espérances que ce nom devait donner. Il commença par expulser de Cordoue la garde africaine sur laquelle il ne comptait pas, et cette mesure produisit une révolte qui finit par lui coûter la vie.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Il est chassé de Cordoue par Suleiman, chef de la faction africaine, qui est chassé à son tour.

An de J.-C. 1009. — De l'hég. 400.

SULEIMAN, étant parvenu à grossir sa petite armée d'une foule de mécontens, ayant obtenu même quelques troupes du comte de Castille, reprit le chemin de l'Andalousie; il rencontra Muhamad à Quintos. Le combat fut long et sanglant; Muhamad fut vaincu, et vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Suleiman marcha sur Cordoue sans perdre un moment, et la terreur qu'avait inspirée sa victoire lui en ouvrit les portes.

Il prit comme Muhamad le titre de roi; mais ne comptant nullement sur la fidélité des habitans, il s'entoura de précautions, tantôt déployant la force pour comprimer l'esprit de révolte, tantôt excluant des emplois tous ceux qui n'étaient point ses amis. Il n'en fut pas plus heureux sur son trône usurpé, et il n'eut pas plus tôt étouffé une conjuration dangereuse au sein même de Cordoue, qu'il eut à combattre Muhamad, qui

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

s'avançait à marches forcées, suivi de trente mille musulmans, et de neuf mille chrétiens, que le comte de Barcelone lui avait loués ou vendus.

On se battit des deux côtés avec beaucoup d'acharnement; le comte d'Urgel et trois évêques catalans furent tués, dit-on, dans cette journée. Suleiman fut vaincu à son tour, et n'osant pas rentrer dans Cordoue, il se sauva dans les montagnes, après avoir pillé le palais et la ville d'Azhara.

Muhamad voulait exterminer son ennemi; il se mit à sa poursuite et l'atteignit près d'Algesiras, où Suleiman voulait s'embarquer avec ses Africains. Enveloppés de toutes parts, les Africains se battirent en désespérés, et ils forcèrent la victoire à se ranger sous leurs drapeaux. Muhamad arriva presque seul à Cordoue, où il fut reçu avec beaucoup d'indifférence.

Rien ne dépouille les rois du respect des peuples comme les revers, de même que rien ne les exhausse comme l'éclat des victoires et la manifestation de la puissance. Appuyé sur la fortune, le prince s'élève au-dessus du vulgaire; on dirait qu'il excède les hommes en excellence, parce qu'il les excède en grandeur; accablé par les disgrâces, il rentre dans la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

classe ordinaire, et sous l'empire de la loi commune qui soumet tous les hommes aux mêmes misères. En un mot, « l'amour du » peuple, dit un historien arabe, suit la for- » tune, et l'événement seul qualifie les ac- » tions. Le méchant qui triomphe est un » héros; le sage qui est vaincu est voué à l'in- » famie, et mérite des supplices. »

Le roi Hixêm est remis en liberté; supplice de l'usurpateur Muhamad.

An de J.-C. 1010. — De l'hég. 401

SULEIMAN occupait les hauteurs voisines de Cordoue; le mécontentement croissait dans la ville, et Muhamad ne savait ni réunir les esprits divisés, ni même conserver l'affection de ses anciens amis. L'Esclavon Whada, qui, par son esprit souple, avait su garder constamment sa faveur, quel que fût le parti qu'il devait servir; Whada, de qui Muhamad avait récompensé le feint dévouement par la charge d'hagib, au lieu d'éteindre le feu de la discorde, prit secrètement toutes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

les mesures qui pouvaient en augmenter l'activité.

D'une part il remplissait de terreur l'âme de Muhamad par des rapports artificieux, de l'autre il semait adroitement dans tous les esprits les soupçons, la méfiance et la crainte. Dès qu'il jugea que le moment était favorable, il tira le roi de sa prison, et il le montra au peuple dans la tribune de la grande mosquée. Sa présence produisit sur les assistans la plus vive émotion. La nouvelle qu'il vivait encore circula rapidement dans la ville, les habitans se portèrent en foule vers la mosquée; et l'enthousiasme gagnant subitement les cœurs, Hixêm fut de nouveau proclamé au milieu de l'allégresse publique, et conduit en triomphe vers le palais.

En un instant Muhamad fut abandonné de tous; et l'Esclavon Ambaro, se saisissant de sa personne, le traîna sur les degrés de ce trône où il venait d'être assis. Hixêm lui reprocha avec aigreur sa déloyauté, et il lui fit couper la tête; son corps, livré à la populace, fut déchiré en lambeaux.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Suleiman est pour la seconde fois proclamé roi; Hixêm disparaît pour toujours.

An de J.-C. 1012. — De l'hég. 403.

L'ADMINISTRATION de Whada avait causé beaucoup de mécontentement; son alliance avec les chrétiens aigrit de plus en plus les esprits; le supplice d'Obéidala, fils de Muhamad, qn'il avait vaincu avec ce secours odieux aux Musulmans, fut hautement blâmé; et le peuple dans ses amers reproches contre l'hagib n'épargnait pas même ce roi, qu'il avait paru recouvrer avec tant de bonheur. D'un autre côté Suleiman augmentait par ses partisans l'agitation dans Cordoue; il attirait doucement à lui tous les nobles qui voyaient d'un œil jaloux l'autorité de Whada; il promettait à plusieurs walis, s'ils l'aidaient à délivrer Cordoue de la tyrannie des Esclavons, de les investir à perpétuité de leurs gouvernemens, comme le roi venait de le faire pour ces hommes de race étrangère; et ces walis, séduits par d'aussi brillantes promesses, se hâtaient de lever des troupes.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Pour comble de maux, la peste vint ajouter ses horreurs à tous ces principes de discorde. La misère, le mal et la faim frappaient à la fois les habitans de Cordoue. Le peuple, disposé toujours à se plaindre de ceux qui le gouvernent, lors même qu'il est heureux et tranquille, devient injuste et furieux s'il éprouve des calamités. Un très-grand nombre d'habitans quittèrent Cordoue, et entrèrent dans les rangs de Suleiman. Il y a des écrivains qui assurent que l'hagib lui-même entretenait avec lui une correspondance secrète, ce qui devrait sembler incroyable, si on ne l'avait vu successivement et toujours sous les mêmes dehors de zèle servir Muhamad, Suleiman et Hixêm. Quoi qu'il en soit, le roi, soupçonnant sa fidélité, le fit mettre à mort.

Dans ce moment, Suleiman se rapprochait de Cordoue. Haïran, successeur de Whada, déploya pour lui résister toutes les ressources de la prudence et de la valeur, mais il fut mal secondé. De même qu'on ne subjugue pas un peuple puissant malgré lui, de même on ne saurait conserver une ville dont les habitans ne veulent point résister; et tandis qu'Haïran soutenait avec une partie des troupes l'attaque dirigée par les Africains contre

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

la porte d'occident, les mécontens travaillaient à leur ouvrir la porte opposée, et à triompher des troupes fidèles qui la gardaient.

Un combat opiniâtre fut livré dans les rues ; cette fois, les Africains l'emportèrent. La ville subit pendant trois jours un affreux pillage ; beaucoup d'habitans furent égorgés dans leurs maisons, et le sang coula dans Cordoue, jusqu'à ce que les féroces soldats de Suleiman eussent assouvi leur haine et leur vengeance pour toutes les défaites passées. Haïran fut assez heureux pour se sauver.

Suleiman monta pour la seconde fois sur le trône. On ignore quel fut le sort d'Hixêm ; tout ce qu'on en sait, c'est que depuis cette époque il n'a plus reparu.

Etablissement du système féodal dans l'Andalousie.

An de J.-C. 1013.—De l'hégire 404.

SULEIMAN alla plus loin que Hixêm, dans la distribution de ses grâces : ce dernier n'avait aliéné, en faveur de quelques walis, que le titre qu'il avait rendu héréditaire ; Suleiman

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

aliéna jusqu'à la propriété. Il se contenta d'un stérile hommage rendu par les possesseurs, et d'une vaine promesse de fidélité. Ces concessions perpétuelles, en diminuant les droits du souverain, préparèrent la division de l'empire, et l'anéantissement qui en fut la suite. Il se forma autant de petits états indépendans qu'il y eut de grands fiefs.

Ainsi le système féodal, né dans les glaces polaires, s'étendit jusqu'aux dernières contrées de l'Espagne, et y apporta ses résultats funestes : l'esprit d'indépendance et de rébellion chez les grands, l'extinction de tous les sentimens de noblesse et de patriotisme chez les petits. Dès-lors chaque wali, érigé en souverain, s'éloigna peu à peu de la route du devoir, et reconnut à peine dans le roi de Cordoue une suprématie inutile, qui le laissait livré à ses propres forces. Quant aux princes chrétiens, toute leur politique, en cette circonstance importante, se réduisit à favoriser les divers partis, pour les mettre en état de combattre l'un contre l'autre, et empêcher ainsi le rétablissement d'une autorité prédominante, capable de rendre à l'empire son ancien lustre, en s'agrandissant successivement des débris de toutes les autorités subalternes.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Ali ben Hamud fait la guerre à Suleiman, et finit par le détrôner.

An de J.-C. 1015. — De l'hég. 406.

Excité par le proscrit Haïran, Ali ben Hamud, wali de Ceuta, traversa le détroit avec une armée nombreuse. Son frère Alcasim, wali de Malaga, joignit ses troupes aux bandes africaines ; l'un et l'autre donnèrent pour prétexte à la guerre, la volonté de rétablir sur le trône le roi Hixêm, dont ils supposaient l'existence, pour éloigner d'eux tout soupçon. De son côté Suleiman prit les armes, et comme ses ennemis étaient de beaucoup supérieurs en nombre, il eut soin de s'emparer des hauteurs, afin de les pouvoir harceler sans être obligé d'en venir à une action générale. Placé à la fin par les manœuvres d'Haïran et d'Ali, dans une position où la bataille était inévitable, il s'y prépara courageusement, et il sut, sinon arracher la victoire, du moins la laisser indécise. Il y eut beaucoup de sang répandu; mais la guerre ne fut point terminée.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

An de J.-C. 1017. — De l'hég. 408.

Cependant Suleiman voyait ses forces diminuer de jour en jour, autant par la défection de ses propres soldats, que par le glaive des ennemis. Il sentit qu'il ne pouvait différer davantage à tenter encore le sort des batailles. Les armées se rencontrèrent dans les environs de Séville. La garde africaine deploya cette valeur féroce qui ne connaît point le danger, et dont elle avait donné déjà tant d'exemples; mais tout à coup les Andalous, qui servaient dans ses rangs, tournant contre lui leurs armes, lui firent perdre la victoire qu'il était au point de saisir.

Suleiman et son frère tombèrent vivans mais couverts de blessures, dans les mains de leurs ennemis. Les Africains furent presque tous massacrés, et les vainqueurs entrèrent sans obstacle dans Séville, et peu de jours après dans Cordoue. Là, le cruel Ali fit amener devant lui ses deux prisonniers et le vieillard Alhakem, leur père. Qu'as-tu fait de ton roi? dit Ali à ce dernier d'un ton sinistre. — J'ignore ce qu'il est devenu, répondit Alhakem. — Vous l'avez égorgé, tes enfans et toi, reprit Hamud; eh bien! vous périrez: expiez par la mort le sang que vous avez répandu.—Ne frappe que moi seul, s'écria pour

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

lors Suleiman, car ceux-ci sont innocens. Ali, sans l'écouter, tira son glaive et abattit leurs trois têtes.

Haïran, mécontent d'Ali, fait élire Abderahman IV ; mort d'Ali.

An de J.-C. 1017.—De l'hég. 408.

Ali ben Hamud avait été proclamé par les soins d'Haïran, et il avait montré peu de reconnaissance. Frustré des récompenses qu'il attendait, il sortit de Cordoue plein de ressentiment, parcourut l'espagne, chercha partout des ennemis au souverain qu'il avait fait, et il déploya tant d'activité, qu'il parvint à faire élire par le parti des alameris, Abderahman Almortadi, arrière-petit-fils d'Abderahman Anasir.

Les alameris (c'était le nom qu'on donnait aux amis de la dynastie d'Omeya) ne se bornèrent pas à de vaines protestations; de toutes parts ils accouraient en armes à Jaën, où se trouvait leur nouveau souverain. Ali, de son côté, ne négligea rien pour se maintenir sur le trône; il envoya une armée du côté de Jaën, et il alla en personne assiéger Haïran

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dans Almérie, Haïran qu'il regardait comme l'auteur des nouveaux troubles qui agitaient l'Espagne.

Almérie fut emportée d'assaut; Haïran, percé de plusieurs coups de lance, fut traîné tout mourant devant l'implacable Ali, qui, trop peu généreux pour respecter un ennemi sans défense, et pardonner à la révolte au nom des anciens services, fit, de sa propre main, tomber à ses pieds la tête de son prisonnier. De retour à Cordoue, il périt lui-même, étouffé dans le bain par les Esclavons qui le servaient. On fit courir le bruit qu'il était mort naturellement, et ses gardes le crurent ainsi.

Alcasim, successeur d'Ali, est contraint à fuir de Cordoue pour sauver sa vie.

An de J.-C. 1022. —De l'hég. 413.

ALCASIM avait succédé à son frère Ali, et dès les premiers jours de son règne, il s'était rendu odieux par sa cruauté. Yahie ben Ali, son neveu, se mit alors sur les rangs pour lui disputer la couronne. Alcasim, craignant de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ne pouvoir résister, lui avait offert un partage qui fut accepté. Yahie devait occuper Cordoue, Alcasim devait avoir Malaga, Séville et Algesiras; ce traité fut bientôt violé; Yahie profita de l'absence de son oncle, qui avait passé à Ceuta, pour s'emparer de l'Andalousie. Alcasim, ramené par le désir de la vengeance, menaçait Cordoue de tous les fléaux de la guerre; Yahie, ne pouvant s'y défendre, en sortit pour aller s'enfermer dans Algésiras.

Au froid accueil qu'il reçut des habitans, Alcasim connut clairement qu'il n'était point aimé, et sa fureur n'en devint que plus cruelle. Il poursuivit sans ménagement tous les amis de son neveu, un grand nombre périrent par les supplices, et chacun craignit pour sa vie. Le péril commun rapprocha tous les esprits, et une vaste conjuration se forma; l'argent fut répandu avec profusion, le peuple gagné, des armes distribuées, le palais attaqué pendant la nuit. La garde d'Alcasim empêcha les mutins d'y pénétrer.

Cependant toutes les fortifications étaient en leur pouvoir : pour ne point laisser leur ouvrage imparfait, ils firent le blocus du palais, et amenèrent des machines de guerre pour en battre les murailles. Au bout de cin-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

quante jours, Alcasim, manquant de provisions et ne comptant sur aucun secours extérieur, résolut de se frayer un passage, avec sa garde, à travers la multitude qui l'assiégeait; mais cette multitude, excitée par le ressentiment des souffrances passées, et dirigée par des chefs habiles, opposa de tous côtés une si vive résistance, que bien peu de soldats réussirent à se sauver.

Alcasim aurait infailliblement péri, si quelques habitans qui le reconnurent, plus touchés de son malheur que du soin de leur propre vengeance, ne l'eussent soustrait aux fureurs de la populace. Ils le firent sortir ensuite de Cordoue pendant la nuit, et ils lui donnèrent une escorte de cavaliers alaméris, qui le conduisirent jusqu'à Xerez, où le wali lui donna un asile. Peu de temps après il tomba au pouvoir d'Yahie, qui l'enferma dans une prison, où il mourut après avoir langui quelque temps.

Victoire et mort d'Abderahman IV.

An de J.-C. 1022. — De l'hég. 413.

La guerre avait toujours continué du côté de Jaën, entre Abderahman et les troupes des

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

successeurs d'Ali ; mais depuis trois ans qu'elle durait, il n'y avait eu aucune action décisive. Les deux partis désiraient également terminer cette lutte ; ils en vinrent aux mains. On se battit durant un jour entier, la victoire se décida enfin pour Abderahman ; mais au moment où l'ennemi abandonnait, en fuyant, le champ de bataille, une flèche conduite par un destin cruel vint frapper le prince, et le priver de sentiment et de vie.

L'abattement où cet événement plongea les vainqueurs sauva les restes de l'armée vaincue ; à Cordoue, où l'on commençait à jouir de quelque repos, on se remplit de douleur et de crainte ; on avait préparé des arcs de triomphe, il fallut se couvrir de deuil.

Abderahman V, élu roi de Cordoue, est assassiné; son succeseur, Muhamad III, est chassé et empoisonné ; Yahie est rappelé, et périt dans une bataille.

An de J.-C. 1023.—De l'hég. 414.

Après un court interrègne, Abderahman V monta sur le trône ; il était frère de Muha-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

mad II. Agé de vingt-deux ans, doué d'un extérieur agréable et d'un esprit cultivé, plein de ces manières franches qui gagnent les cœurs, d'une physionomie ouverte, qui annonçait une belle âme, de mœurs pures dans un âge où il est si difficile d'en conserver l'innocence, le jeune Abderahman ne pouvait manquer de plaire à des hommes en qui sa présence, rappelant les beaux jours d'Alhakem, faisait naître l'espoir d'un avenir plus calme et de jours plus prospères.

Mais ces douces illusions passèrent comme une ombre fugitive, et Abderahman ne parut un instant sur le trône que pour donner une preuve éclatante de l'inconstance de la fortune, ou plutôt pour montrer, en succombant à ses rigueurs, qu'elle avait abandonné sans retour l'illustre et malheureuse dynastie qui avait porté le sceptre avec tant de gloire, avant de le laisser tomber par tant de faiblesse.

Il avait un cousin, nommé Muhamad, qui nourrissait dans son cœur le projet de le renverser du trône, pour s'y placer après lui. Il n'y réussit que trop bien; une troupe de furieux envahit le palais au point du jour, et le jeune roi tomba sous le fer des assassins. Il ne se trouva pas alors dans Cordoue un ami généreux, un sujet fidèle, pour devenir le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

vengeur de l'attentat horrible qui privait de la vie un prince magnanime, laissait l'état sans appui, ruinait les espérances des gens de bien, et rouvrait l'abîme où déjà tant de têtes illustres s'étaient englouties. Abderahman n'avait régné que quarante-sept jours.

An de J.-C. 1025. — De l'hég. 416.

Muhamad avait épuisé ses trésors pour avoir des complices; dès qu'il fut roi, il voulut les remplir aux dépens du peuple : il créa des impôts, et il rendit sa domination insupportable. Ceux-là même qui, trahissant leurs devoirs, avaient mis la couronne sur sa tête, conspirèrent contre lui, disposés à détruire leur propre ouvrage. La peur s'empara de son âme; ne se croyant pas en sûreté à Cordoue, il s'enfuit à Médina-Azhara : là, les mêmes terreurs vinrent l'assaillir; on lui dit que le peuple avait demandé sa tête. Il partit tout épouvanté. Au milieu du chemin ses cavaliers l'abandonnèrent : il arriva seul à Uclès. Il crut trouver un ami dans l'alcaïde : l'alcaïde le fit empoisonner.

Cependant Yahie gouvernait avec beaucoup de sagesse ses états d'Afrique et d'Espagne : les Cordouans jetèrent les yeux sur lui. Yahie partit, non sans répugnance, pour aller re-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

cevoir un sceptre toujours fatal à celui qui le portait. Les habitans se réjouirent de son arrivée, dont ils espéraient le terme des dissensions qui les tourmentaient; et le peuple, suivant son usage d'applaudir à tout ce qui est nouveau, ne manqua pas de l'accueillir par de vives acclamations.

An de J.-C. 1026. — De l'hég. 417.

Mais lorsque tout semblait promettre un règne réparateur, les walis des provinces, par leur refus d'adhérer à l'élection d'Yahie, rallumèrent les feux mal éteints de la guerre civile. Celui de Séville avait déclaré sans détour qu'il ne reconnaissait point pour souverain un chef de parti, qu'il méprisait. Yahie, justement offensé, voulut, en punissant ce wali superbe, forcer à la soumission ceux que cet exemple aurait pu entraîner: l'événement ne répondit pas à son attente. Il tomba dans une embuscade, où, après avoir vu périr ses meilleurs guerriers, il perdit lui-même la vie. Le wali, Muhamad ben Abed, lui fit trancher la tête, et ce sanglant trophée, envoyé à Séville, y annonça sa victoire.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Hixêm III, dernier roi de la dynastie d'Omeya, est déposé par le peuple.

Hixêm, libre d'ambition et de désirs, vivait depuis long-temps caché dans une profonde retraite, cherchant à se sauver des écueils de la grandeur. Les Cordouans le forcèrent à devenir leur roi; mais, craignant leur inconstance, il ne voulut point entrer dans leur ville; et, sous prétexte d'arrêter les progrès des chrétiens, qui venaient de rompre la trève, il se rendit sur la frontière et prit le commandement de l'armée.

Ce ne fut qu'au bout de trois ans que les instances de ses wazirs le déterminèrent à se montrer au peuple de Cordoue; et ce qu'il avait toujours prévu arriva. On lui fit un crime de ne pouvoir obtenir des walis des provinces qu'ils reconnussent son autorité; on rejeta sur lui les malheurs de l'état, comme s'il les avait causés, ou que, pouvant y porter un remède, il ne le fît pas; on murmura contre lui, et des murmures on passa aux menaces. Le peuple, égaré par quelques factieux obscurs, poussa l'audace jusqu'à demander, sous ses propres fenêtres, sa déposition ou sa mort.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

An de J.-C. 1031. — De l'hég. 422.

Hixêm ne marqua aucune altération. Il se contenta de répéter ce qu'il avait dit en d'autres occasions : que la génération de son temps ne pouvait ni gouverner ni être gouvernée ; et, se félicitant d'être rendu à la vie privée et à la liberté, il sortit sans délai de Cordoue avec sa famille et une partie de sa garde, qui voulut l'escorter. Il se retira dans un château qu'il avait fait construire, et il y vécut tranquille et honoré jusqu'à sa mort.

Le souvenir de ses vertus dura long-temps après lui, et on le plaignit d'être né dans un temps de troubles, où il ne lui avait pas été permis de faire tout le bien dont le désir était dans son cœur. Ce fut avec ce prince, digne d'un meilleur sort, que finit en Espagne la noble dynastie d'Omeya, laquelle avait commencé à Abderahman ben Moavie, l'an 138 de l'hégire, et avait occupé le trône près de trois siècles.

Eloignement superstitieux du peuple pour la dynastie qui s'éteignait.

L'HISTORIEN Alathir raconte qu'après la déposition d'Hixêm, un jeune homme de la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

famille royale eut la dangereuse prétention de lui succéder. Comme on lui représentait le péril auquel il voulait s'exposer: « Elevez-moi » sur le trône aujourd'hui, répliqua-t-il, et » que demain je périsse, si telle est ma desti- » née, je ne me plaindrai pas. » Malgré tous ses efforts, il ne put réussir à se faire élire; et l'on ajoute qu'il disparut dès le même jour, et qu'on n'en entendit plus parler.

Autant la nation avait fait voir autrefois d'amour et d'enthousiasme pour le dernier rejeton du sang des califes, lorsque transporté des rives africaines à celles de l'Andalousie, il vint tarir les sources de la discorde, et laisser à ses descendans une riche succession de puissance et de gloire, autant elle avait maintenant une superstitieuse aversion pour les membres d'une famille que depuis vingt ans la fortune avait déshéritée de ses faveurs.

En proscrivant à jamais des princes malheureux, les Arabes pensèrent qu'ils pourraient retarder la chute de leur empire; mais avec ces mêmes princes, que le fanatisme politique condamnait à descendre du trône, devait s'éclipser pour toujours la gloire de cette ville célèbre, où, pendant près de trois siècles, le pouvoir suprême avait brillé de tant d'éclat. Dans un temps où chaque province,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

où presque chaque ville voulut avoir un maître indépendant, Cordoue, veuve de ses califes, devint la succursale de Séville; et, si pendant long-temps encore elle exerça quelque influence, elle ne le dut qu'à sa grande mosquée, durable objet de la vénération des Arabes, seul titre qu'elle conservait à la suprématie.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

TROISIÈME ÉPOQUE.

LES WALIS INDÉPENDANS; LES ALMORAVIDES D'AFRIQUE; LES ALMOHADES.

PÉRIODE DE DEUX CENT DIX-HUIT ANS.

Les walis des provinces se séparent de Cordoue, et fondent des états indépendans; notice succincte de ces états.

Les habitans de Cordoue, craignant l'anarchie qui à chaque moment pouvait naître de l'interrègne, voulurent se donner un roi. Ils jetèrent les yeux sur Gebwar ben Muhamad, homme d'opinions modérées, et qui jouissait d'une grande réputation d'impartialité et de justice. Ce choix fut généralement approuvé, et les espérances de la nation furent en partie justifiées; car s'il ne put restaurer l'antique monarchie et la relever sur des bases solides, il parvint du moins à retar-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

der sa chute. C'était un assez grand succès, dans un temps où les walis des provinces, séparés ouvertement de la cause commune, ne songeaient qu'à fonder leur indépendance sur les ruines du califat; où le roi de Cordoue, manquant de moyens coercitifs, ne pouvait guère employer que les armes de la raison, toujours si faibles lorsqu'elles se dirigent contre l'intérêt personnel.

Gebwar donna à ses nouveaux sujets de sages institutions; il fit même régner dans Cordoue une tranquilité qui depuis longtemps lui était inconnue; et les citoyens, exempts d'inquiétude pour leurs biens et pour leurs personnes, purent donner à leur industrie un plus vaste essor. En d'autres temps, il aurait fait le bonheur de l'Espagne, mais par malheur l'influence de ses lois ne s'étendait guère au-delà de l'enceinte de Cordoue; car partout les Arabes avaient proclamé la révolte sous le nom de liberté.

L'Espagne musulmane comptait une foule de petits états où l'autorité de ce prince était méconnue. Sarragosse, Huesca, Valence, Tolède, Séville, Badajoz, Grenade, Algésiras, Malaga, Carmone, Denia, Almérie, avaient leurs rois; d'autres villes encore, en secouant le joug, avaient prétendu à l'indépendance: Gibraltar,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Huelva, Niebla, Ocsonoba, Lérida, Tudela, Tortose, formaient autant de souverainetés, dont les possesseurs, soutenus par leurs voisins, refusaient comme eux d'obéir au roi de Cordoue; ils prétendaient qu'avec la dynastie d'Oméya avait fini l'empire de Cordoue sur les autres villes.

De l'administration de Gebwar.

GEBWAR, voulant se soustraire à toute responsabilité, créa un conseil composé des principaux habitans de la ville, et il l'investit de toutes les prérogatives, de tous les droits de la puissance souveraine. Il ne fit que se réserver la présidence de ce conseil. Toutes les mesures d'administration étaient prises au nom de ce corps suprême, tous les ordres émanaient de lui; et, quand on s'adressait à Gebwar pour obtenir une grâce quelconque, il ne manquait jamais de répondre qu'il ne pouvait rien par lui-même, et qu'il n'avait que sa voix dans le conseil.

Il établit un certain nombre de procureurs pour représenter les parties devant le juge; et afin de prévenir l'abus qu'ils pouvaient

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

faire de leur ministère, il voulut qu'il fussent salariés par l'état.

Il chassa les délateurs de profession et les empiriques, qui sous prétexte de donner la santé, levaient des impôts considérables sur la fortune des gens crédules; en même temps il créa un comité de savans médecins, chargés d'examiner ceux qui se destinaient à cette profession, si dangereuse en des mains inhabiles.

Il fit construire des magasins publics de subsistances, et il les approvisionna de grains, seul moyen d'éloigner la disette et les maux qui l'accompagnent; les marchés furent toujours abondamment pourvus.

Il ramena l'ordre dans la perception des impôts; elle se faisait d'une manière onéreuse pour le contribuable, et peu productive pour le trésor à cause des dilapidations des percepteurs; il les obligea à rendre tous les ans compte de leur gestion.

Le roi de Séville fait publier le retour du roi Hixêm pour faire diversion aux efforts de ses ennemis.

An de J.-C. 1036.—De l'hég. 427.

Les rois de Carmone, de Grenade et de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Malaga avaient tout à craindre de l'ambition du roi de Séville, qui avait déjà dépouillé le premier de sa capitale. Le danger commun les obligea de réunir leurs forces. L'armée d'Aben Abed fut attaquée et vaincue. Le prince de Séville, Ismaël, qui la commandait, périt sur le champ de bataille, et Aben Abed craignit à son tour pour ses propres états.

Il eut alors recours à un stratagème qui lui réussit et qui devait réussir, parce qu'il en fondait le succès sur la crédulité des Arabes et leur amour pour le merveilleux. Il fit publier dans Séville que le roi Hixêm avait paru à Calatrava, d'où il était venu à Séville; que cet infortuné prince était dans son palais, et qu'il lui avait promis le secours de ses armes.

Quand la nouvelle fut bien accréditée dans Séville, Aben Abed l'écrivit à tous les walis d'Espagne et d'Afrique, et il sut y donner tant de vraisemblance qu'il parvint à faire des dupes, même parmi ceux qui se trouvaient intéressés à contester un fait, dont l'existence renversait l'édifice de leur usurpation.

Chacun à la vérité se borna à des promesses stériles d'obéissance et à de vaines cérémonies, telles que la nomination d'Hixêm dans les prières publiques; mais l'avantage que le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

roi de Séville retira de sa ruse, ce fut d'occuper le roi Gebwar à Cordoue, où ces bruits répandus causèrent quelque commotion parmi le peuple, et d'ôter à ses ennemis le pouvoir de rien tenter contre lui, par l'attente où chacun se tenait des événemens.

A la faveur de la diversion qu'il produisit ainsi dans les esprits, Aben Abed repoussa ses ennemis avec plus de succès, et il en nétoya ses états. Il arriva pour lors chez les alliés ce qui presque toujours a lieu dans les coalitions, dont les efforts ont échoué contre une défense opiniâtre: ils s'imputèrent les uns aux autres les revers qu'ils avaient éprouvés, et ils se séparèrent mécontens.

Troubles de Malaga; trahison punie.

An de J.-C. 1041. -- De l'hég 432.

La mort d'Edris arrivée depuis deux ou trois ans, avait été dans Malaga le signal des dissensions domestiques. L'hagib Aben Bokina avait fait proclamer le fils de son maître; mais l'Esclavon Naja, wali de Ceuta, et gouverneur du jeune Hacen, fils du roi Yahie,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

voulut mettre cette couronne sur la tête de son élève. Il s'était hâté de passer le détroit avec des troupes, mais il n'avait point réussi; le seul fruit qu'il retira de cette expédition, fut de se faire des partisans dans Malaga.

De retour en Afrique, il ne se contenta pas de régner sous le nom d'Hacen. L'ombre même d'un maître blessait son orgueil, et le prince fut assassiné. On dit même que tout couvert du sang d'Hacen, il força la belle Azafia sa veuve à l'épouser.

Le roi de Malaga prit les armes pour venger cet attentat; Naja le prévint, et la trahison lui ouvrit les portes de Malaga. Cependant Muhamad, roi d'Algesiras, qui s'était confédéré avec celui de Malaga, ayant alors un double crime à punir, prit avec ses troupes le chemin de cette dernière ville.

Naja, qui n'ignorait pas que souvent dans la guerre le succès dépend de l'audace, marcha fièrement à la rencontre de Muhamad. Mais dès qu'il fut à quelque distance de la ville, il feignit d'avoir oublié de donner quelques ordres, et, donnant à l'armée celui de l'attendre, il revint sur ses pas. C'était dans l'horrible dessein d'ôter la vie au roi qu'il tenait prisonnier. Les scheiks andalous, qui ne l'avaient suivi qu'à regret, tremblant pour

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

les jours de leur prince, montèrent immédiatement à cheval, passèrent par des chemins de traverse, et l'atteignant dans le fond d'une gorge, ils le tuèrent. Deux d'entre eux coururent sur-le-champ à Malaga rendre la liberté au roi, et les soldats de Naja, ayant appris la mort de leur chef, se dispersèrent soudain.

Portrait d'Almoateded, fils et successeur d'Aben Abed.

An de J.-C. 1042. — De l'hég. 433.

Aben Abed, vainqueur de ses voisins, voulut porter la guerre à Cordoue, et il rassembla une armée nombreuse; la mort le surprit au milieu de ses vastes préparatifs.

Muhamad Almoateded, son fils, lui succéda. Comme il était paré de tous ces beaux dehors qui séduisent les hommes, il consola d'abord la nation des regrets qu'elle donnait à la mort d'Aben Abed; mais les qualités de l'âme répondaient peu dans Muhamad aux dons extérieurs. Il était gracieux de figure, avait l'esprit cultivé, une imagination bril-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

lante; mais il était très adonné à ses plaisirs, et, par un bizarre mélange de qualités opposées, il était voluptueux et cruel.

Tant que son père avait vécu, il n'avait eu dans son harem que soixante-dix femmes, acquises à grands frais dans tous les marchés de l'Orient; dès qu'il fut maître de l'état, il en porta le nombre à huit cents. On dit pourtant qu'il aimait avec passion la sœur du souverain de Dénia, quoiqu'il ne l'eût épousée que par politique, afin de s'assurer de l'amitié des Alaméris. En même temps, il avait dans son palais de Séville une collection de tasses garnies d'or et de pierres précieuses, formées des crânes des malheureux qui avaient péri de la main de son père ou de la sienne; et dans ses festins il se servait de ses horribles coupes.

Il avait au surplus la réputation d'un poëte élégant, mais il passait pour irréligieux; et l'on citait, comme une preuve de son indifférence pour l'islamisme, que dans les vingt-cinq villes qui composaient son royaume il n'avait fait élever qu'une seule mosquée, tandis qu'il avait dépensé des sommes considérables à la construction d'une maison de plaisance dans la ville de Ronda.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Le roi de Tolède se prépare à la guerre contre celui de Cordoue; ligue contre Aben-Dylnûn; Almoateded fait la conquête de l'Andalousie méridionale.

An de J.-C. 1051. — De l'hég. 443.

MUHAMAD BEN GEBWAR avait succédé à son père sur le trône de Cordoue, et ses généraux avaient fait quelques incursions sur les terres de Tolède. Les succès que d'abord ils obtinrent les engagèrent à tenter des entreprises plus importantes. Aben-Dylnûn, d'autant plus irrité que les pertes qu'il avait faites lui venaient d'un ennemi jugé trop faible pour être à craindre, conçut le dessein d'accabler le roi de Cordoue par la réunion de toutes ses forces à celles de ses vassaux et de ses alliés; et le roi de Cordoue, voyant se former cet orage, envoya des ambassadeurs à Séville et à Badajoz pour engager leurs souverains à le secourir.

Après beaucoup de conférences, ces trois princes conclurent un traité d'alliance offensive et défensive. Plusieurs petits souverains

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tels que ceux de Gibraltar, d'Huelva et de Niebla s'engagèrent aussi à fournir des troupes, et ils tinrent parole. Le roi de Badajoz de son côté envoya une armée à Muhamad. Quant au roi de Séville, il se contenta de faire partir un corps de cinq cents cavaliers : il avait des projets qu'il ne tarda pas à montrer.

Dès qu'il vit les hostilités engagées entre les alliés et Aben-Dylnûn, il envoya son fils Muhamad, s'emparer de toutes les places restées sans défenseurs. Niebla se rendit la première, Huelva suivit cet exemple; Gibraltar capitula aussi. De là, Muhamad ramena son armée pour aller faire le siége de Carmona, qui, manquant de vivres et de provisions, se hâta d'ouvrir ses portes.

Ainsi toute la partie méridionale de l'Andalousie reçut dès ce moment les lois du roi de Séville : son ambition était loin d'être satisfaite; il avait des agens secrets dans Malaga et dans Grenade, lesquels travaillaient sourdement à lui créer un parti, et à fomenter les germes du mécontentement, parmi les sujets encore fidèles.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Victoire d'Aben-Dylnûn sur les Cordouans ; siége de Cordoue ; perfidie d'Almoateded ; fin du royaume de Cordoue.

An de J.-C. 1060. — De l'hég. 452.

La guerre désolait depuis quatre ans le royaume de Cordoue. Enfin après bien des rencontres où les avantages s'étaient compensés, des siéges commencés et levés, des places prises et reprises, les deux armées se joignirent dans une vallée que traverse l'Algodor, petite rivière qui se jette dans le Tage par la rive méridionale du fleuve, entre Tolède et Cuenca. L'armée de Cordoue était commandée par Hariz ben Alhakem, qui passait pour un des meilleurs capitaines de son temps. Aben-Dylnûn conduisait la sienne en personne.

La bataille fut sanglante; mais la victoire s'étant déclarée en faveur de Dylnûn, les vaincus furent poursuivis jusqu'aux montagnes voisines de Cordoue. La nouvelle de ce désastre jeta l'épouvante dans la ville et la consternation dans l'âme du roi Muhamad, qui depuis long-temps faible et malade ne

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

pouvait agir par lui-même. Son fils Abdelmélic, comme s'il n'avait pas eu d'ennemis, passait mollement sa vie dans le délicieux palais d'Azhara, donnant tout son temps au plaisir, à ses femmes et à ses amis.

Tel que le bruit soudain du tonnerre, le cri d'alarme vint retentir sous les voluptueuses voûtes d'Azhara; les jeux paisibles, l'imprudente sécurité firent place au tumulte et aux terreurs; et les rauques instrumens de guerre se firent entendre là où murmuraient naguère les doux accens du plaisir.

Les Cordouans mirent leur ville en état de défense; mais comme ils avaient trop peu de forces pour soutenir un long siége, ils députèrent Abdelmélic à Séville, pour obtenir de prompts secours. Almoateded le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié; il lui donna des fêtes, lui fit voir tout ce que Séville avait de curieux, expédia l'ordre à tous les alcaïdes de lever des troupes, et le renvoya comblé de promesses et avec une escorte de deux cents chevaux.

Pendant son absence, Aben-Dylnûn avait bloqué la ville, de sorte qu'il ne put y entrer. Les habitans, réduits à l'extrémité et ne voyant pas revenir leur prince, donnèrent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

aux plus déterminés d'entre eux la dangereuse commission de traverser le camp ennemi pour se rendre à Séville, afin de presser le départ d'Almoateded. Celui-ci, jugeant que le moment était enfin venu d'exécuter ses desseins, fit partir son armée sous les ordres de son fils Muhamad. Aben-Omar, son ministre, accompagnait Muhamad; le roi lui avait donné ses instructions secrètes.

Aben-Omar voulut se montrer digne de la confiance de son maître, et sans perdre un moment, il fit toutes les dispositions pour la bataille. L'événement répondit à sa prévoyance. Les assiégeans, attaqués avec une vigueur dont l'effet était augmenté par les sages mesures qu'Aben-Omar avait prises, cédèrent la victoire après l'avoir long-temps disputée. Une sortie faite à propos par les Cordouans compléta leur défaite.

Lorsqu'Aben-Omar vit les Cordouans occupés à piller le camp ennemi, il se mit à la tête d'une troupe choisie, s'avança sur la ville, s'empara de ses portes, de ses remparts, et parvint sans s'arrêter jusqu'à l'Alcazar, qu'il fit aussitôt garder par les siens. Muhamad était malade; Aben-Omar le constitua prisonnier. Le malheureux prince ne put résister au chagrin de se voir aussi indignement trahi

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

par son allié; son mal fit des progrès rapides, et il expira au bout de quelques jours.

Abdelmélic était dans ce moment à la poursuite des ennemis. Lorsqu'à son retour il eut connaissance de la triste vérité, il se laissa aller au plus violent accès de colère; et, plein d'une indignation juste mais impuissante, il se présenta devant les portes de la ville; elles se fermèrent à son approche, et au même instant il fut entouré par une troupe de cavaliers de Séville, qui lui enjoignirent de se rendre. Abdelmélic, ne consultant que son désespoir, se mit en défense; mais, accablé par le nombre, épuisé par la perte de son sang, qui coulait de plusieurs blessures, il fut pris vivant, et enfermé dans une tour, où la mort, qu'il n'avait pu trouver dans les combats, ne tarda pas à terminer ses infortunes.

Avant de mourir, il eut la douleur d'entendre de sa prison les cris de joie des Cordouans, qui accueillaient par de bruyantes acclamations le perfide Almoateded. On dit qu'en exhalant son dernier soupir, il conjura Alade le venger, et d'envoyer au fils de son ennemi un sort pareil au sien. Ce vœu, fruit amer d'un ressentiment légitime, fut exaucé en grande partie; et le fils d'Almoateded, pas-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sant du trône à l'exil, se vit à son tour dépouillé par un trop puissant auxiliaire.

Ainsi finit le royaume de Cordoue; ainsi s'éclipsa pour toujours la puissance de cette ville fameuse, qui, après avoir dominé sur l'Espagne plus de trois siècles, ne conserva pas même l'honneur d'avoir un souverain indépendant, en un temps où les usurpations avaient créé autant de royaumes qu'il y avait de provinces et de cités.

Aben Dylnûn s'empare de Valence.

An de J.-C. 1065. — De l'hég. 457.

Le roi de Tolède brûlait du désir de venger l'injure qu'il avait reçue sous les murs de Cordoue. Il était d'ailleurs sans cesse excité à la guerre par le géneral Hariz, qui s'était réfugié auprès de lui. Il commença par conclure une longue trève avec le roi de Castille, ensuite il réunit des troupes, et comptant qu'il pouvait disposer des forces du royaume de Valence, en qualité de beau-père du roi Abderahman ben Abdelaziz, il lui écrivit de lui envoyer son armée.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Abderahman avait pour hagib un homme sage et porté à la paix; il représenta à son maître que le roi de Séville était un ennemi puissant, et d'autant plus dangereux qu'il avait contracté des alliances étroites avec les princes ou rois de Dénia, d'Almérie et de Murviedro. Abderahman fit au roi de Tolède une réponse évasive. Celui-ci dissimula son ressentiment; mais peu de temps après, sans faire part à personne de son dessein, il monte à cheval, emmène sa cavalerie, marche nuit et jour, arrive à Valence, qu'il trouve dans une sécurité parfaite, s'empare de la ville et du château, se saisit de son gendre, le dépose et se fait proclamer à sa place.

Cette révolution s'opéra sans trouble. Abderahman, dans sa disgrâce, ne trouva point d'amis, et les Valenciens s'aperçurent à peine qu'ils avaient changé de maître. Son hagib seul ne voulut point survivre au malheur que son avis fatal avait attiré sur son maître, et dans un moment de désespoir, il s'ôta la vie.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Garcie, roi de Galice, se sauve à Séville; puissance d'Almoateded; il arme chevalier son fils Muhamad.

An de J.-C. 1066. — De l'hég. 458.

SANCHE, roi de Castille, secondé par la valeur de Rodrigue de Bivar surnommé le Cid, avait vaincu son frère Alphonse, roi de Léon; il l'avait renfermé dans un cloître, et s'était emparé de ses états. Ensuite il tourna ses armes contre Garcie, son second frère, roi de Galice et de Portugal. Garcie, qui n'avait pas su conquérir l'amour de ses sujets, ne fut point soutenu par eux, ses troupes même l'abndonnèrent, et il ne conserva sa liberté que par une prompte fuite : il se sauva à Séville.

Almoateded le reçut et le traita en roi. Garcie, comblé d'honneurs et de biens par ce prince magnifique, n'eut à regretter que la perte de sa couronne.

Almoateded était alors au comble des prospérités. Maître de Séville, de Cardonne et de Cordoue, de l'Algarbe, de Gibraltar et des

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

contrées voisines, il était riche puissant et considéré, mais il aspirait encore à d'autres conquêtes; et tandis que d'une part il repoussait au-delà de ses frontières le roi de Tolède Aben-Dylnûn, il envoyait de l'autre son fils Muhamad ravager les campagnes de Malaga et de Grenade.

Ce fut à cette occasion qu'il arma le prince chevalier de sa propre main; il lui ceignit l'épée, et lui donna un écu bleu céleste parsemé d'étoiles d'or, qui environnaient un croissant aussi d'or. Ensuite il l'accompagna jusqu'à Ronda, où il attendit la nouvelle de ses premiers succès.

Almoateded meurt de chagrin d'avoir perdu sa fille; portrait de Muhamad, son successeur.

An de J.-C. 1069.—De l'hég. 461.

Le roi de Séville avait eu le malheur de perdre Taïra, sa fille chérie, modèle de vertu et de grâce, et il en eut une douleur si vive qu'on craignit d'abord pour sa vie. Il voulut assister à la pompe funèbre, malgré tous les efforts qu'on fit pour le dissuader. Le soir

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

de ce même jour, il fut saisi d'une fièvre tellement violente, qu'il en perdit la connaissance et le sentiment. Il ne les recouvra point : dès le lendemain, il avait cessé d'exister.

Il fut vivement regretté, parce que de brillantes qualités tempéraient en lui la dureté du caractère; et que d'un autre côté les guerres qu'il avait soutenues, les ressources qu'il y avait déployées, l'accroissement de puissance qu'il avait fait prendre à l'état, l'avaient entouré de tous ces prestiges qui éblouissent les yeux du vulgaire, commandent l'admiration aux faibles, et flattent l'orgueil national, qui se mesure souvent sur la fortune du prince.

On prétend qu'avant d'expirer il recommanda fortement à son fils Muhamad de se garder des Lamtunis ou Almoravides, dont les rapides conquêtes menaçaient d'un prochain asservissement tous les peuples de l'Afrique et d'Almagreb; de faire tous ses efforts pour conserver Gibraltar et s'emparer d'Algésiras, les deux clefs de l'Andalousie, et de ne rien négliger pour ajouter à ses domaines tous les états voisins, sur lesquels il avait seul des droits légitimes comme souverain de Cordoue.

Muhamad eut en montant sur le trône la plus douce jouissance que les rois puissent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

avoir : le témoignage flatteur de l'amour des peuples. Il le méritait par ses qualités. Jeune, courageux mais prudent, libéral, franc et humain, il ne pouvait manquer d'avoir pour amis, tous ceux à qui son règne promettait le bonheur. On l'accusait seulement d'être peu religieux, parce qu'il ne se faisait aucun scrupule de boire du vin, et qu'il en permettait l'usage aux troupes. Son esprit était orné de connaissances très-variées; il avait de rares talens pour la poésie; et digne émule de son ami Moez-Daula, roi d'Almérie, qui passait pour un poëte excellent, il s'attacha comme lui à favoriser et à protéger les lettres et les savans.

Aben-Dylnûn se rend maître du pays et de la ville de Murcie.

An de J.-C. 1073. — De l'hég. 465.

Le roi de Tolède, en qui vivait encore sa vieille haine contre Almoateded, comptant que l'inexpérience serait en Muhamad compagne de la jeunesse, et voulant d'abord l'affaiblir, en le privant de ses alliés, avant de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

l'attaquer directement lui-même, entra dans les terres de Murcie avec une puissante armée, dans laquelle servait un corps de cavalerie de Castille. C'était ainsi qu'Alphonse s'acquittait envers Aben-Dylnûn, qui l'avait accueilli dans ses états, lorsque, trompant la vigilance de ses gardiens, il s'échappa du cloître de Sahagon, et qui après la mort de Sanche, tué devant Zamora, lui avait généreusement fourni les moyens de retourner dans ses états.

Muhamad se trouvait alors engagé dans une guerre difficile contre les rois de Malaga et de Grenade; il ne put envoyer au secours de Murcie qu'un faible détachement sous la conduite d'Aben-Omar. Celui-ci se rendit secrètement à Barcelone, dans l'intention d'engager le comte Raymond à lui vendre ses troupes sous le nom d'auxiliaires. Le marché fut conclu moyennant la somme de dix mille pièces d'or comptées de suite, et la promesse d'une somme égale. Raymond s'engagea à conduire lui-même dix mille cavaliers. Pour sûreté de ces conventions, il livra au général arabe un de ses cousins en otâge. Le prince Al-Raxid se remit en échange entre les mains de Raymond, dès son arrivée à Murcie.

La désunion ne tarda pas à se mettre parmi

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

les Catalans et les Arabes. Aben-Dylnûn en fut instruit, et il en profita pour leur livrer bataille. La valeur était égale des deux côtés, le nombre devait donc l'emporter : Aben-Dylnûn fut vainqueur. Murcie le reçut aussitôt dans ses murs, et les villes voisines suivirent cet exemple.

Aben-Dylnûn surprend Cordoue et Séville, où il meurt, le jour même où Muhamad donne un premier assaut.

An de J.-C. 1074. — De l'hég. 468.

Le roi de Tolède ne laissa pas à son ennemi le temps de réparer ses pertes. Dès le commencement de l'année suivante il rassembla ses troupes, obtint de nouveau les secours du roi de Castille, et marcha sur Cordoue avec tant de promptitude, que trouvant la ville sans défense, il s'en empara sans obstacle. Le général Hariz dirigeait cette expédition : on peut croire qu'il s'était ménagé dans Cordoue des intelligences qui en facilitèrent la conquête.

De Cordoue, Hariz alla investir Azhara, et

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

il s'en rendit maître avec la même facilité. Il y trouva Serag-Daula, très-jeune fils du roi de Séville, et sans pitié pour son âge il lui fit couper la tète, qu'on promena par la ville au bout d'une lance en criant : châtiment d'Ala, du dieu vengeur.

Aben-Dylnûn ne laissant dans Cordoue que les troupes nécessaires pour la garde des remparts, en partit aussitôt avec le gros de son armée; et évitant Jaën, il tomba sur Séville à l'improviste. La seule garde de l'Alcazar fit quelque résistance.

Muhamad se trouvait alors dans les environs de Malaga, et ses troupes étaient partie à Jaën, partie au siége d'Algésiras, qu'il avait entrepris, et le reste sous ses ordres. Les succès de son ennemi avaient été si rapides, qu'il reçut à la fois la nouvelle de l'invasion et celle de la prise de ses villes. La plus ardente soif de vengeance s'alluma soudain dans son âme; il jura de périr ou de triompher.

An de J.-C. 1075.—De l'hég. 467.

Il réunit sur-le-champ toutes ses troupes; fit de nouvelles levées, arma tout ce qui pouvait combattre; et, suivi d'une armée formidable, il vint investir Séville, où le roi de Tolède se trouvait encore, retenu par une

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

maladie grave. Aben-Dylnûn était destiné à perdre la vie au milieu de ses triomphes : il expira le jour même où Muhamad livra un premier assaut.

La face des affaires changea aussitôt. Le découragement s'empara des soldats de Tolède. Les habitans, dévoués à leur prince, firent craindre un soulèvement, et les généraux ennemis crurent prudent d'ordonner la retraite, et de tenter de s'ouvrir un passage à travers l'armée des assiégeans. Ce périlleux projet fut exécuté sans délai, mais il coûta beaucoup de monde.

Muhamad ne passa que quelques heures à Séville : la vengeance l'appelait à la poursuite des ennemis. Hariz avait eu l'imprudente témérité de s'enfermer dans Cordoue, où il soutint quelques assauts; mais les habitans montrant la volonté de se rendre, Hariz fut contraint de fuir. Il sortit par la porte d'orient au moment même où Muhamad entrait dans la ville.

Ce prince n'en voulait qu'à Hariz, meurtrier de son fils Sérag-Daula; c'était une victime qu'il avait dévouée à ses mânes; craignant qu'elle ne lui échappât, il suivit la route qu'Hariz avait prise. Bientôt il l'aperçoit, il presse son coursier, il est près de l'attein-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dre, Hariz fuit rapidement; alors Muhamad prend sa lance à deux mains, comme un javelot, et il la lui jette avec tant de force et d'adresse qu'elle le traverse de part en part.

Le cadavre d'Hariz, lié avec un chien mort, fut exposé sur le pont de Cordoue; une incription infamante accompagnait ce monument de vengeance.

Muhamad envoie Aben-Omar vers le roi de Castille, pour le détacher de l'alliance de Tolède.

An de J.-C. 1079. — De l'hég. 471.

Le roi de Séville s'était emparé de tout le pays de Murcie; il craignit que le roi de Tolède ne mît tout en usage pour lui ravir sa conquête. Il eut recours à la politique. Aben-Omar fut député vers Alphonse, et vers le comte de Barcelone. Il était chargé d'obtenir du second un secours de soldats, si les circonstances le rendaient nécessaire, et d'engager le premier à rompre l'alliance qui l'unissait au roi de Tolède.

Confier à Aben-Omar des négociations difficiles, pour lesquelles il fallait de la finesse

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

et de la dextérité, c'était l'employer au service pour lequel il était le plus propre. Il réussit, parce qu'éloquent autant que rusé, habile à couvrir ses desseins des couleurs de la bonne foi, il savait persuader aux autres que leur propre intérêt commandait ce qu'il leur demandait pour le sien.

An de J.-C. 1080. — De l'hég. 472.

Pendant qu'Aben-Omar négociait, Muhamad remportait des victoires sur le roi de Malaga, et le dépouillait de tous ses états; et les habitans de Tolède, révoltés contre leur roi Yahie, qu'ils accusaient de mollesse et de lâcheté, le forcaient à garantir par la fuite ses jours menacés.

An de J.-C. 1081. — De l'hég. 473.

Aben Omar acheta, dit-on, du roi de Castille la violation de ses traités, moyennant une somme énorme. Il en reçut comme une marque de bienveillance deux superbes anneaux d'émeraudes. « La matière de ces an-
» neaux, disent les historiens arabes, a coûté
» des villes et des provinces. La façon s'est
» payée avec le sang et les larmes des
» peuples. »

Cette alliance extraordinaire et sacrilège

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

aux yeux des dévots musulmans occasiona des murmures contre Muhamad. Elle fut surtout blâmée par quelques nobles scheiks. L'un d'eux, Abdala ben Raxid, déclamait hautement contre le ministre qui, dans les aberrations de sa fausse politique, engageait son maître à des traités où l'ambition ne pouvait se satisfaire qu'aux dépens d'un peuple musulman; et il conçut à cette occasion contre l'hagib une haine profonde, qui n'attendit plus que l'occasion pour éclater.

Prise de Tolède par Alphonse VI, roi de Castille.

An de J.-C. 1081.—De l'hég. 474.

YAHIE avait demandé les secours d'Alphonse contre ses sujets rebelles, et Alphonse, joignant la perfidie à la trahison, amena son armée, qu'il conduisit sans obstacle jusqu'au Tage. Ce fut là seulement qu'il déploya ses drapeaux ennemis, brûlant les villages, emmenant les troupeaux et jetant les habitans dans les fers. Heureusement le roi de Badajoz, touché de l'infortune de son allié autant qu'excité par son propre péril, avait levé

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

une armée nombreuse, et il traversait à marches forcées les campagnes qu'arrose la Guadiana. Alphonse se retira, dès qu'il eut appris qu'un nouvel ennemi s'avançait, et le roi de Badajoz put ramener Yahie dans Tolède.

Les années suivantes Alphonse fut plus heureux; et, tandis qu'il ravageait les états d'Yahie, Muhamad étendait ses conquêtes dans le midi. Il paraît que d'après le traité qui les unissait, le premier était autorisé à s'emparer de Tolède, et le second à prendre Badajoz, Almérie et Grenade.

An de J.-C. 1085. —De l'hég. 478.

Enfin après plusieurs campagnes où, malgré les efforts du roi de Badajoz, Alphonse avait eu des avantages soutenus, ce dernier se présenta devant Tolède, et le siège en fut aussitôt commencé. Comme la guerre durait depuis long-temps, que tous les environs de la ville étaient dévastés, que les moissons avaient été détruites ou enlevées, la disette se fit bientôt sentir parmi les habitans.

Les Musulmans sages prévoyaient les désastres qui naîtraient de la perte de Tolède; ils prêchaient l'union aux Arabes : leurs efforts se perdaient au milieu du choc des ambitions particulières. Abu-Walid, cadi de Beja,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dont les vertus généralement estimées pouvaient donner à ses avis quelque influence, parcourait les villes et les provinces; il allait de Mérida à Grenade, et de Grenade à Séville; et partout élevant sa voix prophétique : « Là ou les chefs sont divisés, s'écriait-il, l'état doit s'écrouler et périr. Craignez, craignez Alphonse! il vous détruira tous, les uns après les autres. »

Cependant la situation de Tolède empirait de jour en jour, et les incommodités du siége devenaient intolérables. Le roi de Badajoz, unique allié d'Yahie, avait été forcé à la retraite, et il n'y avait nul espoir de secours. Les habitans ne voyaient plus de ressource que dans une capitulation honorable; peut-être même n'éviteraient-ils la misère et la mort que par la soumission et l'esclavage; ils pressèrent leur roi d'envoyer des députés à Alphonse. Celui-ci refusa de les entendre, s'ils n'apportaient pour condition première la reddition de la ville.

L'ingratitude et la déloyauté ne s'arrêtent jamais à des demi-mesures; et quand elles attaquent un ancien bienfaiteur, elles cherchent à consommer sa ruine; dans ce cas du moins les jouissances de l'ambition satisfaite servent de contrepoids aux reproches secrets

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de la conscience; et les remords, s'ils ne s'apaisent point, s'étourdissent et s'affaissent dans un cœur tout livré aux plaisirs du triomphe.

Les scheiks des tribus, les plus nobles Arabes, les principaux habitans, indignés contre Alphonse, voulaient défendre leur liberté et s'ensevelir sous les débris de leurs murs; mais de toutes parts la populace se mutinait; et, fatiguée des privations qui lui étaient imposées, elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes au roi de Castille. Alors de nouveaux députés allèrent au camp des chrétiens, et la capitulation eut lieu, à des conditions assez avantageuses, mais qui ne furent point gardées. Le roi Yahie partit pour Valence, emportant ses trésors et suivi d'une partie de la noblesse. On dit même qu'Alphonse lui fournit une garde et des troupes, pour qu'il pût s'établir tranquillement dans cette ville.

Telle fut la fin du royaume de Tolède après 372 ans d'existence. Avec lui tomba l'antique barrière qui retenait les princes chrétiens au-delà du Tage. Cet événement, qui donnait à la puissance d'Alphonse d'aussi dangereux accroissemens, révélait aux Arabes leur propre faiblesse, et leur montrait un

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

avenir désastreux de servitude et de honte, après plusieurs siècles de domination et de gloire. Ils n'avaient qu'un moyen pour prévenir ces résultats; c'était de se réunir, de confier à des mains habiles la direction suprême de toutes leurs forces; mais en cette occasion, comme en tant d'autres, les intérêts particuliers l'emportèrent sur l'intérêt général; et les Arabes continuèrent de marcher sur la route de la décadence.

L'auteur de toutes ces disgrâces, cet Aben-Omar, dont la politique imprudente livrait Tolède à l'ennemi du nom musulman, devait-il rester impuni? La voix publique l'accusait; les scheiks, les généraux qui aimaient leur patrie se déclarèrent ouvertement contre lui; les murmures du peuple s'ajoutaient à l'indignation des grands et des nobles. Muhamad dut céder au vœu général; on prétend de plus qu'il ne dédaigna pas d'être lui-même le bourreau de son ancien serviteur.

Mésintelligence entre Muhamad et Alphonse.

MUHAMAD aperçut tard les conséquences de la faute qu'il avait commise; il voulut la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

réparer, ou en prévenir les suites, en arrêtant les projets d'envahissement qu'Alphonse commençait à montrer. Il lui fit représenter que c'était assez pour lui de posséder Tolède, sans prétendre aux autres places du royaume, et qu'il devait se renfermer dans les limites de leurs conventions. Alphonse répondit que tout le pays qu'il occupait lui appartenait par la cession que lui en avait faite le roi Yahie, *son ami* et *son allié*.

Cette réponse remplit Muhamad d'indignation contre Alphonse, qui se disait l'ami de ceux qu'il dépouillait, et ne se faisait point scrupule de violer tous ses engagemens. Il lui jura dans son cœur une haine implacable, et il ne respira que guerre et vengeance.

Alphonse porta d'abord ses armes dans le royaume de Badajoz, et il s'empara de la ville de Coria. Maître de cette place, qui lui ouvrait le Portugal, il voulut le devenir des forteresses qui lui fermaient l'entrée de l'Andalousie ; et, levant sans pudeur le masque dont il avait jusque là couvert ses desseins, il envoya des députés à Muhamad, pour lui demander la remise de plusieurs places de la frontière.

L'arrogance de ce message enflamma le courroux du roi de Séville. Quelques wazirs

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qui craignaient la puissance d'Alphonse conseillaient à leur maître de tenter la voie des accommodemens, et de lui payer même un tribut, plutôt que de s'exposer aux chances de la guerre. Muhamad rejeta ce conseil timide; celui qui avait toute sa vie combattu pour agrandir ses états ou affermir sa puissance, devait-il subir sans résistance l'humiliation d'un tribut ou d'un démembrement? Il répondit à Alphonse avec hauteur, et il se prépara pour la guerre.

Les rois andalous appellent Jusef ben Taxfin, roi de Maroc, au secours de l'Espagne.

QUAND Muhamad eut pourvu à la sûreté de son royaume, il écrivit à tous les rois ou princes arabes, les invitant à se rendre sans délai à une assemblée, où l'on s'occuperait uniquement de la défense commune. Séville fut désigné comme lieu de réunion. Tous s'y rendirent ou s'y firent représenter par des fondés de pouvoirs.

Le cadi de Beja, Abu-Bécar, et celui de Cordoue, Abu-Walid, ouvrirent l'avis de recourir au roi de Maroc, Jusef ben Taxfin.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Il leur semblait que ce prince pouvait seul rétablir les affaires d'Espagne, et repousser les chrétiens au-delà de leurs anciennes limites. Tous les assistans applaudirent à ce conseil.

Le wali de Malaga, Abdala ben Zagût, osa seul s'élever contre l'opinion générale, et la combattre par des raisons pleines de sens et de force.

» Vous voulez, leur dit-il, appeler à votre » aide les Maures almoravides; vous ignorez » que ce sont des hommes féroces, nés au » fond des déserts de l'Afrique, et qu'ils ont « les mœurs du tigre qui vit avec eux sur ces » sables brulans. Ah! ne souffrez point qu'ils » viennent dans les fertiles plaines de l'An- » dalousie, dans les beaux champs de Valence. » Sans doute ils briseront le sceptre de fer » d'Alphonse, mais en nous délivrant de ses » chaînes, ils nous chargeront des chaînes de » leur maître.

» Ne savez-vous pas que Jusef a subjugué » toutes les cités d'Almagreb, qu'il a soumis » les puissantes tribus de l'orient et de l'oc- » cident ? que partout il a ôté aux peuples » l'indépendance, substitué son despotisme » à la liberté ? Ah! tremblez d'éprouver le » même sort!

» Pour résister à Alphonse, pour le vain-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» et l'abattre, vous avez un moyen: il est » dans vos mains. Notre désunion, nos dis- » cordes ont causé notre faiblesse : soyons » unis, et nous serons forts. »

Le sage Zagût ne fut point écouté; on le taxa d'être mauvais musulman, et secret partisan d'Alphonse. Sa vie même fut menacée. Le prince Al Raxid partageait en secret l'opinion de Zagût; mais quelque confiance que Muhamad eût en lui, Al Raxid ne put détourner le coup qui devait renverser le trône de son père. Des ambassadeurs furent solennellement envoyés à Jusef ben Taxfin, au nom de tous les rois et princes mahométans de l'Espagne.

Portrait de Jusef ben Taxfin, fondateur de Maroc; il demande la cession d'Algésiras; il arrive en Espagne.

An de J.-C. 1086. — De l'hég. 479

JUSEF, disent ses historiens, réunissait aux avantages du corps les plus brillantes qualités. Il était de haute taille, bien proportionné, brun de visage, mais d'une physionomie pré-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

venante. Il avait de grands yeux noirs très-expressifs, les sourcils bien dessinés, le son de voix agréable, une fort longue barbe. Il était d'un naturel noble et généreux, courageux et vaillant à la guerre, qu'il aimait et qu'il faisait avec bonheur, attentif pendant la paix aux besoins du peuple, libéral envers le soldat, grave et austère dans son maintien, un peu négligé dans ses vêtemens qui furent toujours de laine, d'un commerce doux et facile, extrêmement sobre et frugal; d'une santé robuste, que jamais n'affaiblit aucune maladie durant sa longue carrière, qui embrasse cent ans de l'hégire; religieux, remplissant scrupuleusement ses devoirs, aimant la justice, économe; ne foulant point le peuple par des impôts exorbitans, ne souffrant pas même qu'on exigeât des chrétiens d'autres tributs que ceux qui avaient été réglés par les conventions.

En un mot, disent les Arabes, Jusef avait tant de qualités, tant de vertus, qu'aucune n'était étrangère à son cœur; et chacune d'elles se montrait en lui avec tant d'éclat, qu'on aurait dit de chacune, qu'elle était la première ou la principale.

A l'aspect des grandeurs qui l'environnaient, ses walis et les seigneurs de sa cour, désirant

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'il portât un titre qui, en l'élevant au-dessus des autres souverains, leur parût ennoblir leur propre dépendance, le pressèrent de prendre, comme les califes d'orient et d'occident, ces noms augustes qui expriment la majesté du prince et le dévouement des sujets. On voulait qu'il s'intitulât Al Mumenim. Sa modestie, vraie ou fausse, n'y voulut point consentir; il permit seulement qu'on lui donnât le titre d'Al Muzlimin, prince des musulmans, et de Nazaradin, défenseur de la foi.

Jusef se voyait dominateur de l'Afrique, environné de serviteurs fidèles, et maître d'une armée aguerrie et nombreuse, lorsqu'il reçut les ambassadeurs du roi de Séville. Il leur fit le meilleur accueil, mais il les renvoya vers leur roi avec la commission de lui demander en son nom la cession d'Algésiras. A cette condition il promettait son appui.

Plusieurs avis s'élevèrent dans le conseil de Muhamad. Le prince Al-Raxid s'opposa fortement à cette cession; il ne fut pas écouté; et non-seulement cette importante place fut livrée au roi de Maroc, mais encore Muhamad, dans son funeste aveuglement, Muhamad, ce prince superbe qui avait voulu soumettre au joug tous les émirs de l'Andalousie, passa la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

mer en personne, et se présenta devant Jusef en suppliant, pour hâter son départ.

On dit qu'au moment de s'embarquer, levant les yeux et les mains vers le ciel, Jusef, s'écria « Alà Homa! si mon expédition » doit tourner à l'avantage des Musulmans, » commande aux flots de favoriser mon passage. Si elle devait au contraire leur être » nuisible, que ces mêmes flots agités par la » tempête servent à manifester ta volonté » sainte! » Aussitôt, ajoutent les Arabes, la mer se calma, et un vent doux enflant les voiles fit légèrement voguer les vaisseaux vers l'Andalousie.

Songe prophétique d'Alphonse.

INSTRUIT du débarquement de Jusef, Alphonse fit d'immenses préparatifs pour lui résister. Les historiens arabes, qui aiment à trouver ou qui mettent partout le merveilleux, racontent qu'avant de quitter Tolède, Alphonse avait eu durant plusieurs nuits des songes effrayans.

Il lui semblait, disent-ils, qu'il était monté sur un éléphant et qu'à côté de lui était sus-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pendu un tambour, qui, lorsqu'il le frappait, produisait un son terrible. Chacun expliquait diversement cette vision étrange. Le roi qui trouvait au fond de son cœur des pressentimens funestes, en fit demander l'explication à Muhamad-Aben-Iza, très-savant alfaki de l'une des mosquées de Tolède.

» Dites à votre maître, répondit l'alfaki » aux envoyés d'Alphonse, que le ciel lui » annonce sa défaite totale. Lorsque le roi » d'Ethiopie, suivi d'une puissante armée, » marchait contre les Arabes, dans l'intention » de renverser le temple de l'Eternel, il était » monté sur un superbe éléphant; et Dieu » envoya une pluie de feu qui consuma son » armée. Voilà pourquoi on lit dans le Coran: » *Ne voyez-vous point ce qu'a fait votre* » *Dieu contre la nation de l'éléphant? n'a-* » *t-il point déjoué leurs projets ennemis?* » Quant au tambour, il signifie que le jour » où le bruit des instrumens de guerre se » fera entendre sera un jour de désolation » et de mort pour les infidèles. »

Quand on rapporta au roi cette réponse de l'alfaki, il changea de couleur, et s'écria : Je jure que si l'alfaki se trompe, je ferai de lui un exemple terrible! Aben Iza se contenta de dire que ni le roi ni personne ne pouvait

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

lui faire aucun mal, si Dieu ne le permettait; qu'ainsi il était sans crainte.

Bataille de Zalaca, ou de Badajoz.

Les armées étant déjà en présence, séparées seulement par les eaux du Guadajira, petite rivière qui tombe dans la Guadiana entre Badajoz et Mérida, Jusef envoya à Alphonse la sommation prescrite par le Coran, d'embrasser l'islamisme, de se soumettre au tribut, ou de se préparer au combat. Ce prince était de la tribu de Lamtuna, où l'on se piquait de suivre à la lettre les préceptes de la loi. Alphonse irrité répondit aux envoyés africains: Que votre maître ne se cache point durant la bataille, nous pourrons nous y rencontrer.

Dès le lendemain au point du jour, Alphonse, à la tête de ses plus braves cavaliers, fondit sur les Almoravides (c'était ainsi qu'on appellait Jusef et les siens), et malgré la valeur d'Aben-Aîxa leur chef, il mit leurs rangs en désordre. Le roi de Navarre, auxiliaire d'Alphonse, combattait avec le même succès contre les Andalous; ceux-ci prirent la fuite et se replièrent sur Badajoz. Les troupes de Sé-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ville, animées par la présence de leur roi Muhamad, opposaient seules de la résistance, et se maintenaient encore sur le champ de bataille.

Jusef voyant que ses troupes pliaient, et que partout les chrétiens avaient l'avantage, fit marcher sa réserve composée de ses meilleurs soldats. L'habile et valeureux Syr ben Abi-Bekir la conduisait. Bientôt les affaires eurent changé de face. Les fuyards ralliés autour de la réserve furent ramenés au combat. Jusef lui-même à la tête de sa garde, attaquant le camp des chrétiens, qui était mal gardé, pénétrant jusqu'au pavillon royal le fer d'une main et la flamme de l'autre, prenant en flanc et sur les derrières l'armée d'Alphonse décida la victoire par ce mouvement hardi.

Alphonse, frémissant de rage, avait été forcé, pour repousser cette nouvelle attaque, d'abandonner le champ de bataille, où des milliers d'Almoravides venaient d'être immolés. Aben-Aïxa suivit ce mouvement rétrograde; et peu de temps après, secondé par les troupes de la réserve, il fit de nouveaux efforts; Muhamad de son côté redoubla d'ardeur. Le roi de Léon, entouré de blessés et marchant sur les cadavres, atteint lui-même d'un coup de faux à la cuisse, ne dut qu'à la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

nuit qui survint son propre salut, et celui des débris de l'armée.

Tous les poëtes du temps chantèrent cette grande victoire de Zalaca; on eût dit que la puissance d'Alphonse était à jamais abattue, et que les Arabes venaient de rétablir leur empire sur des bases qu'on ne pouvait plus renverser; mais Alphonse avait dans son génie actif d'immenses ressources, et pendant que les Arabes s'enivraient des douceurs du triomphe, il trouvait les moyens de rentrer en campagne, et de venger sa défaite par des succès.

Muhamad est peu satisfait des Almoravides.

JUSEF avait été contraint de retourner dans ses états par la nouvelle de la mort de son fils, à qui l'administration s'en trouvait confiée. Syr ben Bekir, son général, avait porté ses armes vers la Galice, et le roi Muhamad blâmait son plan d'opérations. Sans en pénétrer les motifs, il lui remontrait qu'avant d'attaquer les chrétiens dans le nord, il fallait les expulser du midi; et n'obtenant aucun

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

résultat de ses conseils, il avait séparé son armée de celle des Almoravides.

Alphonse sut profiter de cette mésintelligence; et, tandis que les Aragonais remportaient des victoires sur le roi de Sarragosse, ses troupes, commandées par le cid, battaient les Andalous dans les environs de Lorca.

Muhamad voyait avec peine la direction que les généraux de Jusef donnaient à la guerre; il aurait voulu pouvoir conduire à son gré les Almoravides, pour tirer de leur secours les avantages qu'il en avait esperés en les appelant. Il écrivit à Jusef en lui peignant les malheurs qu'il craignait, et en indiquant le seul moyen qu'il trouvait de les prévenir. Bientôt, ne se contentant pas d'avoir envoyé une lettre, il partit lui-même pour l'Afrique.

Le roi de Maroc lui fit en apparence le meilleur accueil; mais il n'entrait nullement dans ses intentions de confier au roi de Séville la direction de ses armées; et, tout en lui montrant le plus vif intérêt, il ne lui fit que des réponses évasives.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Seconde expédition de Jusef en Espagne.

An de J.-C. 1088. — De l'hég. 481.

JUSEF n'eut pas plus tôt débarqué à Algésiras qu'il envoya à tous les rois Andalous l'invitation de préparer leurs troupes, et il indiqua pour rendez-vous général les champs de Lorca. Son intention était d'assiéger le château d'Alid, situé à quelques lieues de Lorca, et dont les chrétiens s'étaient emparés. Alphonse y avait mis une garnison nombreuse, et par les travaux qu'il ajouta à ses fortifications, il en avait rendu l'abord inaccessible. De là la garnison, par de fréquentes sorties, ou des incursions rapides dans toute la contrée environnante, portait impunément au loin la terreur et la désolation.

Cette forteresse fut étroitement bloquée par l'armée combinée; mais les approches en étaient si bien défendues, plus encore par la nature que par des ouvrages d'art, qu'on n'osait se flatter de la prendre de force. Jusef, mécontent de perdre le temps sans aucun fruit devant des murs inabordables, ouvrit

© 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

l'avis de porter la guerre au milieu des états chrétiens. Sa proposition fut combattue par tous ceux qui avaient intérêt à se délivrer du voisinage de ces ennemis incommodes. Muhamad se déclara hautement pour l'opinion de Jusef, et la discorde se mit d'une part entre la plus grande partie des Andalous et les Almoravides, et d'autre part entre les Andalous eux-mêmes.

Alphonse était trop habile pour ne point mettre à profit ces divisions de ces ennemis: il s'avança du côté de Murcie avec une cavalerie nombreuse. Jusef ne jugea pas à propos de l'attendre; il se replia avec les siens sur Almérie, et les Andalous se cantonnèrent sous Lorca. Peu de jours après, Jusef s'en retourna en Afrique, afin de hâter la levée des troupes qu'il rassemblait pour l'exécution de ses desseins cachés.

Troisième expédition de Jusef; regrets de Muhamad.

An de J.-C. 1090. — De l'hég. 483.

Jusef allait enfin passer pour la troisième fois en Espagne; mais ce n'était plus pour

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

vendre aux Arabes les dangereux secours qu'il se proposait dans son cœur de leur faire acheter par la perte de leur indépendance : il venait déployer sur l'Andalousie sa puissance dominatrice, et faire des sujets de ceux qui le nommaient leur allié. Il avait jusque là dissimulé, maintenant il jetait le masque. Il n'avait pu toutefois si bien déguiser ses vues, que les princes andalous ne les eussent point pénétrées.

Le premier qui conçut des soupçons fut le roi de Grenade, Abdala ben Balkin; et la conduite réservée qu'il tint dès ce moment, ayant été remarquée par le général des Almoravides, celui-ci écrivit à son maître qu'il était temps d'agir ouvertement, puisque ses intentions se trouvant connues, les princes andalous pouvaient préparer contre lui des moyens de défense.

L'ambitieux Jusef ne négligea point cet avis, et il fit passer à Algésiras des bandes nombreuses d'Africains, qu'il suivit lui-même de près. Prenant aussitôt la route de Grenade, il y arriva presque à l'improviste. Abdala, qui ne s'était pas attendu à une attaque aussi prompte, n'avait pas de moyens de résistance; renfermant donc au fond de son cœur ses ressentimens et ses craintes, il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sortit de la ville pour aller au-devant de Jusef. Soumission inutile! au bout de deux mois, le malheureux Abdala, chargé de fers, fut envoyé à Agmat avec sa famille.

Jusef fit ensuite publier qu'Abdala lui avait cédé ses états, pour quelques domaines qu'il recevait en échange dans l'intérieur de l'Afrique. Les rois de Séville et de Badajoz, soit qu'ils le crussent ainsi, soit qu'ils feignissent de le croire, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter; lâche condescendance qui ne servit qu'à les humilier! car Jusef, sous divers prétextes, refusa de voir ces ambassadeurs. Peu de jours après, il s'empara de Malaga, comme il avait fait de Grenade, et il repassa en Afrique.

Ce fut alors que Muhamad connut toute l'étendue de la faute qu'il avait commise en ouvrant aux Africains le chemin de l'Espagne; mais des regrets tardifs étaient superflus, et ne doutant pas que Jusef ne voulût le dépouiller à son tour, il fit réparer les fortifications de toutes ses places, et principalement celles de Séville.

« Seigneur, lui dit alors le prince Al » Raxid, j'avais prévu de loin cet orage, et » je te l'avais annoncé. Pourquoi n'as-tu » voulu entendre ni la voix de ton fils ni

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» celle de quelques hommes prudens, qui,
» ainsi que moi, te montraient le danger?
» Le sort te destinait à conduire toi-même
» par la main dans l'Andalousie, le perfide
» étranger qui doit nous chasser de nos pa-
» lais et de notre beau pays. » « Eh! quelle
» puissance humaine, répondit Muhamad,
« pourrait empêcher les décrets éternels de
» s'accomplir? »

Muhamad était malheureusement très-crédule en matière de prédictions et d'horoscopes; il ne se rappelait pas sans effroi qu'au moment de sa naissance les astrologues avaient annoncé que sa dynastie finirait avec lui. Quelques chagrins domestiques augmentaient encore l'abattement que produisaient ces tristes souvenirs; son sommeil en était agité, et jusque dans ses rêves il voyait l'anéantissement de son pouvoir et la chute de son trône: ainsi Muhamad désespérait de sa fortune.

Toutefois il ne voulut point justifier son inconstance par une conduite pusillanime ou indigne d'un guerrier; et, cachant dans son sein son trouble et ses pressentimens, il se prépara au combat comme il le faisait jadis au temps de sa gloire.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Les Almoravides dépouillent le roi de Séville, et l'envoient captif en Afrique.

An de J.-C. 1091. — De l'hég. 484.

Jusef couvrit l'Andalousie de soldats ; quatre armées devaient agir à la fois. Malgré la supériorité infinie que les Almoravides avaient sur lui par le nombre, Muhamad sut pendant long-temps compenser ce désavantage par sa prudence et par ses talens. Mais déjà Jaën et Cordoue étaient tombés au pouvoir de ses ennemis; Baëza, Ubeda, Almodovar, Segura, Carmona, eurent le même sort; au bout de quelques mois il ne restait plus à Muhamad que sa capitale, et il fut contraint de s'y renfermer.

Il n'était point de la politique du roi de Léon de permettre que Muhamad succombât ; il voulait bien l'affaiblir pour accroître sa propre puissance; mais il ne fallait pas qu'à sa place il y eût un prince ambitieux, pouvant disposer des forces de l'Afrique, le menaçant lui-même après avoir vaincu les Andalous. Par malheur, il ne crut pas le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

danger imminent, et il se contenta d'envoyer un corps d'environ vingt mille hommes au secours du roi de Séville.

Que pouvaient ces vingt mille chrétiens contre les innombrables armées de Jusef? Surpris dans une position défavorable, ils furent défaits et contraints de se retirer vers Tolède, heureux de n'être point poursuivis. L'infortuné Muhamad, privé de sa dernière ressource, se défendit encore tant qu'il put combattre; mais lorsque ses soldats, épuisés par les fatigues d'un long siége, ou tout couverts de blessures, n'eurent plus la force de tenir leurs armes; que les provisions de tout genre manquèrent dans Séville; que les habitans, aigris par les souffrances et tremblans à l'idée d'un assaut, firent éclater leurs murmures et demandèrent à grands cris à capituler, le roi, ne pouvant ni donner aux habitans des espérances qu'il n'avait plus, ni résister au torrent impétueux des événemens qui l'entraînaient malgré lui, envoya des hérauts au camp des assiégeans, pour offrir de remettre la ville.

Syr ben Bekir promit au nom de son maître tout ce qui fut demandé; mais il signala son entrée dans Séville, en jetant Muhamad dans les fers; ses enfans, leurs femmes, leurs

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

filles partagèrent sa prison; ils n'en sortirent que pour entrer dans le vaisseau qui devait les transporter en Afrique.

Jamais peut-être le roi Muhamad n'eut plus de véritable grandeur qu'au moment où, trahi par la fortune, il se voyait dépouillé des grandeurs de la terre. Son trône abattu, le sceptre brisé dans ses mains, le sceau de la captivité effaçant la glorieuse empreinte du diadême, une prison obscure au lieu des palais somptueux, rien ne parut altérer sa constance. Ce qu'il ne pouvait supporter sans laisser voir sa douleur extrême, c'était l'aspect d'Al-Raxid, condamné par le malheur de son père à descendre du rang suprême; de tous ses enfans, qu'un prince sans foi allait livrer peut-être à la misère, à l'esclavage ou à la mort; de Saïda Cubra, son épouse bien-aimée, qui, toute fondante en larmes en voyant les indignes fers qui chargeaient des mains royales, n'échappait que par la douleur à la violence du désespoir.

Tous entouraient Muhamad; tous, la mort dans le cœur, semblaient s'occuper de lui seul; mais il lisait sur leur visage les soucis, les regrets amers qui les dévoraient, et il leur donnait des consolations, il leur offrait les espérances d'un avenir sur lequel il ne comptait

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pas. Mais, lorsque les vaisseaux commencèrent à s'éloigner de Séville, et que les sommets dorés de ses tours, se confondant avec l'horizon, disparurent pour jamais à leurs regards inquiets, ces infortunés ne purent contenir leurs plaintes. De tous côtés on entendit des sanglots et des gémissemens. On voyait que ces malheureux laissaient sur le rivage leurs plaisirs, leurs affections, leur âme entière.

Muhamad seul ne donnait aucune marque de faiblesse. Debout au milieu de sa famille désolée : « Mes enfans, mes amis, leur disait-il avec » douceur, sachons supporter notre sort. Nous » ne possédons rien ici bas que pour le perdre, » et Dieu ne nous donne les biens de la terre que » pour les reprendre. La douceur et l'amer- » tume, le plaisir et la douleur se touchent ; » mais le cœur généreux est toujours au- » dessus des caprices de la fortune. » Les augustes captifs furent conduits de Ceuta, où ils débarquèrent, à la ville d'Agmat ; et on les enferma dans une tour où Muhamad vécut encore quatre ans, au milieu des privations qui suivent l'indigence. Jusef, oubliant envers ses prisonniers les plus simples devoirs que l'humanité impose, les laissa exposés à toutes les atteintes du besoin.

Ses filles, dit Aben Lebuna, étaient obli

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

gées de travailler continuellement pour se procurer leur subsistance et la sienne. Couvertes d'habillemens grossiers, elles ne portaient pas même de chaussure; et toutefois, ajoute-t-il, malgré ces pauvres vêtemens, et l'air de tristesse répandu sur leurs traits délicats, on trouvait quelque chose en elles qui décélait la grandeur de leur origine. Quant à ses fils, trois furent assassinés, et les autres ne durent la conservation de leurs jours qu'à l'obscurité dans laquelle ils vécurent.

Jusef achève la conquête de l'Espagne mahométane.

QUAND l'ambition ne peut se satisfaire qu'en parcourant les voies ténébreuses du mal, dès qu'elle a fait le premier pas, il n'est plus de bornes qu'elle ne veuille franchir; rien n'est sacré pour elle, et c'est de crime en crime qu'elle marche à son but. Tous les princes de l'Andalousie devaient s'attendre à devenir à leur tour les victimes de la déloyauté de Jusef. Le roi d'Amérie tenta de former une ligue contre ce dangereux ennemi : il n'y put reussir. Un esprit de vertige s'était emparé de tous les souverains de l'Andalousie; les grands

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

exemples qu'ils voyaient auprès d'eux n'étaient point capables de les porter au seul moyen de salut qui leur restait; on eût dit qu'ils ne sentaient ni le désir ni l'utilité de réunir leurs efforts contre l'usurpateur qui les menaçait tous.

Aben Zamida fut le premier que Syr ben Bekir attaqua. Etroitement bloqué dans sa ville d'Almérie et dénué de tout espoir de secours, il tomba malade de chagrin, et il eut du moins, en perdant la vie, la consolation de mourir libre. Ahmed Obeidala, son fils, fut aussitôt proclamé. Celui-ci, convaincu que la ville ne pourrait pas tenir long-temps encore, fit appareiller en secret un navire, et, saisissant le premier moment favorable, il se sauva pendant la nuit avec sa famille. Almérie reçut dès le lendemain les assiégeans dans ses murs.

An de J.-C. 1092. — De l'hég. 485.

Les royaumes de Denia et de Valence furent ensuite le théâtre de la guerre. Denia, Xativa, Segura, subirent d'abord le joug; Valence opposa une vive résistance. Yahie y régnait encore, il avait à sa solde un corps de chrétiens auxiliaires; mortellement blessé dans une sortie, il expira en rentrant dans la ville.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Alcadir, son frère, lui succéda, déterminé à s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre. La trahison fit alors pour les Almoravides ce que leurs impuissans efforts n'avaient pas obtenu. Ahmed ben Gehaf, à qui sa charge de cadi donnait beaucoup d'influence, les introduisit dans la ville; sa trahison fut récompensée par le gouvernement de Valence; mais la justice divine lui réservait un autre salaire: il périt dans les supplices deux ou trois ans après.

An de J.-C. 1094. — De l'hég. 487.

Syr ben Bekir tourna pour lors ses armes contre le roi de Badajoz. Il régnait alors parmi les peuples de l'Andalousie une opinion générale, née de leur superstitieuse confiance en leurs astrologues, que le temps était enfin arrivé de la chute de tous leurs princes, et de la domination des Africains. Cette opinion produisait les plus funestes effets; persuadés que toute défense était superflue et que la résistance les conduirait à la ruine et à la mort; livrés à la plus triste insouciance pour des révolutions qui leur semblaient inévitables, les Andalous n'avaient ni le courage ni la volonté de s'armer pour leurs princes et pour leur patrie.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

L'armée du roi Omar ben Alaftas campait dans les environs de Badajoz; elle fut vaincue presque sans combat. Les deux fils du roi furent faits prisonniers. Les habitans, épouvantés par le désastre de l'armée, se portèrent en foule au palais d'Omar; et ne conservant de courage que pour la révolte et la désobéissance, ils forcèrent ce prince à capituler avant même que le siége fût commencé. Le roi avait demandé qu'il lui fût permis de quitter Badajoz avec sa famille, et Syr ben Bekir l'avait accordé; mais à peine fut-il parvenu à une lieue ou deux de distance, qu'un détachement de cavaliers lantuniens se mit à sa poursuite, et le malheureux prince fut lâchement assassiné avec tous ses enfans.

Tel fut le sort des rois de l'Andalousie. La révolte et la guerre civile les avaient placés sur le trône; l'usurpation étrangère, aidée par leurs discordes, les en précipita. Oubliant pour leur avantage personnel le bien général de l'Espagne, détruisant au lieu de construire, divisant au lieu d'unir, ajoutant, pour s'agrandir, des débris à d'autres débris, ils avaient tout sacrifié au présent; mais le terrible avenir, qui, tôt ou tard, voit tomber les empires, s'avançant vers eux à grands pas, les avait tout à coup saisis, comme un jour sans aurore.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Le cid s'empare de Valence, qu'il garde jusqu'à sa mort.

AHMED BEN GEHAF jouissait des fruits de sa déloyauté; mais haï, méprisé par les Valenciens, en horreur aux anciens amis d'Alcadir, il ne pouvait être heureux; car, si sa conscience lui épargnait les reproches, il les lisait dans les yeux de tous ceux qui l'approchaient. Les walis d'Albarracin, de Denia, de Xativa et d'autres encore, aspiraient en secret à secouer le joug des Almoravides, et à venger sur Aben Gehaf la mort d'Alcadir; ils recherchèrent l'alliance du cid Rodrigue, qui, banni de Tolède par l'ingratitude d'Alphonse, mais toujours fidèle à l'honneur et à la patrie, avait tourné contre les Arabes son ressentiment et ses armes, et s'était emparé d'une partie du royaume de Valence.

Le cid, qui depuis long-temps nourrissait dans son âme le désir de posséder cette ville importante, accueillit avec empressement la proposition des walis; il se mit à leur tête, et Valence fut investie. Le cid se distingua par des exploits extraordinaires, et il inspira aux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

assiégés tant de terreur, que les ennemis secrets d'Ahmed n'eurent point de peine à leur persuader de se rendre. On prétend que le wali Ahmed fut mis à mort par ordre du cid. Le seigneur d'Albarracin, Abu Méruan, fut nommé wali, et le seigneur de Murviedro premier wazir ; mais le cid s'assura la propriété réelle en plaçant dans la ville sous le nom d'auxiliaires un corps nombreux de chrétiens aguerris, qui demeurèrent seuls chargés de la garde et de la défense des forts et des remparts.

An de J.-C. 1099. — De l'hég. 492.

Rodrigue mourut, et aussitôt les Almoravides, que la crainte de sa vaillance avait jusque là retenus, formèrent le dessein de reprendre Valence. Aben Bekir y envoya une armée considérable ; en même temps il fit attaquer la ville du côté de la mer par tous ses vaisseaux ; mais Alphonse l'avait prévenu. Prévoyant les événemens qui suivraient la mort du cid, il avait renforcé la garnison et pourvu abondamment la place. Il essaya même de faire lever le siége, et une armée partit sous les ordres de Henri son gendre. Henri fut battu, mais Valence ne se rendit pas. La veuve de Rodrigue, la fameuse Chimène, donnant aux assiégés son propre courage, rendit inu-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tiles tous les efforts des Maures : c'était l'ombre du cid qui défendait encore Valence.

Ce ne fut qu'environ trois ans après qu'Alphonse jugea à propos de faire évacuer la place. Sa situation au milieu du pays ennem rendait sa défense difficile, et son entretien plus nuisible qu'il ne pouvait être avantageux. Les walis des environs, privés de cet appui, rentrèrent tous sous le joug des Almoravides.

Jusef passe une quatrième fois en Espagne, fait reconnaître son fils ; sa mort.

An de J.-C. 1103. — De l'hég. 496.

JUSEF avait laissé à ses généraux tout l'odieux d'une conquête entreprise contre toutes les règles de la bonne foi et du droit des gens ; quand elle fut terminée, il voulut montrer aux Andalous leur nouveau maître.

Arrivé à Cordoue, il convoqua tous les walis, les scheiks du pays, les principaux Almoravides, et quand tous furent réunis, il leur désigna pour son successeur, Ali, son second fils, comme plus digne du trône ou

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

plus capable de supporter le poids des affaires. L'acte de cette déclaration solennelle fut aussitôt dressé; après quoi le jeune prince, ayant été introduit, Jusef lui fit donner lecture des conditions sous lesquelles il venait d'être élu; Ali jura de s'y soumettre.

Le roi de Sarragosse assista à cette cérémonie par l'intermédiaire de son hagib. C'était de tous les princes arabes de l'Espagne le seul à qui Jusef eût laissé sa couronne. C'était un acte de politique : le roi de Sarragosse le défendait des Aragonais et des Catalans.

Au de J.-C. 1107. — De l'hég. 500.

Jusef, qui, presque centenaire, voyait s'avancer le terme inévitable de sa carrière, voulut retourner à Maroc; mais dès son arrivée à Ceuta, il se sentit malade; il fallut le transporter sur une litière jusque dans sa capitale, où, après avoir langui quelques jours, durant lesquels ses forces s'épuisèrent peu à peu, il mourut, pour ainsi dire, imperceptiblement pour lui-même comme pour les autres.

Les juifs de Lucena; anecdote.

Quand Jusef s'en retournait à Maroc, il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

fut retenu quelques jours à Lucena, par un événement assez singulier.

Il y avait dans cette ville beaucoup de juifs, et l'on avait découvert depuis peu un ancien livre d'Aben Muzerra de Cordoue, dans lequel on lisait qu'au temps du prophète, les juifs avaient promis d'embrasser l'islamisme l'an 500 de l'hégire, si, dans l'intervalle, leur Messie n'arrivait point. Que cette promesse eût été ou n'eût pas été faite, comme on venait d'entrer dans l'année marquée, on rappela aux juifs leur obligation prétendue; ceux de Lucena avaient été condamnés à prendre le turban.

Ils profitèrent du passage du roi par leur ville pour implorer sa justice; et l'affaire fut arrangée moyennant une grosse somme d'argent qu'ils comptèrent.

Bataille d'Uclez, où périt l'infant Sanche.

An de J. C. 1108. — De l'hég. 501.

Dès le commencement de son règne, Ali, voulant pousser la guerre contre les chrétiens, fit passer en Espagne un grand nombre de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

troupes sous les ordres de Temim, son frère; et la province de Tolède fut envahie. De son côté, Alphonse courut aux armes; et, soit pour donner aux soldats une preuve de sa confiance en leur valeur, soit pour exciter leur courage par l'aspect des dangers auxquels serait exposé l'héritier de sa couronne, il ordonna que l'infant Sanche, à peine âgé de dix ans, irait au milieu d'eux partager leur péril et assister à leur triomphe, ou s'humilier avec eux devant l'ennemi victorieux.

Don Garcia de Cabra, gouverneur du prince, eut le commandement; tous les seigneurs de la Galice et de Léon, tous les comtes de Castille étaient dans les rangs avec leurs vassaux. Jamais peut-être on ne dut, avec plus de probabilités, compter sur la victoire; les Almoravides eux-mêmes semblèrent craindre l'issue de la bataille, et ils furent sur le point de se retirer devant les chrétiens; mais quelques scheiks courageux firent observer que la retraite ressemblerait à la fuite, et il fut décidé que la bataille serait livrée.

L'attaque commença dès le point du jour; les chrétiens se défendirent pendant longtemps avec le plus grand courage, et la victoire demeurait indécise. Alors un corps d'Almoravides, composé des plus déterminés,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

choisissant le plus épais de la mêlée, parvint à s'ouvrir un sanglant passage jusqu'au lieu où combattait le général ennemi. L'infant don Sanche, avec une intrépidité au-dessus de son âge, trop faible pour se servir d'une épée, animait les siens de la voix; malheureusement son cheval s'abattit sous lui, et il fut renversé.

Les Almoravides s'élancèrent de toutes parts pour le prendre; son gouverneur fit pour le sauver d'incroyables efforts. Il fut tué, et le prince périt avec lui. Les chrétiens, épouvantés, prirent la fuite, et la fuite ne les servit point; les Almoravides en firent un horrible massacre. L'élite de la noblesse, plusieurs seigneurs des plus illustres maisons de l'Espagne, et vingt mille soldats perdirent la vie dans cette funeste journée.

Les Andalous souffrent impatiemment la domination des Almoravides.

An de J. C. 1113. — De l'hég. 507.

Après la mort de Syr ben abi Bekir, arrivée cette année, Muhamad ben Fatima prit le gouvernement de Séville; et, malgré ses

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

efforts pour gagner l'affection des Andalous, il n'y put réussir. La domination des Almoravides ne subsistait que par la force des armes; ils ne les auraient pas impunément déposées. Les Andalous, pour la plupart descendans des Arabes, jadis vainqueurs des Maures, ne pouvaient souffrir le joug que leur imposaient à leur tour les vaincus. Les scheiks de Lamtuna, walis des provinces ou alcaïdes des villes, étaient à leurs yeux des tyrans insupportables. Il faut dire que par leur fréquentation des Européens, les Arabes avaient perdu cette rudesse, cette humeur sauvage et féroce que les Almoravides apportaient de l'Afrique. Au bout de quatre siècles, les habitudes grossières, les mœurs du désert avaient dû nécessairement disparaître, et les Arabes les retrouvaient tout entières dans leurs vainqueurs, mêlées avec une soif de sang qui leur était commune avec les tigres nés parmi eux.

Les cadis, les magistrats de cette nation, étaient surtout détestés. Livrés à une sordide avarice, ils sacrifiaient à cette passion tous les intérêts. Le pauvre et l'orphelin, le riche et le puissant étaient également dépouillés; et ces hommes, donnés pour protéger et pour instruire, abjurant toute modération, tout sentiment de pudeur, n'exerçaient le pou-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

voir que pour nuire et pour opprimer. La perception des impôts avait été livrée aux juifs, qui n'étaient que le prête-nom de ces Maures avides, et qui portaient dans le recouvrement la plus excessive rigueur : aussi le mécontentement était général, et il semblait n'attendre qu'une occasion pour éclater.

Conquête de Sarragosse par Alphonse I, roi d'Aragon.

QUAND Sarragosse perdit son roi Abu Giafar, les Arabes virent périr avec lui leur fortune : c'était leur plus ferme appui, leur dernière espérance. Son fils Abdelmélic Amad-Dola était un prince courageux, mais beaucoup moins politique que son père ; il devait éprouver bien plus de difficulté à se soutenir contre des voisins également forts, ambitieux et puissans.

An de J. C. 1116. — De l'hég. 510.

Déjà le roi d'Aragon menaçait Sarragosse ; Abdala ben Mezdeli, wali de Grenade, accourut au secours d'Abdelmélic. Alphonse se retira ; mais, à la place de cet ennemi déclaré,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

le roi de Sarragosse craignit d'en trouver un dans Abdala bien plus dangereux encore; car il se méfiait de l'amitié des Almoravides. Il préféra celle d'Alphonse, et il l'acheta par la cession de Lérida et des forteresses voisines.

Ali, regardant Amad-Dola comme un traître, jura de le punir; il envoya des troupes sous les ordres de Temim : elles parvinrent jusqu'à Lérida. A la suite d'un engagement très-meurtrier avec l'armée d'Alphonse, Temim fut contraint de battre en retraite, et il ne ramena que dix mille hommes à Valence. Ce fut alors que le roi d'Aragon fit ouvertement connaître son intention d'obtenir Sarragosse.

On craint peu les reproches de celui qu'on opprime quand on est plus fort que lui et qu'on peut donner le nom de mesure politique à la violation des traités. Il envoya sommer Amad-Dola de lui remettre sa capitale. Celui-ci ne répondit point; mais il essaya de se fortifier : il n'en eut point le temps. Alphonse parut sous les murs de la ville avec une puissante armée.

An de J.-C. 1118.— De l'hég. 512.

On remarquait parmi les assiégeans plusieurs seigneurs français avec leurs gens d'armes, et il s'établit entre eux et les Aragonais

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

une rivalité de bravoure et de zèle qui devint funeste aux assiégés. La disette, compagne ordinaire d'un long siége, ne tarda pas à se faire sentir; les habitans demandèrent à capituler. Le roi d'Aragon leur accorda des conditions avantageuses, et il permit à ceux qui le voudraient de sortir de la ville en emportant leurs biens. Quelques-uns passèrent à Valence et à Murcie avec leurs familles; le plus grand nombre se soumit à la domination d'Alphonse, qui transporta dans leur ville le siége de son royaume.

An de J. C. 1120. — De l'hég. 514.

Peu de temps après, Alphonse ajouta à ses états les villes de Calatayud et de Daroca, après avoir taillé en pièces une armée almoravide sous les remparts de cette dernière ville.

Révolte de Cordoue; apparition des Almohades en Afrique.

An de J. C. 1121. — De l'hég. 515.

Les Almoravides, qui composaient la garnison de Cordoue, se livraient aux plus grands excès. Ils ne se contentaient pas de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

dévaster les jardins des habitans et d'attenter à leurs propriétés, ils s'introduisaient de force dans leurs maisons, s'emparaient de tout ce qui leur pouvait convenir, insultaient leurs femmes et leurs filles. Les Cordouans avaient souvent porté leurs justes plaintes au wali et aux chefs de cette milice turbulente ; ceux-ci favorisaient en secret ces désordres, dont ils profitaient, bien loin de prendre aucune mesure pour les empêcher.

Les habitans, réduits au désespoir, prirent les armes, attaquèrent de toutes parts les Almoravides, les poursuivirent jusque dans les tours où ils s'étaient réfugiés, et en massacrèrent un grand nombre.

L'exemple donné par Cordoue pouvait devenir contagieux. Ali le sentit ; et, réunissant aux débris de la garnison toutes les troupes dont il put disposer, il se porta rapidement sur la ville rebelle. Les habitans fermèrent leurs portes et se préparèrent à la défense ; mais, des deux côtés, quelques personnes sages qui craignaient les résultats de la guerre civile, parvinrent à opérer un rapprochement. Ali promit de punir les Almoravides coupables, et les habitans donnèrent une somme d'argent pour indemniser les Almoravides innocens des torts de la garnison des pertes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'au milieu du désordre ils avaient éprouvées par les fureurs de la populace.

Le roi ne demeura que fort peu de temps à Cordoue, où la paix fut promptement rétablie. Il n'en était pas de même en Afrique: le feu, qui devait dévorer la puissance des Almoravides, venait de s'allumer au fond des déserts voisins de l'Atlas. Inaperçu dans les premiers temps, méprisé ensuite comme peu dangereux, il n'avait pas été étouffé : son explosion fut terrible.

Cette révolution, qui en peu d'années changea la face de l'Afrique et fonda un empire nouveau sur le trône renversé des successeurs de Taxfin, fut l'ouvrage d'un homme né dans une classe obscure, mais ambitieux de science et plus encore de grandeur, n'aimant la première que pour obtenir la seconde, capable de tout entreprendre, constant dans ses desseins, courageux dans l'exécution.

Il s'appelait Muhamad ben Abdala ; il prit dans la suite le nom de El Mehedi, docteur de la loi. Ses prédications lui donnèrent des armées, et ces armées, conduites par le fanatisme, remportèrent d'éclatantes victoires. Ali, que les défaites de ses généraux remplissaient de chagrin et de craintes, rappela son frère Temim, qui s'était faiten Espagne une

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

grande réputation d'habileté; mais Temim ne fut pas plus heureux que les autres.

An de J.-C. 1125.—De l'hég. 519.

Encouragés par tant de succès, les Almohades (ainsi s'appelaient les disciples ou les soldats du Méhédi) vinrent porter l'épouvante jusqu'aux portes de Maroc. La fortune se déclara cette fois pour les Almoravides. Leurs ennemis furent complètement battus; et c'en était fait de leur armée sans la prudence et la valeur héroïque d'Abdelmumen, qui se montra digne en ce jour des brillantes destinées que le sort lui réservait.

Incursion du roi d'Aragon dans l'Andalousie.

Les Muzarabes du royaume de Grenade crurent que le moment était arrivé de secouer le joug des Almoravides et des Arabes. Ils députèrent secrètement vers Alphonse d'Aragon les principaux d'entre eux; ils lui peignirent la conquête de l'Andalousie comme une chose aisée, à laquelle ils l'aideraient de toutes leurs forces. Après avoir long-temps hésité, Alphonse se mit à la tête d'une armée

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dont il choisit lui-même tous les soldats, et il partit de Sarragosse.

Il traversa d'abord le royaume de Valence, et passa quelques jours devant la capitale. Comme elle avait une garnison nombreuse, il ne s'y arrêta pas; mais son armée se grossit d'un grand nombre de Muzarabes des environs. Les Almoravides, rassemblés sur les bords du Xucar, tentèrent de s'opposer à son passage : il les culbuta et les poursuivit jusqu'à Dénia. De là, tournant à l'occident, il passa à Xativa, entra dans le royaume de Murcie, et fit partout du butin.

Il se dirigea ensuite par Baza vers Grenade. Arrivé dans un lieu nommé Guya a, il reçut dans ses rangs un nombre infini de Muzarabes; de toutes parts ils accouraient avec leurs chevaux et leurs armes, de sorte que dans peu Alphonse se vit à la tête de cinquante mille hommes.

Au premier bruit de l'invasion, les Almoravides avaient envoyé des exprès en Afrique, et Temim s'était hâté de repasser la mer. Sa présence rétablit les affaires et sauva Grenade, où déjà se faisait la prière d'alarme. La mauvaise saison vint encore favoriser les efforts de Temim. Il survint des pluies très-abondantes, mêlées de neige, qui obligèrent Alphonse à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

lever son camp. Il s'était d'ailleurs attendu, d'après les jactances des Muzarabes, à un soulèvement général qui lui aurait ouvert les portes de Grenade ; et il ne trouvait, au lieu de ces espérances, que les fatigues et les chances ordinaires de la guerre.

Après avoir ravagé le pays qu'il ne pouvait conquérir, Alphonse descendit du côté de la mer. Attaqué par les Almoravides dans les environs de Llerena, il les chargea avec tant de vigueur qu'il les força à la fuite, et leur tua beaucoup de monde. Depuis ce moment les ennemis n'osèrent plus se montrer, et les Aragonais continuèrent tranquillement leur route.

On traversa la petite rivière de Motril dans un lieu où elle coule encaissée entre des rochers. Lorsque le roi se vit au fond de ces gorges profondes, levant les yeux en haut, il ne put s'empêcher de dire: Ah ! qu'il serait facile de nous enterrer tous ici, si du sommet de ces montagnes les Almoravides jetaient de la terre sur nous.

Parvenu au bord de la mer, il fit, dit-on, construire un bateau dont on se servit pour aller à la pêche. Du poisson qu'elle produisit on composa pour lui un repas qu'il prit sur le rivage. Il avait fait vœu, disait-il en plai-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

santant, de manger du poisson sur la plage de Grenade.

Enfin, après un assez long séjour dans l'Andalousie, il reprit le chemin de ses états, chargé de butin, et suivi de tous les Muzarabes que son départ aurait laissés exposés au ressentiment des Almoravides. Ces Muzarabes emmenèrent leurs familles. Alphonse s'en servit pour repeupler Sarragosse, qui avait perdu une partie de ses habitans.

Cette expédition n'eut pas de grands résultats; mais elle prouva que la puissance des Arabes ne s'était pas augmentée par le mélange des Maures, et que les princes chrétiens en auraient facilement triomphé s'ils s'étaient entendus.

Mort du Méhédi; Abdelmumen lui succède.

An de J.-C. 1130.—De l'hégire 526.

CEPENDANT le Méhédi avait travaillé à réparer ses pertes, et il y avait réussi par ses talens et par sa constance. Une armée nouvelle descendit des montagnes, sous la conduite d'Abdelmumen, et la fortune le rendit

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

victorieux. Les Almoravides, battus aux environs d'Agmat, coururent se renfermer dans Maroc. Abdelmumen ramena son armée triomphante à Tinmal, séjour du Méhédi. Celui-ci alla au devant de lui, et après l'avoir comblé lui et ses troupes d'éloges mérités, il dit à ceux qui l'entouraient de se rendre le lendemain sur la grande place de la mosquée.

Quand le peuple fut assemblé à l'heure indiquée, le Méhédi monta sur une tribune élevée, du haut de laquelle il fit aux assistans une vive exhortation de persévérer dans la doctrine qu'il leur avait enseignée; après quoi il leur annonça que sa mort était très-prochaine; elle arriva en effet au bout de trois ou quatre jours. Les scheiks s'étant aussitôt réunis pour délibérer sur le choix de son successeur, Abdelmumen fut élu d'un consentement unanime.

Le roi de Léon parvient jusqu'à la vue de Cadix; celui d'Aragon est tué à la bataille de Fraga; le premier est proclamé empereur.

An de J.-C. 1133. — De l'hég. 527.

Le roi de Léon avait traversé la Sierra Morena avec une armée florissante. Le comte

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Rodrigue de Lara sortit de Tolède avec les troupes qu'il commandait; et, combinant sa marche avec celle du roi, il descendit vers Cordoue par la route de Badajoz. La réunion s'opéra sur les rives du Guadalquivir. Le roi, traversant le fleuve et la campagne de Cordoue, prit le chemin de Séville, dont il pilla les faubourgs. De là il parvint jusqu'à la vue de Cadix, s'arrêta sur la plaine à jamais célèbre où périt avec Rodrigue l'empire des Goths, remonta ensuite vers Séville, battit un corps d'Almoravides, parcourut l'Estramadure, et rentra dans Tolède couvert des dépouilles ennemies.

Cette expédition, qui semble faite sur le modèle du voyage militaire du roi d'Aragon, n'avait pas comme celui-ci un but avoué par la politique. L'Aragonais croyait marcher à la conquête de Grenade; le Castillan ne justifiait pas son entreprise par de semblables motifs. Il ne fit aucune tentative sérieuse ni sur Cordoue ni sur d'autres villes; il n'emporta de cette course rapide que la gloire stérile d'avoir ravagé des campagnes sans défense, d'avoir ruiné quelques obscurs villages, d'avoir égorgé quelques Maures.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

An de J.-C. 1134. — De l'hég. 528.

Les Almoravides se vengèrent en Aragon par une éclatante victoire des échecs de l'Andalousie. Le roi Alphonse avait peu à peu dépouillé le roi de Sarragosse de tous ses états; quelques villes avaient toutefois refusé le joug : de ce nombre étaient Mequinenza et Fraga, qui, bien que pressées à l'occident par les Aragonais et à l'orient par les Catalans, se soutenaient par le voisinage de Valence, d'où elles tiraient des secours. Alphonse voulut ajouter à ses domaines le territoire de ces villes, qui s'y trouvaient presque enclavées.

Il attaqua et prit Mequinenza, dont la garnison fut passée au fil de l'épée; il mit ensuite le siége devant Fraga, dont les habitans demandèrent à capituler. Alphonse exigea qu'ils se rendissent à discrétion; les habitans, ne pouvant s'y résoudre, continuèrent de se défendre.

Aben Gania, wali almoravide de Lérida, résolut de faire lever le siége. Il avait rassemblé un corps considérable de cavalerie maure, et il battait la campagne en tous sens, interceptant les convois des chrétiens, les harcelant sans cesse, et détruisant tout autour d'eux. Les assiégés, se voyant secourus, ten-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tèrent de leur côté plusieurs sorties; et, dans l'une d'elles, concertée d'avance avec Aben Gania, la garnison, soutenue par les habitans, assaillit les Aragonais avec tant de succès, qu'elle pénétra jusqu'au milieu de leur camp. Dans ce moment critique, Aben Gania se montra du côté opposé. Les chrétiens, déjà épuisés par de longs efforts, cessèrent de résister; presque tous furent égorgés: Alphonse périt au milieu d'eux.

Le camp des chrétiens et les richesses qu'il contenait devinrent la proie des Musulmans; plusieurs places rentrèrent en leur puissance, et la fortune des Almoravides parut vouloir se relever dans le nord de l'Espagne; mais le jeune roi de Léon, oubliant d'anciennes querelles et conduit par une généreuse politique, vola au secours des vaincus, et arrêta les progrès de l'ennemi. Ce fut à cette occasion que tous les princes chrétiens de l'Espagne, soit qu'ils cédassent à un mouvement personnel de reconnaissance ou d'admiration, soit qu'ils se laissassent aller à l'ascendant des grandes qualités d'Alphonse-Raymond ou de sa puissance, lui décernèrent le titre d'empereur, et se soumirent à sa suprématie.

Mais, par une de ces contradictions qu'on trouve à chaque pas, dans l'histoire des

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

hommes, entre les actions de la veille et celles du lendemain, ils travaillèrent incontinent à détruire leur propre ouvrage; et le regret d'avoir élevé au dessus de leur trône le trône d'Alphonse-Raymond, les ligua tous contre lui. Leurs efforts furent vains : Alphonse les battit en plusieurs rencontres, et les força à demander la paix.

Présence d'esprit de Bérangère, femme de l'empereur Alphonse.

An de J.-C. 1139. — De l'hég. 533.

PENDANT que l'empereur faisait le siége d'Oreja, les walis de Séville, de Cordoue et de Valence réunirent leurs forces, et, pour opérer une utile diversion, ils allèrent investir la forteresse d'Azeca, où se trouvait l'impératrice. La place n'avait qu'une faible garnison et de mauvais remparts; Bérangère craignit qu'elle ne fût emportée si elle souffrait un assaut. Dans cette extrémité, elle envoya des hérauts au camp des Musulmans pour faire demander en son nom, à leurs généraux, s'ils croyaient bien glorieux pour eux d'attaquer

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

une ville où il n'y avait que des femmes, au lieu d'aller chercher l'honneur avec le danger devant Oreja.

Les généraux, étonnés de ce singulier message, et voulant toutefois ne point mériter le reproche qu'il contenait, demandèrent à saluer l'impératrice, à laquelle ils furent en effet présentés. Elle les reçut au milieu de sa cour, entourée de toute la pompe de la royauté, et les Maures la quittèrent pleins de respect et d'admiration.

Cette anecdote, qu'on lit dans plusieurs historiens, est peut-être controuvée; mais elle est bien dans les mœurs des deux nations qu'elle concerne, et dont l'Europe tira l'esprit chevaleresque avec lequel elle se consola de la barbarie et de l'ignorance.

Mécontentement général dans l'Andalousie; soulèvement dans l'Algarbe, à Cordoue, etc.; inconstance des Andalous.

An de J.-C. 1143.—De l'hég. 538.

La domination du roi de Maroc n'était pour les Andalous qu'une charge réelle dont ils

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ressentaient tout le poids, sans en recevoir aucun avantage. Ces souverains étrangers, depuis long-temps hors d'état de les défendre, ne laissaient voir qu'ils régnaient que par le recouvrement des impôts. D'un autre côté le désir d'indépendance, comprimé pendant soixante ans, mais non encore éteint, vivait tout entier chez les descendans de ces hommes que Jusef avait dépouillés. Enfin les Almoravides avaient introduit en Espagne une foule de tribus africaines qui différaient des tribus andalouses par les mœurs et les habitudes autant que par la croyance; car, bien que tous fussent musulmans, ils appartenaient à des sectes diverses qui ne regardaient pas la tolérance comme une vertu nécessaire.

De là étaient nées des préventions fâcheuses, des jalousies secrètes, ou même des inimitiés déclarées; et ces sentimens avaient pris tant de force que, gagnant peu à peu toutes les classes, ils avaient dégénéré en haines nationales. Il n'était pas difficile à des hommes entreprenans et adroits de faire servir à leurs desseins particuliers cette disposition universelle des esprits, et ce fut ce qui arriva.

An de J.-C. 1144. — De l'hég. 539.

Il y avait dans l'Algarbe un enthousiaste des

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

nouvelles doctrines, nommé Ahmed ben Cosai. Il s'était fait par ses prédications un grand nombre de prosélytes, qui l'appelaient leur Imam. Quand il fut assez fort, il s'empara de la place de Mertola par une surprise adroite; et comme les habitans embrassèrent sa cause, il attaqua ouvertement les Almoravides. Beja, Mérida, Niebla, tombèrent en sa puissance, et il alla menacer Triana et Séville.

Aben Gania, qui, du gouvernement de Lérida, avait passé à celui de Cordoue, rassembla ses troupes et marcha contre les rebelles, qui n'osèrent point l'attendre; il se mit à leur poursuite, eut quelque avantage et fit le siége de Niebla. Les élémens combattirent pour Aben Cosaï. Pour comble de disgrâce, le général almoravide reçut la nouvelle du soulèvement de Cordoue. Le cadi avait été égorgé, et Abu Giafar Hamdaïn s'était saisi du pouvoir.

Aben Gania, abandonnant le siége, se rendit à Séville, où des événemens du même genre se faisaient déjà craindre. Avant d'y arriver, il apprit que les habitans de Valence s'étaient pareillement révoltés; que le wali, tremblant pour ses jours, avait dû se sauver de nuit; que les villes d'Albacète, de Jaën et de Malaga avaient suivi l'exemple de Valence : on

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

y avait désarmé, chassé ou massacré tous les Africains.

Cependant les Andalous ne s'accordaient que dans la volonté d'expulser ou d'accabler leurs oppresseurs. Cet intérêt commun satisfait, les ambitions particulières reprenaient toute leur activité, et les Andalous formaient autant de partis qu'il se trouvait parmi eux d'hommes audacieux avec quelques moyens d'influence. Toutes les leçons de l'expérience étaient perdues pour eux, et les tristes essais qu'ils avaient faits de la division des provinces après le dernier des Omeyas, leur disaient vainement que les mêmes accidens produiraient les mêmes résultats.

Chacun voulait le pouvoir souverain, chacun voulait dominer sur les autres, chacun voulait s'asseoir à son tour sur un trône glissant où nul ne pouvait se tenir; et durant deux ou trois ans on vit l'inconstante fortune élever, abaisser en un jour les mêmes individus, faire des princes et les renverser, pousser jusqu'au haut de sa roue ceux que l'instant d'après elle précipitait au fond d'un abîme.

Quatorze jours s'étaient écoulés depuis que Hamdaïn commandait dans Cordoue, et déjà le peuple murmurait contre lui. Un parti puissant, soutenu par les chrétiens de Tolède,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

s'était formé en faveur d'Ahmed-Seif-Dola, descendant des Beni Hud de Sarragosse. Riche, politique et appuyé sur sa naissance, il attacha le peuple à sa cause. Hamdaïn fut chassé, et Seif-Dola ceignit le diadême; mais au bout de huit jours il fut lui-même obligé de prendre la fuite. Hamdaïn fut de nouveau proclamé par le même peuple qui l'avait proscrit.

La même chose arrivait à Murcie, à Valence. Abdelmelic, Abu Giafar, Aben Fetâh, beaucoup d'autres encore, étaient tour à tour appelés au premier rang, ou forcés d'en descendre, suivant les caprices du peuple ou la violence des partis.

Mort d'Ali et de Taxfin son successeur; victoires d'Abdelmumen.

Les revers des Almoravides d'Espagne accablaient le malheureux Ali d'une douleur d'autant plus vive, que les affaires n'allaient guère mieux en Affrique. Il avait espéré que les talens de Taxfin, son fils, soutiendraient son empire chancelant; mais ce prince fut plusieurs fois vaincu par les Almohades, et des

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

vastes provinces qui composèrent la riche succession de Jusef, la plus grande partie avait subi le joug. Ali en conçut tant de chagrin et de dépit, qu'il tomba malade ; et comme, au lieu des succès qui lui auraient rendu la santé avec la puissance, il ne trouvait dans les nouvelles qu'il recevait de toutes parts que des sujets nouveaux de tristesse, le mal croissant toujours eut bientôt consumé en lui tous les principes de vie, et il mourut à Maroc après un règne de quarante ans, dont la fin fut très-orageuse.

Abdelmumen saisit ce moment pour se montrer avec toutes ses bandes. Taxfin, successeur d'Ali, marcha courageusement à sa rencontre ; et ses premiers efforts furent couronnés par la victoire ; il voulut profiter de ces faveurs de la fortune, et il en essuya un nouveau caprice : dans une seconde action, son armée fut presque détruite. Taxfin, sans perdre courage, fit prendre les armes à tous ceux qui les pouvaient porter, et il se prépara encore à combattre. Les deux armées se rencontrèrent près de Tremecen. Celle d'Abdelmumen était moins nombreuse : il y suppléa par les ressources de sa tactique, et les Almoravides essuyèrent une déroute complète.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Taxfin se réfugia à Oran, qu'il avait fortifié avec un soin extrême. Il craignait de ne pouvoir conserver l'empire de Maroc; et regardant Oran comme son dernier asile en Afrique, il y avait caché ses trésors, déterminé, en cas de malheur, à se sauver en Espagne. Il avait envoyé des ordres pressans à Muhamad ben Maimon, wali d'Almérie, d'envoyer des vaisseaux à Oran; ces vaisseaux devaient attendre au port, et le port était séparé de la ville par des rochers escarpés. Taxfin voyant que la constance des Almohades n'était point rebutée par les difficultés du siége, et que tôt ou tard Oran tomberait en leurs mains, sortit à cheval de la ville pour gagner le port à la faveur des ténèbres.

Mais comme son esprit était troublé par la crainte d'être pris par les ennemis, et que la nuit était fort obscure, ou peut-être par quelque écart malheureux de son cheval, qu'effrayait le bruit des vagues qui se brisaient contre les écueils du rivage, il se précipita du haut d'un rocher escarpé, et le lendemain on trouva son corps tout sanglant et sans vie au bord de la mer.

Abdelmumen, maître d'Oran, attaqua Tremecen, dont tous les habitans furent massacrés, en expiation de leur longue résistance; en

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

même temps il envoyait ses généraux assiéger Fez et Mequinez. Ces villes capitulèrent ; Salé et Agmat reçurent aussi la loi des Almohades. La ville de Maroc tenait encore. Elle avait pour roi Ibrahim Abu Yshâk, jeune fils de Taxfin, prince sans expérience. Abdelmumen conçut le projet de terminer la guerre par la ruine de Maroc.

Ambassade d'Aben Cosaï à Abdelmumen.

An de J.-C. 1146. — De l'hég. 541.

Aben-Cosaï avait étendu ses conquêtes autour de Mertola, où il résidait, et son autorité était reconnue depuis l'Océan jusqu'aux environs de Séville. Aben-Gania, qui voyait s'écrouler l'empire d'Afrique, et qui prévoyait que sa chûte causerait la ruine des Almoravides d'Espagne; qui, malgré ses efforts, n'avait pu maintenir les peuples dans l'union et l'obéissance; qui voulait peut-être du milieu des débris qui l'entouraient faire sortir une souveraineté pour lui-même ; désespérant de triompher par les armes de ses nombreux ennemis, tenta de désunir ceux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'il ne pouvait vaincre, et de semer entre eux la discorde.

Il suscita des ennemis à Aben-Cosaï parmi les siens même; celui-ci à son tour voulut se faire un protecteur de l'ennemi des Almoravides; il envoya une ambassade à Abdelmumen. On dirait qu'un mauvais génie dominait à cette époque sur l'Espagne, et lui préparait de nouveaux désastres en lui donnant d'autres maîtres. Tandis que tous les walis travaillaient à conquérir leur indépendance, Aben-Cosaï cherchait à perdre la sienne.

Abdelmumen, à qui la proposition inattendue d'Aben-Cosai montrait une brillante perspective de conquêtes, promit tous ses secours, et il le nomma son wali dans l'Algarbe.

Pour que l'effet suivît la promesse, Abdelmumen fit embarquer à Tanger dix mille chevaux et vingt mille fantassins. Ces troupes abordèrent sur la côte d'Algésiras; la ville ne fit pas une longue résistance. Aben-Cosaï vint joindre les Almohades avec ses propres soldats; il leur conseilla de marcher sur Gibraltar, qui fut évacué par la garnison au seul bruit de leur approche. La ville de Xerez n'attendit pas même, pour se ren-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dre, que les Almohades l'eussent investie. L'alcaïde, accompagné de cent principaux habitans, alla au-devant d'eux, et promit obéissance et fidélité au nom de la ville; il obtint pour prix de sa lâcheté divers priviléges, que Xerez conserva tant que dura en Espagne la domination almohade.

Progrès des Almohades dans l'Espagne; le roi de Portugal prend Lisbonne, celui de Léon prend Almérie.

An de J.-C. 1148. — De l'hég. 543.

Les Almohades étendaient insensiblement leurs conquêtes dans l'Andalousie. De nouveaux secours qu'Abdelmumen leur envoya les mirent en état d'entreprendre le siége de Cordoue; Séville les avait déja reçus dans ses murs. Aben-Gania, qui deux ans auparavant s'était érigé en souverain de Cordoue avec le secours de l'empereur Alphonse, opposa d'abord une vive résistance; mais il n'ignorait pas que les Cordouans le haïssaient, et qu'il est difficile de garder une place dont les habitans ne voient qu'un ennemi dans leur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

maître. Il laissa le commandement à son wali Yahie, et à la faveur d'une sortie exécutée par la garnison, il traversa le camp ennemi, et se rendit à Grenade.

Pendant que ce siége continuait, le roi de Portugal faisait celui de Lisbonne, et l'empereur Alphonse celui d'Almérie. Ce dernier emporta la place après trois mois d'un blocus rigoureux. Le comte de Barcelone contribua au succès, en envoyant ses vaisseaux. Le roi de Portugal aurait échoué peut-être, si son étoile ne lui eût amené une flotte qui faisait voile pour la Palestine, et qui jeta l'ancre à l'embouchure du Tage; il visita les chefs des croisés, et il les engagea à s'unir avec lui pour cette importante conquête. Les croisés y consentirent, et Lisbonne succomba sous les efforts réunis des croisés et des Portugais.

Les Almohades se dédommageaient en prenant Cordoue. Yahie capitula immédiatement après le départ d'Aben-Gania. Tout ce qu'il put obtenir se réduisit à un sauf-conduit pour lui et pour la garnison, qu'il ramena sous les murs de Grenade.

Aben-Gania avait trop d'expérience pour ne pas sentir que le parti des Almoravides ne pouvait se relever que par des victoires éclatantes, capables de ranimer le courage abattu

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

des soldats. Il appela donc autour de lui tous les restes épars des Almoravides; il demanda du secours aux chrétiens, dont il obtint quelques troupes, et il alla chercher les Almohades, qui étaient du côté de Jaen.

Au moment du départ, il s'aperçut que son wali Yahie tenait des discours propres à décourager les soldats, en exaltant devant eux la force et l'adresse des Almohades. Alors tirant son cimeterre il fit voler sa tête d'un seul coup : Voilà, dit-il, ce que j'aurais dû faire avant de te confier la défense de Cordoue.

Il y eut dans les environs de Jaen quelques engagemens peu décisifs ; mais quand la division qui assiégeait Carmone eut pris cette ville, les Almohades, réunissant leurs forces, entrèrent dans les plaines de Grenade. Aben Gania leur livra bataille ; dès le commencement de l'action, il reçut plusieurs coups de lance qui le mirent hors de combat. Les Almoravides, privés de leur général, battirent en retraite, et rentrèrent à Grenade, où Aben Gania mourut de ses blessures. Les siens versèrent sur sa tombe des larmes amères : en lui s'étaignaient pour eux toutes les espérances d'un meilleur avenir.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Prise de Grenade et d'Almérie par les Almohades; mort de l'empereur Alphonse.

An de J.-C. 1156. — De l'hég. 551.

Le nouveau roi de Maroc, Abdelmumen, avait donné les ordres les plus pressans pour reprendre à tout prix Almérie; mais Alphonse avait si bien pourvu cette place de soldats et de munitions, qu'elle pouvait soutenir un long siége. Les Almohades la tenaient étroitement bloquée, attendant sa reddition du temps plus que de leurs efforts. Ils furent plus heureux à Grenade : les Almoravides évacuèrent cette ville par la seule crainte d'y être forcés; et les premiers y entrèrent sans résistance après le départ de leurs ennemis.

Cid abu Saïd, l'un des fils d'Abdelmumen, y mit une bonne garnison, et retourna au blocus d'Almérie. A peine se fut-il éloigné, que la populace, excitée par les partisans d'Aben Sad, émir de Valence, se souleva contre la garnison, qui fut massacrée; et Aben Sad fut incontinent proclamé. Cet Aben Sad fut le seul qui, profitant des troubles pour se faire

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

un royaume, sut conserver son indépendance contre les chrétiens et contre les Almohades. Il avait fait de Valence la capitale de ses états. Après lui ses enfans se soumirent aux rois de Maroc.

Abdelmumen, irrité contre les Grenadins, jura de les punir; il fit passer une armée nouvelle en Espagne, et lui donna pour général son fils Cid Jusef, dont il avait souvent reconnu les talens et le courage. La reddition d'Almérie, dont la garnison, épuisée par les maladies, les fatigues et les privations, venait enfin de capituler, facilitait les opérations contre Grenade.

Aben Sad, pour détourner l'orage, eut recours à l'empereur, son allié; Alphonse conduisit lui-même une armée à son secours. Plusieurs escarmouches meurtrières servirent de prélude à une action générale et sanglante. Chacun des deux partis s'attribua la victoire; mais les champs de Grenade restèrent couverts de morts. Alphonse, ne voulant pas risquer une seconde bataille, reprit le chemin de la Castille. Aben Sad, désespérant alors de la conservation de Grenade, fit sa retraite avec précipitation; et Grenade, abandonnée à ses propres forces, ouvrit aussitôt ses portes aux Almohades vainqueurs.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

An de J.-C. 1157. — De l'hég. 552.

Alphonse mourut avant d'arriver à Tolède. Les historiens espagnols disent que ce fut d'une dyssenterie, auprès d'un village appelé Fresneda, voisin du col ou port de Muradal, à l'ombre d'une chêne. Les Arabes prétendent, au contraire, que le *héros des chrétiens* périt à la journée de Grenade, avec les cavaliers qu'il avait menés au secours d'Aben Sad, et par ce nom glorieux il est clair qu'ils entendent désigner l'empereur. Alphonse avait eu toute sa vie les armes à la main; pourquoi ne serait-il pas mort de ses blessures, dans un temps où les rois combattaient en personne? Les Arabes durent apprendre la mort du *héros des chrétiens* peu de jours après la bataille : leurs historiens ont pu écrire qu'il y fut tué.

Arrivée d'Abdelmumen en Espagne ; sa mort.

An de J.-C. 1156. — De l'hég. 561.

ABDELMUMEN débarqua à Gibraltar, qu'il avait ordonné de fortifier de manière à le

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

rendre inexpugnable. L'architecte Alhag Yaïx dirigea les travaux sous les yeux du prince Cid Abu Saïd: Abdelmumen en parut satisfait.

Il séjourna à Gibraltar pendant deux mois; il les employa à recevoir la visite des alcaïdes et des walis andalous, celle des principaux habitans, des alimes et des fakis. Les poëtes et les savans vinrent aussi lui présenter leurs hommages, et lui prodiguer leur encens. Quand est-ce qu'on n'a pas vu les savans et les poëtes se rallier autour des heureux et des puissans de la terre?

A mesure que ces walis arrivaient, Abdelmumen prenait d'eux tous les renseignemens qu'ils pouvaient lui fournir sur l'état de l'Espagne, la situation des provinces, et les forces des princes chrétiens. Quand il eut appris que tous ces princes étaient divisés, qu'ils n'avaient point d'intérêt commun, et qu'ils n'agissaient jamais que d'après leurs vues particulières, il ne désespéra point de les vaincre et de les assujétir.

Il fit publier l'algihed dans ses états, et des extrémités de l'Afrique des soldats accoururent. Il en vint de Tunis et de tout l'Orient; il en vint du Midi; tous les rivages de l'océan en fournirent, et en peu de temps, disent ses

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

historiens, il vit rassemblés autour de Salé, où il s'était rendu, cent mille fantassins et trois cent mille chevaux, dont le tiers était de vieilles troupes. Abdelmumen s'enivrait orgueilleusement de ce spectacle, où se déployait sa puissance; mais l'homme est toujours à côté du monarque, et toutes les grandeurs de la terre ne sont rien contre les immuables lois de la nature.

An de J.-C. 1163. —De l'hég. 558.

Abdelmumen se sentit frappé par le mal au moment où il croyait encore la mort éloignée. Il n'avait que soixante-trois ans. Il eut pour successeur Cid Jusef Abu Jacub.

Il avait eu des mœurs austères, du courage, de l'activité, du sang-froid dans les plus grands périls, de la constance dans les fatigues; mais l'habitude des armes l'avait rendu impitoyable et cruel. Il ne laissa pas de favoriser les arts et les sciences.

Il avait fondé à Maroc un collége pour trois mille enfans du même âge, qu'on désignait sous le nom d'*hafites*, parce qu'on leur faisait apprendre par cœur le livre du Méhédi, intitulé : *les Conseils*. On les dressait au maniement des armes et à monter à cheval; on leur donnait aussi des leçons de natation.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Ils avaient de plus toute sorte de maîtres, autant pour leur donner le goût et les notions de la science que pour les former à tous les exercices du corps. Les propres enfans du roi étaient au nombre de ces hafites, et ils n'avaient d'autres distinctions au dessus de leurs camarades que celles qu'ils pouvaient se procurer par une plus grande application à l'étude.

Mort de Jusef abu Jacûb.

An de J.-C. 1184. — De l'hég. 580.

Jusef, vainqueur des rebelles d'Afrique, partit de Maroc pour se rendre en Espagne, où les affaires demandaient sa présence. Il conduisait une armée formidable; il la destinait contre le Portugal; son intention était de prendre Santarem, dont la possession lui ouvrait le chemin de Lisbonne. Il ne s'arrêta que peu de jours à Séville; il fit ensuite tant de diligence, qu'il se montra devant Santarem avant qu'on eût reçu avis de sa marche.

Après quelques jours de siége, Jusef voulut changer la disposition de son camp; en même

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

temps pour affaiblir les Portugais, en les obligeant à diviser leur attention et leurs forces, il envoya l'ordre à son fils Cid Abû Ishak de tenir pour la nuit les troupes prêtes à marcher, de prendre toute la cavalerie andalouse, et de s'avancer vers Lisbonne. Malheusement celui qui portait l'ordre se trompa, et, au lieu de dire Lisbonne, il nomma Séville.

Le bruit se répandit aussitôt qu'on allait lever le siége pendant la nuit. Une mesure de ce genre semblait supposer la présence d'un danger imminent, et chacun désirait l'éviter; de sorte que sans attendre même le signal du départ, tout les corps de l'armée s'en allèrent les uns après les autres. Quand le jour fut venu, le roi fut extrèmement surpris de voir le camp abandonné, et de ne trouver près de lui que la seule compagnie de sa garde qui était de service, et les conducteurs des équipages. Il expédia sur-le-champ des messagers de tous les côtés pour ramener les troupes; mais les chrétiens, qui du haut de leurs tours virent le camp désert, sortirent en armes de la ville, pour le livrer au pillage, et pour attaquer la garde qu'ils avaient apperçue autour du pavillon royal.

Il fut impossible à Jusef de se sauver. Les

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Portugais marchèrent droit vers sa tente, qu'ils renversèrent après avoir égorgé les gardes. Quelques furieux dirigèrent leurs armes contre le prince maure, qui n'avait pour se défendre que son épée. Jusef tua les six premiers qui s'approchèrent de lui; mais, accablé par le nombre et couvert de blessures, il fut à la fin renversé.

Deux officiers almohades, qui, rencontrés les premiers par les couriers du roi, avaient repris le chemin du camp avec leurs cavaliers, arrivèrent dans ce moment, et, remplis d'une inconcevable fureur à l'aspect de leur roi étendu sur la terre et tout baigné dans son sang, ils chargèrent les chrétiens avec tant d'impétuosité, qu'ils les mirent en fuite. Au bout de quelques heures, le gros de l'armée revint, et les soldats, ne respirant que vengeance, demandèrent l'assaut à grands cris. Santarem fut emporté malgré la résistance désespérée des assiégés, qui s'attendaient à périr, et dix mille individus, habitans ou soldats, expirèrent sous le fer des Almohades.

Jusef eut pour successeur son fils Jacûb, qui reçut dans la suite le surnom d'Almanzor, mérité par de nombreuses victoires.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Bataille d'Alarcon, gagnée par Jacûb Almanzor.

An de J-C. 1194. — De l'hég. 590.

JACUB, relevé d'une longue maladie, commençait à peine à s'occuper des affaires, lorsqu'il reçut de l'Espagne des nouvelles qui le remplirent d'indignation et de fureur. On lui écrivait que les chrétiens, mettant à profit le temps de son absence, insultaient impunément la frontière, qu'ils dévastaient les terres des Musulmans et saccageaient leurs villes; que ceux-ci, faibles et découragés, se livraient à la douleur et au désespoir; que le roi Alphonse était venu camper devant Algésiras, et que cette ville manquait de provisions et de soldats.

Les Arabes ajoutent que le roi de Castille, Alphonse VIII, écrivit à Jacûb la lettre suivante: « Puisque tu ne peux venir me com-
» battre ni envoyer contre moi tes armées,
» prête-moi tes vaisseaux, et j'irai te trouver
» avec mes soldats pour t'offrir le combat. Si
» tu es vainqueur, je serai ton prisonnier, et
» tu auras mes dépouilles; et si tu es vaincu,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» je deviendrai ton maître. » Jacûb, plus animé que jamais du désir de la guerre, fit publier cet écrit superbe par tout son empire, afin de faire passer dans tous les cœurs le ressentiment dont le sien était rempli. Cid Muhamad, l'un des enfans de Jacûb, répondit au message d'Alphonse par ces mots écrits au bas de sa propre lettre, et extraits du Coran: « Ala tout puissant a dit: Je me tournerai » contre eux, et je les réduirai en poudre. » J'enverrai contre eux des armées telles que » jamais ils n'en virent, et ils ne pourront se » défendre. Je les précipiterai au fond des » abîmes, et je les anéantirai. »

An de J.-C 1195. — De l'hég. 591.

Le roi de Castille, informé des préparatifs qui se faisaient en Afrique, courut de son côté aux armes, et il obtint du roi de Navarre et du roi de Léon son cousin, Alphonse IX, la promesse formelle de marcher à son secours.

Le roi de Maroc quitta l'Afrique au commencement de l'année, et il débarqua à Algésiras, d'où le roi de Castille s'était retiré. Là il apprit que les chrétiens s'étaient portés du côté de Valence. Comme il ne venait que pour les combattre, et qu'il ne voulait pas d'ailleurs laisser refroidir l'ardeur des troupes,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

il ne leur permit de s'arrêter qu'en présence de l'ennemi.

Le rendez-vous des princes chrétiens était dans les champs d'Alarcon. Le roi de Navarre et celui de Léon s'étaient déjà mis en route; Alphonse de Castille les avait précédés. Son camp était situé sur une hauteur, et appuyé contre des rochers escarpés; de là il s'étendait jusqu'à la plaine. Les Maures se rangèrent en bataille en face des chrétiens. Leur armée formait trois grandes divisions : la première, composée des Almohades et des Andalous, avait pour général Abu Yahie, hagib de Jacûb; la seconde, composée de toutes les tribus bérébères et des volontaires, était destinée à soutenir l'autre. Le troisième corps, commandé par le roi lui-même, devait chercher à prendre les chrétiens en flanc; on y voyait la garde royale et toutes les troupes nègres.

Jacûb passa, dit-on, une partie de la nuit en prières, à la vue de toute l'armée, après quoi il s'endormit quelques heures; et, soit que l'espérance de la victoire l'eût bercé durant son sommeil de présages favorables, soit qu'il voulût augmenter la confiance des troupes, en faisant mouvoir les ressorts de la superstition, il ne fut pas plus tôt éveillé que, appelant près de lui ses généraux, il leur

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

raconta le rêve qu'il avait eu et les assurances qu'un génie céleste lui avait données : le songe du roi, divulgué aussitôt dans l'armée, fit naître dans tous les esprits la certitude du triomphe.

Les chrétiens commencèrent l'attaque. Huit mille cavaliers, revêtus de fortes cuirasses, et dont les chevaux étaient couverts de plastrons, descendirent de la colline en se dirigeant vers le centre des Maures. Aben Yahie parcourait ses rangs, excitant les soldats; il ne put les empêcher de se rompre; lui-même, frappé d'un coup mortel, succomba des premiers. Ses troupes, découragées, cédaient la victoire; mais Aben Senanid, général des Andalous, rétablit le combat par une de ces manœuvres décisives qui n'appartiennent qu'au génie.

Alphonse était sur le haut de la colline avec l'élite de ses troupes. Ce fut là qu'Aben Senanid conduisit ses vaillans Andalous. Après la plus opiniâtre défense, les chrétiens plièrent. Dans ce moment le corps de réserve envoyé par Jacûb s'avança en poussant de grands cris, et au bruit retentissant de mille instrumens de guerre. Le désordre s'accrut avec le danger dans les rangs chrétiens, et la dérout devint en peu de temps générale.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

On dit qu'à l'aspect de ces nouvelles troupes, qui arrivaient les drapeaux déployés, le roi de Castille perdit toute espérance; mais que, préférant la mort sur le champ de bataille à la honte de la défaite, il voulut se jeter à travers les escadrons ennemis, animer les siens par l'exemple, arracher la victoire ou périr, et que les seigneurs qui l'entouraient l'entraînèrent pour le sauver.

Les vaincus se jetèrent dans Alarcon, afin de s'y rallier; mais la ville n'était pas en état de résister à une armée puissante et victorieuse : Alphonse ordonna la retraite, et il s'éloignait avec les tristes débris de son armée, tandis que les Musulmans, qui croyaient qu'il s'y était renfermé, cernaient exactement la place pour qu'il ne pût s'échapper. Le siége ne fut pas long; la garnison ne put repousser un premier assaut, et elle fut massacrée. Le pillage de cette ville et du camp chrétien produisit un butin immense; on fit vingt mille prisonniers.

Jacûb, se livrant au seul plaisir d'avoir remporté la victoire, leur rendit la liberté sans rançon, ce qui déplut fort aux Almohades, qui appelèrent cet acte de générosité une folie chevaleresque.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Anecdotes sur Jacûb Almanzor ; sa mort.

JACUB avait le goût des constructions ; il embellit Maroc d'une grande quantité d'édifices publics, et il y dépensa des sommes énormes.

On raconte qu'un de ses architectes, auquel il était beaucoup dû, le conduisant un jour dans une mosquée qu'il venait de finir, le roi lui demanda pourquoi il y avait fait sept portes, et que l'architecte lui répondit : « Ces » portes figurent celles du Paradis, et celle » par laquelle tu es entré s'appelle *Athamin*, » la porte du prix. — Je t'entends, répliqua » Jacûb, et l'à-propos me plaît. » Là dessus il ordonna de payer l'architecte.

Jacûb eut la réputation d'avoir été le plus sage, le plus juste et le plus puissant des princes de sa dynastie, comme il en fut le plus heureux et le plus habile, le plus libéral et le plus magnifique. Il protégea les savans, parce qu'il l'était lui-même ; il fit respecter la religion et les mœurs, parce qu'il était religieux.

On dit qu'à son avénement il fit distribuer

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

cent mille dinars d'or aux pauvres, qu'il fit grâce à tous les détenus pour des délits légers, et qu'il libéra les débiteurs de l'État tant des arrérages que des capitaux.

An de J.-C. 1199. — De l'hég. 595.

Il mourut à Maroc, après quelques jours de souffrances, dans la quarantième année de son âge, et la quinzième de son règne. On prétend qu'avant d'expirer il dit aux wazirs qui l'entouraient qu'il n'avait fait durant sa vie que trois choses dont il se repentît : avoir introduit les Alarâbes, ou Arabes errans du désert, dans la province d'Almagreb, avoir construit la ville de Rabat aux environs de Salé, et principalement avoir donné la liberté aux vingt mille captifs d'Alarcon.

Préparatifs de guerre de Muhamad Anasir.

An de J.-C. 1209. — De l'hég. 605.

MUHAMAD ANASIR, fils et successeur de Jacûb, avide de tous les plaisirs, n'usait du pouvoir suprême que pour s'endormir au sein des voluptés et de la mollesse. Des mes-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sagers expédiés de l'Andalousie vinrent troubler ce doux repos : le roi Alphonse inondait de soldats les champs de Séville; les habitans épouvantés fuyaient de toutes parts devant lui; il détruisait les moissons, renversait, brûlait les villages. Muhamad leur promit vengeance; et, pour accélérer la levée des troupes ou pour augmenter leur zèle, il ouvrit ses trésors et fit aux soldats de grandes largesses.

Une armée innombrable se rassembla; les environs de Maroc en furent peuplés; elle couvrait les montagnes, les vallons et la plaine. Anasir ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction et d'orgueil, lorsque ses regards, venant à se reposer sur tous ces milliers d'hommes, il songea que d'un mot il faisait mouvoir leurs énormes masses, que leur vie ou leur mort était dans ses mains, que son pouvoir sur eux n'avait point de limites, qu'ils semblaient n'exister que pour lui. Quelle puissance sur la terre pouvait lui résister? Il dépendait de lui d'être le maître du monde. Rêves pompeux de l'ambition! De tout cet appareil de grandeur et de force, rien ne devait lui rester qu'un souvenir amer, un regret déchirant; et, par un seul tour de sa roue, la fortune volage devait changer les gran-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

deurs en misères, convertir en deuil l'espoir du triomphe, et, du sang musulman, arroser les lauriers ennemis.

Cette armée mit un an à se réunir, à se former et à débarquer sur les côtes d'Espagne; le seul passage des troupes de Tanger à Tarifa dura deux mois. Elles se divisaient en quatre grands corps : l'un des Arabes et des tribus bérébères; l'autre des milices d'Almagreb; le troisième, des volontaires de toutes les parties de l'empire, et de ceux-là seuls le nombre s'élevait, dit-on, à cent soixante mille, cavaliers ou fantassins; le quatrième des Almohades, et des tribus de Tinmal. Les Andalous avaient ordre de se trouver à Séville, rendez-vous général de l'armée, et ils devaient former une cinquième division.

Le roi de Castille fut alarmé, non sans raison, par la nouvelle du débarquement des Maures : il demanda du secours aux autres princes chrétiens; le pape fit même publier une croisade. Le roi de Léon et le roi de Portugal gardèrent les bords de la Guadiana; ceux de Castille et d'Aragon se réunirent à Tolède. Quant au roi de Navarre, il n'entra, ce semble, dans la confédération qu'après avoir inutilement négocié avec Muhamad Anasir.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Entrevue singulière du roi de Navarre, Sanche VII, et du roi de Maroc Muhamad

Il paraît certain, d'après le témoignage de tous les historiens, que Sanche VII, poussé par l'ambition ou par tout autre motif, chercha à se procurer l'alliance du roi de Maroc, et qu'il alla même le voir ; mais les Espagnols ne sont d'accord avec les Arabes ni sur le lieu où se rendit Sanche, ni sur la date de cet événement. Les premiers le font remonter à l'an 1199 : ils disent que Jacûb Almanzor lui avait offert sa fille en mariage avec l'Andadousie pour dot, ce qui est contraire à toute vraisemblance; ils ajoutent que, malgré les remontrances du pape, il fit le voyage d'Afrique, et qu'il ne trouva que le successeur de Jacûb, lequel laissa voir d'autres dispositions, ce qui fit manquer les projets de Sanche.

Voici les détails fournis par les Arabes :

Sanche ayant obtenu un sauf-conduit pour lui et pour son escorte, se mit en marche vers Séville. Muhamad avait ordonné que dans toutes les villes de son passage on lui fît la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

meilleure réception, qu'on le laissât partir le quatrième jour, mais qu'au moment du départ on retînt une partie de ses cavaliers; ce qui fut ainsi exécuté; de sorte que, lorsqu'il arriva à Carmone, il ne lui restait que fort peu de monde. On l'en priva même quand il sortit de cette ville; et Sanche, étonné de se voir seul, demanda quelles personnes composeraient son escorte, puisqu'on lui enlevait la sienne. « Tu es sous la sauve-garde du » prince des fidèles, lui répondit l'alcayde, » et les armes des Musulmans te protégeront.»

Le but apparent du voyage de Sanche était de remettre au roi de Maroc un magnifique exemplaire du Coran, enfermé dans une boîte d'or, recouverte d'un drap de soie vert, brodé en or et enrichi d'émeraudes et de rubis. Il l'avait eu de ses ancêtres, qui vraisemblablement l'avaient pris dans quelqu'une de leurs expéditions.

Une double haie de soldats sous les armes bordait la route depuis Carmone jusqu'à Séville. A l'entrée de cette dernière ville on avait tendu le pavillon rouge de Muhamad. Ce prince, qui ne voulait ni manquer de procédés envers Sanche ni lui accorder néanmoins trop de distinctions, avait fait placer trois carreaux au centre du pavillon, et cal-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

culant le cérémonial dont il devait user avec le prince étranger, il fut convenu qu'Abu Giux, un de ses généraux, se tiendrait assis sur le carreau du milieu ; que, lorsque Sanche, arriverait, on le ferait entrer dans le pavillon par une porte latérale, tandis que Muhamad entrerait par le côté opposé; qu'Abu Giux irait prendre son maître de la main droite, Sanche de la main gauche, et qu'il les ferait asseoir de la même manière, après quoi il reprendrait sa place et servirait d'interprète aux deux princes.

L'entrevue terminée, Muhamad et son hôte firent dans la ville une promenade à cheval, et durant quelques jours les plus brillantes fêtes furent données au roi de Navarre.

Quand il partit, le roi lui fit de riches présens, et on lui rendit son escorte à mesure qu'il arriva dans les villes où elle avait été retenue.

Le roi de Navarre ne recueillit pas vraisemblablement de son voyage le fruit qu'il en attendait : ce voyage annonçait un allié, et plus tard Sanche parut en ennemi.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Bataille de Tolosa, ou d'Alacâb, gagnée par les chrétiens.

An de J.-C. 1212.— De l'hég. 609.

Après avoir passé environ une année devant la forteresse de Salvatierra, l'armée des Maures se réunit entre Jaën et Baëza, d'où elle s'étendait jusqu'à la Sierra Morena. Ce fut alors que le roi de Castille et ses alliés se décidèrent à l'attaquer.

La haute chaîne des montagnes séparait les deux armées; mais les Almohades s'étaient saisis de tous les passages; ils couronnaient les hauteurs de Muradal au moment où les chrétiens arrivèrent au pied de la montagne et de ses étroits défilés. Il paraissait impossible de forcer ce passage, et l'on mit en question une retraite qui plus tard pourrait devenir difficile. Un berger, habitant de ces lieux sauvages, offrit de guider l'armée par des sentiers inconnus ou abandonnés, et il la conduisit en effet jusqu'au sommet des montagnes par un lieu qui prit dès ce moment le nom de Puerto réal, ou montagne royale, nom qu'il conserve encore.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

REAL ACAD
BIBLIOTECA
DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Bataille de Tolosa.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

L'armée y trouva un vaste plateau sur lequel ses bataillons s'étendirent. Du haut de ce plateau elle voyait les Maures se mettre confusément en bataille dans la plaine et dans les vallons; mais des marches longues et pénibles avaient épuisé les forces des soldats : il leur fallait du repos avant de combattre. On passa de part et d'autre deux jours à s'observer, ou à faire des préparatifs pour la bataille.

Le troisième jour le signal fut donné, et les plaines de Tolosa, ou d'Alacâb, furent l'arène sanglante où deux nations puissantes et ennemies combattirent pour leurs destinées. Les Maures étaient plus nombreux; mais il existait entre eux des germes de division : les Andalous ne servaient qu'à regret les Africains, et des efforts moins unanimes devaient être moins efficaces. Les chrétiens avaient tous un seul intérêt, celui d'éviter l'esclavage.

Le roi de Navarre commandait l'aile droite, qui se composait de ses troupes et de quelques croisés français, italiens ou allemands; le roi d'Aragon conduisait la gauche; Alphonse de Castille était au centre, il s'était réservé le poste le plus dangereux. Muhamad avait fait de son côté trois divisions de son armée, et sa garde, à laquelle il avait joint l'élite des troupes almohades, formait un corps de ré-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

serve, pour mieux dire, un rempart autour de sa personne.

Son pavillon rouge, planté sur une éminence, était au milieu de ce corps de réserve, qui offrait de toutes parts une haie impénétrable. Muhamad s'était assis sous ce pavillon, sur un bouclier, d'où il pouvait être aperçu de toute l'armée. Il tenait d'une main le Coran, de l'autre son glaive, pour témoigner sans doute que les Musulmans devaient, au prix de leurs vies, défendre la foi de leurs pères et la gloire de l'islamisme.

Les historiens espagnols disent que Muhamad avait entouré son pavillon d'une chaîne de fer; d'autres vont plus loin, et, sans songer à l'invraisemblance, ils disent qu'il en avait entouré tout son camp. Une chaîne de fer pour fermer un camp de trois ou quatre cent mille hommes! On ajoute que le roi de Navarre ayant forcé le premier cette barrière, et voulant perpétuer le souvenir de cet exploit, plaça des chaînes dans l'écusson de ses armes.

Les volontaires d'Afrique reçurent le premier choc des chrétiens. Leur résistance fut longue; mais, presque tous massacrés, ils ouvrirent enfin aux vainqueurs un passage vers la colline où se tenait Muhamad. Aux deux

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ailes, le combat s'était soutenu avec un avantage égal; mais la déroute du centre ne put s'opérer sans communiquer le désordre à toute l'armée. Pour comble de disgrâce, les Andatous tournèrent bride et s'enfuirent au plus fort de la mêlée. On dit qu'ils avaient calculé leur départ d'avance, et qu'en abandonnant les Almohades au moment du danger, ils voulaient venger la mort d'un de leurs scheiks, injustement condamné à périr.

La retraite des Andalous acheva la défaite des Africains. Partout pressés, rompus, enfoncés, ils cessèrent de résister, et, pour éviter la mort, ils quittèrent le champ de bataille; mais autour de la colline le combat continuait avec un affreux acharnement. De ces rangs épais de soldats, dont Muhamad s'était environné, sortaient de longues piques qui arrêtaient les chevaux des chrétiens: ce ne fut qu'après des charges réitérées qu'ils parvinrent à renverser cet obstacle.

Deux évêques mêlés aux combattans, excitaient leur courage: Arnault de Narbonne et Rodrigue de Tolède. L'un et l'autre, tenant dans leurs mains une croix, montraient aux chrétiens ce signe révéré de leur culte. C'est pour votre patrie, c'est pour vos autels, semblaient-ils leur dire, que vous disputez la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

victoire ; invoquez votre Dieu, c'est le Dieu des armées, il doublera vos forces, il réduira vos ennemis en poussière. Les Castillans, les Navarrais, les Aragonais, leurs rois à leur tête, rivalisèrent d'efforts, d'audace, de bravoure. Les nègres et les soldats de la garde tombèrent par milliers, et ce fut par-dessus leurs cadavres que les chrétiens montèrent sur la colline.

Muhamad était encore dans la même attitude, et voyant la déroute générale des siens, il s'écriait douloureusement : « Dieu seul est » juste et puissant ; le démon est faux et per» fide. » Alors un Alarabe s'approcha de lui, conduisant de la main une jument vigoureuse : « Jusqu'à quand, lui dit-il, ô prince » des fidèles, veux-tu rester dans ce lieu ? ne » vois-tu pas les Musulmans en fuite ? c'est le » jugement de Dieu qui s'accomplit. Monte » sur cette jument, plus rapide à la course » que l'oiseau dans son vol, que le trait qui » atteint l'oiseau ; elle n'a jamais trompé l'es» poir de son cavalier. Monte, hâte-toi, car de » ton salut dépend le salut de tous ceux qui » vivent encore. » Muhamad monta sur la jument de l'Alarabe, et celui-ci sur le cheval du prince, et, s'éloignant précipitamment, ils parvinrent à devancer la foule des fuyards.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Muhamad ne s'arrêta qu'à Séville. Les chrétiens s'étaient mis à la poursuite des vaincus ; mais la nuit, prêtant à ses derniers ses ombres propices, sauva les tristes restes d'une armée si formidable la veille. Victorieuse, elle eût dévoré l'Espagne, et le sceau de la servitude empreint sur les fronts espagnols, serait peut-être encore aujourd'hui la preuve vivante de son triomphe; vaincue, elle laissa tomber sans appui l'empire almohade, et prépara la ruine de l'islamisme.

An de J.-C. 1213. — De l'hég. 610.

Le roi de Maroc ne survécut pas long-temps à sa défaite; il s'était enfermé dans son harem, cherchant à se consoler par les voluptés des disgrâces de la fortune. Il mourut quinze mois après, laissant la couronne à son fils Abu-Jacûb, âgé seulement de onze ans. On croit que la fin de ses jours fut avancée par un breuvage empoisonné.

Décadence de l'empire des Almohades.

An de J.-C 1223. — De l'hég. 620.

DEPUIS la bataille de Tolosa, il semblait que Maroc avait perdu tous ses droits de souveraineté sur l'Espagne; on n'y envoyait plus

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de troupes, on ne cherchait pas même à réprimer les usurpations progressives des walis. Le roi était hors d'état de porter au mal un remède. Il eût fallu pour gouverner une main ferme et habile, un pouvoir dominant devant lequel toutes les volontés se seraient abaissées, et les rênes de l'administration se trouvaient confiées à des ministres sans génie, dont toute l'ambition se bornait à tenir le roi sous leur tutelle.

D'un autre côté, ses penchans et ses goûts l'éloignaient des affaires; il aurait dû être le chef d'une tribu nomade. Ami du plaisir, sans cesse environné de jeunes filles et d'esclaves, il mêlait la passion des troupeaux aux délices du harem. Il en faisait élever sous ses yeux de toutes les sortes, et quand on ne le voyait pas au milieu de ses femmes, on le trouvait avec ses bergers. Enervé par l'usage immodéré des plaisirs, il mourut à la fleur de ses années, sans laisser d'héritiers.

D'un bout à l'autre de l'empire, de Tunis à Salé, de Suz à Tanger, sa mort devint le signal des troubles et des révoltes. En Espagne, les walis consolidèrent leur pouvoir et prétendirent à l'indépendance.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Cruauté d'Almamûn, roi de Maroc et d'Espagne.

CID-ABU-ALI, surnommé Almamûn, fils de Jacûb-Almanzor, avait été investi du pouvoir suprême. Possesseur de Séville depuis la mort de Muhamad Anasir, il l'était devenu de Maroc; les scheiks africains l'élurent pour leur roi. Il les récompensa de leur dévouement en les privant de toute influence dans les affaires publiques. Il crut que pour avoir du repos, il devait ôter aux scheiks qui composaient les deux conseils du royaume, le droit qu'ils avaient de partager avec le prince la puissance gubernative; et sa maxime était, que, dans un état despotique, il ne doit y avoir d'autre autorité que celle du roi, d'autre loi que sa volonté suprême.

An de J.-C. 1226. — De l'hég. 623.

Les scheiks, mécontens de ces innovations, se liguèrent contre Almamûn, et, sur le motif que le choix qu'on avait fait de lui n'avait pas été libre, ils déclarèrent l'élection nulle, et nommèrent à sa place Yahie, fils d'Anasir. La guerre civile s'alluma aussitôt en Afrique et en Espagne. Yahie fut défait complète-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ment. Almamûn ne le poursuivit pas dans sa retraite : les chrétiens, attaquant ses frontières sur divers points, réclamaient de lui l'emploi de toutes ses forces. Almamûn parvint à repousser les Castil'ans ; Yahie ne conservait ni armée ni influence. Sa présence semblait n'être pas nécessaire à l'Espagne : il partit pour Maroc, suivi de la cavalerie nègre et andalouse de sa garde.

Il entra dans Maroc à l'improviste; dès qu'il fut arrivé, il fit conduire en sa présence tous les scheiks membres des conseils, leur reprocha aigrement leur déloyauté et l'abus qu'ils faisaient de leur pouvoir, parla avec force des suites funestes que leur ambition aurait eues pour l'état; et, sans les vouloir entendre, il les fit décapiter sur-le-champ, dans la cour même de son palais.

On dit que toutes les têtes des victimes furent suspendues aux remparts de Maroc. La chaleur fut si forte, qu'elles se corrompirent promptement; et elles exhalèrent des émanations infectes dont les habitans se plaignirent. On le rapporta au roi : « Ces têtes, » répondit-il, sont les gardiennes de nos rem- » parts; et l'odeur qu'elles jettent doit être » agréable pour ceux qui m'aiment et me » sont fidèles; elle ne peut nuire qu'à nos

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» ennemis. Allez, je sais bien ce qu'il faut » pour la santé publique. »

Les Andalous, conduits par Aben-Hud, secouent le joug des Almohades.

An de J.-C. 1228. — De l'hég. 625.

Il y avait dans l'Andalousie un noble scheik d'origine arabe, descendant des derniers rois de Sarragosse, il s'appelait Abu-Abdala Muhamad-Aben-Hud. Il crut avoir trouvé le moment de venger sur les Almohades les désastres de sa famille, et de faire revivre sur sa propre tête les anciens droits de ses aïeux. Il était éloquent, généreux et riche; ses discours et ses libéralités lui donnèrent de nombreux partisans. Ceux-ci, réunis aux environs d'Uxixar, le proclamèrent roi des Musulmans d'Espagne.

Pour attirer le peuple et gagner les esprits, on publia de tous côtés qu'on ne prenait les armes que pour secouer le joug des Almohades, et que désormais les impôts, dégagés de toute perception onéreuse, seraient réduits à une taxe modérée. On ajouta que les Almohades étaient des impies; les imans et les

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

fakis dirent que les mosquées étaient profanées, et qu'il fallait les purifier par des lustrations publiques. Tous les nobles et Aben-Hud lui-même se montrèrent en habits de deuil, comme pour peindre celui qui couvrait l'islamisme. Toutes ces manœuvres réussirent, et Aben-Hud se trouva bientôt en état d'agir à force ouverte.

An de J.-C. 1229.—De l'hég. 626.

Almamûn revint d'Afrique, et suivi d'une armée nombreuse, il marcha contre Aben-Hud, qui se trouvait du côté de Tarifa. Après une lutte aussi opiniâtre qu'elle fut meurtrière, les Almohades, presque tous morts ou blessés, cédèrent la victoire à leurs ennemis. Almamûn perdit dans cette journée ses meilleurs soldats, son fils Abul-Hasan y fut dangereusement blessé, et il fut lui-même contraint de repasser en Afrique. Aben-Hud profita de l'éclat de cette importante victoire pour étendre et pour consolider ses conquêtes.

L'état de l'Espagne mahométane était alors assez semblable à celui où elle s'était trouvée au déclin de la puissance almoravide. De toutes parts on voyait s'élever des préten-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dans aux lambeaux de l'empire. Les uns alléguaient des droits oubliés, les autres ne les fondaient que sur leur épée. Dans le royaume de Valence un scheik andalous, nommé Abu-Giomail ben Zeyan aspirait à la souveraineté, et encouragé par l'exemple d'Aben-Hud, il s'empara de Valence, tandis que ce dernier se rendait maître de Grenade.

An de J.-C. 1202. — De l'hég. 929.

Aben-Hud ne s'endormit pas d'une fausse sécurité, au milieu de ses triomphes; il savait que le wali de Séville armait contre lui, il le prévint; et, comme les Almohades se réunissaient sous Mérida, il s'avança vers cette ville à marches forcées. Le wali de Séville fut battu, et il se renferma dans Mérida avec tous les soldats qu'il put rallier; mais cette nuit même Aben-Hud y fut introduit. La prise de Mérida fut suivie de la soumission de toute la province. Les walis et les alcaïdes se hâtèrent d'envoyer ou d'apporter leur hommage et leurs sermens d'obéissance.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Mort d'Almamûn; fin de l'empire des Almohades.

Le roi Almamûn ne put résister au chagrin que lui causa la nouvelle de tant de disgrâces. Il semblait n'être monté sur le trône que pour être exposé de plus près aux coups de la fortune. Les victoires qu'il avait remportées n'avaient produit pour lui aucun résultat bien heureux, et chacune de ses défaites avait détaché quelque province de sa couronne. Il mourut près de Maroc, et avec lui tombèrent les dernières espérances des Almohades.

Quoiqu'il ait eu des successeurs, on peut dire que l'empire almohade finit à ce prince. Maroc, Fez, Tunis, Tremecen, tantôt réunis sous un maître, tantôt possédés par des rois ennemis l'un de l'autre, furent souvent le théâtre d'une guerre cruelle. Au bout de quelques années, les Almohades, proscrits, persécutés, égorgés en Afrique, comme l'avaient été les Almoravides, furent remplacés par une dynastie nouvelle; et l'Espagne, s'affranchissant peu à peu de ses chaînes, rentra

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

en partie sous la domination des chrétiens, et vit, sous les Alpuxarres, s'élever un royaume qui eut encore quelque gloire, dernier asile des Musulmans.

Division des états mahométans d'Espagne après la mort d'Almamûn; portrait de Muhamad-Aben-Alhamar.

L'ANCIEN rival d'Almamûn, Yahie ben Anasir, voulut recueillir sa dépouille. Il échoua en Afrique; il se rejeta sur l'Espagne. Il leva une armée, et, craignant de lutter en personne contre l'heureux Aben-Hud, il en donna le commandement à son neveu Muhamad, surnommé Alhamar.

C'était un jeune homme rempli de talens, de courage et d'activité, joignant aux qualités solides les plus aimables dehors. Il rappelait aux Arabes et aux Andalous ce célèbre Almanzor, qui fut l'appui du trône, l'honneur de sa nation et la terreur des ennemis. Le neveu d'Yahie, brûlant de se signaler, alla investir Jaën avec sa cavalerie, et l'atta-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

que fut si vive et si bien dirigée que la place fut prise; mais Yahie reçut en cette occasion une blessure dangereuse qui le conduisit peu de temps après au tombeau. Il légua tous ses droits à l'ardent Muhamad, qui ajouta Baza et Guadix à ses conquêtes. Les soldats le proclamèrent roi de Jaën.

Ainsi l'Espagne mahométane se trouva divisée entre trois souverains. Giomail ben Zeyan régnait à Valence; Muhamad à Jaën; Aben-Hud possédait Murcie, Grenade, Cordoue, Séville et Mérida. Muhamad était le moins puissant; mais dans son génie il trouvait des ressources pour suppléer le peu qu'il avait de forces réelles; et l'on peut croire que l'Andalousie entière aurait passé sous sa domination, si les chrétiens, conduits par deux princes belliqueux et chéris de la victoire, n'avaient déployé, dans le même temps, une grande puissance favorisée par la fortune.

Outre ces trois souverains principaux, il y avait un nombre infini de walis et d'alcaïdes qui, ne sachant à quel parti s'attacher, se maintenaient dans leurs villes, sans reconnaître aucun d'eux pour maître, et se déclaraient indépendans et neutres, pour se dispenser de leur prêter des secours. Les habitans de ces villes, trompés par cette neutralité

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

apparente, se livraient avec sécurité aux douceurs d'une paix dont ils ne jouissaient pendant quelques instans que pour devenir ensuite la proie de celui qui les attaquait, parce qu'ils n'avaient pas assez de forces pour se défendre, et qu'ils ne trouvaient nulle part l'appui qu'ils avaient refusé de donner.

D'autres walis, dévoués en secret au parti des Almohades, rêvant encore en faveur de leurs princes un heureux retour de fortune, ennemis de tous les partis, nourrissant dans leur cœur le ressentiment et la haine, présentaient, au milieu des provinces, des points d'appui pour toutes les révoltes, pour tous les mécontens qui n'avaient pas trouvé dans les rebelles qu'ils avaient servis, au risque même de leur vie, les récompenses promises ou attendues.

Combat de Guadalète; bravoure d'Alvar Perez; précaution cruelle.

An de J.-C. 1233.—De l'hég. 630.

Les Castillans, ayant à leur tête Alvar Perez, parvinrent sans obstacle aux environs de Cor-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

doue. Ils s'emparèrent de plusieurs forts, saccagèrent des villes, se chargèrent de butin et firent des milliers de captifs; ils descendirent ensuite du côté de Séville, traversèrent le fleuve, et allèrent porter l'épouvante dans Xerez. Aben-Hud accourut avec des troupes trois fois plus nombreuses; il les trouva campés sur les rives du Guadalète; leurs tentes s'élevaient dans ces mêmes lieux où leurs aïeux avaient succombé sous les armes de Taric.

Les Musulmans, se confiant en leur nombre, croyaient aller à une victoire assurée; Aben-Hud y comptait lui-même; et pour qu'aucun chrétien ne pût lui échapper, il enveloppa de toutes parts les Castillans. Alvar Perez ne perdit point courage, et formant sa troupe en un seul bataillon : Castillans! s'écria-t-il, souvenez-vous de vos pères massacrés en ce lieu; leurs ombres vous environnent, et vous demandent vengeance. Empruntant ensuite à Taric les paroles qu'il avait adressées à ses soldats effrayés à l'aspect de l'armée de Rodrigue, il ajouta : La mer est derrière vous, l'ennemi est devant, invoquons le Dieu des armées, et s'il nous faut mourir, ne mourons pas sans gloire.

La troupe répondit par des cris de guerre au discours de son général. Alors celui-ci,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

voyant que les Maures s'avançaient, et qu'il ne pouvait suffire à sa propre défense et à la garde des prisonniers, donna l'ordre de les égorger. Ces malheureux, dévoués à la mort, remplirent les airs de cris aigus de douleur et de rage; les Maures les entendirent, et ils pressèrent leur marche; mais quand ils arrivèrent, le sang des captifs allait dejà par torrens grossir les eaux du Guadalète.

Ils fondirent avec fureur sur les chrétiens, et les chrétiens ne furent pas ébranlés. Alvar s'était mis au premier rang avec les plus braves; il presse, il enfonce l'infanterie maure; les cavaliers andalous veulent la soutenir, et ils ne font qu'augmenter le désordre. Les Castillans avancent toujours sans se rompre; ils arrivent à un bois d'oliviers où la cavalerie andalouse ne peut pénétrer; ils parviennent enfin à se sauver; ils laissent beaucoup de morts sur le champ de bataille, mais ils ont fait périr un plus grand nombre de Musulmans.

Ceux-ci s'arrêtèrent à Xerez et à Sidonia; les Castillans reprirent le chemin de Tolède.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Les Castillans surprennent Cordoue et s'en emparent.

An de J.-C. 1235. — De l'hég. 632.

ABEN HUD avait à résister à la fois aux Portugais, au roi Ferdinand de Castille et à Muhamad Alhamar, son ennemi irréconciliable. Diviser son armée, c'était s'exposer à n'opposer partout qu'une défense impuissante, et hâter sa ruine par la destruction partielle de ses forces. Il fallait donc choisir un de ces ennemis, l'attaquer et le vaincre, diriger ensuite contre les autres ses troupes victorieuses. Aben-Hud se détermina à voler d'abord au secours d'Ubeda, et à marcher de là contre Aben-Alhamar; mais au moment du départ, il reçut la nouvelle qu'Ubeda, aux abois, venait de capituler. Cet événement semblait lui laisser la liberté d'aller vers Grenade, qu'Aben-Alhamar menaçait : un accident imprévu vint augmenter son irrésolution et son embarras.

Le nouveau gouverneur d'Ubeda avait été informé que la garnison de Cordoue était

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

peu nombreuse. Aussi brave qu'habile, il forme sur-le-champ le dessein de s'en emparer par un coup de main; il communique son plan au gouverneur d'Andujar; celui-ci, non moins courageux, veut partager les dangers et la gloire de l'entreprise. Suivis d'une petite troupe de soldats déterminés, ils partent à l'entrée de la nuit; le froid et le mauvais temps les favorisent. Ils arrivent au pied des remparts, font placer les échelles du côté de l'orient, montent les premiers; ils répondent en arabe aux cris des sentinelles; soudain ils fondent sur elles, les égorgent, se saisissent d'une tour, et s'y retranchent.

Ferdinand avait été averti par des exprès que les deux gouverneurs avaient expédiés; il réunit des troupes, il s'avance en toute hâte. Cependant les Maures ont abandonné les faubourgs pour s'enfermer dans la ville, qui a, elle-même, une forte enceinte.

De son côté, Aben-Hud rassemble ses walis et ses généraux. Les uns sont d'avis de marcher sans délai au secours de Cordoue, d'autres, plus circonspects, ne peuvent croire que les auteurs de ce hardi projet ne soient pas soutenus par une forte armée; ils voient partout des piéges, des embuscades; ils veulent avant tout connaître la force des ennemis.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Il y avait parmi les Arabes un chrétien nommé Suar, que quelque motif particulier de mécontentement avait porté à quitter la Castille; on le chargea d'aller reconnaître les environs de Cordoue: Suar, de retour, exagère ce qu'il a vu, et fait croître les inquiétudes. Pendant ce temps Ferdinand reçoit de puissans renforts, et campe sur le pont d'Alcolea, d'où il domine sur les deux rives du Guadalquivir.

Au même temps Giomail ben Zeyan, vivement pressé par le roi d'Aragon, fait offrir à Aben-Hud de devenir son vassal et de lui faire hommage de tous ses états, s'il lui aide à repousser les chrétiens. Aben-Hud, craignant d'une part de ne pouvoir sauver Cordoue, se flattant de l'autre de l'espoir de régner à Valence, ou poussé par sa mauvaise destinée, abandonne Cordoue pour aller secourir Giomail. Peut-être croyait-il que Cordoue pourrait soutenir un long siége, et qu'il aurait le temps de revenir pour le faire lever.

Mais quand les Cordouans surent qu'Aben-Hud s'était éloigné, et qu'ils virent d'ailleurs que le nombre des assiégeans s'augmentait sans cesse, ils commencèrent à perdre courage. Jusque là l'espoir d'être secourus avait suffi pour les soutenir, et ils s'étaient défendus

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

avec une constance digne d'éloges; chaque maison était devenue une forteresse, chaque rue, chaque place un champ de bataille; mais sans secours extérieurs la défense devenait pour eux inutile; car si la force ne pouvait les réduire, la faim devait bientôt les livrer aux Castillans. Ils tachèrent donc, en offrant de capituler, d'obtenir des conditions avantageuses.

Les chrétiens, qui savaient à quelle extrémité ils se trouvaient, ne voulurent leur accorder que la vie avec la liberté de sortir de Cordoue. Ces conditions étaient dures, la nécessité força les malheureux habitans à y souscrire. Avec moins de rigueur, Ferdinand aurait conquis peut-être l'Andalousie entière; mais quand on ne laisse à son ennemi qu'une triste existence, dont on a séparé les moyens de la soutenir, on le réduit au désespoir.

An de J.-C. 1236. — De l'hég. 633.

Au moment où Ferdinand entra dans la ville, la plupart de ses habitans en sortaient. L'aspect de tant d'infortunés plongés dans la misère et couverts de deuil, la solitude qu'ils laissèrent dans cette cité jadis si populeuse et si florissante, leurs gémissemens, leurs cris

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de douleur, qui arrivaient jusqu'à lui, durent bien gâter les douceurs de son triomphe. Les Cordouans se retirèrent, les uns à Séville, les autres à Grenade et à Malaga ; d'autres villes encore leur offrirent un asile.

La chute de Cordoue fut pour les Andalous une source éternelle de cuisans regrets. Ils n'oubliaient pas qu'elle avait été le siége d'un grand empire. A ses tours, à ses remparts, à ses édifices, s'attachaient de profonds et touchans souvenirs. Il leur sembla que l'islamisme venait de perdre son plus ferme appui; et cette grande mosquée, objet de leur vénération depuis quatre siècles, profanée à leurs yeux par l'usage auquel les chrétiens l'employèrent, n'était plus maintenant qu'un vaste monument de ruine, un signe permanent d'infortune.

On dit que les cloches de Compostelle qu'Almanzor avait fait apporter par les captifs chrétiens, se trouvaient encore dans la cour de la mosquée, et que Ferdinand se servit des esclaves musulmans pour les rapporter à Compostelle.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Mort d'Aben-Hud; Muhamad Alhamar est reçu dans Grenade.

An de J.-C. 1237.—De l'hég. 634.

Aben-Hud était à Almérie, attendant le moment de s'embarquer pour Valence avec son armée. L'alcaïde Abderahman l'avait logé dans son propre palais, et il lui avait prodigué toutes les marques d'affection et de zèle. Mais à la suite d'un banquet somptueux, il le fit étrangler dans son lit par des esclaves. La vérité ne fut point soupçonnée. On publia que le prince était mort d'apoplexie, et les troupes le crurent.

Aben-Hud avait déployé de grands talens; mais il avait eu constamment en présence des ennemis forts et actifs. Il avait dû surtout lutter au dedans contre l'esprit d'insubordination qui s'était saisi des Andalous : aussi vécut-il presque toujours dans l'agitation et les dangers, entre les chances inquiétantes de la mauvaise fortune et les chances peu solides des succès obtenus par les armes; et l'on peut dire que, dans le temps même où, vainqueur d'Alma-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

mûn, il semblait avoir le plus de puissance, il n'eut pas un seul jour de repos et de bonheur.

Cependant l'alcaïde d'Almérie ne voulait point que son forfait demeurât inutile. Partisan secret de Muhamad Alhamar, il porta les habitans à le choisir pour leur souverain, tandis que les amis que ce prince avait à Grenade, excitant à propos l'enthousiasme et les passions de la populace, gagnant les affections par des largesses et les ambitions par des offres brillantes, entraînant les uns par leur influence, montrant aux autres la perspective du bonheur public, parvinrent à lui ouvrir sans violence les portes de cette ville fameuse que la fortune avait destinée à hériter de tous les débris des trônes d'Espagne, pour en former un nouvel empire qui ne devait s'anéantir à son tour qu'après avoir jeté pendant deux siècles le plus vif éclat.

An de J.-C. 1238. — De l'hég. 635.

Muhamad entra dans Grenade aux acclamations générales, et il se montra digne du choix de la nation par le zèle qu'il ne cessa d'avoir pour sa prospérité. Il établit dans Grenade sa résidence, et il en fit la capitale de ses états, qui s'étendaient tout le long de la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

côte, depuis Algésiras jusqu'au-dessus d'Almérie, et dans l'intérieur des terres jusqu'à Loxa, Jaën et Huescar.

Si les Musulmans, instruits par l'expérience, avaient cherché à prévenir leur ruine; si, bien convaincus que leur force dépendait de leur union, ils s'étaient ralliés autour d'un centre commun, et s'ils avaient voulu dans leur chef de la bravoure, de la prudence et du génie, ils auraient tous imité les habitans de Grenade, et déféré à Muhamad Alhamar la puissance suprême. Possesseurs de l'Algarbe et des rivages de la mer jusqu'à Valence, maîtres des fertiles vallées qu'arrose le Guadalquivir, de Mérida et de Badajoz, ils auraient pu former encore un état riche et puissant que les rois de Castille auraient respecté; mais si quelque voix parmi eux se faisait entendre en faveur de l'intérêt général, elle était aussitôt étouffée par les clameurs intéressées de vingt scheiks ambitieux qui, croyant avoir tous les mêmes droits au pouvoir, étaient fort peu disposés à faire pour d'autres les sacrifices qu'ils avaient la prétention d'exiger pour eux-mêmes; de sorte que chacun ne songeait qu'à se faire un parti, pour arriver par lui à la domination.

De là, tant de petits états souverains, tant

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de villes qui demandaient l'indépendance, tant d'intérêts divers ou opposés entre les Arabes, les Bérébères et les Maures; de là, l'affaiblissement progressif qui devait enfin amener la dissolution totale. Ce fut dans ces circonstances qu'après la ruine de l'ancien royaume de Cordoue et l'extinction des dynasties africaines, Aben-Alhamar posa dans Grenade les fondemens de sa domination régénératrice.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES ROIS DE GRENADE.

PÉRIODE DE DEUX CENT CINQUANTE ANS.

Le roi d'Aragon s'empare de Valence.

TANDIS que le roi Muhamad tâchait de pourvoir à la sûreté de son royaume, en fortifiant les points accessibles de la frontière et en augmentant le nombre de ses troupes, le roi d'Aragon entrait avec une puissante armée dans le beau pays de Valence, dont la conquête tentait depuis long-temps son ambition. Vainement Giomail avait voulu en défendre l'approche : sa cavalerie avait dû se retirer devant des forces supérieures. La ville d'Almenara subit d'abord le joug, d'autres places ouvrirent leurs portes, et Valence elle-même ne tarda pas à être investie.

Giomail combattait pour sa couronne : il fit une vive résistance; mais ses sujets, ne pouvant plus supporter les misères auxquelles ils

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

étaient condamnés par un siége opiniâtre, le forcèrent à demander une capitulation. Les conditions que Jacques accorda furent moins dures qu'on ne s'y attendait. Non-seulement il promit aux habitans sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens, mais il permit encore à ceux qui voudraient quitter Valence d'emmener leurs familles et leurs esclaves, et d'emporter leurs richesses. Il s'engagea à protéger ceux qui resteraient, moyennant le paiement des impôts, tels que ses autres sujets les payaient, et à leur laisser le libre exercice de leur religion.

An de J.-C. 1238. — De l'hég. 636.

Une trève de plusieurs années avec Giomail fut encore une des conditions du traité. Valence reçut aussitôt les Aragonais dans ses murs; mais dans l'espace de cinq jours cinquante mille Musulmans en sortirent; et, traversant le Xucar, ils se retirèrent vers le midi.

An de J.-C. 1243. — De l'hég. 641.

Jacques garda peu fidèlement les conventions qu'il avait faites; et, malgré la trève, il chercha et réussit à agrandir ses domaines. La ville de Dénia tomba en sa puissance avec

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación.

REAL ACAD
BIBLIOTECA
DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Entrevue d'Aben Alhamar et de Ferdinand.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion.

son riche territoire. Celle de Xativa éprouva peu de temps après le même sort.

Entrevue d'Aben-Alhamar et de Ferdinand ; traité de paix entre ces deux princes.

An de J.-C. 1245. — De l'hég. 643.

APRÈS avoir soumis le royaume de Murcie, le roi Ferdinand entreprit la conquête de celui de Jaën. Aben-Alhamar voulut secourir cette ville importante; mais il n'avait que des soldats peu aguerris. Ses efforts, son habileté, sa valeur soutinrent pendant quelque temps leur courage ; mais à la fin les Grenadins vaincus cherchèrent leur salut dans la fuite, et le siége de Jaën commença.

Aben-Alhamar redoutait la puissance de Ferdinand ; il n'avait pu faire entrer dans Jaën le moindre secours; et, craignant que la reddition forcée de cette ville ne fût immédiatement suivie du siége de Grenade, il prit tout à coup une résolution assez extraordinaire. Sans avoir fait prévenir Ferdinand, il s'avança seul vers le camp chrétien, se fit conduire auprès du roi ; et, quand il fut devant lui, se donnant à connaître, il lui offrit de devenir son vassal,

2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

et il lui baisa la main, comme une marque de soumission.

Ferdinand ne se laissa point surpasser en générosité : il reçut Aben-Alhamar dans ses bras, le remercia de la confiance qu'il lui avait montrée en se remettant en ses mains, et le nomma son ami et son allié. Il se contenta de recevoir son hommage, et lui promit de le maintenir dans la possession de tous ses domaines, à l'exception de Jaën qui aurait garnison castillane. Il fut convenu de plus que le roi de Grenade paierait tous les ans une somme à titre de redevance, qu'il fournirait en outre un certain nombre de cavaliers au roi de Castille en temps de guerre, et qu'il se rendrait en personne aux assemblées des états ou cortès, comme tous les autres vassaux ou tributaires du royaume.

Conquête de Séville par le roi Ferdinand III.

Le roi Ferdinand ayant résolu de faire le siége de Séville, Aben-Alhamar reçut de lui l'invitation de se rendre à l'armée; il ne put s'empêcher de répondre à cet appel, et il

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

partit de Grenade avec cinq cents cavaliers choisis parmi les plus braves.

Séville était alors gouvernée par Cid-Abu-Abdala, un des nombreux enfans de Muhamad-Anazir. Pour que les Grenadins eussent moins de scrupule à s'armer contre des Musulmans, Ferdinand publia hautement que son intention était seulement d'expulser de l'Espagne tous les Almohades.

Les assiégeans commencèrent par dévaster tous les environs de Séville. Les habitans des villes voisines voyaient avec douleur ces ravages; ils aimèrent mieux avoir les Castillans pour maîtres que de trouver en eux d'implacables ennemis. Carmone, Lora, Constantine se rendirent; Cantillane voulut résister et fut emportée d'assaut; Alcala del Rio fut également enlevé. Séville seule tenait encore, au milieu de ses provinces soumises. Elle avait dans son enceinte des troupes nombreuses, des officiers, des généraux d'une valeur éprouvée; les derniers partisans des Almohades s'y étaient tous enfermés, et ils y avaient apporté leur haine constante contre les chrétiens, leur soif de vengeance contre les Andalous, leur inaltérable dévouement à une cause malheureuse, mais toujours chère à leur cœur. Aussi Ferdinand s'attendait-il à rencontrer

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de grands obstacles, qu'il se promettait toutefois de surmonter à force de constance.

An de J.-C. 1246. — De l'hég. 644.

Il sentait qu'il ne pourrait soumettre la place, tant qu'il n'aurait pas des vaisseaux pour garder le Guadalquivir, et intercepter les secours qui pouvaient venir d'Afrique; et il avait donné ordre de construire des bâtimens en Biscaye. Une flotte fut promptement équipée; mais les Maures gardaient l'entrée du fleuve, il fallut forcer le passage, et la victoire couronna les travaux de l'amiral castillan.

L'aspect de ces vaisseaux jeta la consternation dans Séville; néanmoins les généraux, ranimant le courage abattu des Almohades, leur montrèrent, dans cet accident même qui ajoutait à leurs dangers, la nécessité d'une plus vigoureuse défense; mais ils cessèrent de faire des sorties, parcequ'ils y perdaient toujours beaucoup de soldats qu'ils ne pouvaient remplacer. Ils avaient un autre motif pour ménager leurs forces : l'arrivée de l'hiver leur avait donné l'espérance que les chrétiens lèveraient le siége; ceux-ci au contraire se préparèrent à passer la mauvaise saison sous les tentes.

Une année s'était écoulée, et le siége ne

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

paraissait point près de finir. D'une part la garnison de Triana incommodait beaucoup les assiégeans, et d'autre part le wali de Niebla, qui possédait encore les côtes de l'Algarbe, et communiquait constamment avec l'Afrique, les harcelait sans cesse avec sa cavalerie, et jetait des provisions dans Triana, d'où Séville les recevait par le pont de bateaux qui unissait les deux villes. Il fallait donc isoler Séville de Triana, rompre ce pont, détruire ou brûler les bâtimens qui protégeaient la communication.

Ferdinand assembla ses ingénieurs; on prépara des compositions inflammables pour les lancer sur les navires ennemis; on choisit ensuite deux lourds vaisseaux qu'on chargea d'autant de poids qu'ils en pouvaient supporter, et on profita du premier vent favorable pour les pousser à voiles déployées. Le pont atteint vers le milieu de sa longueur ne put résister à la violence du choc. Les Castillans s'établirent alors dans Triana, et les habitans de Séville, privés, dès ce moment, de tout secours extérieur, ne tardèrent pas à sentir les horreurs de la disette, et tous les maux qui l'accompagnent.

Ils se défendirent quelque temps encore; mais lorsqu'enfin leurs ressources furent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

épuisées, qu'ils virent les chrétiens maîtres de leurs faubourgs, et que toute espérance de secours leur fut interdite, ils demandèrent à traiter; et Ferdinand, qui brûlait du désir de posséder leur ville, accepta toutes les conditions auxquelles ils proposèrent de se rendre.

An de J.-C. 1248. — De l'hég. 646.

Le roi occupa l'alcazar avec ses principaux officiers; ses troupes prirent possession de tous les forts; et les habitans commencèrent en grand nombre à s'éloigner. Les uns s'en allèrent du côté de Grenade où Muhamad leur avait préparé un asile, les autres partirent pour l'Algarbe, quelques uns s'arrêtèrent à Xerez; les plus dévoués voulurent suivre la fortune de leur prince Cid-Abu-Abdala, et s'embarquèrent pour l'Afrique.

Administration intérieure du roi de Grenade.

LIBRE des soins de la guerre, Muhamad-Alhamar se livra tout entier aux améliorations que les circonstances rendaient praticables. Rarement le peuple se trompe sur les intentions de son roi; les Grenadins voyaient avec

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

reconnaissance que Muhamad s'occupait de la prospérité générale, et du bonheur même des individus. A peine sortis de l'état d'oppression et de misère où les avait tenus la longue et sanglante lutte des Almoravides et des Almohades, ils goûtaient mieux les douceurs de la paix intérieure, et ils pardonnaient à leur roi son alliance avec les chrétiens, parce que ce n'était qu'à ce prix qu'il obtenait la paix au dehors.

Muhamad connaissait d'ailleurs l'humeur ombrageuse, turbulente, inquiète des Andalous; ils se seraient révoltés contre le pouvoir établi par eux-mêmes, si ce pouvoir s'était trop fait sentir ou s'était trop montré. Il eut l'art de les attacher à son gouvernement par leur propre intérêt, et de diriger leur volonté et l'emploi de leurs forces par des institutions sages et modérées, qui les obligeaient sans que la main du prince parût, et leur laissaient croire, en les faisant agir, qu'ils n'étaient que conduits, lorsqu'ils étaient poussés par une force dominante.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Alphonse X fait la conquête de l'Algarbe; machines de guerre extraordinaires.

An de J.-C. 1254. — De l'hég. 652.

ALPHONSE, successeur de Ferdinand, ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il conçut le projet d'ajouter à ses états toute l'Andalousie. Il convoqua ses vassaux avec leurs hommes d'armes. Muhamad-Alhamar fut obligé de se rendre à Séville, rendez-vous de l'armée. « O que cette vie de misères serait difficile à supporter, disait-il à ses walis, si nous n'avions l'espérance!» Cette exclamation de Muhamad ne permet pas de douter que ce ne fût avec répugnance qu'il allait se placer dans les rangs d'Alphonse. C'était un sacrifice commandé par la politique, et il fallait attendre de la fortune l'occasion et les moyens de s'y soustraire. La ville de Xerez se soumit au roi de Castille.

An de J.-C. 1257. — De l'hég. 655.

Trois ans après, la conquête de l'Algarbe fut résolue. Alphonse investit la ville de Niebla; mais ses remparts étaient si solidement con-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

struits, et la garnison si bien disposée, que le siége dura près d'un an. On assure que les assiégés avaient des machines au moyen desquelles ils lançaient dans le camp des chrétiens, des pierres et des matières enflammées, avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

La famine contraignit les habitans à recevoir les chrétiens. La capitulation ne fut pas seulement pour la ville de Niebla; elle s'étendit à celles de Huelba, de Serpa, de Moura, de Tavira, de Faro et à plusieurs autres. Telle fut la fin du petit royaume d'Algarbe, où les Almohades avaient concentré tous les débris de leurs forces, tristes restes de leurs grandeurs passées, et leur dernier asile en Espagne. Le wali de Niebla alla habiter Séville, où il reçut du roi de vastes domaines en dédommagement de ce qu'il venait de perdre.

Mort de Muhamad-Aben-Alhamar.

An de J.-C. 1270.—De l'hég. 668.

La guerre des walis durait depuis plusieurs années, et Muhamad voyait clairement qu'en

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

prenant parti pour eux, Alphonse ne cherchait qu'à entretenir dans Grenade un foyer constant de dissensions et de guerres civiles. La fortune lui envoya les moyens de rendre au roi de Castille le mal qu'il en recevait. Plusieurs grands seigneurs, parmi lesquels se distinguait Nuñez de Lara, appuyés par le prince Philippe, frère d'Alphonse, avaient quitté Séville dans un accès de mécontentement et s'étaient retirés à Grenade. Muhamad leur fit l'accueil le plus favorable; et Alphonse, craignant de plus grands maux encore, cessa de fournir aux walis les secours ordinaires. Le roi de Grenade profita de cette circonstance pour presser les rebelles, et il les défit en plusieurs rencontres.

An de J.-C. 1273. — De l'hég. 671.

Les walis, malgré leurs pertes, se défendaient avec obstination; ils voulurent même tenter un coup décisif, qui terminât la guerre à leur avantage. Ils firent donc un dernier effort, réunirent leurs troupes, et s'avancèrent audacieusement vers Grenade. Muhamad, à cette nouvelle, se livra à un mouvement impétueux de colère, et il ordonna sur-le-champ à ses troupes de se préparer au

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

combat, résolu lui-même de périr à leur tête ou d'obtenir enfin la victoire.

Quand l'armée sortit de Grenade, le premier cavalier de l'avant-garde n'ayant pas assez baissé sa lance en passant sous la porte, elle se rompit en ses mains, ce qui parut au peuple de mauvais augure; et, comme s'il eût fallu que l'événement répondît au présage, dès le soir de ce même jour, le roi se sentit subitement indisposé; on fut obligé de le placer sur une litière, et de reprendre le chemin de Grenade. Avant d'y arriver, le mal s'accrut avec tant de violence qu'il fut impossible d'aller plus loin. On dressa un pavillon au milieu de la campagne; au bout de quelques heures il survint un vomissement de sang mêlé de convulsions; tous les secours furent inutiles: Muhamad expira vers l'entrée de la nuit.

Son corps fut embaumé, et enfermé dans une caisse d'argent; il fut placé ensuite dans un mausolée, érigé par les soins de son fils, et chargé d'inscriptions pompeuses.

Les Grenadins pleurèrent la mort de Muhamad, comme si chacun d'eux avait perdu son propre père. Jamais prince en effet, vivant dans un temps aussi orageux, ne prit autant de précautions pour ne point fouler ses peu-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ples, et ne mit plus de zèle à réparer les maux inséparables de la guerre.

Abu Jusef passe en Espagne, sur l'invitation du roi de Grenade.

Le nouveau roi de Grenade était mécontent d'Alphonse, qui, violant ouvertement les traités, favorisait de tout son pouvoir la révolte du wali de Malaga. Muhamad, voulant alors prévenir la ruine totale de son royaume, se détermina à invoquer un secours étranger.

An de J.-C. 1275. — De l'hég. 674.

Il envoya un message à Abu-Jusef ben Abdelhâc ben Merin, roi de Maroc, et lui offrit les villes de Tarifa et d'Algésiras, en échange de ses armées. Abu-Jusef avait la soif des conquêtes : il saisit avidement l'occasion d'avoir deux places qui lui ouvraient le chemin de cette belle Andalousie que ses prédécesseurs avaient possédée. Il répondit à Muhamad dans les termes les plus favorables, et pour que l'effet suivît ses paroles, il envoya d'abord un corps de dix-sept mille hommes, et peu après d'autres troupes. Dès qu'elles eurent pris possession des deux villes cédées, il se rendit lui-même en Espagne, et les walis rebelles se hâtèrent de rentrer dans le devoir.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Fin tragique de l'infant don Sanche.

L'INFANT don Sanche, archevêque de Tolède, jeune encore et sans expérience, mais brûlant du désir de se signaler, était sorti de Tolède à la tête de la cavalerie. Il rencontra l'armée combinée des Grenadins et des Maures. Les ennemis, infiniment plus nombreux et non moins aguerris que les Castillans, remportèrent une facile victoire; le prince, reconnu à ses vêtemens, fut fait prisonnier.

Les Africains voulaient envoyer l'infant à leur roi, les généraux de Grenade le réclamaient pour Muhamad. Les premiers, piqués qu'on leur refusât ce gage d'un succès qu'ils se vantaient d'avoir seuls obtenu, traitèrent les Andalous avec beaucoup de hauteur et de mépris, leur disant que sans eux ils n'auraient jamais vu les eaux du Guadalquivir. Les Andalous s'offensèrent de ces propos insultans, et déjà ils tiraient leur glaive. Dans ce moment, Aben-Nasar, officier grenadin, appartenant à la famille royale, poussa son cheval vers l'infortuné Sanche, et, lui tra-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

versant la poitrine d'un coup de lance : *A Dieu ne plaise*, s'écria-t-il, *que tant de braves guerriers s'égorgent ici pour un chien !*

L'infant tomba mort sur-le-champ. On lui coupa la tête et la main droite. La main fut prise par les Andalous; les Africains eurent la tête.

Abu-Jusef, informé que les Castillans avaient réuni une armée formidable, consulta la prudence plus encore que son courage. Il se retira vers Algésiras, d'où il envoya son butin en Afrique; et il fit demander en même temps une trève qui fut conclue pour quatre ans. Après la défection du roi de Maroc, tout le poids de la guerre allait retomber sur le roi de Grenade; il parvint par de promptes négociations à détourner le danger.

Alphonse, détrôné par son fils Sanche, a recours au roi de Maroc; Sanche s'allie avec Muhamad.

An de J.-C. 1282. — De l'hég 681.

SANCHE, second fils d'Alphonse, brave mais ambitieux, aspirait depuis long-temps

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

à la couronne, au préjudice de ses neveux, fils de Ferdinand de la Cerda, fils aîné du roi ; et ses amis le servirent si bien, que non-seulement les états assemblés se prononcèrent en sa faveur, mais encore le peuple demanda à grands cris la déposition d'Alphonse. La seule ville de Badajoz était restée fidèle; mais les secours qu'elle pouvait donner à son roi ne pouvaient lui suffire pour reconquérir son royaume. Il envoya des ambassadeurs à tous les princes chrétiens, et tous l'abandonnèrent.

Dans cette extrémité, il s'adressa au roi de Maroc, qui se trouvait à Algésiras, qu'il faisait reconstruire dans un emplacement plus favorable. Le monarque africain, roi et père comme Alphonse, arma sur-le-champ pour le secourir. De son côté, Sanche avait mis le temps à profit, autant pour s'affermir dans la Castille que pour se procurer l'alliance de Muhamad. Il eut avec lui une entrevue secrète à Priego, laquelle eut pour résultat un traité d'alliance offensive et défensive.

Abu-Jusef et Alphonse marchèrent ensemble sur Cordoue, où Sanche s'était renfermé. La résistance qu'ils y trouvèrent les fit d'abord désespérer du succès, et la nouvelle que Muhamad venait avec toutes ses troupes au secours de Sanche les força à se

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

retirer. Le désir de la vengeance, autant que les instances d'Alphonse, ramena Abu-Jusef l'année suivante. Un corps de mille cavaliers chrétiens, qui faisaient toutes les forces d'Alphonse, se joignit à l'armée africaine, et bientôt la mésintelligence se mit entre eux. Les chrétiens auraient voulu porter en tous lieux le fer et la flamme. Abu-Jusef servait mal leurs ressentimens : Alphonse, aigri par le malheur, lui écrivit de Séville une lettre de reproches, et le roi de Maroc se contenta de répondre par des protestations assez vagues ; peu de temps après, il reprit le chemin d'Algésiras sans avoir fait aucune tentative importante pour les intérêts de son malheureux allié.

Fidélité héroïque d'Alphonse Perez de Guzman, gouverneur de Tarifa.

Le roi Sanche avait pris Tarifa après un long siége, et il en avait donné le gouvernement à Alphonse Perez de Guzman, un de ses plus braves et plus nobles chevaliers. L'infant don Jean, mécontent et rebelle, s'était sauvé à Maroc. Accueilli par Abu-Jacûb

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

suivant ses espérances, il se vanta de reprendre Tarifa si le roi lui voulait confier quelques troupes. Abu-Jacûb lui donna cinq mille chevaux, auxquels devaient se joindre les troupes d'Algésiras, et il le renvoya en Espagne.

An de J.-C. 1293. — De l'hég. 692.

La place fut aussitôt assiégée; mais son gouverneur la défendit si bien, que l'infant, désespérant du succès, eut recours à un autre expédient aussi odieux qu'il fut inutile. Il avait parmi ses serviteurs un jeune fils de Guzman, il le chargea de chaînes, et le fit traîner au pied des remparts. Des hérauts appelèrent ensuite le gouverneur, et le prince le menaça de faire périr son fils s'il ne se rendait sur-le-champ. Le noble chevalier ne lui répondit qu'en lui jetant son épée du haut des murs. Les Africains, que le procédé de Guzman mit en fureur, égorgèrent le malheureux jeune homme, et lancèrent sa tête dans la ville.

Les historiens espagnols disent que ce fut l'infant lui-même qui d'un coup de poignard immola le fils de Guzman. Les historiens arabes chargent les Africains de cet affreux assassinat.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Belles qualités de Muhamad III ; inconstance des Grenadins, qui le forcent à abdiquer.

An de J.-C. 1302. — De l'hég. 701.

MUHAMAD III, que la nature avait doué des qualités de l'esprit et du cœur, aussi-bien que des dons extérieurs, ami des savans, poëte et orateur lui-même, affable, doux, humain, très-appliqué aux soins du gouvernement, était fait pour régner sur un peuple dont les inclinations paisibles eussent pu se prêter aux intentions d'un bon roi; mais les Grenadins étaient légers, inquiets, turbulens; ils ne surent pas être heureux avec un prince qui ne désirait rien tant que leur bonheur; la révolte fut le prix de l'amour, et l'ingratitude poursuivit Muhamad dès le commencement de son règne : ses plus cruels ennemis furent dans sa propre famille.

An de J.-C. 1309. — De l'hég. 709.

Quand le peuple franchit les limites du devoir, et que par un motif quelconque il a rompu le frein salutaire que l'autorité met à

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

ses passions, on dirait qu'il cherche, en s'abandant aux plus grands désordres, à profiter des courts momens de la licence et de l'impunité, pour se dédommager de la longue contrainte qu'il a subie. Muhamad fut sommé de déposer la couronne s'il ne voulait perdre la vie.

Ce prince aurait pu, par des concessions momentanées, se tirer du péril où il se trouvait, et réunissant ensuite ses serviteurs fidèles, rendre au néant un consentement arraché, abattre les têtes coupables, et retenir un pouvoir justement acquis; mais le sang aurait coulé dans Grenade, et le bon prince aima mieux renoncer au trône que d'acheter les grandeurs à ce prix. Nazar fut proclamé sans opposition, et Muhamad fut relégué à Almuñécar.

Nazar est à son tour détrôné par Ismaïl Abul Said ben Ferag.

Fier d'appartenir par sa mère à la famille royale, le jeune Ismaïl éprouvait un désir de domination qui ne pouvait s'assouvir que dans la possession du pouvoir suprême. Son extérieur prévenant, sa libéralité, d'autres

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qualités brillantes lui avait fait des amis, et le nombre toujours croissant de ces amis lui donna de l'audace. Il avait cherché d'abord à détrôner Muhamad, et celui-ci s'était contenté de l'exiler de Grenade. Après l'usurpation de Nazar, il y entra secrètement et il renouvela ses manœuvres. Nazar donna ordre de l'arrêter. Instruit à temps du danger, il se sauva à Malaga, chez Ferag son père, qui en était le wali. Ferag embrassa hautement le parti de son fils, et il le mit en état de soutenir ses prétentions par les armes, tandis que des agens secrets, répandus dans Grenade, corrompaient la fidélité du peuple.

An de J.-C. 1313. — De l'hég. 713.

Quand la fermentation des esprits eut été portée à un degré assez fort, ces agens versèrent l'or parmi la populace, et la révolte éclata; et, comme sous Muhamad, elle commença par demander la tête de l'hagib. Nazar sortit de l'Alcazar suivi de sa garde, et par des paroles de paix il parvint à calmer le peuple, mais il dut lui promettre le renvoi de son ministre.

Ce calme ne fut point de longue durée. Ismaïl s'était fait proclamer dans la ville de Loxa; et, pour se montrer digne du diadême

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

par son courage, il marcha aussitôt vers la capitale. A mesure qu'il avançait, toutes les villes ouvraient leurs portes, et des bandes nombreuses grossissaient son armée. Nazar tenta de l'arrêter, il fut défait à la vue même des remparts de Grenade. Il rentra dans la ville, et ne s'y crut pas en sûreté; il s'enferma dans l'Alhambra. La plus grande partie des habitans se rendit alors au camp d'Ismaïl; le reste, divisé en plusieurs partis, remplissait la ville de désordre. L'argent d'Ismaïl gagna ces mutins, et ses troupes, reçues dans la ville, allèrent camper devant l'Alhambra.

Nazar n'avait ni provisions ni soldats. Au bout de trois jours de siége, il offrit à son neveu de lui céder tous ses droits, moyennant la ville de Guadix et son territoire, qu'il garderait en toute propriété. Ce marché fut conclu le même jour, et Nazar partit immédiatement pour Guadix, où il vécut encore plusieurs années, avec moins de grandeur, mais avec plus de repos, et peut-être avec plus de bonheur qu'il n'en aurait eu sur le trône.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Bataille de Grenade, où périssent les deux régens de Castille.

An de J.-C. 1319.—De l'hégire 719.

La nouvelle de la prise de Tiscar par les Castillans causa dans Grenade une sensation douloureuse; mais Ismaïl ne vit dans cet événement que l'inconstance ordinaire de la fortune, et loin de se laisser abattre, il se livra tout entier au désir de la vengeance. Il savait que rien n'est durable dans la vie, si ce n'est l'invariable alternative du bien et du mal, le passage continuel du plaisir à la peine, du malheur et de la misère au bonheur et aux succès; et d'heureux pressentimens lui annonçaient d'éclatantes victoires.

Les deux régens de Castille, don Jean et don Pierre, ayant réuni leurs forces après la reddition de Tiscar, pénétrèrent jusqu'au cœur du royaume de Grenade, ravagèrent tout le pays depuis Alcaudète, traversèrent les champs d'Alcala, brûlèrent les faubourgs d'Illora, passèrent à Pinos, et parurent devant Grenade.

Ismaïl rassembla ses généraux et les prin-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

cipaux habitans, il leur représenta avec énergie les dangers de la patrie, leur reprocha leur peu de zèle pour la gloire de l'islamisme, invoqua le nom sacré d'algihed, et les excita au combat. Cette fois sa voix se fit entendre; toute la jeunesse courut aux armes, et s'unit à la garde royale.

A l'approche des Grenadins, les infans rangèrent leur armée en bataille; mais la cavalerie d'Ismaïl chargea avec tant de vigueur que les chrétiens, ébranlés du choc, cédèrent du terrein. Ils ne purent exécuter sans désordre ce mouvement rétrograde; les Grenadins redoublèrent d'efforts, et les Castillans, renversés et rompus, prirent honteusement la fuite. Vainement les infans les animaient de la voix et de l'exemple : ils tombèrent morts l'un et l'autre en combattant courageusement.

Alors la terreur acheva de gagner l'armée chrétienne, et ce ne fut plus qu'une déroute générale. Heureusement la nuit vint couvrir les fuyards de ses ténèbres, et dérober aux glaives des Musulmans les débris de cette armée, si remplie la veille d'espérance et d'audace.

Ismaïl fit enterrer les morts dont le sol était resté couvert; il craignit pour Grenade les exhalaisons fétides qui, par les grandes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

chaleurs, auraient corrompu l'air, et changé peut-être en cyprès les lauriers du triomphe. Les Musulmans furent ensevelis avec leurs habits et leurs armes : c'était chez les Arabes une marque d'honneur.

On fit dans Grenade beaucoup de réjouissances pour célébrer cette heureuse journée : la perte de la bataille aurait entraîné vraisemblablement la ruine de l'état. La montagne au pied de laquelle elle avait été livrée prit et a conservé le nom de *Sierra de los infantes* : montagnes des infans.

Assassinat d'Ismaïl.

An de J.-C. 1325. — De l'hég. 725.

Les Grenadins emportèrent d'assaut la ville de Martos. Au milieu du tumulte, un jeune Musulman aperçut une fille entourée de dangers. Sa beauté était extrême, et les soldats qui l'avaient prise voulaient tous l'obtenir, ou l'égorger. Muhamad l'arracha de leurs mains, au péril de sa propre vie.

Le roi voulut voir la belle captive, et ce ne fut pas impunément; il était roi : l'autorité fut mise à la place de la justice, et il la fit

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

conduire dans son harem. Muhamad se plaignit amérement; les despotes ne souffrent point les reproches; Ismaïl bannit Muhamad de sa présence. La rage dans le cœur, et dévoré de jalousie, Muhamad confia ses peines à des amis dévoués : tous lui offrirent leurs bras et leurs vies. Agité jusque-là de mille angoisses cruelles, il se livra au plaisir que donne la certitude de la vengeance; et, sans vouloir donner à son rival détesté, le temps de jouir du bien qu'il lui avait ravi, il fixa au surlendemain l'exécution du complot qui devait immoler Ismaïl à ses ressentimens.

Les conjurés se placèrent aux portes de l'Alhambra; ils portaient tous des poignards dans les manches de leurs habits, et de fortes saïes par-dessous leurs manteaux. Quand le roi parut, Muhamad et son frère s'approchèrent de lui en le saluant, et au moment où il passait sur le seuil de la porte, Muhamad le frappa de trois coups de poignard. Ismaïl tomba à la renverse, et ne put proférer que le mot : traîtres! Le wazir qui accompagnait Ismaïl expira sous le fer des autres conjurés.

Les gardes et les eunuques accoururent au bruit; mais le crime avait été si promptement exécuté, que les meurtriers étaient déjà hors d'atteinte. Les médecins déclarèrent que les

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

blessures étaient mortelles; Ismaïl en effet mourut le même jour; mais on tint la chose secrète, jusqu'à ce que les wazirs du conseil eussent fait reconnaître Abu-Abdala-Muhamad, son fils aîné, âgé seulement de douze ans.

Muhamad IV se met à la tête de son armée, et remporte des victoires; les Africains l'assassinent.

An de J.-C. 1329. — De l'hég. 729.

Les Africains avaient profité de l'extrême jeunesse du roi, et, favorisés par la révolte d'Otman, général grenadin, ils s'étaient emparés d'Algésiras, de Ronda et de Marbella. Ce malheur frappa les Grenadins d'épouvante; Muhamad devait à la nature un esprit ferme et précoce, et, dans un âge tout destiné au plaisir, il saisit d'une main courageuse les rènes de l'état. Il se mit à la tête des troupes, leur communiqua sa propre énergie, et obtint des victoires.

An de J.-C. 1333. — De l'hég. 733.

Le roi de Castille sentait l'importance d'avoir Gibraltar; c'était pour lui la clef du

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

royaume de Grenade, et pour les Africains une barrière qu'ils ne pourraient franchir. Pour la seconde fois il en faisait le siège, et les habitans étaient réduits aux plus cruelles extrémités.

Muhamad entreprit de les secourir; ils étaient ses alliés, s'ils n'étaient plus ses sujets. Il arriva à Algésiras sans être attendu, et, renforçant sa petite armée des troupes qu'il y trouva, il assaillit sans délai les Castillans qui cédèrent à la valeur des Grenadins autant qu'à la surprise où les jeta cette attaque imprévue. Ils levèrent le siége, et se retirèrent en désordre à Séville.

Le roi était jeune et glorieux, il avait l'esprit railleur, il n'épargna pas les saillies piquantes aux généraux africains. Ceux-ci en conçurent un profond ressentiment. Chez ces Maures farouches, les vengeances demandaient toujours du sang : ils résolurent de verser celui du roi de Grenade, et de le payer par un assassinat du service qu'il venait de leur rendre.

Ils attendirent qu'il eût renvoyé ses troupes. Un jour qu'il était allé à la chasse, ils envoyèrent une bande d'assassins s'emparer d'une gorge qu'il devait traverser. Les meurtriers l'attaquèrent dans un lieu si fourré,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

qu'il ne put ni retourner son cheval, ni être defendu par les gens de sa suite; il lui arrachèrent la vie.

La mort de Muhamad fut amèrement pleurée à Grenade. Par sa conduite dans un âge si tendre, ce prince donnait de son règne les plus brillantes espérances; il avait d'ailleurs si peu de défauts et tant de belles qualités, que ses sujets avaient pour lui l'affection la plus vive.

Jusef I, Abul-Hegiag, est élu roi de Grenade; longue trêve; institutions civiles, religieuses et militaires.

JUSEF, frère de Muhamad, avait une belle âme sous de beaux dehors; il différait seulement de son frère par les inclinations; les siennes le portaient à la paix, et à la culture plus exclusive des lettres. Pour pouvoir s'y livrer sans obstacle, et procurer en même temps à son peuple un repos qui depuis longtemps lui manquait, il envoya une ambassade à Séville, et une trève de quatre ans fut conclue à des conditions honorables. Cette trève fut même renouvelée pour un égal terme.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Durant ces années de paix, Jusef s'appliqua à introduire sans violence dans ses états d'utiles réformes. Il rétablit dans leur pureté primitive les anciennes lois, notablement altérées par l'arbitraire. Il donna des formulaires clairs et précis pour les actes publics, dans le dessein de prévenir des contestations; il fit publier des commentaires pour expliquer les dispositions obscures ou douteuses. Il chargea des savans de composer des traités spéciaux sur les procédés de chaque profession, afin d'augmenter les lumières des artistes; il reconstruisit la grande mosquée de Grenade, et assujettit à des statuts réguliers les imans et les fakis. Son administration sage et paternelle rappelait aux Grenadins les beaux siècles de Cordoue.

Bataille de Wadacelito, ou Rio-Salado, gagnée par les Castillans et les Portugais.

An de J.-C. 1340. — De l'hég. 741.

La trève étant expirée, Alphonse se prépara à la guerre; le roi de Portugal, son beau-père, promit de puissans secours, et les flottes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

combinées d'Aragon et de Castille reçurent l'ordre de croiser sur le détroit. De son côté le roi de Grenade envoyait une armée insulter Jaën, et des ambassadeurs en Afrique pour hâter le départ d'Abul-Hasan.

Les vaisseaux africains traversèrent la mer, et, malgré les efforts de l'amiral castillan, ils abordèrent sur les rivages de l'Andalousie. La flotte chrétienne fut presque entièrement détruite; et, tandis que le roi de Castille, déplorant la perte de ses vaisseaux, se livrait dans Séville aux regrets et à la douleur, on s'abandonnait dans Grenade à tous les transports de la joie, et Jusef allait au devant du vainqueur avec toute sa cour.

Abul-Hasan lui prodigua toutes les marques d'affection et d'estime. Les deux princes s'engagèrent à unir leurs efforts contre Alphonse. Abul-Hasan avait amené une grande quantité de troupes, Jusef y joignit les siennes, et le siége de Tarifa fut aussitôt entrepris. On battit les murailles avec des machines, qui par l'effet de l'explosion du salpêtre lançaient des globes de fer, et produisaient de très-grands ravages.

Les Castillans et les Portugais réunis se mirent en marche pour aller secourir la ville, qui était aux abois. Du haut des montagnes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

d'Hijarayel, ils aperçurent l'armée ennemie qui se forma de suite en bataille. Cependant comme le jour était sur le point de finir, le signal du combat ne fut point donné : des deux côtés on passa la nuit sous les armes.

Dès que le jour parut, les trompettes des Castillans et les bruyans tambours des Maures se firent entendre, et vinrent réveiller dans les cœurs les ardeurs guerrières. La petite rivière de Wadacelito séparait les deux armées. Les troupes légères des chrétiens s'avancèrent pour la traverser, et la cavalerie africaine des tribus de Gomera et de Zeneta, soutenue par celle de Grenade, partit au galop pour leur disputer le passage. Bientôt les deux armées s'engagèrent tout entières, pour soutenir réciproquement leurs guerriers, et la bataille devint générale.

Le combat se soutint long-temps sans aucun avantage de part ni d'autre; l'acharnement, la fureur, le courage étaient égaux. Vers le milieu du jour les tribus Alarabes, vivement pressées par les cuirassiers castillans, commençèrent à se débander, et le désordre de ces hordes sauvages se communiqua promptement au reste des troupes africaines.

Dans ce moment critique, la garnison de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Tarifa fit une vigoureuse sortie, et elle décida la victoire. Elle força le camp d'Abul-Hasan, renversa le pavillon royal, pilla ou brûla les bagages. Les Africains accoururent à la défense du camp; mais les Castillans les suivirent de près et les mirent dans une déroute complète.

Le roi de Grenade, en qui l'amour de la paix n'éteignait point la valeur, soutenait seul le combat avec sa cavalerie; mais, s'étant aperçu que les Africains fuyaient de toutes parts, et que tous les efforts des chrétiens allaient se diriger contre lui, il ordonna la retraite à ses troupes avant qu'elles fussent enveloppées par l'armée victorieuse. Ce ne fut même pas sans travail qu'elles parvinrent à entrer dans Algésiras.

Le roi de Fez s'était réfugié à Gibraltar, où il s'embarqua la nuit qui suivit la bataille, pour aller cacher en Afrique la honte et la douleur de sa défaite. Jusef s'embarqua pareillement avec toutes les troupes qui n'étaient pas nécessaires à la défense de la place, et il aborda deux jours après à Almuñécar.

Cette cruelle bataille de Wadacelito remplit de deuil la ville de Grenade; il y eut peu de familles qui n'eussent une perte à déplorer. Plusieurs villes voisines ouvrirent leurs portes

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

au roi de Castille, qui retourna triomphant dans ses états. Celui de Portugal, qui avait puissamment contribué au succès de la journée, ne voulut pas, dit-on, accepter les dons que lui destinait la reconnaissance d'Alphonse: ils auraient gâté les lauriers qu'il venait de cueillir.

Jusef porte le deuil d'Alphonse; il meurt lui-même.

An de J.-C. 1350. — De l'hég. 751.

ALPHONSE avait rompu la trève par le siége de Gibraltar, il fut cruellement puni de ce manque de foi. Une maladie contagieuse se déclara dans son camp et y fit d'affreux ravages. Atteint lui-même par ce mal dévorant, il en fut la victime.

Le roi de Grenade était en ce moment du côté de Ronda, où il rassemblait sa cavalerie. Quand il apprit la mort du roi de Castille, il en montra publiquement du regret, et il ne craignit pas de dire que l'Espagne venait de perdre un des plus grands princes qu'elle eût jamais eus. A l'exemple de leur roi, un grand

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

nombre de cavaliers grenadins portèrent le deuil d'Alphonse.

Les détachemens qui battaient la campagne eurent ordre de laisser passer le convoi et son escorte, quand on transporta le corps de Gibraltar à Séville. Le siége fut aussitôt abandonné, et l'armée entière reprit le chemin de la Castille. Une trève nouvelle ne tarda pas à être conclue.

An de J.-C. 1354. — De l'hég. 755.

Le vertueux Jusef en avait profité pour travailler au bonheur de son peuple; il périt sous les coups d'un assassin. Ce prince s'était rendu à la mosquée pour l'une des prières du matin. Un furieux armé d'un poignard, se précipita vers lui, et le frappa d'un coup mortel. Le roi, se sentant blessé, poussa un cri; la cérémonie religieuse fut interrompue; les serviteurs de Jusef accoururent, mais le mal était sans remède : le roi mourut au moment où ceux qui le transportaient arrivaient aux portes de l'Alhambra. L'assassin fut déchiré en lambeaux par la populace ivre de rage et de douleur. Le règne de ce prince avait été de vingt-un ans.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Muhamad V ; il est détrôné par Ismail II ; celui-ci est égorgé par ordre d' Abu-Said, qui périt lui-même de la main du roi de Castille ; Muhamad rcmonte sur le trône.

MUHAMAD V était un prince humain, compatissant, généreux ; il ne pouvait ni retenir ses larmes à l'aspect de l'infortune, ni tenir sa main fermée dès qu'il apercevait l'indigence. Ennemi du faste et du luxe inutile, il diminua le nombre des officiers de sa maison, et mit partout une sage économie. Ressemblant par les inclinations à Jusef son père, il eut comme lui le goût de l'étude, et dès les premiers jours de son règne il fut le protecteur des lettres.

An de J.-C. 1359. — De l'hég. 760.

Ses vertus ne purent le protéger contre les conspirateurs. Ismaïl son propre frère se mit à leur tête. Le roi ne se sauva qu'avec peine et à la faveur d'un déguisement. Il se réfugia à Guadix, dont les fidèles habitans lui donnèrent une garde composée des principaux d'entre eux. Le rebelle Ismaïl fut proclamé dans Grenade dès le lendemain, et le peuple, gagné par l'argent qu'on avait répandu, fit retentir la ville de son nom.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Abu-Saïd gouvernait sous le nom d'Ismaïl, cela ne suffisait pas à son cœur ambitieux : il voulait poser sur son front la couronne de Grenade. Pour y parvenir sûrement, il rendit Ismaïl odieux et méprisable. Celui-ci renfermé dans le Harem, semblait n'avoir reçu le sceptre que pour se livrer sans réserve aux plaisirs et aux voluptés. Les Grenadins auraient-ils estimé un prince qui, tout plongé dans les délices, s'occupait si peu de leur bonheur?

Dès qu'Abu-Saïd fut bien convaincu de l'indifférence qu'on avait pour Ismaïl, il fit entourer le palais par une troupe nombreuse qui demandait la déposition et la tête du malheureux prince. Ismaïl voulut se défendre, la fortune des armes lui fut contraire : tous ses amis, morts ou en fuite, le laissèrent tomber seul et vivant aux mains des rebelles. Abu-Saïd ordonna qu'on le dépouillât des vêtemens royaux et qu'on le menât en prison; mais il chargea secrètement les soldats qui devaient l'y conduire de l'égorger en chemin, ce qui fut exécuté. Abu-Saïd, salué aussitôt du nom de roi par ses créatures, recueillit tout le fruit de son crime.

Plusieurs villes refusèrent toutefois de le reconnaître. Malaga et Guadix se déclarèrent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

même ouvertement contre lui. Il craignit que Grenade ne se laissât entraîner par l'exemple; car à la première nouvelle du soulèvement de Malaga, une rumeur sourde se fit entendre de toutes parts dans la ville, et des mouvemens vagues d'inquiétude agitèrent tous les esprits; et la position de l'usurpateur devint en peu de jours si difficile, qu'il crut devoir employer, pour en sortir, quelque moyen extraordinaire.

An de J.-C. 1362. — De l'hég. 763.

Sur divers partis, entre lesquels il hésita plusieurs jours, il choisit le plus périlleux; ce fut d'aller se remettre aux mains du roi de Castille, de se déclarer son vassal, de lui offrir un tribut, et d'obtenir ainsi son appui. Il se présenta devant Pierre avec un brillant appareil de richesse et de magnificence. Ses vêtemens, ceux des gens de sa suite, jusqu'aux harnais de ses chevaux, tout était chargé d'or et de pierreries. Un perfide ennemi lui put seul conseiller d'étaler aux yeux du roi de Castille tant d'objets précieux capables d'allumer sa cupidité, s'il n'y fut lui-même poussé par un sentiment secret d'ostentation et de vaine gloire, ou plutôt par sa destinée, qui le traînait à sa perte.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Après avoir donné des ordres pour qu'on traitât en souverain le roi de Grenade, Pierre assembla son conseil, pour mieux dire, il appela les vils exécuteurs de ses volontés sanguinaires; et dans cette assemblée la mort d'Abu-Saïd fut résolue. On donna pour prétexte qu'il avait usurpé le trône de Grenade.

Tous les cavaliers grenadins furent égorgés pendant la nuit; le lendemain le prince fut conduit hors de la ville dans un champ appelé *la Tablada* : on y avait transporté les cadavres de ses serviteurs. On le laissa pendant quelque temps livré à l'horreur de ce spectacle; ensuite Pierre s'approcha de lui, et de sa propre main, il lui enfonça son poignard dans le cœur. Abu-Saïd s'écria, dit-on, en recevant le coup mortel : ô Pierre! quelle honteuse victoire tu remportes sur moi! quel prix tu me donnes, pour avoir mis en toi ma confiance!

La nouvelle de cette tragédie parvint en peu de temps à Ronda, et, quoique Muhamad y gagnât la faculté de recouvrer son royaume, il eut horreur au fond de son âme de l'atroce perfidie du roi de Castille; mais la politique lui faisait un devoir de ne point rompre avec le redoutable Pierre. Il partit sur-le-champ

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pour Grenade, où il entra aux acclamations du peuple.

Avènement de Jusef II ; révolte apaisée par l'ambassadeur de Fez ; il meurt empoisonné.

INSTRUIT par les leçons de son père, Jusef II voulut marcher sur ses traces, il commença par obtenir le renouvellement de la trève. Mais qui peut compter sur la faveur du peuple? Ces mêmes Grenadins, qui, grâce à la paix, avaient vu l'industrie se ranimer dans leur ville, les arts se perfectionner, le commerce apporter les trésors du Levant, la richesse se repandre par vingt canaux différens sur toutes les classes, ces mêmes Grenadins firent un crime à Jusef de son amitié avec les Castillans; et, entraînés par les discours perfides de Muhamad, fils cadet du roi, égarés par ses manœuvres artificieuses, ils se révoltèrent contre leur souverain.

Les factieux entouraient le palais, et remplissaient l'air de leurs violentes clameurs. L'ambassadeur de Fez se trouvait heureusement auprès du roi ; il monta à cheval, sortit de l'alhambra, et courut les haranguer.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Comme il jouissait d'un très-grand crédit et d'une haute réputation de probité et de sagesse, ses paroles furent favorablement écoutées; mais, pour occuper les mutins, il fallut les conduire à une expédition contre les chrétiens. Cette expédition mêlée de bons et de mauvais succès, suffit pour refroidir les esprits et donner à l'exaltation le temps de se calmer.

Jusef envoya des députés à Séville pour donner des explications sur ce qui s'était passé, et la paix fut heureusement rétablie.

An de J.-C. 1396. — De l'hég. 799.

Jusef n'eut pas un long règne; et, comme il mourut jeune, on ne manqua pas d'attribuer sa mort à des causes extraordinaires. On dit qu'il avait été empoisonné par le roi de Fez, Ahmed ben Amir-Zelim, qui se vantait fort d'être son ami. On assure que le poison avait été placé dans un surtout, ou casaque, apporté d'Afrique; que Jusef mit ce surtout au moment de monter à cheval, et qu'ayant fait un assez long exercice qui le mit en sueur, il fut aussitôt assailli de vives douleurs au milieu desquelles il périt après trente jours de souffrance. D'autres affirment toutefois que Jusef

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

mourut d'une maladie dont il ressentait depuis long-temps les atteintes.

Muhamad VI s'empare du trône; sa mort; partie d'échecs; anecdote; Jusef III est proclamé.

L'AMBITION ne s'était pas éteinte au cœur de Muhamad par le mauvais succès d'une première tentative. Dès que son père eut cessé de vivre, il ranima le zèle de ses amis, et, profitant de l'indifférence de Jusef, son frère aîné, pour le rang suprême, il s'assit sur le trône avant même qu'on eût rendu les derniers devoirs à son père. Il ne jouit pas long-temps de son usurpation.

An de J.-C. 1409. — De l'hég. 812.

De retour dans sa capitale après une campagne pénible, il tomba dangereusement malade, et au bout de quelques jours on désespéra de sa vie. Il ne se rendit pas sans peine à la dure conviction d'une mort prochaine; mais à la fin, se sentant lui-même à l'extrémité, et voulant assurer la couronne à son fils, il envoya l'ordre à l'alcaïde de Salobrena, de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

faire périr le prince Jusef qu'il avait sous sa garde.

Ahmed ben Xarac, porteur de cet ordre, trouva Jusef jouant aux échecs avec l'alcaïde. Ils étaient assis l'un et l'autre sur des coussins de drap de soie brodés en or, et des tapis de la même étoffe couvraient le parquet. L'alcaïde n'eut pas plus tôt vu l'écrit fatal qu'il ne put contenir son trouble. Les excellentes qualités de Jusef lui gagnaient tous les cœurs, et l'alcaïde, qui avait plus que tout autre l'occasion de le voir de près et d'apprécier son mérite, avait conçu pour lui le plus tendre attachement.

Ahmed le pressait de remplir la commission dont le roi le chargeait, et l'alcaïde hors de lui ne savait comment en parler au prince. Jusef prit alors l'écrit des mains tremblantes de l'alcaïde; et, après qu'il eut lu, lui adressant la parole avec douceur et sans montrer aucune émotion, il demanda quelques heures pour prendre congé de ses femmes et de sa famille. Ahmed dit que l'exécution ne pouvait être différée, parce qu'on lui avait fixé l'heure précise à laquelle il devait être de retour dans Grenade, sous peine de perdre lui-même la vie.

Au moins, répliqua Jusef, qu'il me soit

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

permis de finir ma dernière partie d'échecs. Ahmed y ayant consenti quoiqu'avec peine, le prince reprit le jeu et invita l'alcaïde à continuer, mais celui-ci était si agité qu'il ne savait ce qu'il faisait ; Jusef lui faisait remarquer ses fréquentes distractions.

Au moment où la partie était près de finir, deux cavaliers de Grenade, qui étaient arrivés au galop de leurs chevaux, entrèrent dans la salle où était le prince, annoncèrent la mort de Muhamad, et lui baisèrent la main, comme au nouveau souverain de Grenade. Jusef osait croire à peine à ce changement de fortune, lorsque d'autres cavaliers vinrent confirmer la nouvelle, et dire au prince que le peuple l'attendait avec la plus vive impatience.

Jusef III fut reçu comme un ami, comme un père; on lui fit les plus brillantes fêtes; l'enthousiasme était au comble, et jamais roi n'eut de plus beau jour que celui qu'eut Jusef en entrant dans Grenade ; car quels lauriers, quels triomphes, quelle gloire valent pour un monarque les preuves de l'amour qu'il inspire à ceux qu'il doit gouverner ? La joie se lisait sur tous les visages, parce que le plaisir était dans les cœurs, et que toutes les espérances embellissaient l'avenir.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

An de J.-C. 1423. — De l'hég. 827.

Ce bon prince mourut presque subitement après quinze ans de règne. Les Grenadins pleurèrent amèrement sa perte : ce n'était point sans raison, car les beaux jours de Grenade étaient finis.

Muhamad VII et Haizari, ou le Gaucher, succède à son père; il est chassé de Grenade.

MUHAMAD VII succéda à son père; il fut surnommé le Gaucher, el Haizari, soit parce qu'il se servait réellement de la main gauche, soit à cause de la mauvaise fortune qui le poursuivit toute sa vie. Il était d'un naturel hautain et superbe; il traitait comme des esclaves ses ministres et ses généraux. Son orgueil devint même si insupportable, qu'il dédaignait de parler à ses serviteurs de peur de s'avilir. Il proscrivit les tournois, les fêtes publiques; il changea en jours d'ennui et de tristesse les beaux jours du règne de Jusef.

Cette conduite le rendit extrêmement odieux. Grands et petits, tous se liguèrent contre lui; au premier signal, l'insurrection gagna toutes les classes. Muhamad aurait péri peut-être, sans le dévoûment de quelques

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

soldats qui favorisèrent sa fuite; il se sauva en Afrique déguisé en pêcheur.

Muhamad VIII el Zaquir, cousin du roi, usurpe la couronne; il périt par le supplice; Muhamad VII remonte sur le trône.

An de J.-C. 1427. — De l'hég. 831.

MUHAMAD EL ZAQUIR, cousin du roi, et auteur de la révolte, se fit proclamer par les conjurés; et, adoptant aussitôt une conduite opposée à celle du roi, il rétablit les tournois et les joûtes, les courses à cheval et les jeux de bague; et, comme il se faisait honneur lui-même d'être fort adroit à tous ces exercices, il entrait dans les quadrilles, et se mêlait avec les autres cavaliers. Ensuite il invitait à sa table tous ceux qui avaient concouru à ces jeux; et, afin que le plaisir s'étendît à toutes les classes, il donnait au peuple des fêtes et des banquets.

An de J.-C. 1429. — De l'hég. 833.

Cependant El Haizari, soutenu par le roi

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

de Tunis, par celui de Castille, et surtout par ses anciens partisans, se préparait à reconquérir son royaume. Almérie le reçut dans ses murs, et des troupes fidèles accoururent de toutes parts. Guadix imita Almérie. Les habitans de Grenade n'eurent pas plus tôt appris que leur roi était dans Guadix, qu'ils se rendirent en foule auprès de lui pour l'assurer qu'il trouverait dans sa capitale le même dévoûment qui l'avait accueilli à Guadix et à Almérie. Muhamad se laissa persuader, et il partit pour Grenade suivi d'une multitude innombrable de peuple.

En un instant El Zaquir fut abandonné de tout le monde; il ne conserva auprès de lui qu'un très-petit nombre de soldats avec lesquels il s'enferma dans l'Alhambra. Au bout de quelques jours, ces mêmes soldats effrayés du nombre toujours croissant des assiégeans, se saisirent de la personne d'El Zaquir, et, pour acheter leur pardon, ils le livrèrent aux troupes d'El Haizari. L'usurpateur fut décapité sur-le-champ, et ses fils furent enfermés dans une étroite prison. Cette révolution rapide n'avait fait couler d'autre sang que celui d'El Zaquir.

Le roi âcha par tous les moyens d'effacer le souvenir de sa conduite passée, et il donna

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

pour l'avenir toutes les garanties capables de calmer et de tranquilliser les esprits.

Muhamad VII est de nouveau détrôné; Jusef-Aben-Alhamar est élu, et meurt au bout de six mois.

An de J. C. 1431. — De l'hég. 835.

Il y avait dans Grenade un cavalier riche et ambitieux, descendant des anciens rois de Grenade; on le nommait Jusef-Aben-Alhamar. Il conçut le projet de ravir le sceptre à Muhamad. Le roi de Castille, mécontent de ce dernier, promit à Jusef son assistance; il ne tarda pas en effet à rassembler son armée, qui vint camper à la vue de Grenade, au pied de la montagne d'Elvire. Jusef se rendit à son camp avec huit mille rebelles.

A l'aspect de ces ennemis, les Grenadins, oubliant leurs divisions, coururent aux armes; et mieux que n'aurait fait l'affection, leur patriotisme servit Muhamad. Mais que pouvait une troupe nombreuse, il est vrai, mais peu aguerrie, contre l'élite des guerriers cas-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

tillans, et ces huit mille conjurés qui n'avaient pour alternative que la victoire ou le supplice? La bataille fut longue, opiniâtre, sanglante; les Grenadins furent obligés de rentrer dans leurs murs, laissant la campagne couverte de morts. Depuis que le royaume de Grenade existait, disent les historiens arabes, il n'y avait pas eu d'action plus meurtrière.

Le roi de Castille ne sut ou ne put profiter de sa victoire; il ordonna la retraite au grand déplaisir de Jusef, qui s'attendait à entrer en vainqueur dans Grenade. Pour adoucir ses regrets, le roi de Castille, avant de se retirer, fit reconnaître Aben-Alhamar par ses troupes, en qualité de roi de Grenade; et il laissa à tous ses commandans des frontières l'ordre exprès de l'aider de tout leur pouvoir.

An de J.-C. 1432. — De l'hég. 836.

Cette déclaration valut à Jusef autant qu'une armée, et son parti reçut des accroissemens si rapides, il réunit tant de forces sous ses drapeaux, qu'il se vit en état de marcher sur Grenade sans aucun secours étranger. A la nouvelle de son approche, l'agitation fut extrême. Les principaux habitans représentèrent au roi que, vu les mauvaises dispositions du peuple, il n'était point

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

possible de se défendre ; ils le conjurèrent de mettre sa personne en sûreté, et de ne pas exposer la ville aux suites horribles d'un assaut. Pour lors El Haizari, se chargeant de ses trésors, s'enfuit à Malaga, où il avait encore un parti.

Jusef-Aben-Alhamar ne jouit pas long-temps de la suprême puissance : il était avancé en âge, et atteint de plusieurs infirmités. Les accidens qui agitèrent la fin de sa carrière en avancèrent probablement le terme : il mourut six mois après son avénement; et, quelque bonheur que son règne pût promettre aux Grenadins, il est certain que sa mort fut un bien pour l'état, parce qu'avec lui finirent les partis, et que la haine des factions s'éteignit sur son tombeau.

Les Grenadins réunis proclamèrent pour la troisième fois leur roi fugitif et proscrit, et Muhamad alla de nouveau s'asseoir sur ce trône glissant, d'où il devait encore descendre.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Muhamad VII, élu pour la troisième fois, fait une trève avec la Castille; il est encore détrôné et emprisonné.

An de J.-C. 1438. — De l'hég. 842.

DEPUIS son second rétablissement, Muhamad avait dû soutenir contre les Castillans une guerre désastreuse, qui épuisait les forces de son royaume. La paix était pour lui un besoin, mais elle n'était pas moins nécessaire à ses ennemis. Une trève de fait naquit, sans convention, de la fatigue ou de l'impuissance de continuer la guerre.

Muhamad, chassé deux fois de Grenade, nourrissait dans son cœur bien des ressentimens; il crut que c'était le moment de les satisfaire sans danger. Beaucoup de cavaliers, se prétendant offensés, abandonnèrent la ville, et se retirèrent à Séville; on distinguait parm i eux le jeune Muhamad ben Ismaïl, neveu du roi; le roi de Castille leur donna du service dans ses troupes.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

An de J. C. 1444. — De l'hég. 848.

Un autre neveu du roi, nommé Muhamad-Aben-Ozmin el Ahnaf, qui avait passé sa jeunesse à Almérie, songea à tirer parti du mécontentement général pour sa propre fortune, et il n'aspirait pas à moins qu'au diadême. Il n'ignorait pas que le roi n'était pas aimé, et que le nombre de ses ennemis s'augmentait tous les jours; ce fut sur ces notions qu'il se traça un plan de conduite. En flattant adroitement le ressentiment des nobles, il s'en fit des amis; en versant l'or parmi le peuple, il acheta des créatures.

An de J.-C. 1445. — De l'hég. 849.

Quand il crut que son parti était assez fort pour attaquer impunément le trône, il excita un mouvement populaire à la faveur duquel il s'empara de l'Alhambra, de l'Albaycin et de tous les forts de la ville; il se saisit ensuite de la personne de son oncle, et le jeta dans une prison, où il le fit étroitement garder. Treize ans s'étaient écoulés depuis que le malencontreux Haizari était remonté sur le trône après la mort d'Aben-Alhamar.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Guerres continuelles d'Aben-Ismaïl; son despotisme; il est contraint à s'enfuir de Grenade.

ABEN-ISMAÏL avait été élu par une partie de la nation; mais la ville de Grenade continuait d'obéir à Aben-Ozmin. Cette rivalité donna lieu à de sanglantes guerres. Des campagnes, des villes furent ruinées, des hommes égorgés, des femmes réduites à l'esclavage. On pourrait affirmer que dans ce beau royaume de Grenade, si favorisé par la nature, il n'est pas une petite parcelle de terre qui n'ait été arrosée de sang, qu'on ne fait pas un pas sans fouler un lieu jadis couvert de cendres et d'ossemens. Grenade en proie aux factions était sur le rapide penchant qui, dans les temps de trouble, mène de la civilisation à la brutale ignorance, de la puissance et de la gloire à l'abattement et à la ruine.

Fier des avantages remportés sur les Castillans, Aben-Ozmin était devenu dur et superbe; et il estimait si peu ses sujets, que pour les causes les plus légères il ordonnait

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

des confiscations et des supplices. Les habitans de Grenade étaient fatigués du joug, tous désiraient au fond du cœur une révolution qui les en délivrât : cette révolution s'opéra.

An de J.-C. 1453.— De l'hég. 857.

Le roi de Castille, parvenu à rétablir la paix dans ses états, envoya une armée à Montefrio. Aben-Ismaïl y joignit ses troupes, et marcha courageusement à la rencontre de son cousin, qui s'était hâté de sortir de Grenade pour empêcher la jonction des mécontens et de leurs alliés, et qui n'avait pu y réussir. Aben-Ozmin, complètement battu, ne sauva qu'avec peine quelques débris de sa cavalerie.

Ce fut en ce moment qu'il put reconnaître que le pouvoir suprême a besoin d'être appuyé sur l'amour du peuple, pour survivre aux revers et résister aux tempêtes. Il fit un appel aux Grenadins, et ils furent sourds à sa voix. Tous l'abandonnèrent avec la fortune. Renfermé dans l'Alhambra, il y convoqua les principaux habitans et ceux qu'il soupçonnait être ses ennemis. A mesure qu'ils arrivaient, il les faisait massacrer par ses soldats non moins féroces que lui. Ensuite, ayant tout à craindre du ressentiment des Grenadins, il sortit de l'Alhambra avant d'y

© 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

être assiégé; de là il se jeta dans les montagnes voisines, et disparut pour toujours de la scène du monde.

Aventure d'un jeune cavalier maure.

An de J.-C. 1456. — De l'hég. 861.

HENRI IV, fils et successeur du roi Jean, protecteur d'Aben-Ismaïl, n'adopta point le système de son père, et il fit la guerre au roi de Grenade; mais comme la Castille était elle-même en proie aux dissensions intestines, cette guerre étrangère se poussait avec peu de vigueur, et elle ne se faisait principalement sentir que sur les frontières par le seul zèle des commandans. Ferdinand Narvaës, gouverneur d'Antequera, était l'un des ennemis les plus dangereux des Grenadins.

A la veille d'une de ces expéditions, il avait envoyé quelques cavaliers battre la campagne. Ceux-ci, n'ayant pas aperçu d'ennemis, reprenaient le chemin d'Antequera, lorsqu'au détour d'une colline, un cavalier maure tomba au milieu de leur troupe. C'était

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

un jeune homme de très-bonne mine, monté sur un superbe cheval; tout annonçait qu'il appartenait à quelqu'une des principales familles du pays. On le conduisit devant Narvaës, qui le questionna.

Le jeune Maure répondit d'une voix entrecoupée qu'il était fils de l'alcaïde de Ronda; mais lorsqu'il voulut continuer, ses pleurs coulèrent avec tant d'abondance qu'il ne put en dire davantage. Tu m'étonnes, dit Narvaës. Fils d'un vaillant guerrier, car je connais ton père, tu pleures comme une femme! Ignores-tu que ce qui t'arrive est une des chances de la guerre? Je ne pleure point la perte de ma liberté, répliqua le cavalier maure; c'est pour un malheur mille fois plus grand à mes yeux. Narvaës voulut savoir la cause de cette vive douleur, alors le jeune homme parla en ces termes :

« J'aime depuis long temps la fille de l'al-
» caïde d'un château voisin, et, touchée de
» mon dévouement, elle me paie du plus
» tendre amour. J'allais la voir cette nuit :
» j'étais au moment de devenir son époux,
» elle m'attend, et tes soldats m'ont arrêté!
» Ah! puis-je te peindre le désespoir qui est
» dans mon cœur? »

Tu me parais un noble cavalier, répon-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

dit Narvaës, ému de pitié. Si tu me donnes ta parole de revenir, je te permettrai d'aller voir ta maîtresse. Le Maure accepta plein de reconnaissance l'offre du commandant, et, partant sur-le-champ d'Antequera, il arriva avant le jour au château que sa maîtresse habitait.

Celle-ci, le voyant tout troublé et apprenant de lui la cause de son affliction, lui tint aussitôt ce langage: « Avant ce moment funeste, tu m'as » montré ton amour, en cet instant même » tu m'en donnes de nouvelles preuves. Tu » crains, si je te suis, que je ne perde ma liberté, » et tu veux que je reste. Mais me crois-tu » moins généreuse que toi? Que mon sort » s'unisse au tien! esclave ou libre, tu me » verras toujours à tes côtés; je partagerai » ta fortune. J'ai dans cette cassette des bijoux » précieux. Ils serviront à payer ta rançon, » ou à nous nourrir tous deux dans l'escla- » vage. »

Les deux amans arrivèrent sur le soir à Antequera. Narvaës leur fit le plus noble accueil, et donnant de justes éloges à la fidélité du cavalier à tenir sa parole, et à la tendresse touchante de sa jeune compagne, il les renvoya l'un et l'autre à Ronda comblés de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

présens, et il leur donna une escorte pour les garantir de tout accident fâcheux.

Le bruit de cette aventure se répandit par tout le royaume de Grenade, et elle devint le sujet de beaucoup de romances, où Narvaës, chanté par ses ennemis, dut trouver le plus doux prix de sa bienfaisance.

Après plusieurs années de guerre, Aben-Ismaïl obtient la paix, moyennant un tribut; sa mort.

Aben-Ismaïl voyait dans la continuation de la guerre la ruine totale du royaume; il fit tous les sacrifices pour avoir la paix. Outre la promesse de tenir ses états comme un fief de Castille, il s'engagea, dit-on, à payer un tribut annuel de douze mille pièces d'or.

Depuis ce traité la meilleure intelligence régna entre les deux nations; les Grenadins vivaient librement dans Séville et dans Tolède, comme les Castillans dans Grenade.

An de J.-C. 1466. — De l'hég. 871.

Malheureusement la mort, qui, en frappant

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

les rois, ne consulte ni les vœux ni les besoins des peuples, vint prématurément enlever ce prince après un règne d'environ douze ans.

Il laissa deux fils Muley-Ali – Abul-Hacen, qui lui succéda, et Cid-Abdala el Zagal, qui assista aux derniers momens du royaume de Grenade.

Réponse fière d'Abul-Hacen aux envoyés castillans.

An de J. C. 1478. — De l'hég. 883.

La trève étant expirée, Abul-Hacen envoya des ambassadeurs à Séville pour en obtenir le renouvellement. Les rois Ferdinand et Isabelle demandèrent le paiement d'un tribut. Les envoyés répondirent que leurs pouvoirs n'allaient pas jusqu'à charger leur souverain d'une obligation aussi dure. Alors des plénipotentiaires castillans furent envoyés à Grenade avec les ambassadeurs d'Abul-Hacen. Quand le prince les eut entendus, il ne put contenir son indignation : « Allez, » leur dit-il avec force, dites à vos princes » qu'ils ne sont plus ces rois de Grenade qui

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» se rendaient lâchement vos tributaires. » Dites-leur qu'il n'y a plus d'or à Grenade, » mais du fer pour ses ennemis. » Abul-Hacen prévoyait que cette réponse amènerait la guerre, et il s'y prépara. Les rois de Castille, dominés par les circonstances, consentirent purement et simplement au renouvellement de la trève, mais la violence que leur orgueil se fit en cette occasion pour plier sous la loi de la nécessité fit germer dans leur cœur ce levain de haine, ce désir de vengeance, qui dans leurs développemens ne devaient s'arrêter qu'à la chute de Grenade.

Révolte d'Abu-Abdala, fils du roi; il se sauve de sa prison, et s'empare de Grenade.

La perte d'Alhama avait jeté la consternation dans Grenade : Abul-Hacen jura de la reprendre ; c'était le seul moyen de relever le courage abattu de ses sujets; mais, tandis qu'il pressait le siége avec le plus de vigueur, au moment où il se flattait du triomphe, des avis essentiels le rappelèrent à Grenade : on lui mandait qu'une conspiration dangereuse se tramait contre lui.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Il fut moins surpris qu'irrité d'apprendre en arrivant que le chef des conjurés était son propre fils Abu-Abdala. Il le fit arrêter. La sultane Zoraya craignit qu'Abul-Hacen naturellement dur, aigri par les revers, ne fît périr le prince. Elle gagna ses geoliers par des largesses; et ses femmes, ayant été introduites dans la prison, elles tressèrent leurs voiles et leurs tuniques, et elles le descendirent au pied de la tour, où il fut reçu par des hommes apostés, qui le firent monter à cheval, et le promenèrent par toute la ville, en criant: Vive notre roi, Abu-Abdala.

Les malheureuses expéditions d'Abul-Hacen et surtout l'excessive rigueur avec laquelle il traitait ses sujets avaient aliéné de lui tous les cœurs, et préparé les Grenadins à recevoir comme un bien le changement de maître. Les rebelles s'emparèrent de l'Albaycin et s'y fortifièrent; le roi se maintint dans l'Alhambra; mais le peuple, ami de la nouveauté, se déclara pour Abu-Abdala; et Grenade devint alors un champ de destruction et de carnage, où beaucoup d'habitans périrent, jusqu'à ce que la fatigue suspendît les hostilités, et amenât une trève.

Abul-Hacen, informé du danger de Loxa, que les Castillans assiégeaient, partit alors de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

Grenade pour secourir cette ville; et, tandis que, vivement secondé par l'alcaïde de Loxa Ali-Atar, il forçait les chrétiens à la retraite, son fils s'emparait de l'Alhambra et régnait seul dans Grenade. Abul-Hacen se retira à Malaga, auprès de son frère Abdala el Zagal, qui en était le wali.

Abu-Abdala est fait prisonnier par les chrétiens; Ferdinand lui rend la liberté.

Abu-Abdala, vaincu devant Lucena, et resté presque seul, ne put éviter d'être pris. Arrêté dans sa fuite par une rivière, il sentit que son cheval était trop fatigué pour la traverser. Alors il se glissa doucement à terre et se cacha parmi les joncs qui croissaient au bord de l'eau. Trois cavaliers chrétiens, qui l'avaient suivi de près, le découvrirent; et le malheureux prince, craignant qu'ils ne lui ôtassent la vie, se nomma et se rendit leur prisonnier.

Il fut conduit à Séville; et, par le conseil de sa mère, qui se hâta d'offrir à Ferdinand la rançon de son fils, il s'engagea à devenir à perpétuité vassal de Castille, à payer la

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

redevance de douze mille pièces d'or, à rendre la liberté à trois cents captifs chrétiens au choix du roi, à le servir avec ses troupes, soit en paix soit en guerre, et à lui remettre son fils unique en otage. Ferdinand accepta ces conditions, faites pour perpétuer la discorde dans Grenade, et il rendit la liberté à Abu-Abdala; il lui donna même un fort détachement de cavalerie pour l'escorter jusqu'à Grenade.

Abul-Hacen y était rentré, après le désastre de son fils; mais celui-ci y avait conservé des amis, et les trésors de la sultane Zoraya ne servirent pas peu à réchauffer leur zèle. Ils lui livrèrent pendant la nuit une porte de l'Albaycin. Le lendemain on publia son retour par la ville, et les volages habitans de Grenade revinrent vers lui, comme on court au devant d'un libérateur.

Guerre civile dans Grenade; élection d'El Zagal.

ABUL-HACEN et ses wasirs étaient renfermés dans l'Alhambra; de là, ils avaient vu tous les mouvemens qui s'étaient opérés dans la ville, et ils discutaient sur les moyens

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

à prendre pour délivrer Grenade des factieux. L'alliance d'Abu-Abdala avec les chrétiens, les humiliations auxquelles il s'était soumis, la faiblesse de son caractère, le malheur attaché à ses armes : c'étaient pour les fiers waziis de Grenade autant de motifs pour proscrire ce prince. Il fut donc décidé qu'on attaquerait l'Albaycin à force armée.

Dès que le jour parut, le bruit des tambours et des instrumens de guerre se fit entendre d'un bout à l'autre de la ville. Les habitans effrayés n'osaient ouvrir les portes de leurs maisons; et l'on ne voyait dans les rues que des gens armés qui couraient à leur poste, les uns au nom d'Abul-Hacen, les autres au nom de son fils.

Les troupes du roi commençèrent l'attaque. Les rebelles étaient en plus grand nombre, mais c'étaient pour la plupart des hommes de la lie du peuple, qui, cédant au premier choc, s'enfuirent vers les rues barricadées. Là, il y eut plus de résistance, et le combat dura jusqu'à la nuit, sans que la victoire se fût déclarée.

Abul-Hacen, entouré de ses wazirs et de les alimes, exprimait la douleur dont il était pénétré à l'aspect de tant de désastres. Un alime, nommé Macer, offrit de ménager un

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

accommodement entre les deux partis; mais il s'agissait pour le roi d'abdiquer la couronne; la nécessité l'y fit consentir; et Abdala el Zagal fut élu aux acclamations générales. Des messagers envoyés sur-le-champ à Malaga au nom du peuple de Grenade en ramenèrent le prince, que son frère Abul-Hacen avait déjà prévenu par des exprès expédiés durant la nuit.

On dit qu'au passage de la montagne, Abdala aperçut un parti de cent cavaliers chrétiens, sortis d'Alhama; qu'il fondit sur eux avec son escorte, et les passa tous au fil de l'épée. Leurs têtes, suspendues à l'arçon de la selle de ses soldats, annoncèrent aux Grenadins sa victoire; et ce sanglant trophée, regardé comme d'un heureux augure pour l'avenir, rendit plus générales et plus sincères les acclamations qui l'accueillirent.

Bataille de Moclin; El Zagal expulsé de Grenade; prise de Malaga.

An de J.-C. 1486. — De l'hég. 891.

Les chrétiens faisaient le siége de Moclin. Abdala el Zagal vola au secours de cette place,

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

avec toutes ses forces. Reduan ben Egas, qui commandait l'avant garde, arriva sous les murs de Moclin à l'improviste ; et, secondé par une sortie de la garnison, il pénétra dans le camp des chrétiens et les mit en déroute. De là, il se dirigea sur Velez-Malaga, qu'une autre division assiégeait. Emporté par son courage, il attaqua les chrétiens, et pendant quelque temps il rendit la victoire douteuse ; mais de puissans renforts arrivèrent aux Castillans, et les Grenadins enfoncés à leur tour se mirent à fuir. En ce moment arrivait El Zagal avec le reste de l'armée ; le désordre de l'avant-garde se communiqua à toute l'armée, et El Zagal sembla n'être venu que pour augmenter le nombre des victimes.

La nouvelle de cette défaite, apportée à Grenade par les fuyards, causa dans les esprits une révolution aussi prompte qu'inespérée. Le peuple n'eut plus que des malédictions pour le roi malheureux, et ses plus zélés partisans, cédant au torrent de l'opinion, se déclarèrent pour Abu-Abdala. El Zagal fut contraint de se retirer à Guadix.

An de J. C. 1087.— De l'hég. 892.

La soumission de tout le pays voisin de Malaga rendait très-facheuse la situation de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

cette ville; les habitans s'attendaient à un siége, et ils se préparaient courageusement à le soutenir. La haine du nom chrétien était en eux si forte, qu'ils préféraient la guerre et la mort à l'odieux esclavage qui les menaçait. Le wali Muza ben Conixa, proche parent d'El Zagal, n'avait rien négligé pour mettre la place en état de défense; il avait même pris à sa solde des bandes africaines d'une valeur indomptable, mais d'un naturel dur et féroce. Le siége dura plusieurs mois; les Maures et les Africains déployèrent à l'envi la plus grande valeur; les Castillans de leur côté firent des efforts de bravoure et montrèrent une constance inébranlable.

La disette, les privations, la faim servirent enfin les asssiégeans mieux encore que leur courage : les habitans négotièrent; ils chargèrent de leurs intérêts Ali-Dordux, l'un d'entre eux; et celui-ci, gagné par l'or de Ferdinand, introduisit les Castillans dans la ville. Les habitans étonnés ne savaient d'abord si c'était une surprise ou l'effet d'une convention; le pillage et le massacre qui suivirent l'entrée des ennemis les tirèrent douloureusement de cette incertitude. Beaucoup d'habitans périrent, d'autres perdirent la liberté, quelques uns se sauvèrent par mer. Ali-Dor-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

dux obtint un prix digne de lui : il fut chargé de taxer et de recouvrer le montant des rançons de ses malheureux concitoyens.

Abu-Abdala, descendant au dernier degré d'abjection pour conserver sa couronne avilie, envoya complimenter Ferdinand sur la prise de Malaga.

Ferdinand prend Baza et plusieurs villes; El Za al lui cède par un traité Guadix et Almérie.

An de J. C. 1489. — De l'hég. 894.

ABDALA EL ZAGAL possédait encore Guadix Almérie, Vera, Baza, et d'autres places fortes; Ferdinand voulut préluder par la conquête de ces villes au siège de Grenade depuis long-temps médité. Une armée de douze mille chevaux, et de cinquante mille fantassins, sortit de Jaën, dès les premiers beaux jours, et, après quelques légers avantages, elle alla mettre le siége devant Baza.

Cette ville, située sur le penchant d'une colline, était entourée de très-fortes murailles; sa partie inférieure se trouvait défendue par une

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

rivière qui forme l'une des sources du Guadalquivir; elle avait d'abondantes provisions, une garnison de dix mille hommes, le prince Cid-Yahie, neveu d'El Zagal, pour gouverneur : elle semblait n'avoir rien à craindre; mais que ne peut la persévérance dans un ennemi puissant? Les Castillans parvinrent non-seulement à se retrancher dans leur camp, mais encore à ceindre la ville d'un large fossé; et les habitans purent dès lors prévoir qu'ils seraient forcés de se rendre, dès que leurs moyens de subsistance seraient épuisés; et en effet, au bout de six mois Cid-Yahie écrivit à son oncle qu'il n'avait plus de vivres, que les habitans murmuraient, et qu'il devrait capituler s'il n'était secouru dans un bref délai.

El Zagal ne put que s'affliger de la situation désastreuse de Baza, il n'avait pas le pouvoir de la défendre; il répondit à Cid-Yahie qu'il le laissait le maître absolu d'agir suivant les circonstances; que, quant à lui-même, n'ayant que peu de soldats, ne trouvant dans les esprits qu'abattement et faiblesse, il était hors d'état de rien entreprendre.

Quand cette réponse fut connue dans Baza, habitans et soldats se livrèrent à la douleur et au désespoir; les femmes surtout

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

remplirent de leurs gémissemens les mosquées, les rues, la ville entière; il semblait à tous ces malheureux qu'avec la liberté de leur patrie ils perdaient le bonheur du présent, sans espérance pour l'avenir.

L'alcaïde Hacen, homme sage et conciliant, envoyé au camp des chrétiens, obtint pour conditions: que les habitans seraient admis au rang des sujets du roi de Castille, à la charge de prêter serment de fidélité, et qu'ils garderaient au surplus avec la liberté, leurs biens et leur religion. Des concessions aussi étendues, au moment où l'on n'attendait que la misère et l'esclavage, furent reçues avec transport par les habitans de Baza; et plusieurs villes voisines envoyèrent des députés à Ferdinand pour offrir, aux mêmes conditions, leur soumission volontaire.

Cid-Yahie, introduit devant Ferdinand et Isabelle, en reçut tant de témoignages d'amitié, que, dans le premier moment de sa gratitude, il s'écria que jamais il ne tirerait l'épée contre ces nobles époux. Le roi récompensa ce dévouement naissant par le don de plusieurs terres. Cid-Yahie de son côté lui promit de faire tous ses efforts auprès de son parent El Zagal, pour l'engager à leur remettre volon-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

tairement les villes de Guadix et d'Almérie, et sa promesse ne fut point vaine.

El Zagal, frappé de terreur, n'essaya pas même de résister à l'heureux Ferdinand; et, accompagné de Cid-Yahie, il se rendit au camp de ce prince, devant Almérie. Le roi de Castille les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et le traité fut stipulé au milieu des caresses et des fêtes qu'il leur prodigua. Les habitans d'Almérie et de Guadix furent admis, comme ceux de Baza, au nombre des sujets du royaume. El Zagal reçut en propriété de vastes domaines; mais, ne pouvant s'accoutumer à la condition privée dans un pays où il avait porté la couronne, il céda au bout d'un an une partie de ses propriétés à son cousin Cid-Yahie, vendit les autres au roi de Castille, et s'embarqua pour l'Afrique. On dit qu'il alla s'établir à Tremecen, où il existe encore des familles qui se prétendent issues des anciens sultans de Grenade.

L'étonnement, la stupeur étaient au comble parmi les Musulmans. Ils ne pouvaient concevoir comment deux villes aussi fortes, s'étaient si promptement rendues; mais les nouveaux sujets du roi de Castille, songeant uniquement au présent, ne trouvaient que

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislacion

motifs de satisfaction dans l'événement qui les délivrait pour toujours du fléau de la guerre, au moment où ils s'attendaient à s'en voir dévorés. Ils faisaient peu à peu partager à leurs voisins l'opinion qu'ils avaient eux-mêmes de leur bonheur; et ceux-ci, entraînés par l'exemple, vinrent en foule apporter au camp d'Almérie les protestations de leur soumission sans réserve.

Siége de Grenade; les habitans, réduits à l'extrémité, demandent à capituler.

An de J.-C. 1491.— De l'hég. 897.

Les rigueurs de l'hiver avaient ralenti, sans les suspendre, les opérations de la guerre; dès les premiers jours du printemps elles furent poussées avec plus de vigueur. Cinquante mille hommes d'excellentes troupes, commandées par Ferdinand en personne, vinrent camper à deux lieues de Grenade, dans un lieu appelé Las Fuentes de Güetar.

A l'aspect des ennemis, la terreur descendit sur la ville, et ses défenseurs les plus intrépides, ses plus valeureux guerriers, ne purent

© 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

en garantir leurs cœurs. De sombres pressentimens, de vagues inquiétudes leur annonçaient malgré eux cette heure fatale, prédite naguère par Macer.

Les wazirs, les généraux, les scheiks, les alimes, les principaux habitans se réunirent sans délai dans l'Alhambra. L'hagib Abul-Casim-Abdelmelic leur fit le tableau de la situation de la ville, et il les invita à délibérer sur les moyens de défense. Il termina son discours en ces termes : « Nous avons beau-» coup de monde, mais quel service attendre » de cette multitude indocile? Elle crie, elle » menace en temps de paix ; elle se cache dès » que le danger se montre. Eh pourquoi dé-» primer nos soldats? s'écria pour lors un » cavalier grenadin, nommé Muza ben Abil » Gazan. Pourquoi douter de leur courage? » Sachons les conduire, et ils se montreront » braves et valeureux. »

Abu Abdala prit alors la parole, et se tournant vers ses capitaines : « Vous seuls, leur » dit-il, vous êtes l'appui de l'état. Vous seuls, » protégés par Ala, vous pouvez laver dans » le sang ennemi nos communes injures, » rendre à la religion son éclat, la majesté au » trône, le repos à vos femmes, le bonheur à » vos enfans, à vous-mêmes. Faites donc pour

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» le salut de Grenade tout ce qui vous paraîtra » convenable. »

Aussitôt on distribua les charges; chacun voulut sa part du danger. On s'occupa ensuite des moyens d'amener des subsistances dans la ville; on régla le mode du service. Toutes les dispositions qui furent prises reçurent pendant long-temps leur exécution ; les convois entraient dans la ville, tandis que Muza, par de vigoureuses sorties, appelait sur des points éloignés l'attention et les forces des Castillans. Les Grenadins avaient tant de confiance en ce général, que, durant les premiers mois du siége, les portes de la ville restèrent constamment ouvertes.

Ferdinand, qui voulait ménager le sang des soldats, défendit à ses généraux d'accepter ces combats que Muza venait tous les jours leur offrir; et, pour se mettre même à l'abri de toute surprise, il entoura son camp de solides murailles et de fossés très-profonds.

L'habile Muza sentait les conséquences funestes que devait amener pour Grenade la tactique du roi de Castille ; il était évident que ce prince voulait attendre du temps la reddition de la ville ; et combien ce résultat n'était-il pas à craindre avec un peuple inconstant, inquiet, incapable de souffrir de

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

longues privations! Il conçut le hardi projet d'assiéger les chrétiens dans leurs propres retranchemens ; et, comme il avait acquis beaucoup d'autorité dans la ville, il n'eut point de peine à faire adopter ses vues.

Il sortit au point du jour de Grenade, avec toutes les troupes dont on pouvait disposer, au bruit éclatant des trompettes et des tambours. Les Castillans, jaloux de montrer que ce n'était point la crainte qui les avait jusque-là retenus dans l'enceinte du camp, marchèrent en bon ordre à la rencontre des Grenadins; et le court espace qui séparait leurs retranchemens et les remparts de la ville devint un affreux champ de bataille qui, après quelques heures, fut tout jonché de morts.

La cavalerie maure fit des prodiges de valeur. Gonsalve de Cordoue, ce fameux chevalier, à qui la postérité n'a point retiré le nom de grand capitaine, que ses contemporains lui décernèrent, fut renversé de cheval par des flots d'ennemis, et il ne dut son salut qu'à de prompts secours et à son invincible courage; mais l'infanterie de Grenade ne fit aucune résistance; elle fut mise complètement en désordre et chassée vers la ville ; on lui prit l'artillerie qu'elle conduisait. Muza, écumant de rage, fut forcé de rentrer dans Grenade.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Il ne suffisait pas d'avoir forcé les Grenadins à se tenir renfermés dans leurs murs: il était essentiel de les priver de toute communication avec les habitans des montagnes, et d'arrêter la marche constante de ces convois qui, jusqu'à ce moment, avaient entretenu l'abondance dans la ville. De forts détachemens furent envoyés dans les Alpuxarres, et plusieurs lieues de pays totalement dévastées. Ferdinand lui-même, à la tête d'une seconde division de son armée, ruina une autre contrée d'où Grenade tirait des subsistances. Ensuite il fit garder par ses troupes toutes les avenues de la ville assiégée, et les habitans durent renoncer à tout espoir de secours extérieur. Aussi la rareté des subsistances ne tarda-t elle pas à s'annoncer par les privations auxquelles les Grenadins se trouvèrent tout-à coup condamnés, privations que suivit bientôt la disette, et qui laissaient prévoir la famine.

Dans son impatience, le peuple fit éclater des murmures. Abul-Casim en avertit le roi, qui donna ordre de convoquer son conseil. Tous les wazirs furent d'avis de rendre la ville sous des conditions avantageuses. Muza seul se déclara contre ce parti qui lui semblait prématuré. On n'avait pas, disait-il, épuisé

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

toutes les ressources, le peuple n'avait fait encore aucun effort, il n'avait pas saisi les armes du désespoir. Malgré ces raisons, l'avis unanime des autres l'emporta, et l'hagib Abul-Casim fut député vers le roi de Castille.

Quand Abul-Casim, de retour, eut donné connaissance des conditions offertes par le roi de Castille, elles excitèrent dans le conseil une vive sensation de douleur, et plusieurs Grenadins ne purent retenir leurs larmes.

« Vous pleurez! s'écria l'intrépide Muza; » vous pleurez... eh! sont-ce des larmes que » la patrie vous demande? Laissez-les, » croyez-moi, aux enfans et aux femmes. » Pour vous, soyez hommes; au lieu de ces » larmes timides, répandez, s'il le faut, votre » sang jusqu'aux dernières gouttes. »

Ces mots ne furent pas entendus, et les Grenadins restèrent plongés dans un morne abattement. Le roi essaya de les consoler par ces paroles :

« Ce n'est point le courage qui nous a » manqué, leur dit-il, ce sont les moyens de » défense. Le sort contraire, étendant sur tout » le royaume sa pernicieuse influence, a para- » lysé tous nos bras. Je ne suis pas surpris » que ceux qui à travers tant de périls ont » échappé de la mort montrent quelque

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

» répugnance pour de nouveaux dangers, » quand ils ne peuvent pas espérer une meil- » leure fortune. Car, quelle ressource nous » reste? La tempête a tout détruit, tout em- » porté. » Ces paroles du roi, qui perdait plus que personne, calmèrent un peu l'agitation et les regrets.

Remise de Grenade au roi de Castille.

Ce qui s'était passé dans le conseil avait transpiré dans Grenade; les discours de Muza passant de bouche en bouche avaient échauffé les esprits de telle sorte, qu'au bout d'environ un mois, on s'aperçut d'une grande fermentation parmi le peuple. On conseilla au roi d'écrire à Ferdinand pour qu'il prît sans délai possession de Grenade, quoique le terme indiqué par la capitulation ne fût pas encore arrivé : c'était l'uniqne moyen de prévenir tout mouvement populaire.

Dès le lendemain, à la naissance du jour, Abu-Abdala fit prendre à sa famille le chemin des Alpuxarres; elle emportait ses trésors et ses effets les plus précieux; et, aussitôt que le son

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

des instrumens annonça l'approche de l'armée chrétienne, Abu-Abdala, suivi de ses wazirs et de cinquante cavaliers grenadins, alla au-devant du roi de Castille.

Quand il l'eut rencontré, il voulut descendre de cheval comme le firent tous ceux qui étaient avec lui; mais Ferdinand ne le permit pas. S'étant alors approchés l'un de l'autre, Abu-Abdala lui baisa le bras droit, et lui dit les yeux baissés : « Roi puissant et » glorieux, nous sommes tes serviteurs; nous » te remettons cette ville et notre royaume. » Telle est la volonté d'Ala. Nous espérons » que tu useras généreusement de ta victoire.» Ferdinand embrassa Abu-Abdala, et lui adressa des paroles d'amitié et de consolation. Le malheureux prince ne voulut point rentrer dans Grenade, et il prit sur-le-champ le chemin des Alpuxarres, pour aller rejoindre sa famille.

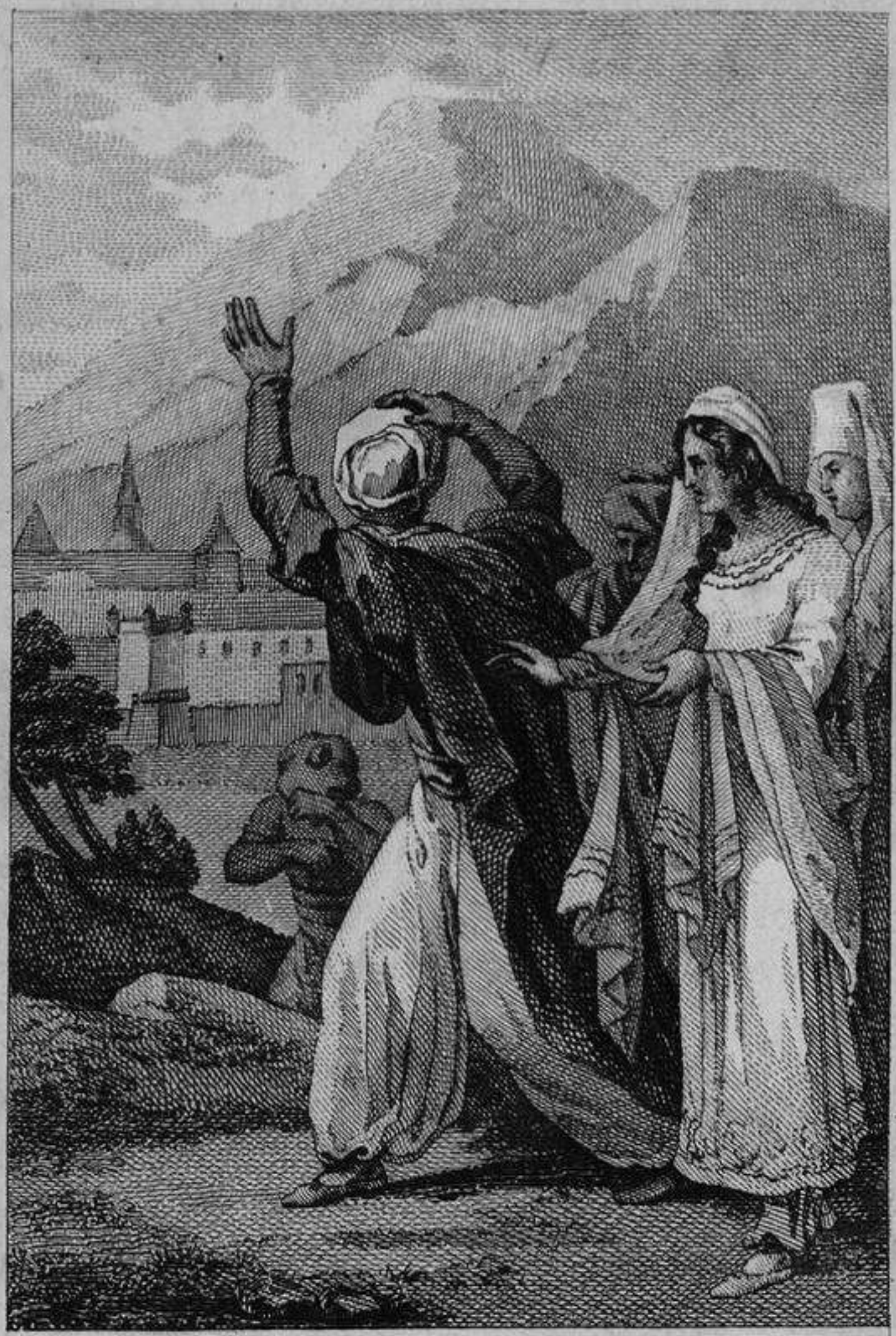
Regrets d'Abu-Abdala; il va mourir en Afrique.

On dit qu'arrivé sur la montagne de Padul, d'où se découvre la ville de Grenade, Abu-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

REAL ACADEMIA
BIBLIOTECA
DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación



Regrets d'Abu Abdala.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Abdala jeta ses derniers regards sur cette cité jadis si puissante, si heureuse et si riche, maintenant abattue, avilie, et courbée sous le joug ennemi. Il ne put s'empêcher de pleurer, en s'écriant : Ala Huakbar ! « Pleure, lui dit la » sultane Zoraya, pleure comme une femme » la perte de ton royaume, puisque tu n'as » point su le défendre comme un homme ! » Le lieu où Abu-Abdala s'était arrêté, prit à cette occasion le nom de Feg Ala Huakbar.

Jusef-Aben-Tomixa, qui s'était attaché à son sort, lui dit pour calmer sa douleur : « Songe » que les grandes infortunes donnent aux » hommes qui les supportent avec courage » autant de renom et de célébrité que la pros- » périté et la victoire. Eh ! quelles infortunes, » répliqua le prince d'un ton désolé, peuvent » être comparées aux miennes ! »

Abu-Abdala vécut quelque temps dans une tristesse profonde; Aben-Tomixa sentit que le voisinage de Grenade, source féconde de regrets, était un obstacle à son repos; il le détermina à passer en Afrique. Ferdinand appuya ce projet, en payant en argent la valeur des domaines des Alpuxarres; et ce même prince, qui avait manqué de courage, quand les dangers de sa patrie et l'intérêt de sa couronne avaient besoin de son bras, alla

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

périr sur un sol étranger, pour défendre le trône du roi de Fez son parent.

APPENDICE.

Violation de la capitulation de Grenade; persécutions essuyées par les Maures; leur expulsion définitive.

Le décret d'expulsion rendu contre les Juifs fit trembler pour eux-mêmes les Maures de Grenade; les menaçantes paroles de Muza se retracèrent à leurs esprits, et l'avenir ne leur montrait plus que le sombre aspect des tempêtes.

Toutes leurs craintes furent bientôt justifiées par l'événement. Plusieurs articles de la capitulation furent enfreints; on éluda l'accomplissement des promesses les plus solennelles, d'abord par des altérations légères, des modifications d'une importance progressive, ensuite par des interprétations arbitraires ou des violations manifestes. On voulut soumettre les Maures à des mesures qui se trouvaient en opposition directe avec leurs droits reconnus, ou avec les usages qu'on leur avait permis de garder. Leur culte fut proscrit dans toutes les cérémonies publiques, on leur dé-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

fendit même toute pratique extérieure ; d'injustes préférences furent accordées à ceux que le relâchement des mœurs rendait propres à se laisser convertir.

An de J.-C. 1499. — De l'hég. 905.

Cette conduite peu loyale remplit les Maures de ressentiment. L'effervescence des esprits, surtout dans les montagnes, donna des inquiétudes, et, pour prévenir un soulèvement dans Grenade, on prit le parti désastreux d'expulser les Maures, et de priver d'habitans ces industrieuses contrées.

Le peuple courut aux armes, et la facile victoire obtenue sur lui, servit à resserrer ses chaînes. Les Maures employèrent une partie de leur or à acheter la clémence de Ferdinand; quelques-uns demandèrent la permission de passer en Afrique; et cette demande provoqua un second édit par lequel il leur fut ordonné de recevoir dans trois mois le baptême, ou de sortir de l'Espagne, *en y laissant leurs biens*.

An de J.-C. 1524. — De l'hég. 930.

La minorité de Charles-Quint fit naître beaucoup de troubles; les factieux, comprimés par des mesures sévères, se vengèrent

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

sur les Maures du peu de succès de leurs entreprises; et, sous prétexte de les convertir, ils recommencèrent les persécutions.

L'inquisiteur général obtint même du roi un règlement de police qui condamnait les Maures à changer dans un jour d'usages, de mœurs, d'habillement et de langage. L'exécution de ce règlement fut ordonnée sous des peines très-graves; le droit de surveillance appartint à chaque chrétien d'origine, ce qui produisit l'intolérance universelle en excitant la délation, et plus encore en intéressant toutes les vanités particulières; un tribunal de l'inquisition fut établi dans Grenade.

An de J.-C. 1526. — De l'hég. 932.

Les Maures de Valence, plus maltraités que les autres, tentèrent de se soulever; la plupart d'entre eux expièrent par la mort le crime inévitable de la révolte.

An de J.-C. 1568. — De l'hég. 975.

De nouvelles charges, des obligations plus étroites, un système plus actif de vexations, poussèrent au désespoir les descendans des Arabes. Philippe II régnait alors en Espagne. Pour que la rigueur excessive se couvrît du

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

manteau de la justice, une commission fut nommée; des moines, des inquisiteurs la formaient. Un docteur de l'université d'Alcala leva tous les scrupules qui semblaient retenir encore la commission, et l'on entendit sortir de sa bouche cette maxime peu chrétienne, il est vrai, mais fort utile en politique : *qu'en fait d'ennemis, il faut n'en laisser vivre que le moins qu'on peut.*

Une vaste conjuration se forma dans Grenade; elle avait gagné les Alpuxarres, et elle s'étendait même jusqu'en Afrique. Les Maures d'Alger et de Maroc devaient accourir au secours de leurs frères d'Espagne. Des lettres interceptées firent connaître et échouer la conspiration; mais les mesures de rigueur redoublèrent; les Maures à leur tour, poussés au désespoir, prirent les armes et se choisirent un roi, qui prit le nom de Muhamad ben Omeya, parce qu'il prétendait descendre des califes de Cordoue.

Cette guerre dura environ trois ans; il fallut, pour triompher des Maures, l'habileté, les talens et la politique de don Juan d'Autriche. Ce prince réussit à semer les divisions parmi eux. Les Maures ombrageux soupçonnèrent leur roi d'infidélité à leur cause, et ils le massacrèrent. Muley-Abdala, son succes-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

seur, périt aussi malheureusement de la main des siens.

An de J.-C. 1570.—De l'hég. 976.

Philippe ordonna que les Maures, arrachés sans pitié à leurs foyers, fussent distribués dans les villes de la Castille, des Asturies et de la Galice, et placés sous la plus étroite surveillance, ce qui fut exécuté avec la plus grande rigueur.

An de J.-C. 1609. — De l'hég. 917.

Il en était resté un assez grand nombre dans les provinces de Valence et de Murcie. Philippe III, prince faible et timide, craignit des malheureux que depuis quarante ans le joug accablait, et il les fit jeter dans des vaisseaux, qui les transportèrent en Afrique, sans qu'aucune réclamation de leur part fût admise.

Ceux qui habitaient l'intérieur de l'Espagne ne furent pas mieux traités. On les poussa vers les Pyrénées; et deux cents mille Maures, sans biens et sans patrie, déplorable reste d'une nation nombreuse et puissante, traversèrent la France pour aller s'embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

Ainsi disparut pour toujours du sol euro-

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

péen, ce peuple brave, vif, ingénieux, éclairé, dont l'active industrie, vivifiant les contrées que l'orgueil indolent des Goths vouait à la stérilité, appella la richesse et lui ouvrit des canaux abondans; dont l'indomptable courage, égal dans la fortune et dans les revers, entoura de puissance le trône de ses califes; dont le génie, développé par l'étude, plaça dans ses villes un foyer permanent de lumières qui, répandant au dehors leurs brillantes émanations, éclairèrent l'Europe et y firent germer l'amour de la science; dont l'esprit chevaleresque, imprimant à ses actions un caractère inconnu de grandeur et de noblesse, le couvre aux yeux de la postérité d'une teinte vague de merveilleux, d'un vernis magique d'héroïsme qui rappelle les temps enchantés d'Homère, et montre les héritiers des demi-dieux de la Grèce.

FIN.

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

TABLE DES MATIÈRES.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Page

Les Arabes ont deux origines et deux époques principales dans leur histoire. 1
Mœurs, habitudes, religion des Arabes avant Mahomet. 2
Les anciens Arabes ont toujours conservé leur indépendance. 3
Les Arabes au temps de l'islamisme. 4
Mahomet, prophète, guerrier et législateur. 9
Mort de Mahomet, califat d'Orient. 12
Le calife Omar. 13
Trait d'un général arabe. 14
Les Arabes achèvent de conquérir l'Afrique. 15
Muza-ben Noseir et ses conquêtes. 16
De l'ère des Arabes. 17
Du califat d'Orient jusqu'à l'invasion de l'Espagne. 20
Horrible cruauté d'Abdala, oncle du calife Azefah. 22
Explication de quelques termes employés dans cet ouvrage. 24

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Situation de l'Espagne au moment de l'invasion. 27

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Le comte Julien appelle les Arabes en Espagne. 30
Première expédition des Arabes en Espagne. 32
Seconde expédition. 33
De la fabuleuse anecdote, de la fille du comte Julien, et du cercueil prétendu trouvé à Tolède. 34
Bataille de Guadalète. 36
Jalousie de Muza contre Taric. 38
Arrivée de Muza en Espagne. 41
Entrevue de Muza et de Taric. 43
Traité de paix entre Théodémir, prince des Goths et Abdelaziz, fils de Muza. 44
Stratagème de Théodémir pour obtenir une capitulation honorable. 45
Muza et Tarif sont rappelés par le Calife. 47
Traitement indigne fait à Muza. 48
Assassinat d'Abdelaziz ben Muza. 49
Mort singulière du calife Suleyman. 51
Soulèvement des Cantabres; Pélage. 52
Première victoire de Pélage. 53
Les émirs d'Espagne se succèdent rapidement. 55
Administration de l'émir Abderahman. 57
Aventures et mort tragique d'Othman ben Abi-Neza. 59
Bataille de Tours gagnée sur les Arabes par Charles Martel. 62
Découragement des Arabes. 64
Nouveaux troubles en Espagne. 66
Situation de l'Espagne; assemblée générale des Scheiks. 71
Administration de Jusuf. 73
La guerre civile devient générale en Espagne. 74

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

SECONDE ÉPOQUE.

Nouvelle assemblée des Scheilks arabes. 77
Arrivée d'Abderahman en Espagne. 81
Doux souvenir de la patrie dans le cœur d'Abderahman. 85
Révolte et mort de Jusuf. 86
Mort de Samaïl. 88
Abdelmelic, wali de Séville, tue son propre fils pour avoir quitté en fuyant le champ de Bataille. 90
Invasion de l'Espagne par Charlemagne. 92
De Mauregat, roi des Asturies, et de son prétendu traité avec les Arabes. 96
Muhamad, fils de Jusuf, se sauve de sa prison. 97
Administration intérieure d'Abderahman. 101
Abderahman désigne son successeur et le fait reconnaître par la nation. 103
Mort du roi d'Abderahman. 106
Les frères d'Hixêm se révoltent contre lui. 107
Révolte du wali des frontières. 110
Hixêm ne s'occupe que du bonheur de ses sujets. 112
Beau trait d'Hixêm. 113
Mort du bon roi Hixêm I. 114
Portrait d'Alhakem I. 115
Il est surnommé Almudafar, ou l'heureux vainqueur; ses victoires. 117
L'esprit de révolte des sujets contre le prince était répandu sur toute l'Espagne. 120
Alhakem s'abandonne aux délices du harem. 122
Seconde révolte à Cordoue. 125
Sort des exilés de Cordoue. 127

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Alhakem, à la fin de ses jours, est poursuivi par des visions et par le souvenir de sa barbarie. 129
Abdala, grand-oncle du roi, fait revivre ses prétentions. 132
Abderahman donne aux enfans le droit de succéder à leur père. 135
Éducation qu'Abderahman donne à ses enfans. 136
Abderahman II protége les savans, les artistes, les poëtes. 137
Anecdote du collier de l'esclave. 138
Coup d'œil sur l'état de l'Espagne à cette époque. 140
Apparition des Normands sur les côtes d'Espagne. 142
Etablissement des courriers à cheval. 143
Muhamad I succède à son père Abderahman II. 144
Muhamad I termine heureusement une dispute de religion. 145
Révolte des walis de Sarragosse et de Tolède. 147
Exemple de longévité. 149
Commencemens d'Omar ben Hafs, connu sous le nom d'Hafsûm, qui devint un des plus dangereux ennemi du gouvernement. 150
Le roi ne peut se résoudre à raser les fortifications de Tolède. 153
Une éclipse de lune régardée par les Arabes comme un présage funeste. 155
Violent tremblement de terre. 156
Mort d'Hafsûm. 157
Mort de Muhamad I. 159

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Calib ben Hafsûm s'empare de Tolède. 162
Almondhir, irrité par la perte de Tolède, fait périr son hagib. 164
Mort d'Almondhir. 166
Prison et mort du prince Muhamad, fils aîné du roi. 168
Calib vient lui-même à Cordoue, pour exciter les habitans à la révolte. 171
Le général Obeidala se déclare le protecteur d'Abderahman, fils du prince Muhamad. 173
Abdala perd sa mère, une noire mélancolie s'empare de lui. 175
Anecdote sur le roi Abdala. 177
Avénement d'Abderaham III. 180
Premiers actes de l'administration d'Abderahman. 181
Anecdote plaisante d'un cadi. 184
Calib, réfugié dans les Pyrénées, envoie des ambassadeurs au roi pour lui proposer une transaction. 185
Reddition de Tolède. 188
Giafar excite à la guerre Ramire II, roi de Léon. 190
Abderahman proclamé souverain de Fez. 193
Construction du palais et de la ville de Medina Azhara. 194
Siége de Zamora par les Musulmans. 197
Révolte et supplice du prince Abdala, fils du roi. 201
Ambassade de l'empereur de Constantinople. 203
Riche présent de l'hagib Ahmed ben Saïd à son maître. 205
Sanche, roi de Léon, va se faire traiter à Cordoue d'une maladie très-grave. 207

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Une sombre tristesse s'empare peu à peu du cœur du roi ; sa mort. 208
De la puissance d'Abderahman III et de ses richesses. 210
De l'administration de la justice. 212
Marine créée par Abderahman. 215
Conduite privée d'Abderahman dans les derniers instans de sa vie ; anecdote. 216
La mort d'Abderahman devient une époque de décadence. 218
Avénement d'Alhakem II ; son caractère. 220
Bibliothèque du roi Alhakem. 222
Expédition d'Alhakem contre le roi de Léon. 223
Code militaire d'Alhakem II. 225
Alhakem prohibe l'usage du vin. 227
Alhakem protége les poëtes et les savans. 228
Des principaux savans et poëtes qui vivaient à la cour d'Alhakem, ou qui fleurirent à cette époque. 230
Académies d'Espagne. 232
Alhakem travaillait lui-même à l'éducation de son fils Hixêm. 233
Administration intérieure d'Alhakem. 234
Trait hardi d'un cadi de Cordoue envers le roi. 237
Mort du roi Alhakem II. 238
Alhakem ne fut pas toujours exempt de faiblesse ; anecdote à ce sujet. 239
De la princesse Sobeiha, mère et tutrice d'Hixêm II. 242
Muhamad se prépare à la guerre contre les les chrétiens. 244
Guerres continuelles contre les chrétiens. 245

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Almanzor faisait recueillir la poussière de ses vêtemens. 250
Combat singulier à la veille d'une bataille. 251
Almanzor n'était pas seulement guerrier, il était aussi l'ami des savans et des poëtes. 254
Trait d'Almanzor envers le poëte Abulola. 256
De l'étude de l'astrologie chez les Arabes de Cordoue, et d'un talisman placé dans la grande mosquée de Fez. 257
Mariage d'Abdelmelic, fils d'Almanzor. 259
Anecdote singulière. 260
Mort d'Almanzor; douleur générale. 261
Portrait d'Almanzor. 264
Administration d'Abdelmelic, fils d'Almanzor; sa mort. 266
Elévation, chute et supplice d'Abderahman, second fils d'Almanzor. 268
Muhamad suppose la mort du roi Hixêm, et s'empare du trône. 271
Il est chassé de Cordoue par Suleiman, chef de la faction africaine, qui est chassé à son tour. 273
Le roi Hixêm est remis en liberté. 275
Suleiman est pour la seconde fois proclamé roi. Hixêm disparaît pour toujours. 277
Etablissement du système féodal dans l'Andalousie. 279
Ali ben Hamud fait la guerre à Suleiman, et finit par le détrôner. 281
Hairan, mécontent d'Ali, fait élire Abderahman IV; mort d'Ali. 283
Alcasim, successeur d'Ali, est contraint à fuir de Cordoue pour sauver sa vie. 284
Victoire et mort d'Abderahman IV. 286

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Abderahman V, élu roi de Cordoue, est assassiné. 287
Hixêm III, dernier roi de la dynastie d'Omeya, est déposé par le peuple. 291
Eloignement superstitieux du peuple pour la dynastie qui s'éteignait. 292

TROISIÈME EPOQUE.

Les walis des provinces se séparent de Cordoue, et fondent des états indépendans. 295
De l'administration de Gebwar. 297
Le roi de Séville fait publier le retour du roi Hixêm pour faire diversion aux efforts de ses ennemis. 298
Troubles de Malaga ; trahison punie. 300
Portrait d'Almoateded, fils et successeur d Aben Abed. 302
Le roi de Tolède se prépare à la guerre contre celui de Cordoue. 304
Victoire d'Aben-Dylnûn sur les Cordouans. 306
Aben-Dylnûn s'empare de Valence. 310
Garcie, roi de Galice, se sauve à Séville. 312
Almoateded meurt de chagrin d'avoir perdu sa fille. 313
Aben-Dylnûn se rend maître du pays et de la ville de Murcie. 315
Aben-Dylnûn surprend Cordoue et Séville, où il meurt, le jour même où Muhamad donne un premier assaut. 317
Muhamad envoie Aben-Omar vers le roi de Castille, pour le détacher de l'alliance de Tolède. 320
Prise de Tolède par Alphonse VI, roi de Castille. 322

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Mésintelligence entre Muhamad et Alphonse. 326
Les rois andalous appellent Jusef ben Taxfin, roi de Maroc, au secours de l'Espagne. 328
Portrait de Jusef ben Taxfin, fondateur de Maroc. 330
Songe prophétique d'Alphonse. 333
Bataille de Zalaca, ou de Badajoz. 335
Muhamad est peu satisfait des Almoravides. 337
Seconde expédition de Jusef en Espagne. 339
Troisième expédition de Jusef. 340
Les Almoravides dépouillent le roi de Séville, et l'envoient captif en Afrique. 344
Jusef achève la conquête de l'Espagne mahométane. 348
Le Cid s'empare de Valence, qu'il garde jusqu'à sa mort. 352
Jusef passe une quatrième fois en Espagne, et fait reconnaître son fils. 354
Les Juifs de Lucena; anecdote. 355
Bataille d'Uclez, où périt l'infant Sanche. 356
Les Andalous souffrent impatiemment la domination des Almoravides. 358
Conquête de Sarragosse par Alphonse I, roi d'Aragon. 360
Révolte de Cordoue. 362
Incursion du roi d'Aragon dans l'Andalousie. 365
Mort du Méhédi. 368
Le roi de Léon parvient jusqu'à la vue de Cadix. 369
Présence d'esprit de Bérengère, femme de l'empereur Alphonse. 373
Mécontentement général dans l'Andalousie. 374

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Mort d'Ali et de Taxfin, son successeur. 378
Ambassade d'Aben-Cosaï à Abdelmumen. 381
Progrès des Almohades dans l'Espagne. 383
Prise de Grenade et d'Almérie par les Almohades. 386
Arrivée d'Abdelmumen en Espagne. 388
Mort de Jusef-Abu-Jacûb. 391
Bataille d'Alarcon, gagnée par Jacûb Almanzor. 394
Anecdotes sur Jacûb Almanzor. 399
Préparatifs de guerre de Muhamad Anasir. 400
Entrevue singulière du roi de Navarre, Sanche VII, et du roi de Maroc Muhamad. 403
Bataille de Tolosa, ou d'Alacâb, gagnée par les chrétiens. 406
Décadence de l'empire des Almohades. 411
Cruauté d'Almamûn, roi de Maroc et d'Espagne. 413
Les Andalous, conduits par Aben-Hud, secouent le joug des Almohades. 415
Mort d'Almamûn. 418
Division des états mahométans d'Espagne après la mort d'Almamûn. 419
Combat de Guadalète. 421
Les Castillans surprennent Cordoue et s'en emparent. 424
Mort d'Aben-Hud. 429

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Le roi d'Aragon s'empare de Valence. 433
Entrevue d'Aben-Alhamar et de Ferdinand. 435
Conquête de Séville par le roi Ferdinand III. 436

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Administration intérieure du roi de Grenade. 440
Alphonse X fait la conquête de l'Algarbe. 442
Mort de Muhamad-Aben-Alhamar. 443
Abu Jusef passe en Espagne, sur l'invitation du roi de Grenade. 446
Fin tragique de l'infant don Sanche. 447
Alphonse, détrôné par son fils Sanche, a recours au roi de Maroc. 448
Fidélité héroïque d'Alphonse Perez de Guzman, gouverneur de Tarifa. 450
Belles qualités de Muhamad III. 452
Nazar est à son tour détrôné par Ismaïl Abul Saïd ben Ferag. 453
Bataille de Grenade, où périssent les deux régens de Castille. 456
Assassinat d'Ismaïl. 458
Muhamad IV se met à la tête de son armée, et remporte des victoires. 460
Jusef I, Abul-Hegiag, est élu roi de Grenade. 462
Bataille de Wadacelito, ou Rio-Salado, gagnée par les Castillans et les Portugais. 463
Jusef porte le deuil d'Alphonse. 467
Muhamad V; il est détrôné par Ismaïl II. 469
Avénement de Jusef II. 473
Muhamad VI s'empare du trône. 475
Muhamad VII el Haizari, ou le Gaucher, succède à son père. 478
Muhamad VIII el Zaquir, cousin du roi, usurpe la couronne; Muhamad VII remonte sur le trône. 479
Muhamad VII est de nouveau détrôné. 481

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

Muhamad VII, élu pour la troisième fois, fait une trève avec la Castille. 484
Guerres continuelles d'Aben-Ismaïl. 486
Aventure d'un jeune cavalier maure. 488
Après plusieurs années de guerre, Aben-Ismaïl obtient la paix, moyennant un tribut. 491
Réponse fière d'Abul-Hacen aux envoyés castillans. 492
Révolte d'Abu-Abdala, fils du roi. 493
Abu-Abdala est fait prisonnier par les chrétiens. 495
Guerre civile dans Grenade. 496
Bataille de Moclin. 498
Ferdinand prend Baza et plusieurs villes. 501
Siége de Grenade. 505
Remise de Grenade au roi de Castille. 511
Regrets d'Abu-Abdala. 512

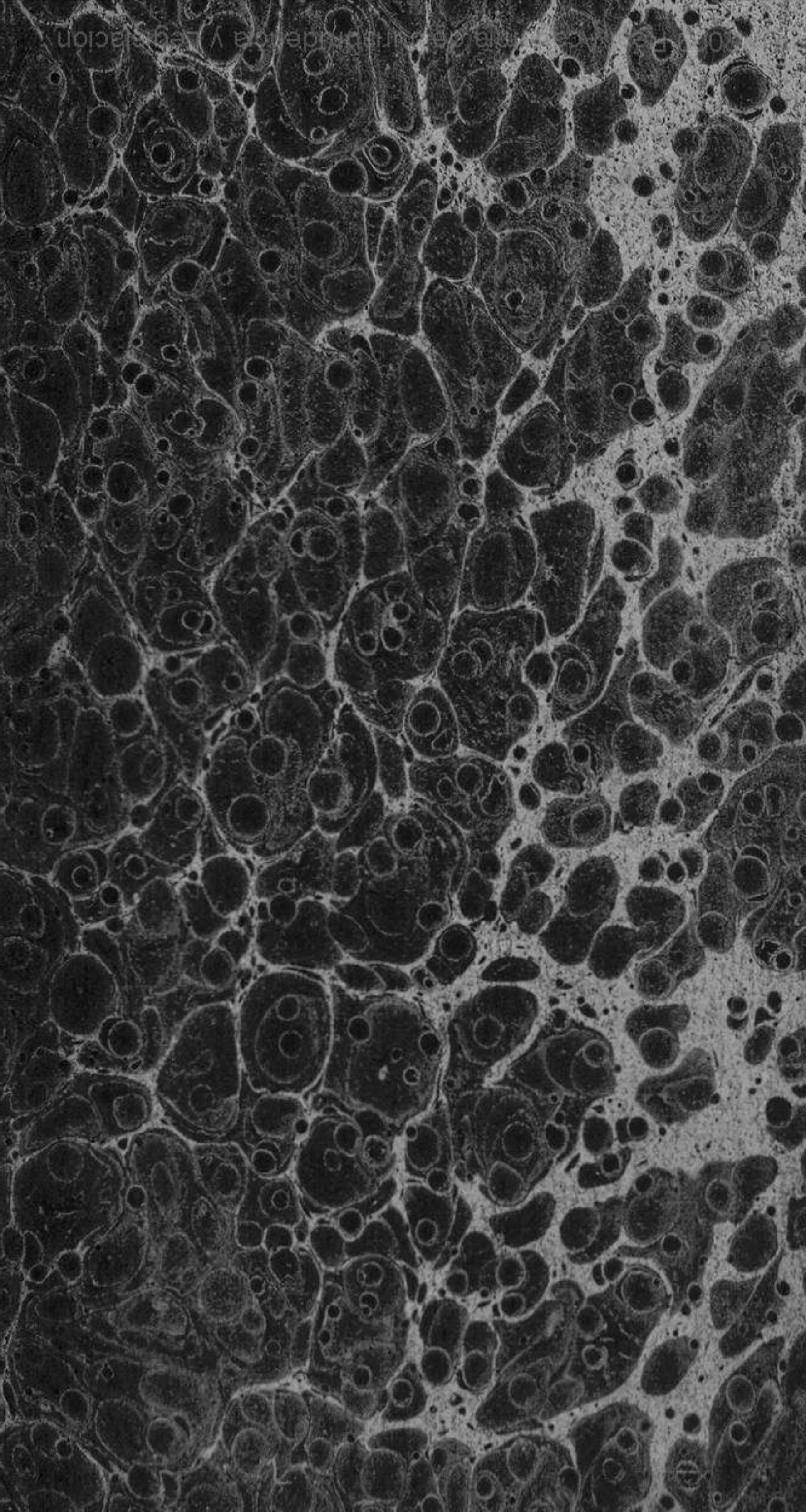
APPENDICE.

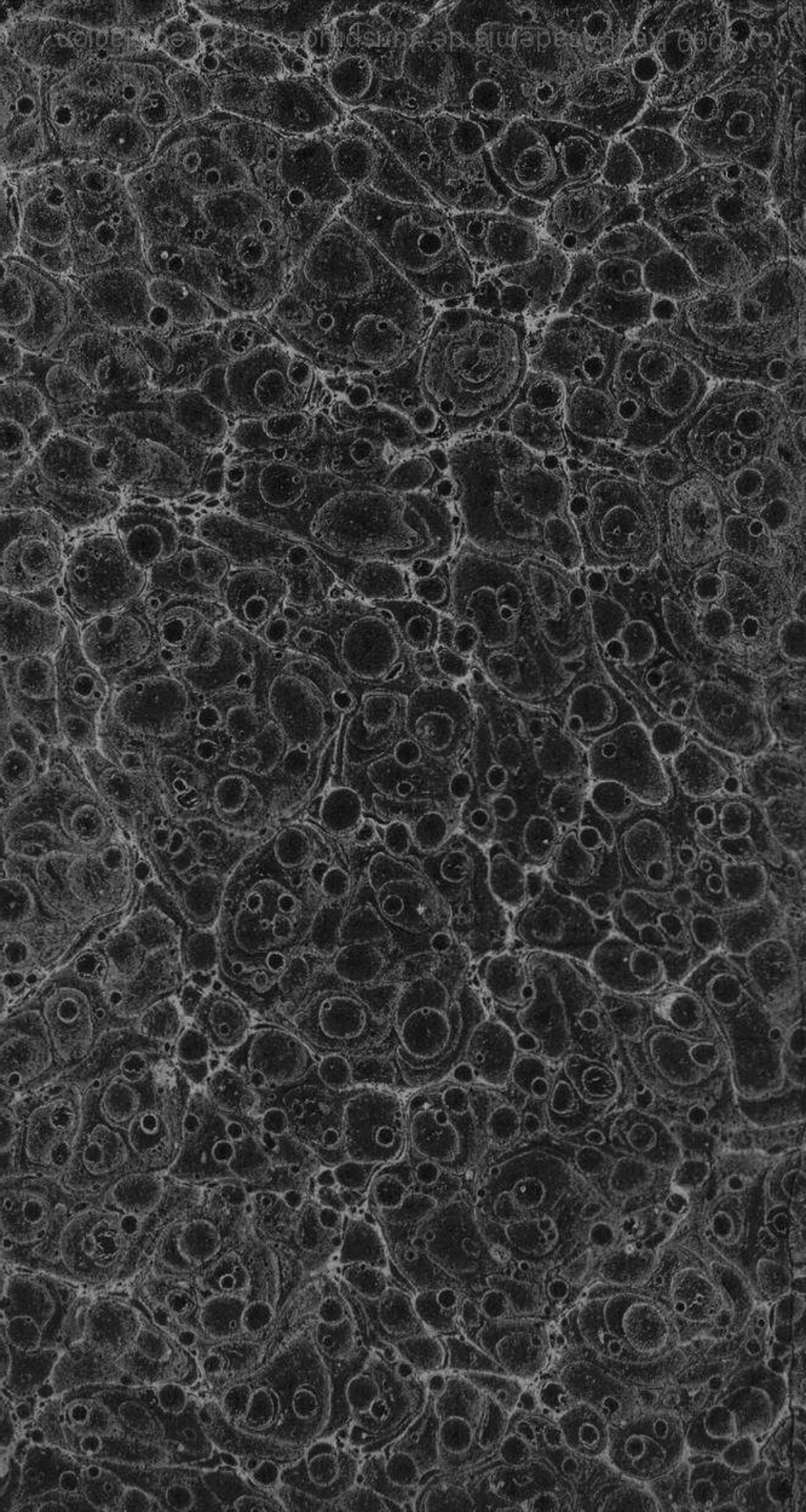
Violation de la capitulation de Grenade. 514

FIN DE LA TABLE.

REAL ACADEMIA BIBLIOTECA DE JURISPRUDENCIA

(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación





(c) 2009 Real Academia de Jurisprudencia y Legislación

361

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DES ARABES
ET DES MAURES

1/8622